54

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

TOME VII.

PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE,
OU
TABLEAU HISTORIQUE

PRÉSENTANT LES VICISSITUDES DES NATIONS, LEUR AGRANDISSEMENT, LEUR DÉCADENCE ET LEURS CATASTROPHES, DEPUIS LE TEMPS OU ELLES ONT COMMENCÉ A ÊTRE CONNUES, JUSQU'AU MOMENT ACTUEL ;

PAR ANQUETIL,
DE L'INSTITUT ET DE LA LÉGION D'HONNEUR.

TOME SEPTIÈME.

A PARIS,
CHEZ LOUIS TENRÉ, LIBRAIRE,
RUE DU PAON-S.-ANDRÉ-DES-ARTS N° 1.
1823.

L

D
vin
allo
nem
dou
dan
situ
l'his
chiv
ou c
mun
les p
impa
récit

Ce
ciden

PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

PRESQU'ILE OCCIDENTALE DE L'INDE.

Des royaumes beaucoup moins étendus que les provinces de la presqu'île en-deçà du Gange, que nous allons parcourir, fournissent beaucoup plus d'événemens, parce qu'ils ont des historiens. On ne peut douter que des pays si fertiles, si peuplés, n'aient, dans une longue suite de siècles, éprouvé des vicissitudes, de ces catastrophes qui sont l'aliment de l'histoire; mais elles sont ou ensevelies dans des archives inaccessibles, s'il y a de ces sortes de dépôts, ou conservées de mémoire par des hommes peu communicatifs, dont les voyageurs les plus curieux et les plus intéressans n'ont tiré que des confidences imparfaites. Nous allons nous-même extraire de leurs récits ce qui nous semblera de plus important.

DÉCAN.

Cette presqu'île en-deçà du Gange, nommée *occidentale*, est séparée de l'Indostan par une ligne

idéale, tirée du golfe de Camboye aux bouches du Gange. Les deux autres côtés sont enveloppés par la mer des Indiens. On entre d'abord dans le Décan.

C'est un composé de plusieurs états, qui dans l'origine ont été gouvernés par leurs propres rajahs ou rois. La première expédition connue des rois de Delhi dans ces provinces est celle de *Mahmûd-Shah*, en 1264. Le général qu'il y laissa devint si puissant, que son successeur se rendit indépendant du conquérant. Il partagea ses états en dix-huit parties, dont il donna le gouvernement à autant de capitaines auxquels il commanda de bâtir chacun un palais dans Badir, sa capitale, et d'y laisser un fils en otage. Trop puissans pour rester long-temps fidèles, ces gouverneurs s'érigèrent en souverains, et se firent des principautés plus ou moins étendues, qui se confondirent et se mêlèrent dans des guerres continuelles entre les possesseurs. Ces troubles donnèrent occasion aux Portugais de s'y introduire, et c'est dans cette province qu'ils formèrent leurs premiers et leurs plus illustres établissemens.

BISNAGAR.

Il seroit aussi difficile de fixer les bornes du Bisnagar que celles du Décan, parce que les guerres en ont perpétuellement changé les limites. Nous nous contenterons de donner une idée des forces et des richesses de ce pays, qu'on a nommé empire. Si les

relations qu'on nous a faites ne sont pas exagérées, la capitale, nommée elle-même Bisnagar, avoit plus de douze lieues de tour, et contenoit plusieurs collines dans son enceinte; mais tous les édifices y étoient de terre, à l'exception des pagodes et de trois palais. Le roi de ces chaumières couvrit, en 1520, les montagnes et les plaines d'une armée de trente-cinq mille chevaux, de sept cent trente-trois mille hommes de pied, de cinq cent quatre-vingt six éléphans qui portoient des tours avec chacune quatre hommes. A la suite de cette armée étoient douze mille porteurs d'eau et vingt mille femmes du commun pour le service. A Bisnagar abordoient les marchands de tous les pays : c'étoit l'endroit le plus célèbre de tout l'Orient pour le commerce des diamans. Quand cette ville fut détruite par des princes ligués, qui tuèrent l'empereur, âgé de quatre-vingt-seize ans, en 1565, les vainqueurs passèrent cinq mois à la piller; mais les habitans en avoient retiré le meilleur butin. Dans le court espace de trois jours, ils en avoient fait sortir quinze cent cinquante éléphans chargés d'argent et de joyaux pour plus de cent millions, sans compter le trône royal destiné aux cérémonies, et qui étoit d'un prix inestimable. Cependant les pillards y trouvèrent encore un diamant de la grosseur d'un œuf ordinaire, qui servoit de support à l'aigrette du cheval du roi, un autre un peu moins gros, et d'autres bijoux d'une incroyable valeur. Toutes ces exagérations ne sont point rares

dans les récits des Indiens, et l'on en verra encore des exemples.

Le souba de Décan, souverain de ces provinces, habite la ville d'Asem-Abad, dénuée de fortifications et de murailles, mais tout ombragée d'arbres, et située dans un pays charmant, Il y a d'autres villes et des citadelles bien munies. Les pagodes d'Elora sont très-fameuses : c'est un espace rempli de tombeaux, de chapelles, de temples spacieux, où on voit une infinité de figures taillées dans le roc, ouvrage gigantesque, qui semble surpasser les forces humaines. Ceux qui sont familiarisés avec la connoissance des colosses d'Égypte admirent encore ceux-ci. Les Indiens de ces cantons marient leurs enfans à quatre ou cinq ans, permettent au mari d'habiter avec la femme, lorsqu'elle a huit ans et lui dix ; mais les femmes qui conçoivent de si bonne heure cessent de concevoir dès l'âge de trente, et portent déjà alors sur leur front les rides de la vieillesse,

---

VISAPOUR.

La position du royaume de Visapour se connoîtra par l'indication de ses principales villes, dont les noms sont presque tous familiers aux Européens : Damor, place forte appartenant aux Portugais ; l'île Salcète, pleine de monumens antiques taillés dans le roc ; Bombay, le meilleur port des Anglais, Goa, où arrivent les flottes portugaises. Les Hollandois

ont porté une grande atteinte au commerce de cette nation sur cette côte en envahissant une grande partie de ses possessions. Les Anglais ont aussi augmenté le leur en prolongeant leur domination jusqu'à Surate. Enfin le derrière de ces parages est possédé par les Marattes, qui, dans quelques endroits, descendent jusqu'à la mer. Le royaume de Visapour, après avoir été long-temps gouverné par des monarques patans, tomba entre les mains d'*Aureng-Zeb*. Il étoit divisé par des factions dont ce prince profita. Les rois, se défiant de leurs compatriotes, donnoient le gouvernement à des Cafres, dont quelques-uns même s'élevèrent à la dignité de protecteurs du royaume pendant les minorités; mais les seigneurs, jaloux de ces noirs, se révoltèrent, se réunirent, et donnèrent lieu à l'usurpation du trône, qui leur fut indifférente, parce que, sous le gouvernement étranger, ils n'en conservèrent que plus sûrement leur puissance, chacun dans leur canton.

MARATTES.

Les Marattes, qu'on comme aussi Gamins, vivent dans les montagnes qui bordent le Visapour, le Carnate, et d'autres contrées limitrophes aux états du mogol, ou qui en font partie. Ces montagnes sont fertiles, très-peuplées, semées de quantité de plateaux, entourées de vallées profondes, qui sont des forteresses naturelles, supérieures à celles de l'art.

Dans les pâturages qui environnent les hauteurs, se nourrissent des haras nombreux. Aussi la cavalerie fait-elle la principale force de ces peuples. Elle rend leurs irruptions dans les plaines aussi soudaines qu'impétueuses. Il y a peu de mahométans entre eux. La religion dominante est la païenne, celle des anciens Indiens dont ils descendent. Ils sont gouvernés par des rajahs, qu'on croit indépendans les uns des autres, ou membres d'une espèce de république fédérative, qui entretient une régence, ou conseil, où se discutent les intérêts communs, mais sans que le chef, s'il y en a, ou la collection des membres de ce sénat, exerce aucune autorité sur les peuples soumis à chaque rajah.

Telle est à peu près l'idée qu'on peut se former des Marattes, qui ne laissent pénétrer les voyageurs dans leurs montagnes qu'avec précaution, et qui ne sont guère connus que par leurs ravages. Ils ont eu du temps d'*Aureng-Zeb* un chef célèbre, nommé *Sévaji*, aussi traître et rusé que vaillant soldat et bon général. Malheur à qui se fioit à sa candeur et à sa bonne foi apparente! Il écrivit un jour à *Abdol-Kan*, général du roi de Visapour, dont il redoutoit la capacité, qu'il ne vouloit pas s'attaquer à un si habile homme, qu'il le prioit seulement de lui donner sûreté pour aller lui baiser les pieds. Le confiant *Abdol-Kan* lui désigne un endroit où il arrive avec une foible escorte, pendant que *Sévaji* avoit fait cacher un détachement considérable. Le rajah approche, admire le grand homme, se prosterne à ses pieds, marque

cependant quelque crainte : « Peut-être, dit-il, mon » seigneur en veut à ma vie. » Pour le rassurer, le général remet à son page son épée et son poignard. Aussitôt *Sévaji* se jette sur lui et lui perce le cœur. Il comptoit si fort sur ses fourberies, qu'il écrivit à un général mogol qui le serroit de près pour lui conseiller de se retirer, parce que tôt ou tard il seroit pris dans les piéges qu'il lui tendoit, et le mogol le crut. Pour piller Surate, qu'il appeloit sa *trésorerie*, il alla lui-même, presque seul, déguisé en fakir jusque dans la ville, examiner les passages, et fixer son plan d'attaque. *Sévaji* s'empara par trois fois de cette ville, et chaque fois y fit un butin immense. Afin d'y arriver plus promptement, il demandoit le passage au rajah de Ramnagar, qui le lui accordoit de bonne grâce. *Sévaji* se lassa de cette espèce de servitude, et s'empara des états du rajah. Il répondit à ceux qui lui reprochèrent cette perfidie : « Il est na» turel que j'aie les clefs de mon trésor. » *Sévaji* échappa des mains d'*Aureng-Zeb*, qui auroit bien voulu le faire mourir, mais qui n'osa, de peur de s'attirer sur les bras tous les autres rajahs marattes, dont il étoit fort estimé. Cet empereur l'appeloit son *rat de montagne*, parce qu'il savoit s'y blottir quand il étoit serré de trop près. Ce capitaine combattoit seulement lorsque le stratagème ne pouvoit lui réussir. Sa meilleure manière de vaincre ses ennemis étoit de les corrompre; aussi il n'épargnoit pas l'argent pour faire tomber les murs, ouvrir les forteresses et tourner les garnisons, les armées même, contre ceux

qui les commandoient. Malgré sa bravoure, il n'étoit point homme à s'exposer à un danger inutile. Se voyant provoqué dans une bataille par le fils de cet *Abdol* qu'il avoit assassiné et qui lui crioit, « à moi, » traître, lâche *Sévaji* »! il se retourna froidement, et dit : « C'est un jeune fou, que quelque autre l'expé- » die. » Les successeurs de ce rajah sont devenus très-puissans. Sous eux, les Marattes ont repoussé au loin les Mogols, ont envahi des royaumes, et fait trembler les établissemens européens.

GOLCONDE.

Des fruits de toute espèce, du raisin même, dont on fait de bon vin, abondance de riz et d'autres grains qu'on recueille deux fois l'an, des mines de diamans : telles sont les richesses du royaume de Golconde. Le gibier, la volaille y sont à si bas prix, qu'ils se donnent plutôt qu'ils ne se vendent. Ce climat n'est pas fort sain. Les terres, trop inondées de pluies chaudes, envoient des exhalaisons nuisibles ; mais aussi ces arrosemens portent avec eux le germe d'une fécondité inépuisable. Les omras s'annoncent par un faste étonnant. Jamais ils ne paroissent dans la ville que précédés par deux éléphans décorés de bannières. A une certaine distance marchent soixante cavaliers suivis par d'autres qui sonnent de la trompette et jouent du fifre. L'omra vient après, à cheval, entouré de valets de pied : l'un

porte le parasol sur la tête de son maître, l'autre sa pipe; d'autres chassent les mouches, et la pompe finit par deux timbaliers sur des chameaux. Dans le cortége se voit ordinairement un palanquin où le seigneur s'étend, un bouquet à la main et fumant sa pipe. Leurs richesses sont prodigieuses; on en cite un qui avoit, entre autres, quatre cents pesant de diamans.

Cette richesse les a quelquefois rendus maîtres du trône, c'est-à-dire leur a fourni les moyens d'y placer les princes qu'ils croyoient pouvoir gouverner plus facilement. Un roi gratifié du sceptre par deux omras, dans cette intention, vint à bout de se défaire d'eux sans qu'ils pussent le taxer d'ingratitude. Il partagea entre eux deux la puissance, persuadé qu'ils ne tarderoient pas à se défier l'un de l'autre, et à devenir ennemis, ce qui arriva. De peur qu'ils ne s'aperçussent qu'il méditoit de se rendre le maître, il se livra aux plaisirs que ses ministres lui préparoient à l'envi; mais pendant qu'ils le croyoient plongé dans la léthargie de la volupté, il s'instruisoit en secret de l'état de son royaume. Leur rivalité, n'étant point contenue par l'autorité du roi, qui fermoit les yeux sur leurs déportemens, éclata en querelles personnelles. Ils se permirent jusque dans le palais royal des altercations scandaleuses qui autorisèrent le monarque à châtier l'un, à expulser l'autre, et à recouvrer sans troubles et sans effusion de sang le pouvoir qu'ils avoient usurpé. *Aureng-Zeb* s'empara de ce royaume vers 1695. Les rois y ont reparu et y subsistent encore.

CANARA.

Le Canara, tenant aux montagnes des Gattes, joint la fertilité à un air pur. Ses forêts nourrissent des éléphans sauvages. Ce pays, jusqu'à nos jours, a été gouverné par des femmes. La reine pouvoit épouser l'homme qu'elle vouloit; mais le mari n'avoit aucune part aux affaires. Les Canariens ont la taille médiocre, le teint basané, peu de barbe; ils portent les cheveux longs, sont bons soldats, combattent avec méthode; ils ont un ordre de nobles qu'on appelle *naires*. Leur langue est la langue commune de toute la côte. Les veuves des naires se brûlent, excepté la reine. Les dévots se sacrifient à leurs dieux en se faisant écraser sous les chariots qui les portent, ou dépecer par les crochets, faux, sabres et autres instrumens tranchans dont les roues sont armées. On est très-libre dans ce pays; on va, on vient sans être exposé à aucune inquisition. Le vol est sévèrement puni. Les Portugais y sont répandus, mais c'est la lie de la nation, et leurs prêtres sont la honte du christianisme.

MALABAR,

Sur la côte occidentale de la presqu'île en-deçà du Gange.

On donne ce nom à tout le pays à l'occident du cap Comorin, et un peu à l'orient, sur cent cin-

quante lieues de côtes, et trente environ, quelquefois huit ou dix dans les terres; mais la langue de ces peuples s'étend plus loin, preuve qu'ils habitoient dans l'intérieur comme nation puissante. L'air y est très-sain. La terre, un peu sablonneuse, donne d'excellens fruits qui lui sont particuliers. On y trouve le jakka, d'une prodigieuse grosseur, la mangle, le poivre, le cardamome, assaisonnement recherché aux Indes, la cannelle, inférieure à celle de Ceylan, le bois de sandal, la casse, la noix vomique, du fer, de l'acier, de beaux bois de charpente et de marine, beaucoup d'oiseaux, des singes, des bêtes fauves, de petits serpens très-dangereux, et de gros qui avaleroient un homme; mais on les voit de loin, et on les évite facilement, parce qu'ils se meuvent avec peine. Il n'y a point de villages. Toutes les maisons de la campagne sont séparées, et ressemblent, du haut d'une montagne, à des taupinières éparses. Il y a des villes fortes. Les Hollandais y sont très-puissans. Il y reste des Portugais aussi méprisables que les Canariens. On y va presque nu, hommes et femmes. Les mariages y sont précoces.

Les rois, de père en fils, portent le nom de *samorin*. Autrefois il ne lui étoit pas permis de régner au-delà de douze ans. A ce terme, il étoit obligé de se couper lui-même la gorge sur un échafaud. A cette coutume en a succédé une autre non moins bizarre, quoiqu'un peu moins cruelle. Au terme même de douze ans, on fait une grande fête qui dure plusieurs jours. Le dernier, quatre des assistans, quels qu'ils

soient, peuvent aspirer à la couronne par une action désespérée. Ils doivent se faire jour à travers trente ou quarante mille gardes, dont le samorin est environné, et le tuer dans sa tente. Celui qui porte le coup mortel est roi. Un voyageur a vu un de ces aspirans pénétrer jusqu'au prince, et lui porter un coup, mais le fanatique ambitieux fut massacré. Le samorin ne reçoit sa femme qu'après qu'elle a habité trois nuits avec le chef des prêtres des idoles. Plusieurs naires se soumettent à cet usage; mais, à la différence de leur roi, ils le font volontairement. On trouve dans ce pays des Juifs qui se prétendent descendans de la tribu de Manassès, transportée par *Nabuchodonosor* à l'extrémité de son vaste empire. Ils devinrent assez puissans pour acheter, disent-ils, le petit royaume de Cranganor, faisant partie des états du samorin, où ils vivent actuellement en sujets.

L'eau de ce pays est très-malsaine, et fait enfler les jambes. On y trouve, dit-on, un port de vase ou de boue unique dans le monde. C'est, près du cap Comorin, une plage d'environ une lieue d'étendue, où le flot arrive avec impétuosité de la haute mer, se perd comme dans un crible, et laisse les vaisseaux sur un lit mollet, sans qu'ils éprouvent la moindre agitation; on peut se laisser ramener par un autre flot. A l'extrémité du cap, qui n'a pas plus de trois lieues d'étendue, on voit deux saisons réunies. Dans cette langue de terre se prolonge un dos de montagnes qui sépare l'hiver de l'été, en opposant une barrière au vent froid qui souffle alternativement avec le vent chaud;

mais ce seroit être trop crédule que d'ajouter foi à ce que disent des voyageurs, « que dans un même jar» din de cinq cents pas en carré les arbres sont char» gés de fruits et de fleurs d'un côté, pendant que de » l'autre ils sont dépouillés de toutes leurs feuilles. »

Les Malabares sont noirs, mais pas aussi laids que les Africains. Ils ont la taille belle. Ils aiment mieux les petites femmes que les grandes. Ils sont traîtres, et cependant ils ont en horreur le poison. La patience est leur vertu; mais il ne faut pas la mettre à de trop fortes épreuves. Cependant ils ne se vengent que par les voies d'honneur. Ils sont partagés en tribus, celles des princes, du clergé, des naires, des marchands et des ouvriers. La couronne est héréditaire, mais non pas dans la ligne directe Elle passe au plus ancien des princes; de sorte qu'il est rare de voir un jeune souverain. Il crée, en montant sur le trône, un premier ministre, sur lequel il se décharge de tout le gouvernement sans réserve. On sait qu'il y a un roi, seulement par la pompe qui l'accompagne quand il sort. Même faste, à proportion, orne la marche des princes et des princesses.

Les prêtres sont très-puissans; ils ont des chefs qui sont souverains pour le temporel comme pour le spirituel, et qui exercent une certaine influence dans le gouvernement. Les prêtres du second ordre ne se mêlent que de la religion. Il y a des biens affectés à cette tribu. Elle renferme aussi les magiciens, qui sont en grande vénération. Les naires portent les armes, et ne sont pas riches. On peut compter sur

leur fidélité, quand on se fait escorter par eux en voyage; jamais ils n'abandonnent ni ne trahissent ceux qu'ils accompagnent. Si quelqu'un, sous leur protection, vient à périr, ils ne lui survivent pas; autrement, on les regarderoit comme des lâches. Dans la dernière tribu se trouve une caste misérable, nommée les *poulias*. Tout commerce avec les autres tribus leur est interdit. Il ne leur est permis ni de bâtir des maisons, ni de se vêtir d'étoffes. Ils se couvrent de feuilles ou de chaume serré avec une corde, et demeurent dans des trous en terre, ou sur des arbres, encore faut-il que ce soit loin des habitations, et même des champs cultivés. Quand ils voient quelqu'un approcher, ils poussent des cris à peu près comme les animaux, afin qu'on se détourne, ou ils s'enfuient de peur d'être tués par ceux qu'ils exposeroient à respirer le même air qu'eux. Ils sont légers à la course et très-bons chasseurs. En effet, ils n'ont pas d'autres ressource que la chasse. On ne dit pas la cause qui a fait dévouer dans le principe une classe entière d'hommes à une pareille humiliation.

Dans le Malabar, indépendamment de la religion commune aux Indes, dont on parlera, chacun se crée des divinités, un arbre, un chien, un serpent. C'est peut-être une suite du dogme de la métempsycose, qu'ils adoptent généralement. Ils croient cependant à un seul Dieu suprême. Leurs temples ou pagodes sont obscurs et noircis par la fumée habituelle des lampes. La distinction entre les castes est

rigoureuse. Il y a peine afflictive pour la caste supérieure qui se mésallie, comme pour la caste inférieure qui aspire trop haut. Nulle part la folie des distinctions orgueilleuses n'est portée à une pareille extravagance. La tribu supérieure non-seulement ne mangeroit ni ne boiroit avec celle au-dessous, mais même ne mange pas des mets préparés par elle, et ne boit pas de l'eau des mêmes puits. Les deux sexes sont nus de la tête à la ceinture. Les femmes parent cette nudité de joyaux qu'elles portent partout, et agrandissent leurs oreilles pour en employer davantage. Elles se dédommagent ici de la polygamie, admise ailleurs, et peuvent prendre jusqu'à douze maris. Aussi les enfans se rangent-ils dans la tribu de la mère, parce qu'elles ne pourroient souvent en reconnoître le père. Tant de maris les dispensent de se brûler.

Le moindre vol coûte la vie. Il n'y a point de prisons. On enchaîne le coupable, et il reste ainsi jusqu'au jugement, qui ne se fait pas long-temps attendre. La sentence à mort ne se prononce que par le roi : elle est sans appel. Le premier qui se rencontre, même les plus grands seigneurs, l'exécutent. Celui qui ne peut être payé d'une créance a recours au juge : celui-ci envoie un officier avec un petit bâton ; l'officier fait un cercle autour du débiteur, et lui défend au nom du roi d'en sortir, jusqu'à ce que le créancier soit satisfait. Il y auroit peine de mort, s'il enfreignoit cette défense. Ils écrivent avec un poinçon sur de larges feuilles de roseaux qui croissent dans leurs marais. On enfile ces feuilles pour les

faire sécher à la fumée, on les serre, et elles conservent long-temps les caractères qu'on y trace. La langue malabare se parle dans tout l'intérieur de la presqu'île, et jusqu'aux îles Maldives. Les Malabares sont bien armés, et s'exercent à l'escrime. Les jugemens par le duel et par le feu sont communs. S'ils ne volent pas sur terre, ils sont grands pirates, s'en font gloire, et traitent fort mal leurs prisonniers. L'esclavage est très-dur chez eux. Leurs grands temples sont accompagnés d'hospices où l'on reçoit et nourrit des pauvres. Des biens nommés *sacrés* sont affectés à ces temples. Il est défendu sous peine de mort d'y répandre du sang, fut-ce à la dernière extrémité et pour sa défense. La loi est si rigoureuse, que, si le coupable se sauve, on lui substitue son plus proche parent. Les autels de leurs pagodes ne sont jamais ensanglantés; on y offre des fruits, des étoffes, et toutes choses inanimées. Leurs idoles sont en grand nombre et très-bizarres; on auroit quelquefois peine à deviner ce qu'elles représentent, excepté le soleil et la lune. Leurs fêtes sont pompeuses: elles consistent en processions, précédées de jeûnes, auxquels les prêtres seuls s'astreignent. Les Malabares approchent de leurs rois avec la même vénération qu'ils ont pour leurs dieux. Ils respectent tellement la vieillesse, qu'un homme n'oseroit s'asseoir devant un plus âgé que lui.

Un voyageur qui auroit suivi la côte depuis le golfe de Camboye jusqu'au cap Comorin ne seroit point étonné des usages qu'il trouveroit dans le Malabar, parce que ce sont partout les mêmes, à quel-

ques nuances près; par cette raison il seroit inutile, pour donner une idée de la presqu'île, de mettre sous les yeux du lecteur ce qui se passe dans les royaumes et provinces qui restent à parcourir. Le Maduré a un roi. On trouve des perles dans les mers qui baignent les côtes de ce pays. Dans le Marava se voit un pont singulier, si on peut appeler ainsi une continuité de roches qui paroissent taillées dans un très-long espace pour joindre à la terre ferme l'île de Romanancor. On les enjambe presque partout. Il y en a qui ont dix-huit pieds de diamètre. Comme les ouvrages prodigieux sont en quelques pays attribués au diable, les Indiens disent à plus juste titre que celui-ci a été construit par les dieux. Dans le Tranquebar est une colonie danoise, où résident de savans missionnaires très-zélés. Le Carnate a dans son territoire Pondichéry et Madras, ces deux rivales, qui ont trop souvent donné le spectacle de guerres opiniâtres et ruineuses qui vengent les Indiens des usurpations européennes. La province d'Ikkeri, le royaume de Maïssour, la province d'Orixa, présentent des sites agréables, n'ont point de gouvernement stable, et appartiennent souvent au premier occupant. Les Marattes s'y sont quelquefois arrêtés. Dans le Maïssour sont les Malléams, peuple doux, plus tributaires que sujets, partagés en villages qui ont chacun un juge. Leurs fêtes sont gaies; leurs filles y jouent de la flûte, du flageolet et du tambour de basque. Les Malléams n'ont qu'une femme à la fois, et ont un grand respect pour les sépulcres de leurs ancêtres. Ils se

font volontiers chrétiens. Depuis une vingtaine d'années la face de ce pays est bien changée, ainsi que celle de tout l'Indostan.

RELIGION INDIENNE.

Puissance des brames, leurs livres mystérieux. Théologie populaire. Livre des préceptes. Absurdités du polythéisme indien. Pagodes, culte, ministres. Religion de Fô.

Si les Indiens n'occupoient pas une contrée intéressante sur le globe, nous nous garderions de conserver la mémoire des absurdités ridicules qui sont le fondement de leur religion et déshonorent l'esprit humain. Mais ces écarts d'imagination sont les dogmes, sont les rêves d'une grande nation; ils doivent donc trouver place dans les annales de l'univers. Nous prendrons seulement la précaution de les présenter de manière qu'on puisse démêler ce qu'adoptent les gens qui réfléchissent d'avec l'opinion de l'aveugle vulgaire.

La doctrine indienne est contenue dans quatre livres venus du ciel, et regardés conséquemment comme sacrés. Le premier traite de l'origine des choses, de la nature de Dieu, de l'âme, du bien et du mal; le second, des souverains; le troisième, de la morale; le quatrième, du rit : celui-ci est malheureusement perdu. Les brames, qui sont très-puis-

sans, disent que, si ce quatrième livre existoit, ils le seroient bien davantage. Ces livres ne sont point connus du peuple, et ne se lisent pas publiquement; mais il y en a d'autres répandus où se trouve la théologie populaire, qui est le polythéisme.

Le grand dieu, voulant manifester son excellence, créa quatre élémens : la terre, l'air, le feu et l'eau. Il souffla sur l'eau avec un grand roseau. Il en sortit un œuf qu'il plaça au milieu du firmament, et qu'il appela le bas monde. Il y créa un soleil, une lune, des étoiles, toutes sortes d'animaux, un homme et une femme qui produisirent quatre fils, ayant chacun des caractères analogues aux quatre élémens. *Brama*, d'une constitution terrestre, et par conséquent mélancolique, fut choisi pour donner des lois et des préceptes aux hommes, ce à quoi son caractère grave et sérieux le rendoit propre. *Cutteri*, d'un tempérament de feu, avoit l'âme martiale. Il eut le gouvernement du royaume, et dans ses mains une épée, qui est le symbole de la victoire et de l'empire. *Shudderi*, flegmatique, doux et traitable, tenant de l'eau, fut destiné au commerce. On lui donne des poids et des balances. *Wise*, vif comme l'air, reçut le talent d'inventer. Il porte un panier plein d'outils. Dieu leur créa à chacun une femme, qu'il mit aux quatre coins du monde. Ils allèrent les chercher, et peuplèrent ainsi les quatre parties. Leurs descendans se corrompirent, et attirèrent sur eux le courroux céleste, qui éclata par des tempêtes et un déluge uni-

versel. Les corps furent détruits, et les âmes se retirèrent dans le sein du Tout-puissant.

Pour ne point perdre le fruit de sa création, il résolut de renouveler la race humaine par trois personnes plus parfaites que les premières. Il descendit sur une montagne, et dit : « Lève-toi, *Brama*, la » première des créatures du second âge. » *Brama* parut, et adora son créateur. *Wishnou* et *Rutrem* sortirent de même du sein de la terre. Dieu leur assigna à chacun leur fonction : à *Brama*, la puissance de créer, à *Wishnou*, celle de conserver, et à *Rutrem*, celle de détruire. Ce dernier est le seigneur de la mort et de tous les maux physiques. Dans sa main se trouve tout ce qui peut être considéré comme la peine du péché. *Brama* mit au monde deux jumeaux déjà grands et de sexe différent. Ils produisirent trois couples qui peuplèrent l'occident, le nord et le midi. *Wishnou* pourvut à leur subsistance, ainsi qu'à leur conservation, et *Rutrem* répandit les fléaux, les maladies et la mort, à proportion que les hommes s'attiroient ces maux par leur corruption et leurs vices; mais afin qu'ils pussent les éviter, le Tout-puissant descendit encore sur la montagne, et du sein d'une nuée obscure, de laquelle partirent quelques rayons de sa gloire, il donna à *Brama* un livre de préceptes, et le chargea de les enseigner aux hommes.

Ce livre est divisé en trois parties. La première contient la loi morale et l'explication de chaque précepte; la seconde, la loi sur les cérémonies; dans la

troisième, le genre humain est divisé en tribus, et on y voit les règles prescrites à chacune. Huit commandemens constituent la loi morale. 1° Défense de tuer aucune créature vivante, parce qu'elle a une âme aussi-bien que l'homme. 2° De regarder ce qui est mauvais, d'y prêter l'oreille et de dire du mal, de manger de la chair et de toucher les choses souillées. 3° Le temps et la manière d'adorer. 4° On ne doit pas mentir dans le dessein de tromper les autres en fait de commerce, de marchés et de contrats. Le 5ᵉ ordonne la bienfaisance envers tout le monde, surtout envers les pauvres. Par le 6ᵉ est interdite toute oppression directe et indirecte. Le 7ᵉ règle les fêtes, ordonne de s'y réjouir sans excès, et de s'y préparer par la veille, le jeûne et les prières. Enfin le 8ᵉ défend toute espèce de vol, de s'approprier ce qui a été confié dans l'exercice de quelque office, ordonne de se contenter de son salaire, parce qu'on n'a aucun droit sur ce qui appartient à autrui.

Suivent les lois sur les cérémonies, qui consistent en ablutions, onctions, prostrations, dont le temps et la manière sont marqués. Il y a des saints à invoquer selon les besoins : les uns président aux mariages, d'autres aux voyages, au commerce, aux maladies, aux combats. La troisième partie du livre sacré est pleine de détails sur la distinction des tribus.

Malgré la sagesse des préceptes et les lois prescrites pour les observer, le genre humain se corrompit encore trois fois, et trois fois, malgré les soins de *Wishnou*, le conservateur, et ses prières, Dieu or-

donna à *Rutrem*, le destructeur, de lâcher les vents, d'appeler les eaux du fond des abîmes, et le monde fut bouleversé. Toute la race humaine périt, excepté un juste, nommé *Koli*, qui fut conservé, et qui la renouvela. Alors la mission de *Brama*, l'instructeur, et celle de *Rutrem*, le destructeur, ont fini. Ils ont été enlevés au ciel dans le sein de Dieu. Il n'est resté que *Wishnou*, le conservateur, qui sera aussi enlevé à la fin de cet âge, et dans cette dernière catastrophe le monde finira par le feu. Il y eut dans la division des castes, entre les descendans de *Koli*, un changement remarquable. Dieu fit détruire les cutteris, ou guerriers, comme étant trop méchans, et les remplaça par les rajahs ou raspûtes, qu'il tira de l'ordre des bramins. Telle est la théologie primitive des Indiens, qui se conserve peut-être entre les gens instruits, mais qui dans le peuple a dégénéré en polythéisme.

La vérité est une, mais en fait d'erreur il est difficile de s'arrêter. Aussi, du moment que les Indiens ont reconnu plus d'un dieu, ils ont donné dans toute sorte d'absurdités sur la génération, la puissance, le caractère, les inclinations, les intimités et les combats de ces dieux. Les trois premiers sont : *Brama*, *Wishnou* et *Rutrem* ou *Jshuren*. Leurs femmes, leurs enfans, leurs favoris, dieux cependant, quoiqu'ils soient inférieurs aux précédens, forment la seconde classe. La troisième est composée des *sentas*, espèce d'anges chargés du soin de l'univers. La quatrième, des ashurens, géans, ou démons très-mal-

faisans, qui participent aussi à la divinité. Débrouiller la génération de ces dieux seroit un ouvrage dont les Indiens, même les plus habiles, sont incapables. Sur la création isolée de ces dieux, ou la génération de l'un par l'autre; sur leur puissance irrésistible ou bornée, et sur leurs autres qualités, chaque caste a son opinion, que le chef fait plus ou moins valoir, selon son obstination ou ses intérêts. Nous nous contenterons des principaux faits relatifs à ces divinités bizarres, sans prendre beaucoup de peine à les épurer : qu'importe qu'on se trompe sur des erreurs? Il est seulement à remarquer que les plus zélés polythéistes, en remontant à l'origine des choses, partent toujours d'un principe unique, qu'ils ne savent comment définir, et qui sera toujours un mystère pour l'esprit humain.

L'eau existoit seule avec Dieu. Il fit flotter sur elle une feuille d'arbre en forme d'enfant, d'où sortit *Brama*. Dieu lui donna la puissance de créer l'univers. Non, prétendent d'autres, c'est *Wishnou*, dont l'origine est très-obscure, qui a eu le pouvoir de créer. On accorde les deux partis, en disant que *Brama* crée, et que *Wishnou* conserve. *Jshuren*, placé entre eux deux, les concilie quand ils ne s'accordent pas, et les punit même quand ils résistent. Ainsi, dans une de ces occasions, il coupa une tête à *Brama*, qui en a cependant encore quatre. *Brama* loge dans le plus haut des huit mondes, le plus proche du séjour de Dieu. Il a eu deux femmes, qui lui ont donné une multitude d'enfans. De ce

nombre est *Kassiopa*, le père des bons et des mauvais anges. Quant à son fils *Sagatra*, qui n'avoit pas moins de cinq cents têtes et mille mains, il est né du sang qui coula quand *Jshuren* coupa une tête à son père.

Wishnou, que le soin du monde auroit trop occupé, a créé des administrateurs. C'est à lui que le livre sacré, nommé Védam, qui contient toutes ces belles choses, a été apporté dans une coquille. Il a eu des milliers de femmes. Ses deux fidèles, qui ne le quittent jamais, sont *Leskini*, déesse de la fortune, qu'on croit être la Vénus indienne, trouvée dans une grosse rose, sur une mer de lait ; et *Pagoda*, la mère des dieux. La première gratte perpétuellement la tête de son cher époux ; la seconde lui frotte les pieds, qu'elle tient dans son giron. De tant de femmes, il n'y eu que trois fils ; encore un d'eux naquit-il du sang qui sortit d'une blessure qu'il se fit au doigt.

Wishnou est célèbre par ses dix métamorphoses ou incarnations. Toutes ont un motif ou un but inutile ou extravagant, qui ne paroît cependant pas tel aux Indiens. La première fois il se transforma en poison pour retirer le Védam du fond de la mer ; la deuxième en tortue, pour s'enfoncer sous terre, et y aller chercher l'ambroisie ; la troisième en cochon, pour suivre un géant énorme qui avoit roulé la terre comme une feuille de papier, et l'avoit emportée sur ses épaules dans les régions infernales. *Wishnou* l'attrape, reprend la terre ; mais, ne pouvant la remettre droite, il s'adresse à un petit saint,

haut d'un pouce, qui la replace. La mer s'avise de se moquer de ce pygmée; il l'avale entière, et la rend par les narines; voilà pourquoi elle est salée. La quatrième métamorphose de *Wishnou* est en monstre moitié homme, moitié lion, pour punir un géant usurpateur de toute la terre; la cinquième en brame mendiant, pour attraper un dieu subalterne, nommé *Malavie*, qui avoit aussi usurpé le monde. *Wishnou* lui demande seulement trois pieds de terrain pour bâtir une hutte; *Malavie* l'accorde. *Wishnou* appuie son pied sur ce terrain, et devient un si grand géant, que de l'autre pied il couvre le reste de la terre, et ainsi la soustrait à la domination de *Malavie*. Il le console cependant en le faisant portier du paradis.

La sixième fois *Wishnou* se transforme en un bel enfant et coupe la tête à sa mère. Le père est tué par son beau-frère, puissant cutteri, auquel il avoit refusé la vache blanche d'abondance. Pour le venger, *Wishnou* extermine toute la race des cutteris. Le père et la mère de *Wishnou* ressuscitent, et ont un fils nommé *Ram*, qui est la tige des rajahs. La septième fois, sous la figure de ce *Ram*, *Wishnou* tue un géant qui avoit dix têtes et vingt bras, poursuit jusque dans l'île de Ceylan les ravisseurs de sa sœur, et y passe sur un pont de pierres volantes. La huitième fois *Wishnou* prend la figure de *Kisna*, véritable espiègle qui ment effrontément et vole les vases des laitières pour les embarrasser; mais, après ce temps de jeunesse, il devient un dieu important,

guérit les malades, ressuscite les morts, change les cabanes en palais, détrône les tyrans, rétablit les rois dépossédés, punit les oppresseurs, soulage les opprimés. Des pasteurs qui l'avoient établi leur roi se multiplient jusqu'à cent soixante millions. Ils deviennent méchans. *Kisna* les met aux prises les uns contre les autres. Ils se détruisent. *Kisna* conserve seize mille femmes, et les mène au ciel pour lui tenir compagnie. Quand toute la terre seroit de papier, disent les Indiens, elle ne suffiroit pas pour écrire les miracles de *Kisna*. La neuvième fois, *Wishnou* a pris la figure de *Bodha*. Il reste sur la terre sous cette forme, qui est toute humaine. Il ne s'occupe qu'à prier sans faire de miracles. Quand il aura ainsi passé trente-quatre mille trente ans, il disparoîtra. Ce *Bodha* est le dieu *Fô*, que plus de la moitié de l'Asie adore. Il fait sa résidence à Lima, dans le grand Thibet, sous une forme humaine, et est censé ne pas mourir, parce qu'on le renouvelle. Enfin, la dixième métamorphose ou incarnation n'est pas encore arrivée. *Wishnou* paroîtra sur un cheval blanc ailé. Ce pégase indien se tient debout dans le ciel sur trois jambes. Au moment marqué par le Tout-puissant, le cheval laissera tomber son pied suspendu, frappera la terre avec une telle force, que le serpent *Signana* ne pourra soutenir le monde, et se retirera. La tortue, se voyant toute la charge sur le dos, se jettera dans la mer, et noiera la terre. Ainsi se terminera le dernier âge, et le premier recommencera.

Jshuren est aussi étonnant que *Wishnou*. Il a

comme lui des métamorphoses et des aventures bizarres, qui n'amuseroient pas après celles dont on vient de faire le récit, parce qu'à quelques circonstances près, elles rentrent l'une dans l'autre. Ce sont des voyages dans les airs, des défaite des géans, des têtes à six faces, d'autres à trois yeux qui consument tout ce qu'ils regardent. Il s'est fait mendiant pendant vingt-quatre ans, et il est patron des joghis ou fakirs errans. Il envoie sa fille à un festin, et la pare avec des serpens dont il a coutume de s'entourer, avec son parasol de queues de paons, une chaîne d'os humains, par-dessus une peau de tigre, et un cuir d'éléphant. Il trouve mauvais que les convives, au nombre desquels étoient *Brama* et *Wishnou*, rient de cet accoutrement. Il veut les punir de l'affront fait à sa fille; mais ils s'enfuient, lui abandonnant le soleil et la lune. Il arrache une dent au premier, et bat si bien la lune, que les meurtrissures paroissent encore.

Jshuren est le *Priape* des Indes, le dieu de l'impudicité. Il joignoit à cette qualité celles de fainéant et de glouton, qui ne déparent pas la première.

On ne conçoit pas comment des hommes sensés n'ont pas rougi de comparer ces fables aussi infâmes que ridicules aux vérités les plus sacrées. Tous les jours cependant on entend vanter la haute antiquité des Indiens, leur mythologie, leurs dogmes religieux. Ainsi souvent on préconise ce que l'on ne connoît pas.

Avec ces trois premiers dieux, *Brahma, Wishnou*

et *Jshuren*, on reconnoît leurs enfans pour les seconds, et les enfans de ceux-ci pour les troisièmes. L'imagination et l'intérêt des prêtres les ont multipliés à l'infini, et toujours avec les mêmes absurdités.

Les pagodes ont trois parties ; la première est ouverte à tout le monde, la seconde est pleine d'idoles affreuses, la troisième est le sanctuaire du dieu. Les prêtres seuls entrent dans les deux dernières. On y offre du riz, des fruits, de l'or, de l'argent, des bois précieux. Les lumières et l'encens y sont en usage. Les femmes n'y arrivent jamais les dernières. Il y en a peu qui ne soient attachées à des prêtres qui vont les instruire dans leurs maisons. Elles font foule dans les pélerinages et autour de ces pénitens qui se dévouent à des tourmens cruels, les disciplines, les fers, le feu, sur lequel ils se suspendent. Les cendres consacrées par les prières, surtout celles de bouse de vache, sont les principaux ingrédiens de leurs purifications. Ils s'en marquent le visage, s'en oignent le corps, s'en servent dans leurs exorcismes, dans lesquels ils emploient le bâton pour chasser les démons. Ils n'ont pas une uniformité d'opinions bien marquée sur la nature des âmes. Le plus grand nombre pense qu'elles sont éternelles et immortelles, et qu'elles font partie de la Divinité. En conséquence ils en mettent partout, même dans les plantes. Ils croient à la métempsycose, aux châtimens et aux récompenses après la mort, et à une espèce de purgatoire.

Les bramins sont les principaux prêtres nés tels,

Leur devoir en général est de faire les prières et d'instruire. Il y en a de fort habiles. Une de leurs lois est une défense, sous peine de sacrilège et de la vie, de communiquer leurs dogmes à ceux qui ne sont pas de leur religion. Aussi, excepté ce qui est extérieur, on n'est jamais sûr s'ils disent la vérité, et s'ils n'en imposent point exprès aux curieux qu'ils ne veulent pas tout à fait refuser. Il y a des prêtres isolés ; d'autres vivent en commun. Il y a des espèces de prélats fort riches, des inférieurs même aisés, d'autres qui font profession de la pauvreté la plus stricte, qui non-seulement mendient, mais même attendent qu'on leur porte ce qu'on leur donne. Ce seroit une étude que de vouloir connoître les signes qui différencient les sectes et les ordres ; cordons, écharpes, bandelettes mises de biais, en travers, perpendiculaires ; ceintures, morceaux de toile sur la tête et autour du corps ; la manière de couper la barbe et les cheveux, la chaussure, des traces coloriées ou empreintes sur la chair nue ; enfin une multitude de marques qui ont chacune leur propriété particulière et une origine mystique.

L'Inde, cette grande partie du monde, tant en-deçà qu'au-delà du Gange, professe la religion des brames, qui est le trithéisme, ou le culte des trois dieux destinés par l'Être suprême à créer et à gouverner l'univers. Les nations voisines de ces Indiens ont au contraire pour premier objet de leur culte, comme on l'a déjà dit, un homme qui, environ mille ans avant l'ère chrétienne, publia sa fausse religion. Pendant

que la théologie des bramins proposoit trois dieux pour objet d'adoration, *Fô* prétendit être l'être souverain qui étoit revêtu d'une nature humaine. Les divinités indiennes étoient invisibles à leurs adorateurs; lui, il prétendit exister corporellement parmi ses sectateurs, et recevoir leurs hommages en personne. Cependant, afin qu'on ne pût le convaincre d'imposture, si, après l'avoir vu vieillir, il se remontroit jeune et frais, il débita qu'il monteroit de temps en temps au ciel, et qu'il en redescendroit sous de nouveaux traits. Ce miracle s'opère au Thibet, où est le séjour de *Fô* et le siége de sa religion, qui règne dans la grande Tartarie, depuis l'occident jusqu'à l'orient, à la Chine, au Japon, et est six fois plus étendue que celle des bramins. C'est elle que nous allons voir dominer dans la presqu'île orientale au-delà du Gange, où nous entrons. Il s'y trouvera comme dans l'occidentale, et pour les mêmes raisons, une disette d'événemens, des vides à cet égard, que nous remplirons par des détails de mœurs qui ont eu aussi leurs vicissitudes et en ont causé.

PRESQU'ILE ORIENTALE DE L'INDE.

La partie orientale de l'Inde au-delà du Gange est contenue entre le Thibet, les golfes de Tonquin, de la Cochinchine et de Siam, la mer des Indes, jusqu'au détroit de Malaca, le golfe et la province de Bengale. Elle est riche en fruits, soie, éléphans,

métaux, drogues, riz, poivre, huile, or et pierres précieuses. Nous ne ferons qu'indiquer les royaumes d'Assem et de Tipra. Les habitans du premier sont beaux et bien faits. La terre produit toutes les richesses de la végétation, excepté le blé. Ils ont une soie particulière qu'ils rendent du plus beau blanc; mais elle est cassante. Ils vont presque nus, pratiquent la polygamie, ont, dit-on, inventé la poudre à canon, qui de chez eux a passé au Pégu et à la Chine. On leur a trouvé d'anciens canons : leur poudre est excellente. Le royaume de Tipra fournit encore moins de nations. Les goîtres y sont communs. Il est réuni à celui d'Aracan.

ARACAN,

entre Tipra, Ava, le Pégu et le Bengale.

Ce royaume, où se trouve le Bengale, le plus beau fleuron de la couronne des Anglais dans l'Inde, est plus étendu en côtes qu'en profondeur. Les buffles, les éléphans, les tigres y sont communs et ravagent les campagnes, qui produisent de tout abondamment, excepté le froment et le seigle. Habituellement il y fait très-chaud; cependant il y gèle quelquefois. Une vapeur qui couvre tous les jours la terre à peu de hauteur force d'élever les maisons sur des piliers. Elles sont plus commodes que belles. On parle d'une pièce du palais du roi nommée *la Salle d'or* : elle

est entièrement revêtue de ce métal. On y voit un dais d'or massif, autour duquel sont suspendus une centaine de lingots du poids de quarante livres, sept idoles de la grandeur d'un homme, de deux doigts d'épaisseur, ornées de rubis, d'émeraudes, de saphirs, de diamans très-gros, productions du pays, et une chaîne carrée de deux pieds de large, d'or massif, chargée d'un coffre couvert de pierres précieuses, qui renferme deux rubis longs comme le petit doigt, gros à leur base comme un œuf de poule. Ces joyaux ont causé de grandes guerres, moins par leur valeur que parce que leur possession étoit regardée comme un titre à la royauté, quand l'empire subsistoit. Le souverain d'Aracân s'intituloit alors « possesseur de » l'éléphant blanc, des deux pendans d'oreilles, su- » périeur de douze rois qui mettent leurs têtes sous la » plante de ses pieds. » La capitale est dominée par un lac dont la digue est facile à rompre, afin de noyer les ennemis s'ils prenoient la ville : genre de défense unique.

Quoiqu'il fasse très-chaud dans ce pays, on y est vêtu et même chargé d'habits, ce qui est un luxe. Les femmes couvrent leurs bras, leurs jambes et leur cou d'anneaux, dont le cliquetis avertit de leur marche. Elles sont assez blanches. Les maris n'aiment point qu'elles leur soient livrées vierges. Leurs mets favoris sont les rats, les souris, les serpens et le poisson à peu près putréfié. Ainsi le racontent les voyageurs qu'on croiroit avoir pris leurs observations dans la basse populace. Il n'y a guère que les grands

qui soient en état de faire les frais de la guérison d'un malade à l'extrémité. Quand il est à ce point, on assemble les prêtres et les parens, on donne un grand festin, pendant lequel le parent le plus proche, homme ou femme, est obligé de danser et sauter jusqu'à ce qu'il tombe. Un autre lui succède. Si le malade meurt malgré la danse, le prêtre dit que les dieux l'ont retiré par bonté de ce monde, afin de le récompenser dans l'autre. Pour lors son âme, après quelque pause dans le paradis, entrera dans un cheval, un lion, un aigle, un éléphant ou un autre animal estimé. On brûle les corps des riches; les autres sont jetés dans la rivière, quelquefois avant que le malade ne soit expiré, afin de lui épargner les langueurs et les souffrances de la maladie. Ces cadavres enfoncent, reviennent, flottent sur l'eau, et sont déchirés par les oiseaux de proie qui couvrent les rivières et les lacs : spectacle horrible et dégoûtant! Ils commercent peu par eux-mêmes; mais on vient chercher leurs productions, le bois de charpente, le plomb, l'étain, les dents d'éléphans, la laque, qui est la meilleure du monde. Les Aracanins font consister la beauté à avoir le front large et enfoncé. Ils se procurent cet agrément par une plaque de plomb qu'ils font porter aux enfans.

Leur religion est au fond la même que celle des brames; savoir, le culte des trois dieux principaux : mais ils ne portent point les même noms qu'au Malabar, non plus que les prêtres, qui s'appellent ici talapoins. Au reste, c'est la même superstition, la

même erreur d'imagination pour les statues des dieux, qui sont en nombre infini, ont jusqu'à six visages, cent mains, des têtes ou des pieds d'animaux, les attitudes les plus bizarres. Même ordre aussi et mêmes fonctions dans les prêtres, isolés, réunis, rangés sous une hiérarchie, chargés de prier et d'instruire. Ces peuples ajoutent à la superstition idolâtrique celle de croire aux présages, d'observer avec inquiétude la rencontre d'un animal, d'être effrayés par l'un et rassurés par l'autre. Les talapoins donnent sur ces augures des explications qu'on ne laisse pas sans récompense.

Il paroît qu'il y a toujours eu rivalité entre les rois d'Aracan et du Pégu; mais les hostilités auxquelles elle a donné lieu ne sont pas connues avant 1615. Alors le Péguan, qui avoit armé pour enlever à l'Aracanin un éléphant blanc, objet de leur commune ambition, n'osa faire une descente, parce qu'il voyoit les habitans prêts à lâcher leurs écluses et à mettre tout leur pays sous l'eau; ce qui prouve que l'hydrographie et la science du nivellement y étoient connues. *Sébastien-Gonzalès Tibao*, né dans un village de Portugal, devenu de petit marchand de sel maître d'une armée de terre et d'une grande flotte, joua un rôle distingué dans cette guerre. Il commença par la piraterie, s'associa des brigands comme lui, qui s'emparèrent d'une île importante. *Tibao*, leur chef, y établit une véritable souveraineté, combattit sous ses propres étendards, et offrit au vice-roi de Goa un simple hommage. Il se fit rechercher par le

roi d'Aracan; mais il le trahit, commit toutes sortes de perfidies et de cruautés. Sa puissance fut détruite par un gouverneur mogol, par lequel le malheureux roi d'Aracan se vit aussi attaqué. On ne sait ce que devint *Tibao*. L'aracanin se soutint contre le mogol. Après la mort de ce prince, la désunion se mit entre ses enfans pour la possession de l'éléphant et des joyaux. Ils se firent la guerre, et y périrent, vers 1690, avec toute leur famille. Les talapoins s'étoient fait remettre en dépôt, pour les conserver, les joyaux, objets de convoitise et causes de la discorde. Ils les ont si bien cachés, qu'on ne sait ce qu'ils sont devenus.

Sous ces rois il y avoit une manière singulière de choisir leurs concubines. Tous les ans on prenoit les douze plus belles filles du royaume, qu'on faisoit habiller des plus fines toiles blanches. On les laissoit exposées au soleil jusqu'à ce que leurs vêtemens fussent mouillés de sueur. Ils étoient alors portés à des experts qui les flairoient, et jugeoient par l'odorat celle qui méritoit la préférence. Ces concubines étoient non-seulement instruites dans la musique, et formées à la danse et aux arts agréables, mais aussi au maniement des armes. Répandues dans les appartemens du roi, elles lui servoient de guides. La superstition porta, dit-on, un de ces princes à l'action la plus barbare dont il ait jamais été parlé, et même trop barbare pour n'être pas absurde et fausse. On lui avoit persuadé qu'il étoit menacé de ne pas vivre longtemps après son couronnement. Il consulta un célè-

bre devin mahométan sur la manière de détourner ce malheur. Le scélérat, qui auroit voulu voir périr jusqu'au dernier de ceux qui ne professoient pas la même religion que lui, lui dit qu'il falloit se faire une composition des cœurs de six mille de ses sujets idolâtres, de quatre mille vaches blanches et de deux mille pigeons; de plus, habiter une maison dont les fondemens seroient posés sur des femmes enceintes, et arrosés du sang de dix-huit mille personnes. Le monstre fit, dit-on, tout cela, et crut sans doute à la science du devin, puisqu'il ne mourut que longtemps après.

PÉGU,

entre Aracan, les Bramas, les royaumes de Mien, de Siam et le golfe de Bengale.

Le Pégu, en s'étendant le long de la mer, est entouré, sur ses derrières, de montagnes habitées par les Bramas, qui ont subjugué ce royaume. Il n'y a entre elles de passages que ceux qu'occupent deux grandes rivières qui viennent du Thibet. Elles inondent le Pégu comme le Nil inonde l'Égypte, et y procurent la même fertilité. La marée, sur les côtes, arrive avec la rapidité d'une flèche, et retourne de même en masse prodigieuse. Le Pégu produit le plus beaux rubis du monde, et tout ce qui est néces-

saire à la subsistance, riz, fruits, volaille, gibier, poisson, au meilleur marché, ainsi que la soie et le lin. La capitale, nommée Pégu, avoit six lieues de tour, et, quoique encore la résidence d'un vice-roi, n'est plus habitée que par le petit peuple. Il y a deux temples, dont l'un est toujours ouvert, et l'autre toujours fermé. Dans le premier est une idole couchée, de vingt coudées de long. Elle dort depuis six mille ans, et ne se réveillera que pour détruire le monde.

On distingue les Péguans des Birmans qui les ont subjugués, parce que ceux-ci se piquent avec un poinçon, se frottent de charbon pilé, et se font sur le corps des figures ineffaçables qu'on voit à travers la mousseline qui les couvre. Ils ont tous les dents naturellement blanches; mais ils les noircissent pour ne les avoir pas semblables à celles des chiens.

Le roi hérite de tous les biens de ceux qui n'ont point d'enfans, et du tiers de ceux qui en ont. Leur musique, composée d'instrumens à cordes et à vent, est assez agréable. Ils prient le diable, et lui font des offrandes, surtout dans les maladies. Ils ont plus de confiance à leurs supplications pour l'engager à ne leur point faire de mal qu'aux médecins. Ils croient aux deux principes et à la métempsycose. Les Péguans sont portés au commerce, et trouvent chez eux toutes les matières propres à l'alimenter. C'est surtout entre les marchands péguans que se pratique la manière de faire des marchés en se tenant la main sous un linge, en se touchant les doigts, les jointures, pour exprimer le prix. Chaque mouvement a sa

signification, qui ne peut être devinée par les assistans.

Comme les autres Indiens, les Péguans reconnoissent un Dieu suprême. Leurs trois dieux inférieurs ont un nom différent de ceux des Bramins et d'Aracan, et les subalternes sont en aussi grand nombre. Ils ont de plus le diable qu'ils régalent et flattent beaucoup, malgré leurs talapoins, qui s'opposent tant qu'ils peuvent à cette superstition. Les talapoins sont des espèces de moines. Ils gardent le célibat, et ne mangent qu'une fois par jour. Quand les terres qui sont autour de leurs temples ne suffisent pas pour leur entretien, ils envoient des novices quêter. Ces jeunes candidats sont très-modestes. Quand ils se présentent à une porte, ils frappent trois coups sur un petit tambour qu'ils portent. Si l'on n'ouvre pas, ils redoublent; si personne ne paroît, ils s'en vont sans rien dire; mais rarement on les renvoie sans leur donner des fruits, des légumes, du riz, des racines, leur unique nourriture; car on leur porte un grand respect à cause de leur vie exemplaire. Il y en a qui demeurent seuls dans les bois et dans les lieux écartés. Leur vie est très-simple et très-austère. Ils pratiquent les vertus qu'ils prêchent. L'humanité, la charité envers tous les hommes, les préceptes de la loi naturelle sont la matière des discours que tous, tant ceux qui sont isolés que ceux qui vivent en commun, font au moins une fois la semaine au peuple. Ils le rassemblent au son du tambour. Il n'y a point entre eux de disputes de religion. Les talapoins regardent

sans chagrin ceux qui en professent une différente de la leur. « Dieu, disent-ils, se plaît à la variété. » La vie exemplaire des talapoins dans un pays si corrompu est admirable. Leurs compatriotes paient leur vertu d'une vénération profonde. Il y a un grand-prêtre. Ses funérailles sont magnifiques. On y lance des fusées volantes qui contiennent cinq cents livres de poudre dans un tronc d'arbre, et s'élèvent très-haut. Nous n'avons pas poussé si loin la pyrotechnie.

Les rois de Pégu étoient fort puissans. On parle d'armées d'un million d'hommes, qu'ils mettoient sur pied, avec huit cents éléphans, et une nombreuse artillerie, mais mal servie. Les nobles étoient tenus dans une très-grande sujétion, et employés dans les travaux publics comme le reste du peuple. Jamais le roi ne paroissoit qu'entouré d'un cortége splendide. Il donnoit audience deux fois la semaine, et rendoit lui-même publiquement la justice. Il n'avoit qu'une femme; mais il entretenoit un très-grand nombre de concubines.

On place le premier de ces rois dans le septième siècle. Il étoit, dit-on, pêcheur. Sans doute il commença par se rendre le maître d'un petit canton, d'où lui et ses successeurs, pendant l'espace de six siècles, s'étendirent jusqu'à mettre sous leur domination dix-neuf royaumes. Tel étoit l'empire du Pégu lorsque les Portugais y envoyèrent une ambassade en 1519. Le prince avec lequel ils firent alliance fut assassiné. *Para Mandara*, roi des Bramas, son tributaire, profita de cet événement pour se placer sur le trône.

Ces peuples, habitans des montagnes et des forêts qui ceignent le Pégu, accoutumés à une vie dure, subjuguèrent sans peine les Péguans affoiblis dans les délices. Les Bramas tombèrent en masse sur le Pégu. Les Péguans se levèrent aussi en masse pour leur résister ; d'où il arriva, si les historiens n'exagèrent point, qu'on vit des armées de dix-neuf cent mille hommes, cinq à six mille éléphans, et autant de canons. Cependant c'étoient trois ou quatre cents Portugais qui entraînoient la victoire du côté où ils combattoient ; preuve démonstrative de l'ascendant de la discipline sur la multitude.

Devenus maîtres du Pégu, les monarques bramas entraînèrent leurs nouveaux sujets et les anciens successivement contre les royaumes d'Aracan, d'Ava et de Siam. On ne conçoit pas ce qu'il pouvoit rester d'hommes dans les pays d'où partoient ces conquérans, ni comment ils pouvoient se remuer dans leurs conquêtes. Il est vrai qu'ils s'y faisoient de la place par des massacres effroyables. On a beau dire aussi que ces peuples sont fort sobres ; encore faut-il quelques approvisionnemens, ne fût-ce que pour aller d'un endroit à l'autre ; à moins qu'on ne croie ce que disent sérieusement les voyageurs, qu'au défaut de rats, de souris et d'insectes, ils vivent de racines, de feuilles, et même de fleurs. Avec de pareils soldats, on feroit la conquête du monde ; ainsi on ne doit pas être étonné de la vaste étendue que donna à ses états *Chaumigrem*, le souverain le plus célèbre du Pégu, qui vivoit en 1567.

A l'exemple de ses prédécesseurs, pour ne pas avoir à craindre les révoltes des princes dont il usurpoit le trône, il détruisoit les races entières. Ce n'étoit cependant pas sans quelque scrupule. Voici comme il tranquillisa sa conscience sur la mort de *Shémindoo*, prince qui avoit justement défendu sa couronne contre lui. *Chaumigrem* lui fit trancher la tête publiquement. On coupa son corps par quartiers, qui restèrent un jour exposés avec la tête, afin qu'on pût le reconnoître, et qu'il ne s'élevât aucun doute sur sa mort. Le lendemain, une cloche sonne cinq coups. A ce signal, sortent d'une maison voisine de l'échafaud douze hommes vêtus de robes noires, tachées de sang, le visage couvert, suivis de douze prêtres. Après eux marchoit l'oncle de *Chaumigrem*. Au nom de son neveu, il demande en grande cérémonie aux membres divisés de *Shémindoo* pardon de ce qui s'est passé, en offrant de lui céder le royaume, ou de lui en faire hommage, et de le gouverner en qualité de son lieutenant. Un des prêtres répond à ce discours au nom du mort : « Puisque » le roi confesse sa faute, je la lui pardonne, et lui » remets le pouvoir de gouverner le royaume en » ma place suivant les règles de la justice. » On fait ensuite de magnifiques funérailles au défunt. Le scrupuleux *Chaumigrem* mourut en 1583.

Après sa mort il s'éleva d'horribles guerres civiles dans le royaume. Les peuples souffrirent tous les maux qu'elles entraînent, principalement une affreuse famine. Le royaume de Pégu, si puissant, passa

sous la domination de ceux qu'il avoit auparavant subjugués : sous celle d'Aracan en 1606 ; sous celle d'Ava en 1613. Un Portugais même, nommé *Brito*, originairement marchand de charbon, s'érigea un royaume sur les côtes, où il fit d'un port appelé Sérian sa capitale. Cependant il n'osa s'intituler roi à l'égard des Portugais ; il se contenta de se dire en écrivant au vice-roi de Goa, *gouverneur de Sérian et du Pégu, conquis par Brito*. Comme les aventuriers, ses pareils, il ne sut pas se borner dans sa fortune. Son ambition excita contre lui le roi d'Ava, devenu maître du Pégu. Il assiégea le Portugais dans sa forteresse, le prit et le fit empaler. Le Pégu, au commencement du dix-huitième siècle, a été subjugué par les Birmans. Un simple chasseur, nommé *Alompra*, a produit cette révolution. *Béingadella*, roi du Pégu, tenoit d'une main foible les rênes de l'empire. Ses ministres accabloient d'impôts les peuples d'Ava. Le mécontentement étoit général dans ce royaume ; il ne falloit qu'une étincelle pour produire un grand incendie. *Alompra* parut ; les Avanais s'armèrent de toutes parts, et sous ce chef actif, guerrier et plein d'habileté, ils battirent dans toutes les rencontres les Péguans, marchèrent sur la capitale, s'en emparèrent, ainsi que de la personne de *Béingadella*. Telle est l'origine de cet empire redoutable des Birmans, qui a subjugué les royaumes de Tipra, d'Aracan, de Siam, et détruit les comptoirs anglais et portugais qui subsistoient dans ces contrées.

AVA,

entre le Bengale, le Thibet, la Chine, les royaumes de Laos et de Siam.

Le royaume d'Ava est très-vaste. On en connoît mieux les limites que l'intérieur. Les Bramas s'y retrouvent encore, comme conquérans ou comme sujets. A la figure des Avanais, à beaucoup de leurs coutumes, on les juge d'origine chinoise. Ils ont laissé introduire chez eux la mollesse des Péguans, et ils les imitent dans leurs coutumes voluptueuses. Leur gouvernement est d'ailleurs très-sage. Chaque gouverneur correspond avec un ministre chargé de rendre tous les jours compte au conseil de ce qui se passe dans sa province. Le roi assiste caché à ces séances. Lui seul signe les sentences de mort. Elles portent cette formule : « Qu'un tel, coupable de tel crime, ne foule » plus la terre de ses pieds. » Il est jeté aux éléphans. Pour des fautes non capitales, il est relégué pour un terme dans les forêts. S'il échappe aux éléphans et aux tigres, après le terme, il a permission de revenir. Jamais celui qui prête ne perd rien. S'il n'y a pas d'autre ressource, on vend le débiteur et sa famille. Le prêteur peut les attacher comme esclaves à son service, et en user comme il lui plaît, même de la femme; mais s'il en vient là, la dette est payée.

Il y a des épreuves dans les cas contestés sans preuves; l'accusateur est obligé d'avaler une certaine

quantité de riz sec, ou on attache les deux parties à un pieu dans la rivière, et celui qui reste le plus longtemps sous l'eau est déclaré innocent. On fait aussi plonger la main dans l'huile bouillante ou dans du plomb fondu. La calomnie qui note l'homme d'improbité, la femme d'inconduite, ne fût-ce qu'un mot, n'est pas regardée comme indifférente; il faut prouver, ou subir l'épreuve, ou être puni. Les moindres différends sont accommodés par les prêtres : ils font présenter aux parties à manger de la main l'un de l'autre : c'est le sceau de la réconciliation. On doit donner aux prêtres d'Ava cette louange, qu'ils sont pleins d'humanité, charitables et hospitaliers. Ils recueillent les pauvres voyageurs, les pourvoient de nourriture et d'habits, les gardent jusqu'à parfaite guérison, s'ils sont malades ou blessés, et leur donnent des lettres de recommandation pour être reçus de couvent en couvent jusqu'au terme de leur route.

Le roi d'Ava passe toute la matinée à rendre justice. Quand il a dîné, on sonne de la trompette; c'est une permission à tous les rois de la terre d'aller prendre leur repas, parce que l'empereur d'Ava, leur seigneur, a fait le sien. C'est bien le moins qu'ils gardent cette subordination à l'égard « du roi des rois, » le parent de tous les dieux, qui ne conservent les » animaux et n'entretiennent la régularité des saisons » que par l'affection qu'ils lui portent, qui est le frère » du soleil, le proche parent de la lune et des étoi- » les, le maître absolu du flux et du reflux de la » mer, roi de l'éléphant blanc, et des vingt-quatre

» parasols. » La fin de la phrase ne seroit pas heureuse, si l'on ne savoit que dans cette proclamation parasol signifie *couronne*. Les troupes ne sont armées et payées qu'en temps de guerre. Les grades des officiers se reconnoissent à la longueur des pipes, et aux jointures qui unissent les tubes.

Les rois des rois, les parens du soleil et de la lune sont peu connus dans nos contrées; on sait qu'ils existoient dans le quinzième siècle : il seroit inutile de les suivre dans les royaumes de Mien et de Jangoma, qu'ils ont assujettis. Ces royaumes, s'ils existent, se trouvent entre Siam et la Chine. Il est à présumer que ce ne sont que des déserts, d'immenses forêts, dans lesquelles il se rencontre des clairières peu habitées. Des voyageurs prétendent cependant y avoir vu des villes, et nous parlent des mœurs des habitans, qu'ils disent être semblables à celles des Aracanins, des Péguans et des Avanais. Ils assurent comme une vérité que les hommes de ces contrées ont la coutume de se boucler avec de petits grelots.

LAOS,

entre Siam, la Chine, le Tonquin, la Cochinchine et Camboye.

Excepté le vin et le blé, il n'y a rien que l'on ne trouve dans le royaume de Laos, pierres précieuses, métaux, plantes médicinales, bois incorruptibles,

surtout le riz, le meilleur riz du monde, d'un goût, d'une saveur que cette plante n'a nulle part ailleurs; mais il faut le prendre du côté oriental de la grande rivière qui traverse le royaume, ainsi que les arbres et les fruits. Si vous les prenez du côté occidental, vous trouverez des arbres rabougris et mal faits, un riz dur et difficile à cuire; les éléphans même et les rhinocéros éprouvent cette différence : ils sont plus grands et plus forts à l'orient. La même rivière, quand elle sort du royaume, présente un autre phénomène. Le poisson qui veut franchir cette frontière en descendant, et celui qui tente de la remonter, meurent au moment du passage, précisement à la ligne de démarcation. Il faudroit que des naturalistes peu crédules eussent constaté la vérité du fait, et en eussent étudié les causes. L'ivoire est très-commun : les Lanjans l'estiment moins que la corne de rhinocéros, à laquelle ils attribuent la vertu de porter bonheur. L'ambre rouge se trouve dans les forêts, au pied des plus vieux arbres des montagnes. Là aussi, le benjoin distille son baume, la fourmi donne la laque, une espèce de chèvre sauvage livre au chasseur son musc, qui se vend dans le pays le poids de l'argent.

Les Lanjans sont humains, affables, civils et obligeans, fidèles à leurs promesses, point trompeurs ni menteurs, mais indolens, adonnés aux femmes, et entêtés de sortiléges. Le vol est sévèrement puni : s'il s'en commet un sur les grands chemins, les bourgs et villages voisins en répondent, et sont obligés à fournir des dédommagemens. Il existe cependant des

brigands qui ont l'art de faire tomber les gens dans un profond sommeil, et les tiennent en cet état jusqu'à ce qu'ils les aient volés. Leur nourriture ordinaire est le riz : ils sont vêtus, et cependant s'ornent le corps de figures qu'ils s'impriment avec un fer chaud. Les femmes sont un peu plus parées que les hommes : ils n'en ont qu'une légitime, mais ils prennent des concubines tant qu'ils veulent. Les mariages sont à vie, et se font ainsi : ils choisissent le plus vieux couple qu'ils puissent trouver, époux qui ont vécu dans une parfaite union, et ils se promettent devant eux de vivre de même jusqu'à la mort. Cette cérémonie a quelque chose d'auguste et d'attendrissant. Leurs funérailles ne se font qu'au bout d'un mois; ils y dépensent beaucoup plus, comme ils l'avouent, pour satisfaire la vanité des vivans que pour les morts, qu'ils savent bien n'avoir pas besoin de ce faste, puisque leur sort est déjà décidé par la métempsycose.

On croit que dans les temps reculés les Lanjans ont vécu en république, ce qui seroit fort étonnant en Asie; qu'alors ils ne reconnoissoient qu'un Dieu; mais que, quand ils ont eu des rois, ils se sont laissé infecter des superstitions de leurs voisins, et que ce Dieu unique est devenu seulement le commandeur des autres. Ensuite s'est répandue chez eux la doctrine de *Chaca*, qui est proprement le *Fô* du Thibet. Elle s'y est affermie par les prédications, le zèle et l'intérêt des talapoins, qui sont en très-grand nombre, divisés en trois classes ou sectes. La première s'oc-

cupe de l'origine du monde, des hommes et des dieux, ou de la partie spéculative de la religion, dont ils altèrent l'ancienne simplicité par mille circonstances fabuleuses et ridicules; la seconde enseigne le culte enseigné par Chaca; la troisième s'applique à concilier les deux autres; on les appelle *concordans* ou *illuminés* : leur tâche n'est pas la moins pénible à remplir.

Ils croient que la terre est éternelle; qu'elle a déjà subi plusieurs révolutions par l'eau, et qu'elle en éprouvera encore. La dernière sera opérée par le feu. La race actuelle vient d'un dieu nommé *Pon-Ta-Bo-Ba-Mi-Sonan*. En descendant des cieux il aperçoit sur l'eau une fleur, la coupe en deux d'un coup de cimeterre; de la fleur sort une belle fille dont il devient amoureux. Il auroit bien voulu l'épouser, mais l'innocente beauté préféra sa virginité et refusa de l'écouter. *Pon-Ta-Bo-Ba-Mi-Sonan* crut indigne d'un dieu comme lui d'user de violence. Il se plaça à distance d'elle, dans un lieu d'où ils pouvoient se regarder : par le feu de ses yeux, il la fit devenir mère, sans qu'elle perdît sa virginité. Quand il eut des enfans, le dieu songea à les rendre heureux sur la terre, et pour cela créa les animaux, les fruits, les plantes, tout ce qui pouvoit servir à leur bonheur; mais il en goûtoit peu lui-même : il s'ennuyoit, et soupiroit après le séjour céleste qu'il avoit abandonné. Les dieux, piqués de ce qu'il les avoit quittés, ne vouloient pas le recevoir; cependant ils se laissèrent toucher par une rude pénitence qu'il fit, et l'ad-

mirent enfin dans leurs secrets pour y jouir d'un bonheur parfait. Les Lanjans ont plusieurs opinions sur l'origine des noirs; mais elles rentrent toutes dans celle-ci, qu'ils sont les enfans des démons précipités sur la terre après un combat contre les dieux blancs.

Ils étoient quatre dieux qui gouvernoient le monde: trois, fatigués de ces soins, se sont retirés pour mener une vie tranquille. Le fardeau est tombé sur le seul *Chaca*, qui auroit bien désiré goûter les douceurs de l'annihilation; mais la crainte de voir bouleverser le monde, s'il l'abandonnoit, lui a fait conserver une surveillance qu'il exerce par la puissance qu'il confie invisiblement à des statues en soufflant sur elles dans les fêtes solennelles. Son empire, après cinq mille ans, sera détruit par un imposteur, espèce d'antechrist qui renversera les temples, brisera les statues et les images, brûlera les livres, persécutera toutes les religions, en défendra l'exercice, surtout celle de *Chaca*, et en établira une toute différente de celle de ses prédécesseurs.

Ce n'est que la peine du talion; car, de l'aveu des talapoins, *Chaca* a fait le même traitement au dieu des chrétiens. Après avoir conservé le monde pendant cinq mille ans, le grand âge rendit ce dieu indolent. *Chaca* voulut le punir. Le dieu, afin d'exciter sa compassion, prit la forme d'un homme pauvre et abject, et demanda de gouverner seulement encore un an. Le compatissant *Chaca* trouva un milieu; ce fut d'abandonner au vieux dieu l'occi-

dent pauvre et stérile, et de garder pour lui les contrées de l'orient. Le vieux dieu partit avec un cortége peu brillant, mais, en arrivant dans sa domination, il étala tout d'un coup de grandes richesses, et fit des choses extraordinaires, très-capables de lui procurer un grand nombre de sectateurs. Ceux de *Chaca* apprirent ces merveilles dans leur orient, et le regardèrent dès-lors comme un insigne brigand, qui ne pouvoit avoir acquis ces trésors que par des vols. Ils mirent des espions autour de lui, et étoient prêts à l'arrêter lorsqu'il disparut. Les orientaux, ayant manqué le père, se saisirent de son fils unique, et le mirent en croix. Les occidentaux n'ont pas laissé de reconnoître ce fils pour dieu, et de l'adorer, parce qu'en se livrant volontairement à la mort, quoique innocent, pour expier les fautes de son père, il a fait voir, par cette grande soumission, qu'il étoit plus qu'homme.

Tel est le résultat de la conversation d'un missionnaire avec un talapoin. Les auteurs croient, et peut-être ont-ils raison, que le talapoin n'inventoit cette fable et ne la débitoit que par récrimination contre le missionnaire qui dénigroit son dieu *Chaca* et relevoit la contradiction de sa doctrine. Au reste, on ne doit pas s'attendre à trouver plus de raison et de bon sens dans la mythologie des Lanjans que dans celle des Indiens. C'est à peu près dans ces contrées le même fond de superstitions, les mêmes faits opposés à la saine physique, les mêmes miracles aussi

monstrueux qu'inutiles, si l'on en croit le missionnaire que nous venons de citer.

« Les talapoins sont paresseux, oisifs, ennemis » jurés de toute industrie; leurs couvens sont autant » de séminaires de débauchés, des retraites de vagabonds et d'ignorans, des écoles de toutes sortes de » vices et d'abominations. Ils passent pour les » hommes les plus perfides de tout le royaume, et » sont tous de la lie du peuple »; et ce sont ces hommes que les grands recherchent et estiment, auxquels ils donnent toute leur confiance! Selon le même missionnaire, le jour de leur agrégation dans l'ordre des talapoins est une fête publique, que les seigneurs de la cour et le roi lui-même honorent de leur présence. Ils envoient des mets, des habits, des dons de toute espèce. Leurs couvens sont, comme ceux des chartreux ou des camaldules, partagés en cellules dispersées dans un grand enclos. Ils n'y font, dit le même missionnaire, que boire, manger et dormir; cependant il convient qu'il y a des écoles où le silence est rigoureusement observé, et qu'ils ont dans leurs temples un service réglé, qui paroît assez long. Ils sont très-orgueilleux, étant soutenus par le monarque, qui se sert d'eux pour tenir les peuples en respect. Ils ont la confession et une cérémonie qui répond à l'aspersion de l'eau bénite. Les talapoins se donnent pour magiciens, et on les croit; mais sans doute ils ne le croient pas eux-mêmes. Ces moines idolâtres tiennent des écoles publiques, et sont chargés de l'instruction. L'université de Laos, dont ils

sont les maîtres et les docteurs, attire quantité d'étudians de Pégu et de Siam. On reproche à ces religieux d'avoir l'esprit de prosélytisme et de chercher à attirer les jeunes gens dans leur ordre. Les sollicitations, au reste, sont peu nécessaires, parce qu'ils jouissent d'une réputation brillante et de grands priviléges. Tant qu'ils restent dans l'ordre, le commerce avec les femmes leur est interdit ; mais ils peuvent quitter cet état. Leurs sermons, qui sont très-suivis, roulent principalement sur cinq préceptes ; ne rien tuer qui ait eu vie, respecter la femme de son prochain, ne point mentir, ne point dérober, ne point boire de vin. Ils donnent ou vendent des dispenses. Leur manière de prêcher est modeste, simple pour le style, et sans action de corps.

Le roi visite les temples à des temps marqués, et toujours avec des présens et une grande magnificence. Ce luxe, déployé dans sa cour, passe aux gouverneurs des provinces, et à tous ceux qui occupent des places, à proportion de leur dignité. On reconnoît celle-ci par des boîtes plus ou moins riches, que leurs serviteurs portent derrière eux. Tous les biens, même les biens-fonds, appartiennent au roi. Il n'abandonne que les meubles à ceux qu'il veut gratifier à la mort de leurs parens. Il distribue les terres à d'autres. Aussi les biens les plus précieux sont-ils ceux qu'on peut aisément cacher : l'or, l'argent et les pierreries. Ces richesses sont l'objet d'un commerce actif. Il n'y a point de noblesse. Les rangs dépendent de la volonté absolue du souverain. Il y a peu de lois. La

coutume fait tout ; le roi décide arbitrairement du reste. Il y a dans chaque famille une principale branche, dont le chef conserve par droit de suite l'autorité sur toute sa descendance. On ne dit pas à quel degré finit la sujétion, qui est très-grande ; car deux fois par an toute la lignée est obligée de faire des présens au chef, de lui servir de gardes et de domestiques, de travailler pour lui à ses frais, et de lui obéir dans tout ce qu'il commande. Cet usage est, dit-on, très-commode au roi, qui n'a besoin que de gagner les chefs pour mettre sur pied des armées considérables. Elles n'ont pas empêché que ce royaume qui, pendant plus de mille ans, a été assujetti à ses rois naturels, n'ait passé depuis deux siècles alternativement sous la domination des Avanais, des Péguans et des Chinois. On le croit actuellement gouverné par ses propres princes ; mais comme les missionnaires, désespérant d'y recueillir aucun fruit, s'en sont retirés, on ignore absolument les révolutions postérieures, s'il y en a eu.

SIAM,

entre le Bengale, le Pégu, Laos, Camboye et le golfe de Siam. Souverains.

Le royaume de Siam est entouré en demi-cercle de hautes montagnes qui le séparent de Laos ; elles sont

habitées par des Siamois sauvages. Les bords de la mer sont semés de vallées et d'assez mauvais ports. A la vue de la côte se trouvent beaucoup d'îles, dont les unes relèvent de Siam, les autres en sont indépendantes. Un grand fleuve traverse tout le royaume, et y produit par ses inondations la même fertilité que le Nil en Égypte. Il nourrit des crocodiles monstrueux. Le limon que toutes les rivières dont le pays est arrosé roulent dans la mer forme une barre qui ne laisse que douze pieds d'eau dans les plus hautes marées, et empêche l'abord des gros vaisseaux. Heureusement la rade est excellente. Les forêts produisent de beaux bois de construction. On y trouve l'arbre qui donne le vernis, l'arbre de fer très-pesant, dont on fait des ancres, des bois de teinture et odoriférans, des mines de toute espèce, d'acier, de cristal, dantimoine, d'émeri, de plomb, d'étain. A Siam a été inventé le *tombac*, qui est un mélange d'or et de cuivre. On y trouve de l'aimant, des agates, des saphirs et des diamans. Les Siamois travaillent très-mal leurs métaux. Ils ne savent que les fondre; ils n'ont ni aiguilles, ni clous, ni ciseaux, ni serrures. Bâtimens et vaisseaux, tout tient chez eux par des chevilles et attaches de bois. Les pluies corrigent les grandes chaleurs, qui sans cela seroient insupportables. Ils n'ont presque aucune de nos plantes potagères, comme melons, artichauts, choux, navets, ognons, ni de celles qui composent nos salades. Le raisin n'y est pas bon, non plus que le blé. En général, la trop grande chaleur, en faisant évaporer les

esprits, diminue la saveur des végétaux et altère l'odeur des fleurs.

La capitale, que nous nommons Judia, est très-grande, et n'est point peuplée à proportion ; le palais du roi feroit une ville considérable. Il habite ordinairement Louvo, à quatorze lieues, le Versailles de Siam, mais dans une position admirable. La ville la plus importante du royaume est Bankok, située au bas de la rivière, non loin de l'embouchure, et bien fortifiée pour le pays. En suivant la côte, on trouve les îles d'Andamans, les grandes et les petites, habitées par des cannibales qui mènent une vie très-malheureuse. Ils présentent un spectacle affligeant pour l'humanité. Ils s'habillent pour ainsi dire de boue, où chaque matin ils se roulent, et forment autour de leur corps une espèce de poterie qui les met à l'abri du soleil. Le major *Symes*, Anglois, a donné dernièrement des détails fort curieux sur ces îles qu'il a visitées un instant. Ils n'hésitent pas, malgré la supériorité du nombre et les armes à feu, d'aborder à la nage, avec leurs sabres de bois, les barques qui les approchent, et de faire des descentes chez leurs voisins. L'île de Jonsalam offre un bon port au commerce du Pégu et du Bengale. Les insulaires de Nicobar recherchent toutes sortes de ferraille, qu'on échange avantageusement avec eux. Leurs femmes se rasent la tête. Elles sont peut-être les seules de l'univers, avec les Juives, qui se privent de l'ornement des cheveux. On remarquera qu'elles n'y substituent pas de perruques.

Suit la presqu'île de Malaca, où se trouve le royaume de Johor, dont Malaca est la capitale. Les Portugais s'en sont emparés, y ont fait bâtir le fort de Formose, et en ont été chassés par les Hollandais. Le port de Malaca est un des plus beaux des Indes. C'étoit une des plus belles villes de l'Asie après Goa et Ormuz, l'entrepôt du commerce de la Chine et du Japon, et la clef du commerce de la Sonde. Les Malais descendent des Javanais, ont les cheveux longs et noirs, le nez plat et les yeux grands. Ils vont nus. Les femmes ornent de bijoux leurs longs cheveux, sont fières, et exigent du respect. On trouve à Malaca une race d'hommes qui ne voient que la nuit. Il y en a, dit-on, aussi en Afrique. Il seroit curieux de découvrir si c'est chez eux habitude ou nature. La langue malaise passe pour la plus agréable et la plus belle de l'Orient : c'est aussi par son étendue la plus utile. Ceux qui commercent sur cette côte ne peuvent se dispenser de l'apprendre.

Les Johoriens sont braves, mais luxurieux, menteurs, et d'un orgueil insoutenable. Leur teint tire sur le bleu clair. L'usage fréquent du bétel rend leurs dents noires. Ils peignent leurs ongles de jaune, et distinguent les rangs par leur longueur. Chez eux croît le sagou, moelle d'un arbrisseau, et qu'on sert quelquefois sur nos tables.

En 1695, leur roi fut tué par le père d'une jeune fille qu'il avoit immolée de la manière la plus atroce. On donna la couronne à son cousin, équitable, modéré et pieux. Il se fit aimer de ses sujets. Malheu-

reusement il se laissa dominer par son frère, homme d'un caractère tout opposé. Il s'attira la haine des peuples, qui se soulevèrent et le poursuivirent dans les bois, où il s'étoit sauvé. N'espérant aucun quartier de ces furieux, il tue ses femmes, ses enfans; mais il hésitoit à se tuer lui-même. Un page qui n'avoit que douze ans, surpris de sa lâcheté, lui dit : « Aimez-» vous donc mieux mourir de la main d'un esclave » que de mourir en prince? Quoique innocent, et » que je puisse espérer qu'on me sauvera la vie, je » vais vous montrer comment il faut mourir. » Aussitôt il se perce de son poignard, et le prince l'imite. On apprit ce détail du page, qui survécut. Un de leurs monarques, déposé pour incapacité, propose à ses sujets de reprendre l'autorité, promettant de mieux gouverner. Ils lui répondirent : « Vous êtes trop » négligent pour être bon roi; vous pouvez vous re-» tirer, nous verrons de quelle manière nous dispo-» serons de la couronne. » Ils chargèrent un vaisseau de richesses, l'y mirent avec toute sa famille, et le congédièrent. Les habitans de quelques îles voisines le reçurent pour leur souverain. Le royaume de Johor produit du poivre, de la muscade, des diamans, des bois de senteur et de couleur, des bézoards de porc plus estimés que les autres. Les souverains de Siam s'intitulent rois de tous ces pays, quoiqu'ils n'y aient pas l'ombre d'autorité.

Le Siamois est doux, modeste, civil, surtout très-soumis, moins peut-être par nature que par contrainte. Un roi de Siam disoit de ses sujets : « Ils

» sont du naturel des singes, qui tremblent tant » qu'on tient le bout de leur chaîne, mais qui ne » reconnoissent plus de maître dès que la chaîne est » lâchée. » Cette comparaison est applicable à bien d'autres. On trouve dans le royaume de Siam plus de moitié d'étrangers, Péguans et autres, qui s'y sont naturalisés par les incursions. On y devient esclave pour dettes, pour crimes, ou parce qu'on veut bien s'assujettir à la servitude; mais elle n'est qu'un service domestique et très-doux. Il n'y a point de noblesse ni d'autre distinction, excepté dans le temps qu'on possède une charge. Aussitôt qu'on en est dépouillé, on rentre dans la classe du peuple. Les enfans des grands n'ont aucun privilége à cet égard. Les Siamois respectent beaucoup la vieillesse. La mendicité est honteuse chez eux, et le vol encore plus. Ils nourrissent leurs parens pauvres, de peur qu'ils ne mendient. Ils ont un grand sang-froid, admirent peu, sont naturellement indifférens et peu curieux. Les femmes sont modestes, fidèles, renfermées. Celles qui sont surprises en faute peuvent être vendues par leur mari à un homme qui, moyennant un tribut, a le droit de les prostituer.

La taille, la physionomie, l'habillement, ressemblent, dans l'intérieur du pays, plus ou moins à ce que nous avons dit du voisinage. Il fait bien chaud, on se couvre fort peu, mais plus modestement à Siam qu'ailleurs. Les visages en losange, pointus du haut et du bas, élargis par les joues, tirant sur le Tartare et le Chinois, y sont plus communs que les autres.

Leurs maisons sont élevées sur des piliers à cause de l'inondation, et sont d'une construction très-facile ; des claies de bambou forment les murailles et les planchers. Les meubles sont très-simples, les mets aussi, et à très-grand marché. *A la honte de la sobriété*, disent les auteurs, les Siamois ne vivent pas plus long-temps que d'autres, et ne sont pas plus exempts de maladies éruptives, cancers, abcès, fistules, et principalement des érysipèles. Ils ont sans doute des médecins : où n'y en a-t-il pas? Leurs méthodes curatives consistent en recettes et à faire fouler le corps. La vie des Siamois est extrêmement oisive. Manger, jouer, fumer, dormir, et courir les rues et les places pour voir les baladins et les faiseurs de tours qui sont fort adroits, ce sont là leurs principales occupations. Les femmes font tout dans un ménage. La voiture la plus ordinaire, à cause de l'inondation, est le ballon, bateau fait d'un seul arbre. Il s'en trouve de seize à vingt toises de long qui portent cent et cent vingt rameurs. Ils vont avec la vitesse d'une flèche. C'est là que les grands étalent tout leur luxe.

Le mariage est une affaire de trois visites. A la première, on demande ; à la seconde, on voit ; à la troisième, on se marie. Il ne faut que la présence des parens. Les talapoins ne s'en mêlent pas. Ils viennent seulement quelques jours après donner des bénédictions et dire des prières. La cérémonie est, comme partout ailleurs, accompagnée de festins, de plaisirs et de grandes dépenses. Les Siamois ne pren-

nent ordinairement qu'une femme. Il y a des degrés prohibés. Cependant le roi de Siam peut épouser sa sœur. Le commerce entre personnes libres se souffre. Les enfans sont élevés dans un grand respect pour leurs parens; si on n'y étoit formé dès l'enfance, ce seroit une étude bien difficile que celle des attitudes qu'on doit prendre devant les supérieurs, les démonstrations, les gestes, les prostrations dont on doit se prévenir les uns les autres, sous peine de passer pour impolis, et même de se rendre coupables d'insulte.

Ils ont deux langues; le siamois qui est la langue commune, et la balie, qui est la langue sacrée; mais celle-ci n'est pas connue exclusivement par les prêtres. Le siamois approche du chinois. Cette langue est accentuée. On diroit qu'ils chantent en parlant. Ils sont prompts et sûrs arithméticiens, mauvais philosophes et physiciens, étudient le ciel, principalement en astrologues, pour deviner et prédire; cependant ils ont des tables astronomiques, et calculent les éclipses. Ils travaillent à tout, fondent les métaux, manient le bois, maçonnent, dorent, sculptent, peignent et n'excellent qu'en broderies. Ils sont de bonne foi dans le commerce. L'or est chez eux marchandise. L'argent se monnoie, mais à petite valeur. Les denrées se paient en coris, petites coquilles qui viennent des Maldives. Il en faut sept ou huit cents pour un denier; mais aussi avec un denier on a presque tout ce qu'il faut pour sa nourriture.

On brûle les corps. Les talapoins assistent aux

funérailles. Bien loin de penser que le penchant naturel des âmes soit d'être dans un corps, ils croient au contraire que la transmigration est une peine. D'ailleurs ils est très-difficile de donner à un Siamois l'idée d'un esprit. Ils ne sont pas plus avancés à cet égard que ne l'étoient les Romains avec leurs lares, leurs mânes ; ils croient que ce sont des substances matérielles, mais si subtiles, qu'elles se dérobent à l'attouchement et la vue. Quand elles quittent le corps, elles s'en souviennent encore dans leurs premières transmigrations : c'est pour cela que les Siamois prient les âmes de leurs ancêtres, jusqu'à la troisième et quatrième génération, présumant qu'après cela les dernières transmigrations éprouvées ne leur permettent plus de se souvenir de leurs descendans. A toutes les transmigrations, si on s'y est bien conduit, succède le nireupan, le véritable paradis, qui est non pas l'annihilation de *Chaca,* mais un repos universel ; ce qu'on pourroit appeler *le bienheureux rien faire* des Italiens. Dans cet état, l'âme d'un Siamois goûte le plaisir d'un dieu.

La morale des Siamois est renfermée, comme celle des Lanjans, en cinq préceptes prêchés par les talapoins. On ne dira rien de particulier de ceux de Siam. Ils ont quelques pratiques qui leur sont propres, et qui ne touchent en rien à l'essentiel de l'institut. Instruire dans les écoles et prêcher la continence est pour eux de rigueur. Il y a des talapoines astreintes à la même austérité. Ordinairement on ne les reçoit que vieilles. Les missionnaires ont cru trouver chez

les talapoins l'hiérarchie de l'église catholique. Les sancrats, supérieurs des grands monastères, sont les évêques et les supérieurs des petits curés. En effet, les sancrats ont seuls le pouvoir de faire des talapoins, comme les évêques seuls confèrent les ordres. Il y a une très-grande subordination entre eux. Les temples sont couronnés de pyramides, et pleins de statues monstrueuses. Le fondateur ou réformateur de leur religion se nomme *Sommonacodom*, qui veut dire *seigneur*, dont ils fixent l'époque cinq cents ans avant l'ère commune. C'étoit un très-saint homme, qui donna tous ses biens aux pauvres pour se livrer sans distraction à l'étude, à l'oraison, au jeûne, à la mortification des sens, et aux exercices de la vie parfaite, mais, comme ces pratiques ne sont possibles qu'aux talapoins, il embrassa leur profession. C'étoit un rude champion; il vainquit en combat singulier un homme très-fort qui doutoit de ses perfections. Il pouvoit se faire si grand, qu'on avoit peine à le parcourir des yeux; et si petit, qu'il échappoit à la vue; si agile, qu'il se transportoit en un clin-d'œil partout où il vouloit. Cette propriété lui servit beaucoup à étendre sa religion. *Sommonacodom*, supplié par son disciple chéri d'éteindre le feu de l'enfer, n'en voulut rien faire, « parce que les hommes » deviendroient trop méchans, s'ils perdoient la » crainte de ce supplice. » Ce saint tua un homme dans sa colère; c'est pour cela qu'il ne vécut que quatre-vingts ans. Avant de mourir, il ordonna qu'on lui dressât des statues, et qu'on lui bâtît des

temples. Il jouit actuellement du nireupan. Les Siamois espèrent un autre législateur qui a été prédit. Ils l'attendent avec la même impatience que les Juifs attendent le Messie, et ils ont été comme eux quelquefois trompés par des imposteurs.

Les lois sont sévères et les punitions cruelles, relatives aux crimes, autant qu'il est possible. On coud la bouche pour avoir trop parlé, on la fend pour n'avoir pas dit ce qu'on devoit révéler. On taillade la tête avec un sabre, pour n'avoir pas exécuté un ordre donné, ce qu'on appelle *piquer* et *exciter* la mémoire. La honte du supplice ne passe pas le moment; après on n'y songe plus, et on reprend ses charges et ses dignités. Le châtiment le plus ordinaire est la flagellation avec des bambous fendus, qui font des entailles profondes. Les femmes y sont assujetties. Quand c'est le roi qui l'ordonne, les suppliciés montrent avec complaisance les cicatrices qui restent, « parce que le roi leur a fait l'honneur de » penser à eux. » On aura peine à se persuader que cette adulation soit l'extravagance de toute une nation.

Cependant on peut tout croire de la crainte qui fait courber les peuples sous le joug des despotes, et aucun roi ne l'est plus que celui de Siam. Il intimide les grands par des châtimens cruels et arbitraires, et écrase les petits par des impôts. Aussi personne ne lui est-il attaché que ceux qui le servent dans son intérieur. Ce sont des femmes et des eunuques. Il fait crever les yeux à ses frères, et tient tous ses autres

parens dans la plus grande dépendance. Ses sujets sont obligés de travailler six mois de l'année pour lui. On craint de paroître riche, et on enfouit tout ce qu'on peut avoir de précieux, pour se mettre à l'abri de toutes recherches. L'horreur que les Siamois ont pour l'effusion du sang les rend peu propres à la guerre. Quand ils sont en présence de l'ennemi, ils tirent toujours trop haut, de peur de tuer; cependant, si l'ennemi approche, ils tirent plus bas. C'est sa faute de s'être mis à portée d'être tué. Un Provençal nommé *Cyprien*, qui servoit le roi de Siam contre celui de Singor, voyant qu'on lui défendoit de tirer droit, s'imagina que c'étoit par trahison contre le roi de Siam. Las de voir les armées en présence sans en venir aux mains, il passe de nuit dans le camp ennemi, va prendre le roi de Singor jusque dans sa tente, et l'amène au monarque siamois.

Ce n'étoit pas cependant des armées peu importantes que l'on bravoit ainsi. Le premier roi dont nous ayons des mémoires un peu sûrs en leva une de quatre cent mille hommes et de quatre mille éléphans, contre deux rois voisins, dont les forces respectables méritoient apparemment cet effort. Le siamois fit sa levée en douze jours, parce qu'il fut proclamé que tous les hommes au-dessous de soixante ans qui ne s'enrôleroient pas seroient brûlés vifs. C'étoit cependant, dit-on, un excellent prince. Il commanda lui-même son expédition, qui fut heureuse; mais pendant son absence la reine s'oublia avec un officier : quand son mari revint, elle se trouva en-

ceinte. De peur qu'il ne s'en aperçût, elle l'empoisonna, et épousa son amant. Son accouchement prématuré découvrit le crime. Cette marâtre le combla en empoisonnant aussi un enfant de huit ans qu'elle avoit eu du roi, pour rendre héritier le fruit de son adultère. Le roi de Camboye, de concert avec les grands de Siam, fit tuer la reine et son nouvel époux. On mit sur le trône, à sa place, un parent du roi défunt, qu'on tira de l'ordre des talapoins qu'il avoit embrassé.

[1546.] Ces événemens ne purent se passer sans jeter beaucoup de troubles dans le gouvernement. Le roi *Barma,* usurpateur du Pégu, apprenant que le roi talapoin ne se faisoit ni aimer, ni estimer, se jeta dans le Siamois avec huit cent mille hommes, dont mille Portugais faisoient la principale force, mille pièces de canon, et cinq mille éléphans. Il investit la capitale. Le talapoin se défendit avec bravoure et intelligence. Il soutint quatre assauts furieux. Suivant toutes les apparences, il auroit succombé au cinquième, si une révolte dans le Pégu n'y eût appelé le roi *Barma*. *Chaumigrem*, son successeur, revint contre Siam avec une armée de quinze cent mille hommes, rendit le royaume tributaire, et emmena la reine au Pégu avec ses deux fils, nommés *le Prince blanc* et *le Prince noir*.

[1590.] Après une révolution qui obligea le roi *Barma* de retourner dans le Pégu, malgré dix-sept cent mille hommes qu'il avoit amenés contre Siam, le Prince noir monta sur le trône, et fut

remplacé après sa mort par le Prince blanc. L'histoire partage entre eux deux des cruautés, des injustices, ainsi que des actions généreuses et dignes d'estime; mais elle donne au Prince blanc seul la barbarie d'avoir fait tuer, sur de simples soupçons, son fils unique, jeune homme de grande espérance. Cette action occasionna des troubles qui durèrent long-temps, parce que les successions se croisèrent. Entre les légitimes héritiers il y eut des usurpateurs. Le royaume, par ces concurrens, se trouva dans un état de guerre perpétuel jusqu'au règne de *Chaou-Pasa-Thong*.

[1627.] De la place de chancelier il s'ouvrit le chemin au trône par son crédit et ses richesses. Il entra à main armée dans le palais, et força le monarque de se réfugier dans un temple, d'où il le ramena prisonnier au palais, et le fit déclarer déchu de la couronne et indigne de régner, pour avoir abandonné le palais, comme s'il l'eût fait volontairement. On ne dit pas ce que devint ce malheureux roi. L'usurpateur força sa fille de lui donner la main, quoiqu'il fût déjà marié. Elle le fit avec répugnance, eut cependant de lui un fils et une fille, et mourut avant la catastrophe de sa famille.

Le roi déposé avoit laissé encore quatre fils et une fille, auxquels les Siamois témoignent un attachement désagréable à l'usurpateur. Il résolut de s'en défaire, ainsi que des seigneurs qui lui étoient suspects. *Chaou-Pasa-Thong* perdit une fille d'une première femme qu'il aimoit tendrement. Il fit faire à la princesse des

funérailles somptueuses. On remarquera entre les cérémonies que toutes les dames de la cour furent obligées de pleurer deux jours et deux nuits ; si la fatigue ou le sommeil tarissoit les larmes, il y avoit entre elles des vieilles armées de disciplines qui en revivifioient la source. Le roi lui-même, recueillant les cendres selon la coutume, trouva un morceau de chair assez gros, qui n'étoit pas endommagé. Il dit aux seigneurs présens : « Qu'en pensez-vous ? Est-ce » par respect que les flammes ont épargné ces restes » du corps de ma fille ? » Un d'eux répondit : « Vo- » tre majesté est trop éclairée pour douter de ce » qu'elle voit. — Ah ! sans doute, répliqua le mo- » narque en furie, je n'ai que trop de raisons de ne » plus douter de ce que j'ai soupçonné mille fois, » que ma fille a été empoisonnée. » Sur cette preuve, dont on sent toute la valeur, il fit empoisonner la princesse sa belle-sœur, tous les princes du sang, et les seigneurs les plus distingués attachés à la famille royale. De quatre frères, un seul se sauva, et l'on ignore quelle fut sa destinée. Deux autres furent tués sur-le-champ, et le quatrième, âgé de vingt ans, fut réservé au supplice avec sa sœur. Sous prétexte que celle-ci avoit montré quelque gaîté aux funérailles de la princesse, le tyran jugea à propos de faire tomber le soupçon sur elle. Il n'y a point de tourmens qu'il n'employât pour lui arracher des aveux, ainsi qu'à ses femmes, qui furent comme elle appliquées à la question. Elle ne nia pas absolument le fait ; mais on croit qu'elle avoua, moins pour rendre

hommage à la vérité que pour désoler son assassin, en augmentant le regret qu'il avoit de la mort de sa fille. Il la fit expirer dans les tourmens. Pour le jeune prince, comme le tyran vit que sa bonne mine et son air d'assurance inspiroient de la pitié, il en craignit les effets, et le fit exécuter promptement. Plus de trois mille personnes des premières familles périrent à cette occasion, non sans faire connoître, ainsi que la princesse, que cette accusation n'étoit qu'un prétexte pour se débarrasser de ceux que le roi redoutoit. Il régna trente ans. Son fils, *Chaou-Naraye*, lui succéda.

Ce prince effaça par ses belles qualités la tache de son origine. Fils d'un usurpateur, bourreau de ses princes, et calomniateur atroce, *Chaou-Naraye* se montra indulgent, modéré, équitable. A ses vertus, les missionnaires le jugèrent digne d'être chrétien. Les événemens auxquels cette opinion donna lieu sont la plus intéressante partie de son histoire. Presqu'en montant sur le trône, il eut un démêlé avec les talapoins; ils prirent des mesures pour l'assassiner un jour qu'il devoit venir au temple : mais le complot fut découvert. Le roi fit massacrer les coupables par les soldats de sa garde, et traita avec sévérité les talapoins et le peuple, qui s'étoit laissé fanatiser. Un des sancrats se plaignit de sa rigueur; pour réponse, *Chaou-Naraye* envoya dans sa maison un singe de la grosse espèce, avec le commandement de le bien nourrir et de lui laisser faire chez lui tout ce qu'il voudroit jusqu'à nouvel ordre. Le

malicieux animal ne fut pas plus tôt chez le sancrat, qu'il renversa tout, brisa les porcelaines, gâta les tapis, mordit les uns, battit les autres. Le sancrat, désolé, alla trouver le roi, et le supplia de le délivrer d'un hôte si dangereux. « Eh quoi ! lui dit le prince, » vous ne pouvez souffrir la liberté extravagante d'un » seul animal, et vous voulez que j'endure pendant » toute ma vie les insolences d'un peuple plus mé- » chant mille fois que les singes de nos forêts? Allez, » continua le monarque, sachez que, si je sais punir » les méchans avec sévérité, je sais encore mieux ré- » compenser les bons. » En effet, il n'y avoit sorte de grâce qu'un honnête homme ne pût attendre de lui. Jamais il ne renvoya sans récompense ceux qui s'étoient rendus utiles au public.

Pendant le cours de son règne, qui fut très-long, on ne lui connoît qu'une guerre dans laquelle il se rendit auxiliaire d'un roi de Camboye qui venoit d'être renversé de son trône par un de ses parens. L'usurpateur étoit soutenu par le roi de la Cochinchine. Le conseil de Siam représenta à *Chaou-Naraye* qu'il ne pouvoit envoyer des troupes assez nombreuses pour espérer du succès; qu'au contraire il étoit à craindre que cette expédition ne l'exposât à de grands dangers. Il répondit fermement : « Ces raisons sont inutiles. La gloire que le » roi de Siam acquerra en protégeant un prince mal- » heureux, son allié, dont il n'a rien à attendre, le » dédommagera de toutes ses pertes. » En cette

occasion, la magnanimité l'emporta sur la prudence, qui étoit la vertu principale de ce prince.

[1682.] Quelques historiens ont néanmoins prétendu qu'il en avoit manqué dans ce qui se passa à l'égard de la religion chrétienne, qu'il vouloit, disoit-on, établir dans son royaume, au préjudice de la religion dominante. A la vérité, il reçut très-bien les missionnaires que Louis XIV lui envoya; il leur permit de bâtir des églises, d'y faire l'exercice public de leur religion, d'y gagner des prosélytes, s'ils le pouvoient; mais, quant à lui, lorsque l'ambassadeur le pressa au nom du roi d'embrasser la religion chrétienne, il répondit : « Je suis extrêmement fâché » que le roi de France, mon bon ami, me propose » une chose si difficile : je m'en rapporte à sa sagesse » pour juger de l'importance et de la difficulté qui » se rencontre dans un point aussi délicat que l'est » le changement d'une religion reçue et suivie dans » mon royaume, sans discontinuation, depuis deux » mille deux cent vingt-neuf ans. Au reste, je m'é- » tonne que le roi de France s'intéresse si fort dans » une affaire qui ne regarde que Dieu, où même il » semble qu'il ne prenne aucun intérêt; car ce vrai » Dieu qui a créé le ciel et la terre, et toutes les » créatures qu'on y voit, et qui leur a donné des » natures et des inclinations si différentes, ne pou- » voit-il pas, s'il eût voulu, donner aux hommes » des âmes et des corps semblables, leur inspirer les » mêmes sentimens pour la religion qu'il falloit sui-

» vre, pour le culte qui lui étoit le plus agréable, et » faire naître toutes les nations sous une même loi ? » Cet ordre parmi les hommes, et cette unité de re- » ligion, dépendent absolument de la providence » divine, et elle pouvoit aussi aisément les intro- » duire dans le monde que la diversité des sectes qui » s'y sont établies de tout temps. Ne doit-on pas » croire que le vrai Dieu prend plaisir à être honoré » par des cultes et des cérémonies différentes, et à » être glorifié par une prodigieuse quantité de créa- » tures, qui le louent chacune à leur manière ? Quoi » qu'il en soit, continua le roi, puisque nous savons » que Dieu est le maître absolu du monde, et que nous » sommes persuadés que rien ne se fait contre sa » volonté, je résigne entièrement ma personne et » mes états entre les bras de la miséricorde et de la » providence divine, et je conjure de tout mon cœur » son éternelle sagesse d'en disposer selon son bon » plaisir. » Ce raisonnement, qui ne plairoit pas plus à un talapoin qu'à un muphti, prouve que *Chaou-Naraye* n'avoit pas un penchant exclusif pour la religion chrétienne. La prédilection qu'il lui marqua étoit plutôt l'effet de la politique que de la conviction.

Il avoit pris auprès de lui un Grec nommé *Faulkon*, que les François appellent *Constance*, nom qui n'est pas plus grec que l'autre. Enrichi par le commerce, ruiné par des hasards de mer, la fortune, réconciliée avec *Faulkon*, l'amena au pied du trône. Le roi trouva en lui des talens de gouvernement in-

connus à ses Siamois ; il lui donna toute sa confiance. *Faulkon* s'y borna, et ne voulut aucune charge. Sa modération auroit dû écarter l'envie ; mais cette passion peut-elle jamais s'éloigner des cours ? Les missionnaires français, voyant le Grec en crédit, s'attachèrent à lui, quoiqu'il fût d'une communion différente. Le roi, dans les faveurs qu'il leur prodiguoit, ne songeoit qu'au bien de son royaume, à étendre son commerce, à discipliner ses troupes, à fortifier ses villes par les moyens que lui fournissoit une alliance solide avec la France. Dans cette intention, il donnoit des audiences flatteuses aux missionnaires ; mais ils s'aperçurent plusieurs fois qu'après quelques propos sur la religion, il revenoit le plus tôt qu'il pouvoit à ses objets favoris, la manière d'enrichir ses états et de rendre son règne glorieux.

[1688.] *Faulkon* long-temps aussi n'eut pas d'autres objets en vue ; mais à la longue des intrigues qui se formèrent à la cour le firent songer à ses propres intérêts. Le roi n'avoit d'enfans qu'une princesse, héritière du trône, et un fils naturel, nommé *Prapye*, qu'il aimoit tendrement. Il lui avoit donné toutes les prérogatives extérieures de la dignité royale. On croit qu'il étoit dans l'intention de le marier à la princesse ; mais le monarque avoit deux frères encore assez jeunes pour aspirer à la main de l'héritière. Les missionnaires avoient gagné *Prapye*, il professoit ouvertement la religion chrétienne, chose qui déplaisoit souverainement aux grands et au peuple. L'indignation contre l'apostasie du prince re-

tomba sur *Faulkon*, qui étoit très-lié avec les missionnaires. Menacé d'un furieux orage que la santé chancelante du roi pouvoit rendre très-dangereux, *Faulkon* persuada au monarque de recevoir les Français dans Merghi et Bankok, ses deux principales forteresses, et les clefs du royaume, afin d'en faire une espèce d'école où l'on enverroit les Siamois se former à l'art militaire et aux sciences européennes. Ce conseil, goûté et adopté, sembloit donner quelque assurance au favori ; mais, au contraire, l'exécution précipita sa ruine.

Entre les grands du royaume en dignité à la cour, existoit *Pitracha*, avec le titre de grand mandarin, homme rusé, audacieux, allié aux premières maisons, jouissant d'une grande réputation d'habileté et de zèle pour sa religion. Il cachoit de longue main ses desseins sous le voile du bien public. Il insinua au peuple que les Français n'étoient venus dans leur pays que pour faire périr la famille royale, pour anéantir leur religion et leurs lois, et les obliger à se soumettre à *Prapye* et à *Faulkon*. Il eut aussi l'adresse de persuader aux princes, frères du roi, qu'il n'agissoit que pour leurs intérêts ; mais ils furent cruellement détrompés.

Le roi, dans ce temps, tomba dangereusement malade ; ce qui hâta la catastrophe. *Pitracha* étoit son frère de lait, de la race, dit-on, sur laquelle le père de *Chaou-Naraye* avoit usurpé la couronne. Jamais il n'avoit marqué la moindre ambition, ni la plus légère envie d'un autre bonheur que celui d'une

vie privée. Le roi cependant lui avoit fait prendre comme malgré lui le commandement des éléphans et des chevaux, poste important qu'il remplit avec honneur. Le monarque le regardoit comme son ami ; il entroit librement au palais à toutes les heures. Après avoir pris toutes ses mesures, s'être entouré de soldats levés dans le plus grand secret, *Pitracha*, profitant des facilités que lui donnoit sa familiarité avec le roi, se rend maître du palais, mande, de la part du roi malade, *Prapye*, son fils. Dans la chambre même du monarque, il entre en dispute avec le jeune prince sur son changement de religion, se jette sur lui et le tue, malgré les cris et les instances du moribond pour l'empêcher.

Cette tragédie avoit été précédée par la mort de *Faulkon*, qui fut pris dans le palais comme dans un piége, sans avoir le courage de se défendre, quoique des Français, qui l'accompagnoient, lui offrissent leurs bras et leurs épées. Il comptoit à la vérité sur l'amitié du roi, devant lequel on lui avoit promis qu'il pourroit se justifier ; mais *Pitracha* étoit trop prudent pour risquer une pareille entrevue. Il fit charger de fers le favori, le livra aux bourreaux, qui lui firent souffrir toute sorte de tourmens pour tirer la connoissance de ses trésors. Il mourut dans les douleurs de la torture. Ensuite, à force d'adresse, de protestations de fidélité et de dévouement à leur service, le grand mandarin attira à Louvo les deux frères du roi. Comme il étoit important pour lui que leur mort eût un air de justice, il les fit condamner

par les mandarins assemblés, comme coupables d'entreprises contre sa propre vie. Ils furent enfermés dans un sac, et assommés avec des bois de sandal, pour se conformer à la loi de Siam, qui défend de répandre le sang des princes.

[1690.] Ce fut le dernier acte de la tragédie. On ne sait si *Chaou-Naraye* fut instruit de cet affreux dénouement. Il paroît qu'il mourut de sa maladie, et que *Pitracha* ne précipita les meurtres que pour avoir le pied sur les plus hauts degrés du trône, quand son prédécesseur fouleroit la première marche du tombeau. On n'est pas sûr du sort de la princesse. Les uns disent qu'elle fut assommée avec cérémonie comme ses oncles; les autres, que *Pitracha* l'épousa. Les missionnaires, dans leurs écrits, font de grands éloges de *Chaou-Naraye*. Ils lui donnent beaucoup de pénétration, de désir de s'instruire, beaucoup de prudence, de sagesse, de prévoyance. Il faut avouer qu'ils se ressentirent peu des influences de cette dernière vertu; car il laissa eux et les autres Français dans un cruel embarras.

Il s'ouvrit des négociations entre *Pitracha*, qui désiroit ardemment d'expulser les Français et de recouvrer Merghi et Bankok, les deux principales forteresses de son royaume qu'ils retenoient, et entre les chefs des Français, qui ne demandoient pas mieux que d'abandonner ces deux places, pourvu que ce fût sans dommage et avec des conditions honorables. Après des attaques soutenues courageusement par les Français, quoique inégaux en force, avec le temps

les parties s'arrangèrent. Les Siamois fournirent aux Français trois frégates avec les provisions nécessaires, et ils sortirent du royaume. Ainsi finirent les longues et coûteuses expéditions des Français à Siam, entreprises sur l'espérance de s'y établir et de convertir le roi et ses sujets. *Pitracha* vécut et régna peu de temps, mais avec l'affection de ses sujets. Il s'étoit attaché les talapoins par son respect pour la religion, et il mérita la vénération du peuple, qui croyoit voir en lui un cœur véritablement siamois, rempli d'estime pour sa nation et de mépris pour les autres peuples. Ces sentimens, désirés par les Siamois dans leurs rois, expliquent la cause de la fureur qu'ils témoignèrent contre les missionnaires et leurs néophytes aussitôt que le ressort du fanatisme, long-temps comprimé, put se débander. La mort n'est rien auprès des tourmens qu'on fit souffrir aux chrétiens. Cependant il paroît que la religion ne fut pas le seul motif de la persécution, puisque les officiers et soldats prisonniers y furent exposés comme les missionnaires et leurs néophytes. Elle dura plus ou moins forte tout le règne de *Pitracha*; mais le christianisme ne fut pas entièrement détruit.

[1704.] Le fils de *Pitracha* lui succéda. Il épousa la veuve de son père malgré elle. Il vécut peu, et laissa de même la couronne à son fils, qui voulut aussi épouser cette princesse; mais elle le refusa, et se retira dans un couvent de talapoins, pour n'être pas forcée de condescendre à ses criminels désirs. Le fils aîné de ce monarque lui donna

quelques sujets de mécontentement, ce qui le força à désigner le second pour lui succéder. Le prince favorisé refusa, quand son père fut mort, d'user du privilége qu'il lui avoit donné. Il rendit à son aîné son droit de primogéniture, à condition d'être son successeur, s'il venoit à mourir le premier; et, en conséquence de cet accord, l'aîné prit la couronne, et le second fut déclaré grand prince, c'est-à-dire héritier présomptif du trône. Le monarque eut plusieurs enfans. La tendresse paternelle lui fit oublier l'engagement pris avec son frère. Il nomma pour son successeur son fils aîné, qui s'étoit fait talapoin. Le religieux eut scrupule d'être complice du parjure de son père. Sur son refus, le père nomma son second fils, qui accepta.

Les deux grands princes levèrent des troupes. L'oncle battit le neveu, et le fit mettre à mort avec deux de ses frères. Il offrit sa couronne au talapoin, peut-être pour l'éprouver. Le religieux persévéra dans sa vocation, ce qui inspira à l'oncle une grande amitié pour lui. Le fils du monarque en fut jaloux, et attaqua la vie de son cousin jusque dans le palais. Celui-ci, effrayé, courut se jeter dans les bras de son oncle. Irrité d'un si noir attentat, le roi ordonna qu'on couchât son fils par terre, pour lui faire subir le châtiment du bambou, usité dans le pays. Le religieux, ou par pure humanité, ou par politique, pour n'avoir pas à craindre le ressentiment d'un homme qui pouvoit être un jour son maître, se couche sur le corps de son cousin, et

s'écrie : « Seigneur, on ne frappera pas votre fils » qu'on ne m'ait auparavant mis en pièces. » Le père, attendri, pardonne à son fils à la prière de son cousin, qui emmène le coupable dans son monastère. Il ne s'y renferma pas. Rappelé auprès de son père, il fut accusé d'avoir souillé son lit, et il fut condamné à une prison perpétuelle.

[1748.] Le monarque, à l'âge de quatre-vingts ans, se voyoit deux fils. L'aîné, qui vivoit dans la plus crapuleuse débauche, de plus, couvert d'une lèpre dégoûtante, fut exclu du trône. Le second, nommé *Chaoual-Padou*, c'est-à-dire seigneur du temple, eut les vœux du peuple. Élevé dans les pagodes, il s'étoit pénétré d'un zèle outré pour les superstitions de son pays; il avoit aussi pris le goût des vertus douces, l'affabilité, l'indulgence, qui le firent chérir de ses peuples; mais il porta ces vertus trop loin à l'égard de son frère ambitieux, inquiet et querelleur. Celui-ci se faisoit un plaisir de contrarier son frère, de le chagriner. Partout il prenoit la première place lorsqu'il le pouvoit. *Chaoual-Padou*, fatigué des malignes attaques de son frère, lui céda le trône, et se retira dans un couvent. Sous ce monarque lépreux, aussi disgracié de l'esprit que du corps, les affaires tombèrent dans le plus grand désordre. Pour comble de malheur, les Bramas, vainqueurs des Péguans, et unis à eux, se jetèrent sur ce royaume, et y firent de grand ravages. Les princes et les grands se rendirent à la pagode de *Chaoual-Padou*, et le supplièrent de reprendre les rênes de

l'empire ébranlé. Le roi lui-même, convaincu de son incapacité, joignit ses prières à celles de ses sujets. *Chaoual* céda à tant d'instances, et fit le sacrifice de son goût pour la retraite.

Mais il auroit fallu d'autres qualités que la douceur et la bonté pour éloigner des conquérans avides de butin. La prudence même, compagne ordinaire de ces vertus pacifiques, ne se trouvoit pas dans le conseil de Siam. Pleins d'un sot orgueil, les Siamois méprisèrent d'abord leurs ennemis, et quand ils ne purent plus se dissimuler leurs succès, d'une confiance insolente ils passèrent au découragement et à la consternation. Les troupes qu'ils levèrent en très-grand nombre, sans ordre, sans discipline, étoient devant les intrépides Bramas comme un troupeau devant le loup. Les soldats demandoient à leurs chefs, aussi lâches et aussi inexpérimentés qu'eux, comment il falloit combattre; mais ils cherchoient de quel côté ils pourroient fuir. Ce n'étoit pas que ces ennemis fussent si redoutables; une poignée d'étrangers, presque tous Français, les missionnaires et leurs néophytes qui avoient survécu à la dernière persécution tinrent tête aux Bramas et se firent respecter; mais leur courage n'en inspira pas à un peuple amolli. La capitale fut prise. Le roi et sa cour se sauvèrent dans les montagnes. Le royaume entier fut pillé, dévasté, et réduit à la dernière misère. Les vainqueurs ne se retirèrent que quand ils ne trouvèrent plus rien à prendre, et emmenèrent une multitude innombrable de captifs. Les barbares, pressés de s'en-

richir pour retourner jouir dans le Pégu, dirigoient principalement leurs efforts contre ceux que la populace, jointe à eux, leur indiquoit comme opulens. Il n'y a point de tourmens qu'il ne leur fissent souffrir pour les forcer à découvrir leurs trésors; et si quelques-uns avoient regardé indifféremment le malheur des premiers dépouillés, ils eurent tous lieu de se repentir de leur indolence quand ils se virent maltraités et ruinés à leur tour.

CAMBOYE,

entre Siam, Laos, Ciampa, la Cochinchine et la mer des Indes.

Le pays de Camboye, voisin de Siam, est une vallée qu'une grande rivière traverse. Elle ressemble par là à l'Égypte. Elle est moins longue, mais plus large, plus agréablement située, bornée de deux côtés par des montagnes fertiles, au lieu des montagnes stériles qui enveloppent le pays des pyramides. La plus grande étendue de ses côtes est sur le golfe de Siam. Les terres y sont excellentes. Le sucre et l'indigo y croissent, et sont d'une bonne qualité. On y trouve aussi toutes les autres productions particulières à ces riches contrées, ivoire, pierres précieuses, bois de senteur, drogues médicinales, cristal, laques, gomme, et tous les alimens à bon marché.

L'air, quoique très-chaud, y est excellent, parce qu'il est rafraîchi par le zéphir des forêts dont les montagnes sont couvertes; mais on y est tourmenté par des nuées de moustiques. Il faut y craindre aussi les serpens, les lézards ailés à pieds crochus, couverts d'écailles, de sept ou huit pieds de long (ce sont sans doute des crocodiles terrestres), des écureuils volans, de très-gros rats, et des singes dangereux. Un arbre de ce pays fournit par l'incision une huile qui fait l'effet du goudron pour les vaisseaux; les écorces d'arbres qu'on y trempe éclairent comme les torches. Le jus d'un autre arbre est un poison sans remède, quand il est infusé dans une plaie; au contraire, on peut s'en humecter le corps sans aucun risque, pourvu que la peau ne soit nulle part entamée. C'est la même propriété que le virus hydrophobique. Toutes ces productions et d'autres que nous omettons ne sont pas des propriétés exclusives du continent; elles se trouvent dans les îles qui avoisinent Camboye. La plupart, quoique avec d'assez bons ports, sont sans habitans, ou médiocrement peuplées d'habitans très-pauvres, parce que les pirates les infestent souvent. Ce n'est pas une race uniforme, mais une espèce composée de Malais, de Macassars, ou d'autres insulaires échappés à des naufrages, et réfugiés dans ces rochers dont ils se font une patrie. Les pirates, surtout les Chinois, infestent même la rivière de Camboye, et se retirent dans les îles qu'elle forme.

Le palais du roi, environné seulement de bam-

bous, est riche et orné dans l'intérieur. On trouve dans le pays beaucoup de Chinois, de Japonais, de Cochinchinois, de Malais et de Portugais dégénérés, qui sont à la solde du roi. Les Hollandais y ont une loge de commerce. Les Anglais dédaignent d'en établir. Ils trouvent plus aisément à Siam et ailleurs ce qu'ils iroient chercher à grands frais à Camboye. Les Camboyens sont très-habiles dans toutes les manières d'employer la soie, surtout dans la broderie. Leur religion est, comme celle de tous ces cantons, celle de *Fô*, plus ou moins déguisée : une vie à venir, des récompenses voluptueuses et des peines, la métempsycose, un clergé nombreux, avec une hiérarchie. Le chef est égal au roi : il se nomme *roi des prêtres*. Il est arrivé quelquefois que le monarque civil a réuni ce titre sacerdotal : ce qui n'a pas été inutile à sa puissance, qui d'ailleurs est despotique. Tous les biens de ses sujets, quand ils meurent, sont à lui. Les femmes et les enfans n'héritent que de ce qu'ils peuvent cacher. L'ambassadeur hollandais, allant à l'audience du monarque, étoit attendu sur le bord de l'eau par un vieil éléphant édenté pour sa monture, et quatre charrettes, où l'on entassa les présens et son bagage. Cette réception peut être mise en parallèle avec le traitement fait au chevalier de Forbin à Siam ; on venoit de lui confier les premières dignités de l'empire. « Ma maison, dit-il, étoit garnie de quelques meu-
» bles peu considérables. On y a ajouté deux as-
» siettes, deux grandes coupes d'argent fort minces,

» quatre douzaines de serviettes de toile de coton, et » deux bougies de cire jaune par jour. Voilà, ajou- » ta-t-il, tout l'équipage de monsieur le grand ami- » ral et général des armées du roi. » Et voilà, pouvons-nous dire, le luxe intérieur de ces cours dont on nous fait tant d'étalage. Les Espagnols se sont mêlés des affaires de ce royaume. Appelés des Philippines par un roi mahométan qui promit de se faire chrétien, ils arrivèrent trop tard à son secours. Ils trouvèrent sur le trône un usurpateur installé par le roi de Siam, nommé *Pranéar*, qui veut dire *Gueule-torse le traître*. Ils chassèrent ce laid monarque, et allèrent chercher jusqu'aux extrémités de la Cochinchine le fils du mahométan, qu'ils rétablirent. Devenus puissans à cette cour, ils inspirèrent de la jalousie, et furent massacrés. Le royaume de Camboye a été agité par des guerres civiles. Les Siamois l'ont conquis en 1717, et depuis il est devenu tributaire de la Chine.

CIAMPA,

entre la Cochinchine et la rivière de Camboye.

Le petit pays de Ciampa a un peu de côtes semées de bas-fonds, entre lesquelles se trouvent des ports et des baies assez sûrs. Les Cochinchinois sont les maîtres du pays, dont les naturels se nomment Loys. Ils sont grands, bruns, mieux faits, plus beaux que

les Cochinchinois, et ont cependant le nez plat. Il paroît que la couleur de distinction chez eux est la noire. Leurs coutumes sont mêlées. On vend les emplois. Ce sont les femmes du roi qui prêtent l'argent à gros intérêts : c'est tout leur revenu. Toutes les religions sont tolérées : les principales sont la mahométane et celle de *Confucius*. Il y a des missionnaires catholiques : ils furent très-utiles à un vaisseau français qui aborda par hasard dans ce pays, et pensa être pillé. Deux officiers, ayant mis pied à terre avec confiance, trouvèrent dans le roi et sa cour les politesses perfides de filous effrontés, mais lâches et craintifs. Pour de l'argent, les Français échappèrent à leurs piéges. Le petit monarque est vassal de celui de la Cochinchine, et lui fait hommage. On ne voit pas qu'il lui paie de tribut. Le second mandarin de son conseil doit être Cochinchinois. Les Loys supportent leur asservissement avec une résignation rare. Le roi, à l'aide de ses Cochinchinois, traite les grands en esclaves. Selon l'ordinaire, ceux-ci se dédommagent sur les petits.

COCHINCHINE,

entre Laos, le Tonquin, les mers de la Chine et des Indes, Ciampa et Camboye.

La Cochinchine est inondée comme les pays précédens, et aussi fertile. Il y existe un arbre unique :

de son tronc sort un sac de châtaignes : un seul peut faire la charge d'un homme. Il produit aussi l'arbre incorruptible, semblable à l'arbre de fer dont on a parlé. Il n'y a point de villes murées. La capitale est immense, et renferme un peuple innombrable. Les villages semblent se toucher. Ils ont souvent des foires où l'on trouve toutes sortes de denrées. Les principales se tiennent pendant l'inondation, lorsque tout le pays est sous l'eau. Il ressemble alors à une mer couverte de bâtimens de toute grandeur. Les Cochinchinois sont doux, équitables, hospitaliers, disent les uns ; orgueilleux, traîtres, de mauvaise foi, voleurs, menteurs, ingrats, ravisseurs, disent les autres. La connoissance véritable de leur caractère n'est guère utile qu'à ceux qui voudroient les visiter. En général, ils ont les vices et les vertus des Chinois, leurs coutumes, leurs arts et leurs sciences ; mais celles-ci ne sont point au même degré de perfection. Ils élèvent leurs maisons sur des piliers, comme les Siamois et autres peuples inondés. Les grands suivent la doctine de *Confucius*, et le peuple celle de *Fô*. Les temples de celui-ci commencent à se délabrer, et les prêtres ne jouissent plus de la même considération. A en croire les missionnaires, le clergé est partagé en degrés hiérarchiques qui répondent aux nôtres.

Le gouvernement est arbitraire ; les punitions sont très-rigoureuses ; la discipline militaire est très-sévère. Les Cochinchinois n'ont que des galères et point de vaisseaux. Les soldats sont placés à chaque rame.

Ils naviguent debout dans un profond silence, les yeux fixés à la proue sur leur capitaine. Il leur donne ses ordres par le mouvement de sa baguette. Tout y est tellement d'accord, qu'un maître de musique ne se fait pas mieux entendre par ses musiciens en battant la mesure. Les rameurs ont à leurs pieds un mousquet et un poignard, un arc et un carquois. Le mouvement de la baguette leur indique quand et comment ils peuvent s'en servir ; en sorte que tout se fait sans parler, avec un ordre et un concert admirables. Autrefois la Cochinchine et le Tonquin ne faisoient qu'une même monarchie. Un roi qui les possédoit toutes deux les partagea en mourant, il y a environ quatre cents ans, entre son frère et sa sœur. La princesse épousa un homme ambitieux qui voulut se défaire de son beau-frère. Celui-ci, averti à temps, sut se soustraire au danger, leva des troupes : les deux peuples prirent chacun le parti de leur prince. De cette querelle particulière est née une haine nationale qui se manifeste presque tous les ans par les incursions que les deux nations font sur le territoire l'une de l'autre.

TONQUIN,

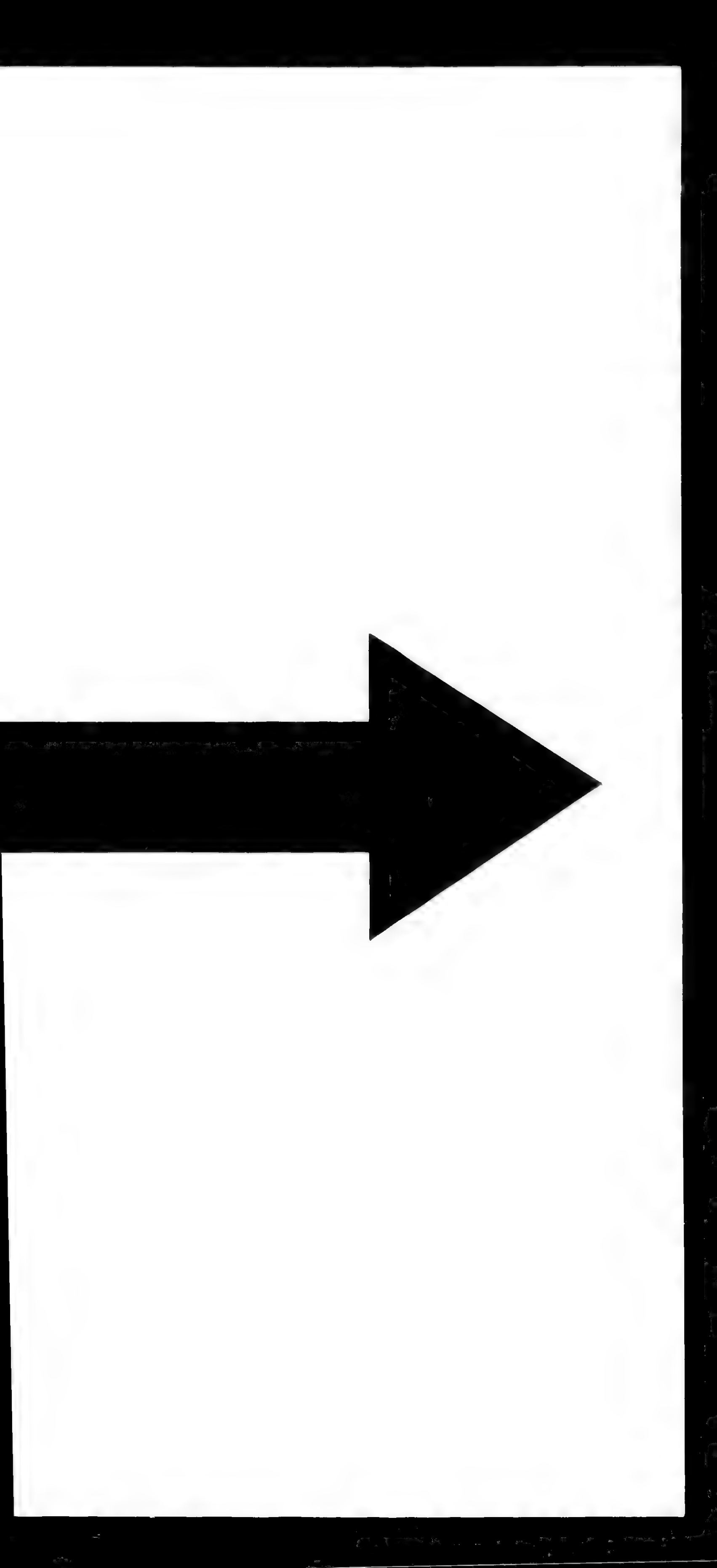
entre la Chine, le golfe de Tonquin, la Cochinchine et Laos.

Un voyageur qui passeroit par le Tonquin pour arriver à la Chine se trouveroit accoutumé aux mœurs

et aux lois des Chinois quand il arriveroit dans leur empire. Il n'y a aucune différence essentielle ; seulement on aperçoit quelques nuances, comme il s'en rencontre de province à province dans le même état. Nous en donnerons une légère esquisse en attendant le grand tableau.

La mer est très-profonde sur la côte du Tonquin ; ainsi qu'à la Cochinch [illegible] on peut jeter l'ancre très-près de terre. Les villes [illegible] t point murées, et ressemblent à de gra [illegible] ges, sans excepter la capitale. Le pays est [illegible] périodiquement. Le palais du roi est propre, orné et entouré d'une muraille capable de quelque défense. Comme toutes les maisons sont de bois, les incendies sont fréquens. Chacun, par une loi de police rigoureusement observée, est obligé d'avoir de l'eau en réserve au haut de sa maison. Les productions du Tonquin ne diffèrent point de celles des pays environnans. On remarquera seulement que le bétel y est abondant, et passe pour le meilleur de l'Inde. La feuille de cette plante a un goût aromatique. On la mêle avec la noix d'arec ; on saupoudre le tout d'un peu de chaux, et on se le présente pour le mâcher en signe d'amitié et d'honneur : cette politesse est aussi commune en Asie que l'est l'offre du tabac en Europe. Les boîtes qui le renferment sont un objet de luxe, et favorisent le commerce des bijouteries, comme les tabatières. Ces boîtes sont portées par les domestiques, avec ostentation, derrière leurs maîtres, comme marque d'honneur ; et le plus ou moins de grandeur et de richesse de ces





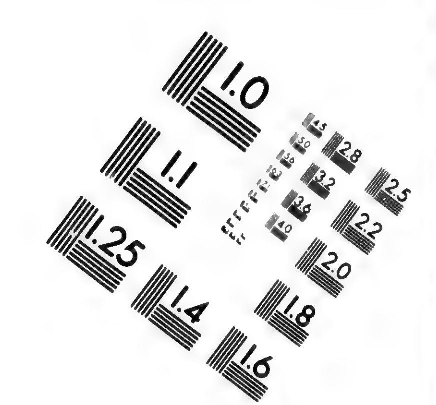
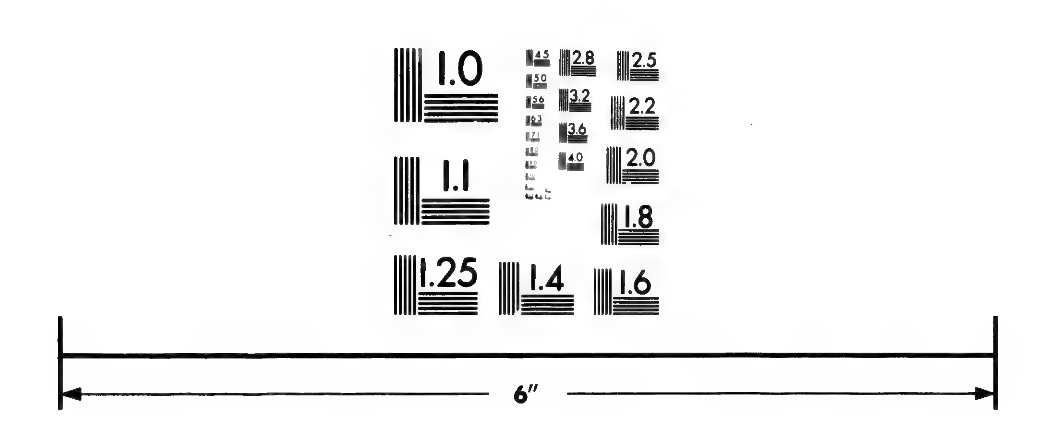


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



boîtes distingue les rangs et les dignités. Le bétel entretient la noirceur des dents, colore les lèvres d'un beau vermillon, donne de la fraîcheur à la bouche, une odeur suave à l'haleine, et fortifie l'estomac. Ces propriétés, excepté la faculté de noircir les dents, qui n'est pas de notre goût, mais qui est recherchée dans toute cette partie de l'Asie, valent bien celles du tabac, dont cependant la fumée et la poudre sont peut-être aussi nécessaires dans les brouillards catarrheux de l'Occident que le bétel dans les chaleurs desséchantes de l'Orient. Rarement les coutumes, même bizarres des nations, sont sans quelque utilité dans le principe.

Les voyageurs se récrient aussi contre les assaisonnemens des Tonquinois, dont la base est du poisson fermenté jusqu'à la pourriture. Cet assaisonnement est également en usage à Siam, au Pégu, et dans tous les pays où l'inondation laisse des masses de petits poissons que les habitans tournent ainsi à leur avantage. Ils s'habituent à ce goût dès la plus tendre jeunesse. Peut-être trouveroient-ils aussi étranges nos assaisonnemens piquans, tels que la moutarde. Il y a des nations entières de sauvages qui ne peuvent pas souffrir le sel. Si la majesté de l'histoire permettoit des proverbes, ce seroit l'occasion de dire « qu'il ne faut pas disputer des goûts », non plus que des modes en fait d'habillemens. Quelque singulières qu'elles nous paroissent, leurs bizarreries ont leurs causes dans leur climat : la pénurie des étoffes, les usages civils et religieux, et d'autres motifs qui

sauveroient le ridicule que nous y attachons, si on pouvoit les approfondir.

Les Tonquinois sont vêtus, les femmes même, plus modestement que ne sembleroit devoir le comporter la chaleur du pays. Cependant elles ne sont pas si affublées de leurs vêtemens que les Chinoises. Elles laissent voir leur visage et leurs mains. La religion du peuple est celle de *Fô*. Leurs prêtres, nommés *bonzes* comme à la Chine, sont en grande vénération, mais non pas auprès des grands et des gens qui se piquent d'esprit et d'érudition. Ceux-ci suivent la doctrine de *Confucius*. Les Tonquinois, en parlant presque la même langue que les Chinois, ont une prononciation qui les distingue de ce peuple; mêmes nuances dans la culture des sciences et dans la pratique des arts, moins parfaite ici. Ils ont des sorciers, et aiment passionnément les spectacles. Il n'y a point de bonnes fêtes en public sans danseuses, et en famille sans chant et sans danse; mais on garde le silence pendant le repas. Ce seroit une impolitesse que de proférer un mot. Les funérailles sont très-somptueuses, et à proportion des facultés de chacun. Ce luxe est fondé sur le respect profond qu'ils ont pour leurs ancêtres. Tous les ans ils vont s'en retracer la mémoire sur leurs tombeaux avec une espèce de culte. Pour le mariage, il faut le consentement des parens; le divorce est permis, et l'adultère puni de mort. La religion chrétienne a été florissante au Tonquin; mais elle y est actuellement aussi prohibée qu'à la Chine.

Il y a au Tonquin deux rois comme au Japon. Après avoir passé sous les lois de plusieurs usurpateurs, les Tonquinois se sont retrouvés sous l'empire des princes de leur nation; mais ces rois indolens, se reposant du gouvernement sur le général de leurs troupes, rendirent son autorité presque aussi illimitée que la leur. Un de ces généraux, se trouvant maître de l'armée, s'empara aussi des revenus, et par suite de toute la puissance; se saisit de la personne du roi, et le confina dans son palais, sans attenter à sa vie. Les choses sont restées, et se maintiennent dans cet état. Les *bovas*, ou rois légitimes, n'ont plus que le titre et l'ombre de la royauté, et le général, sous le nom de *chova*, est en possession du royaume; cependant il n'ose attenter à la vie du bova, à cause du respect que le peuple conserve toujours pour ses légitimes souverains; mais le bova est sans gardes, sans cour, concentré dans sa famille, pendant que toute la splendeur de la royauté se trouve autour du chova. Il nomme à la mort du bova, son successeur. Il n'est pas obligé de le prendre parmi les enfans du défunt. Il suffit qu'il le choisisse dans la famille. Il conserve au bova les prérogatives extérieures de souverain, le droit de bénir les terres et d'indiquer les cérémonies sacrées. Il est même obligé de faire confirmer ses décrets par le bova pour leur donner une sanction exécutoire; mais celui-ci ne seroit pas libre de refuser son contentement. Le chova rend de temps en temps des visites de cérémonie à ce simulacre de royauté. Il l'approche avec un grand

respect, lui souhaite une heureuse et longue vie, et lui dit que c'est pour l'obliger qu'il a pris le gouvernement de son royaume, et pour le décharger d'un fardeau peu convenable à la dignité royale. Les grands et les officiers de l'état le visitent aussi, mais en des temps marqués, et avec permission. Le chova lui-même n'est pas exempt de soumission. Tous les ans l'empereur de la Chine lui envoie un grand mandarin sous le titre d'ambassadeur; mais ce singulier ambassadeur descend d'abord à la maison qui lui est préparée. Le chova lui fait visite; l'ambassadeur ne la rend pas. Le souverain tonquinois envoie aussi porter le tribut à la Chine. Ses ambassadeurs sont reçus avec pompe. En ces occasions l'empereur chinois a la politique de traiter magnifiquement ses vassaux, afin de donner à ses peuples une grande idée de sa puissance. Le chova du Tonquin n'exerce la sienne que par la permission de l'empereur de la Chine, qui le confirme.

Le chova a toujours sur pied un grand nombre de troupes. On peut juger de ce qu'elles valent et du cas qu'il en fait lui-même par ce qu'un de ces princes, en guerre avec un de ses voisins, écrivit, en 1647, au général de la compagnie hollandaise. « J'ai sous » mes ordres, lui disoit-il, trois cent mille hommes » de pied, dix mille chevaux, deux mille éléphans, » trente mille arquebuses et mille pièces de canon. » Je prie l'illustre compagnie de m'envoyer un se- » cours de trois cents hommes et de trois vaisseaux » pour faire tête à mon puissant ennemi. » Cet en-

nemi ou un autre, prêt à livrer bataille, se jugeant inférieur aux Tonquinois, imagine de donner à ses soldats du premier rang des habits portugais. A cet aspect les Tonquinois tournent le dos et fuient à toutes jambes. Au Tonquin finit l'histoire de l'Indostan et des deux parties de la presqu'île. En sortant de l'Inde, nous allons retrouver les Tartares qui nous y ont fait entrer.

TARTARES ORIENTAUX,

entre les Mogols et les Kalkas, la Sibérie, la mer de Tartarie, la Corée et la mer Jaune, Kitans ou Léaos.

Les Tartares orientaux ont été dans la Chine précurseurs des Tartares occidentaux, qui les ont chassés ensuite. Ils y sont revenus sous le nom de Tartares-Mantcheous. Ils se glorifient de tirer leur origine de la partie orientale de la Tartarie, où sont les tombeaux de leurs ancêtres. Ce pays est plus froid que sa position géographique ne le feroit croire. Il est ceint de hautes montagnes garnies d'épaisses forêts, et la terre paroît généralement imprégnée de nitre, qui occasionne de fortes gelées. Il n'est pas rare que les rivières s'y glacent jusqu'à intercepter plusieurs mois la navigation. Les hommes dans ce climat rude sont endurcis à la fatigue. Ils sont chasseurs infatigables, soldats intrépides et robustes. Les femmes

ont de l'embonpoint et de la fraîcheur. Les relations continuelles avec les Chinois ont civilisé les mœurs agrestes de ces Tartares. On y connoît l'agriculture. Il y a un grand commerce de fourrures. Sur les pentes des montagnes les plus stériles croît le ging-seng, cette racine confortative qui se vendoit sept fois la valeur de son poids en argent. Quelques-uns de ces peuples s'habillent de peaux de poissons. Ils savent les rendre souples, propres à être cousues et à recevoir la teinture. La religion mahométane, celle de *Fô*, ainsi que mille superstitions, sont répandues dans ce pays. Presque chaque canton a la sienne. Les coutumes, les habitudes, les lois sont aussi variées. Les peuples les plus voisins de la Chine en suivent les usages. Il y en a peu qui méritent d'être particulièrement remarqués, excepté l'enterrement, qui se fait à deux fois. Avant de déposer le mort dans la dernière fosse, ils le placent dans une moins profonde, laissent une ouverture sur sa tête, et viennent tous les jours mettre des alimens dans sa bouche, et y verser à boire, quoique le cadavre se corrompe. Ces soins durent un mois. On est du moins sûr dans ce pays d'être sauvé de la mort, si par malheur on étoit enterré vivant.

L'empire de Kitay ou Katay, dont on connoît le nom, à peu près la position, mais presque point l'histoire, est habité par les Kitans ou Léaos, qui se sont rendus redoutables à la Chine, et, plus de deux cents ans avant l'ère chrétienne, ont forcé les souverains de la Chine de faire construire la

grande muraille pour se mettre à l'abri de leurs ravages. Leur population, dont on ignore la souche, s'est fortifiée pendant onze cents ans dans ces déserts : les Coréens y ont beaucoup contribué. Vers 916, ils furent introduits à la Chine par un rebelle qu'ils mirent sur le trône. Ayant une fois pris goût au climat doux et tempéré de cet empire, il y firent plusieurs incursions, Un jeune empereur de la dynastie de *Song*, malgré ses ministres, appela d'autres Tartares pour les opposer aux Kitans. Ils les repoussèrent dans leurs limites ; mais ils en sortirent encore et reparurent. Ce fut une alternative de victoires et de défaites, jusqu'en 1124 que l'empire des Kitans prit fin par les divisions intestines.

Ce Tartare, auquel le jeune empereur imprudent avoit ouvert son royaume, en forma un, et fut le chef de la dynastie des *Kins*, qui rendit les rois Songs tributaires. Les Kins furent à leur tour détruits par les Mogols, sous *Gengis-Kan* et ses successeurs, au commencement du treizième siècle ; mais depuis les Léaos ou Kitans, sous le nom de Tartares-Mantcheous, ont repris la Chine sur les Mogols. Un des empereurs Kins donna l'exemple des égards qu'on doit aux peuples vaincus, si on veut se les attacher : Il alla visiter la salle de *Confucius*, et lui rendit, à la manière chinoise, les mêmes honneurs qu'on rend aux rois. Ses courtisans tartares se trouvèrent choqués de ce que ce prince descendoit à ces marques de déférence pour un homme dont la naissance n'avoit

rien d'illustre. Il leur répondit : « S'il ne mérite pas » ces honneurs par sa naissance, il les mérite par » l'excellente doctrine qu'il a enseignée. » Dans cette vaste contrée qu'occupent les Tartares orientaux on place encore les Sifans ou Tufans, qui ont aussi fait des excursions dans la Chine, et sont rentrés dans leur pays, s'y sont perdus ou fait oublier.

CHINE,

entre la Tartarie indépendante, la chinoise, la Corée, la mer du Japon et celle des Indes. Climat, religion, gouvernement, police, sciences, arts. Caractère et mœurs des Chinois ; leur origine et leur antiquité. Dynasties de la Chine au nombre de vingt-deux.

Quand les Portugais découvrirent la Chine il y a deux cents ans, ils furent si surpris de la beauté et de l'opulence de cet empire, ainsi que de l'industrie et de la politesse de ses habitans, qu'ils ne savoient presque s'ils en devoient croire leurs yeux. De leur côté, les Chinois furent très-étonnés de voir qu'il y avoit des peuples qui les égaloient en adresse et en connoissances de toute espèce, et même les surpassoient en quelques-unes. L'admiration du côté des Européens dure encore. C'est toujours avec le même enthousiasme que les voyageurs et leurs copistes parlent du

grand nombre de villes, de leur immense population, des richesses prodigieuses de la Chine, de ses manufactures, de son agriculture, de ses mines, de ses canaux, de ses grands chemins, des encouragemens donnés aux sciences et aux arts, de l'excellence des lois, de la police du gouvernement et du génie heureux des Chinois pour cultiver toute sorte de sciences. Eux, au contraire, excepté quelques notions d'astronomie et de géographie qu'ils ont bien voulu prendre de nous, dédaignent les autres connoissances que nous pourrions leur donner: Ils s'en tiennent à ce qu'ils ont, nous ferment leurs ports et toutes les autres entrées de leur pays, et méprisent même les Européens, à cause de l'empressement qu'ils marquent à pénétrer chez eux, comme si c'étoient des indigens qui ne pussent se passer de leurs richesses. Si cependant on vouloit se comparer, il se trouveroit qu'eu égard à la différence du climat et des matières premières, l'industrie des Européens vaut bien celle de ces Asiatiques; que le génie inventif se trouve chez nous comme chez eux; que nous sommes même plus susceptibles de perfectionnement, et que, pour la sagesse des lois, l'entente du gouvernement, les sciences morales et physiques, nous les égalons, si nous ne les surpassons pas. Quant aux vices, ils sont à peu près les mêmes partout. Nul peuple n'a de reproches à se faire à cet égard, et les Chinois ne sont pas plus privilégiés que les autres.

Quoique le climat de la Chine soit en général assez

tempéré, cependant les hautes montagnes couvertes de neige, qui se trouvent dans le nord, lancent souvent un froid pénétrant qui dure quelquefois trois ou quatre mois. Les parties méridionales, au contraire, éprouvent des chaleurs plus ou moins grandes, à proportion qu'elles approchent du tropique. Les terres sont presque partout propres à être mises en valeur. Les Chinois les ont étendues par l'empiètement que l'agriculture fait partout sur les marais qu'elle dessèche, les alluvions qu'elle resserre, les rocs nus qu'elle couvre de terre, les montagnes qu'elle coupe en terrasse. Le besoin double aussi le sol habitable, en rendant les grandes rivières le séjour de peuplades entières qui naissent, qui vivent dans leurs bateaux, y trafiquent, y sont comme sur leur élément, et ne connoissent pas plus la terre que souvent les habitans des montagnes ne connoissent l'eau.

L'ancienne religion des Chinois paroît avoir été la religion patriarchale, c'est-à-dire l'adoration d'un seul Dieu créateur du ciel et de la terre. Elle a subsisté très-long-temps. Quand les Chinois se sont écartés de sa pureté, ils n'ont point, comme les Assyriens, les Égyptiens et les Grecs, déifié les astres, leurs monarques et leurs grands hommes. On ne trouve chez eux aucun monument de ce genre d'idolâtrie. Cependant ils en ont eu une que *Confucius*, qui vivoit vers le temps de *Solon*, a combattue, en appuyant sa doctrine par la morale. Ce philosophe répétoit souvent « que c'étoit dans l'Occident qu'on » trouveroit le saint. » Un souverain, se rappelant

ce mot, y envoya des ambassadeurs pour découvrir quel étoit ce saint, et quelle étoit la véritable loi qu'il enseignoit. Fatigués ou ennuyés de la longueur du voyage, ces ambassadeurs n'allèrent pas plus loin que les Indes, et crurent avoir trouvé ce qu'ils cherchoient parmi les adorateurs de *Fô*. Ils transportèrent cette idole à la Chine, et avec elle la métempsycose, le polythéisme et les superstitions dont les livres indiens sont remplis. Cette doctrine, reçue avidement à la cour, se répandit rapidement par tout le royaume, et dans la suite est devenue la religion la plus pratiquée. On fixe sa propagation vers le milieu du premier siècle de l'ère chrétienne.

Elle a été renforcée par un autre dieu nommé *Lao-Kuin*, qui fait secte entre les disciples de *Fô*. Les bonzes qui la professent s'adonnent à la chimie et à la médecine, prétendent avoir des remèdes pour tous les maux, et ne désespèrent pas de rendre immortel. Par ces moyens ils gagnent le peuple et les grands, ceux-ci surtout, parmi lesquels il se trouve plus d'esprits foibles qu'on ne le pense. Les femmes contribuent aussi à entretenir leur crédit, qui se soutient par leur morale, très-semblable à celle d'*Épicure*. Elle consiste à écarter les passions capables de troubler la tranquillité de l'âme, à éviter tous les soins et les désirs violens comme les ennemis de la vie.

Confucius ne chercha pas à sonder les secrets impénétrables de la nature : il ne s'engagea point dans les recherches curieuses sur l'essence et les attributs du premier être, l'origine du monde, celle du

bien et du mal, et sur d'autres articles au-dessus de la sphère de la simple raison; il ne dogmatisa pas sur la nature des récompenses attachées à la vertu, ni des châtimens destinés au vice; mais il se borna à parler avec le plus profond respect du principe de tous les êtres, qu'il représente comme l'essence la plus pure et la plus parfaite, auteur de tout; à inspirer pour lui de la vénération, de la crainte, de la reconnoissance et de l'amour; à faire admirer sa providence; à enseigner que rien ne lui est caché, qu'il connoît les pensées les plus secrètes, et qu'il ne laisse jamais la vertu sans récompense, ni le vice sans châtiment. Il a laissé plusieurs ouvrages dans lesquels il peint en maître la beauté de l'une et la difformité de l'autre. Par sa doctrine et par ses exemples il réforma la religion de l'état, où l'idolâtrie s'étoit déjà introduite. *Confucius* paroît avoir pensé moins à l'extérieur qu'à l'essence de la religion, et à réformer le cœur et les mœurs de ses compatriotes. C'étoit à ce but que tendoient toutes ses études, ses leçons, ses écrits, ses préceptes et toute sa conduite. Ses disciples reconnoissans lui ont élevé des statues, des autels et des temples : ils lui rendent un culte de respect et d'honneur qui seroit absolument contraire aux principes de ce grand homme, si ce culte étoit idolâtrique. Les Chinois lui doivent la profonde vénération des enfans pour leurs ancêtres, dont ils se rappellent tous les ans la mémoire par de pieuses cérémonies.

La religion des *lettres* est répandue parmi ceux qui

se piquent d'esprit et de savoir. Ils parlent de Dieu comme les disciples de *Confucius*; ils reconnoissent que c'est un principe très-pur et très-parfait, la source de toute chose.

On a calomnié leurs principes religieux, parce qu'ils ne se prosternent pas comme le peuple devant de ridicules idoles; on a transformé ces hommes en athées; mais ce n'est cependant pas l'idée que vient de nous en donner tout récemment lord *Macartney*.

La religion chrétienne a été fort répandue à la Chine. Il a été un temps où les missionnaires l'avoient approchée du trône, et se flattoient de l'y asseoir; mais ces beaux jours se sont éclipsés. Toutes les religions se sont réunies contre elle; celle de Fô, parce qu'elle détruisoit l'idolâtrie, le fondement de la puissance et du crédit des bonzes; celle de *Confucius*, parce qu'elle proscrivoit des rites respectueux comme idolâtriques. Les missionnaires ont été persécutés, bannis, et n'y font que des excursions clandestines, ordinairement suivies du martyre. Cependant un de ces zélés apôtres du christianisme, le père *Lecomte*, vient d'y mourir comblé d'honneurs, et les Anglais en virent quelques-uns à la cour de Pékin, où ces missionnaires jouissoient d'une assez grande considération.

Le mahométisme est peu considéré à la Chine: on le tolère cependant; mais il est comme resserré dans quelques cantons, hors desquels il seroit exposé à des persécutions. Il y a aussi des juifs; ils sont dans une

province en corps de nation, ont une synagogue, professent leur loi, et pratiquent la circoncision. Ils se prêtent aussi aux usages des Chinois relativement aux cérémonies qui regardent la mémoire de *Confucius* et la vénération des ancêtres. On ne sait dans quel temps ni comment ils y sont venus; mais cette transmigration a vraisemblablement précédé Jésus-Christ, puisqu'ils ont dit aux missionnaires ne le point connoître.

L'empereur a des titres superbes : *fils du ciel, seigneur du monde, seul gouverneur de la terre, grand-père du peuple*. Son pouvoir est absolu; à la vérité, il est obligé de gouverner selon les lois. Il consulte, mais il décide seul. Le trône n'est pas tellement héréditaire, qu'il ne puisse choisir entre ses enfans, et même entre d'autres princes de la famille royale. Il ne fait pas, ou n'abroge pas les lois seul; il faut que le changement ait la sanction du conseil suprême, composé des princes du sang et des ministres. Il se montre rarement, et seulement dans des occasions solennelles : on ne l'approche jamais qu'en se prosternant. Une maladie un peu sérieuse qui lui survient est comme une calamité publique. Il y a deux conseils souverains : le premier, composé des princes du sang, qui ne s'assemble que dans les occasions extraordinaires; le second, des ministres, qui est comme un conseil privé toujours en activité.

On connoît six tribunaux supérieurs. Le premier a inspection sur tous les mandarins et magistrats de

l'empire ; les membres sont, à proprement parler, des inquisiteurs d'état ; le second règle les finances, le troisième les cérémonies tant ecclésiastiques, comme les rites religieux, que civiles, telles que la réception des ambassadeurs ; de son ressort sont aussi les arts et les sciences ; le quatrième a l'intendance des armes, l'armée, les flottes, la discipline, les magasins et arsenaux ; le cinquième la justice contentieuse et criminelle ; le sixième les ouvrages publics, palais, temples, tombeaux, ponts, chemins, canaux, digues, fortifications, arcs de triomphe, et tout ce qui est de nécessité et d'ornement. Dans chaque province, et à proportion dans les villes, et jusque dans les villages, il y a des tribunaux correspondans à ceux-ci par des gradations établies, et outre cela des inspecteurs qu'on envoie dans les provinces pour examiner la conduite des magistrats et en rendre compte.

Les règles de police sont admirables : chaque quartier a un chef qui répond au gouverneur de ce qui s'y passe. Les pères de famille sont également responsables de la conduite de leurs enfans, de leurs domestiques, de leurs hôtes ; et en cas de vol, de meurtre et de tumulte, une maison répond de la maison voisine. La manière d'administrer la justice est simple et prompte. Les charges ne se vendent point, mais elles se donnent aux candidats après examen des mœurs et de la capacité. Ils n'occupent leurs emplois que trois ans dans le même lieu, jamais dans la province où ils sont nés, de peur qu'on

ne les méprise, s'ils sont de basse extraction, ou qu'ils ne deviennent trop puissans, s'ils sont riches et bien alliés. Pour tâcher de rendre les procès plus rares, il y a toujours une peine corporelle infligée à celui qui perd le sien, ordinairement quelques coups de bâton; mais il arrive souvent que le ressentiment du châtiment perpétue les haines et renouvelle les procès; d'ailleurs, malgré les précautions prises par les lois, la corruption est très-commune dans les tribunaux, parce que les mandarins, ne devant rester que trois ans en place, se pressent de s'enrichir. Les femmes publiques sont placées hors des villes. Quelques gouverneurs exigent qu'elles demeurent ensemble sous l'inspection d'un homme responsable des désordres, s'il en arrive.

Les punitions sont sévères, et même cruelles. Celle de mort ne peut être exécutée qu'après la signature de l'empereur; mais les amendes, les confiscations des biens, l'emprisonnement, les tortures, sont à la disposition des mandarins, qui, pour tirer de l'argent, abusent souvent de leur pouvoir. Le criminel de lèse-majesté est déchiqueté vivant. Le plus grand crime après celui-là est la rébellion contre son père. Si elle va jusqu'à occasionner le meurtre, alors tout l'empire est en mouvement. L'empereur lui-même devient juge du coupable. On dépose tous les mandarins de la ville, et même des lieux les plus proches; les parens sont châtiés pour avoir été négligens à reprendre le criminel, n'avoir pas informé le magistrat

de ses inclinations perverses, et pour avoir ainsi permis qu'il soit parvenu par degrés à cet excès abominable. Le coupable est mis en pièces et brûlé; on détruit sa maison jusqu'aux fondemens; on renverse celles de ses voisins, et l'on dresse partout des monumens pour faire détester cet horrible attentat. La peine du talion est assez pratiquée. Le supplice le plus infamant est la décapitation, parce que la tête étant la plus noble partie du corps, c'est une grande honte que d'en être privé.

Le vol n'est pas puni de mort, à moins de circonstances aggravantes. Les supplices les plus ordinaires sont les coups de bâton, qu'on rend moins rudes en payant l'exécuteur; la cangue, espèce de carcan, composée de pièces de bois, qu'on porte sur ses épaules, et assez large pour qu'on ne puisse pas voir à ses pieds, ni porter les mains à la bouche: on l'allége aussi avec de l'argent. Il est même possible de se faire remplacer, par la connivence du juge, en payant des gens qui subissent la peine. On marque aussi sur les joues avec un fer chaud. On bannit pour un certain temps ou pour toujours. La question est en usage, mais seulement pour les grands crimes, dont il faut connoître les complices. L'adultère n'est pas un crime capital; il se trouve des parens indulgens qui, par égard pour la foiblesse de leurs filles, moyennant quelques gros présens, stipulent avec ceux qui les épousent qu'ils leur accorderont de temps en temps la liberté de voir un galant, sans être pour cela in-

quiétées. Alors le mari n'a le droit ni de lui infliger quelque peine corporelle, ni de la répudier. Les prisons sont spacieuses et bien aérées.

La nation est divisée en trois classes, les mandarins, les lettrés, et le peuple. Il n'y a d'autre noblesse que celle des princes du sang, issue, non des anciens empereurs de race chinoise, mais des empereurs tartares, et celle des descendans de *Confucius*, qui se conserve depuis plus de deux mille ans. On a beaucoup d'égard pour eux. Le chef de la famille a toujours un titre de dignité. La cour de l'empereur est magnifique; rien de si brillant ni de si riche que son cortége quand il sort pour les cérémonies; même en plein jour il est entouré de quatre cents grandes lanternes et d'autant de flambeaux; ainsi les lumières font à la Chine partie des solennités. Les revenus et les forces de l'empire sont immenses, et les dépenses réglées sur la recette. On ne connoît point là d'emprunts ni d'avances demandées au peuple pour des entreprises ou pour le luxe de la cour. Il n'y a qu'une des femmes de l'empereur qui a le titre d'impératrice, et seule le droit de manger avec lui. On en compte ensuite neuf du second ordre, trente du troisième, qui toutes ont la qualité d'épouse; enfin il a autant de concubines qu'il veut, qu'on nomme *reines*, toutes au-dessous de l'impératrice, même celle qui seroit la mère du fils que l'empereur nommeroit pour lui succéder; quand il a fait le choix, tous les autres princes se soumettent, et vivent, en personnes privées, de pensions qu'on leur paie exactement dans les villes

qui leur sont assignées, mais sans aucune autorité; et s'il leur échappoit une plainte sur leur état de sujétion, elle seroit punie comme crime de lèse-majesté. Le nombre de ces princes est quelquefois très-considérable.

De tout temps les Chinois se sont appliqués à l'astronomie. On jugera qu'ils avoient de grands talens pour cette science, si l'on réfléchit qu'ils y font des progrès, quoique isolés et sans communication avec les autres nations, dont les connoissances pouvoient les aider. On a trouvé chez eux de beaux instrumens, mais bien inférieurs aux nôtres. Ils ont eu le bon esprit d'adopter ceux que nous leur avons portés, de se réformer, et de perfectionner leurs observations par les nôtres; cependant ils n'ont pu se défaire de leur crédulité pour l'astrologie judiciaire. Ils sont encore persuadés que chaque constellation, chaque planète a une influence particulière sur les choses sublunaires, et qu'on peut prédire par la combinaison de leurs passages et de leurs aspects un grand nombre d'événemens. Aussi leurs faiseurs de calendriers et d'almanachs annoncent les guerres, la famine, les maladies, les saisons favorables ou mauvaises, aussi hardiment et aussi sûrement que les nôtres. Il y a cependant à la Chine un tribunal d'astrologie; mais on laisse le peuple s'amuser de ces erreurs.

Les Chinois connoissent peu la géométrie. Ils ont une arithmétique pratique qui rend leurs calculs aussi prompts et aussi sûrs que les nôtres. L'art de

la navigation n'est pas avancé chez eux. La forme de leurs vaisseaux, lourds, mal mâtés, en retarderoit les progrès, quand même l'estime pour leur pays, la répugnance à s'en éloigner, le peu de besoin de denrées étrangères, ne les détourneroient pas des voyages de long cours. Mais ils sont recherchés dans la structure et l'élégance des barques qui voguent sur leurs rivières et leurs lacs pour le commerce et le plaisir. Ils ont tellement multiplié leurs canaux, que presque tous leurs transports se font par eau, avantage précieux, qui n'a pu s'acquérir que pendant une longue suite de siècles. Il suppose aussi des connoissances hydrostatiques, et celle du nivellement. Les Chinois n'avoient aucune idée des effets de l'optique, des curiosités mécaniques, des découvertes en physique et en histoire naturelle. On ne connoît point chez eux de règles de logique ni de rhétorique. Cependant ils raisonnent juste, s'expriment clairement, avec méthode et chaleur, selon les sujets. On ne peut juger ni de leur versification, ni de la poésie en elle-même. Ils en sont contens, ainsi que de leurs instrumens de musique, que nous trouvons imparfaits, mais qui leur suffisent, puisqu'ils les réjouissent. Les accords leur paroissent une cacophonie. Nous jugerions leurs pièces de théâtre froides, parce qu'elles ne traitent que de morale, et que, dénuées d'intrigues galantes, elles ne sont point du tout propres à émouvoir ni à enflammer les passions.

Leur médecine curative est cruelle. Dans presque toutes les maladies ils appliquent le feu par des ai-

guilles rougies, des ventouses, et font des brûlures considérables. Les médecins se glorifient d'une grande connoissance du pouls. La chirurgie sera toujours chez eux dans l'enfance, parce qu'ils ont horreur de l'anatomie, comme d'une inhumanité. Leurs remèdes sont peu variés, et cependant sont assez efficaces. Nulle part l'histoire ne devroit être plus véridique qu'à la Chine, parce que dans chaque ville, de temps immémorial, des personnes préposées à ce travail doivent tenir registre de ce qui se passe. Tous les quarante ans, une assemblée de mandarins épure ces annales; peut-être ne retranchent-ils que ce qui ne s'accorde point avec leurs prétentions. On en pourroit conclure que l'histoire n'est pas plus fidèle à la Chine qu'ailleurs.

La langue chinoise a occupé et occupe encore nos savans. Tout ce qui résulte de leurs recherches, c'est qu'elle est très-abondante, fort expressive, d'une difficulté inconcevable à apprendre, et encore plus à parler, parce que la prononciation a une quantité d'inflexions qui varient à l'infini la signification du même mot. On n'en donnera pour exemple que le monosyllabe *po*, qui, selon qu'on baisse ou élève la voix, qu'on prononce en fausset ou en basse, qu'on siffle pour ainsi dire, que l'on renfle, que l'on ondule, qu'on abrége ou qu'on prolonge le son, veut dire, *verre*, *bouillir*, *vanner du riz*, *prudent*, *libéral*, *préparer*, *vieille femme*, *casser*, *fendre*, *incliner*, *fort peu*, *arroser*, *esclave*, *captif*, etc. Aussi, en parlant la même langue, on ne s'entend pas quelque-

fois d'une province à l'autre. L'écriture est aussi variée par les points, les accens, l'inclinaison, la perpendicularité des signes, qui primitivement ne sont qu'au nombre de cinq. Ils peignent les choses comme les hiéroglyphes, et non par la parole. L'imprimerie est ancienne, non, comme la nôtre, en caractères mobiles, mais comme la gravure. Elle se fait sur bois.

L'agriculture ne peut manquer d'être en honneur dans un pays où tous les ans l'empereur en cérémonie trace plusieurs sillons en signe de l'estime qu'il a pour cet art. A son exemple, les vice-rois, gouverneurs et autres chefs constitués en dignité, en font autant tous les ans dans les cantons qu'ils président. Sur le rapport qui en est fait à l'empereur, un laboureur, dans un district circonscrit, est revêtu de l'habit de mandarin, et en obtient le pouvoir et les distinctions. Aussi l'industrie acquiert un degré d'activité qui lui fait tirer des terres tout ce qu'elles peuvent produire. Les plus ingrates sont soumises à des essais fructueux, et à des manipulations qui forcent ces terres à devenir fertiles. Les pâturages n'attirent pas moins l'attention du gouvernement. Les troupeaux sont nombreux. Il se trouve aussi des bêtes féroces. On voit peu de lions; mais les tigres marchent en troupes. L'animal qui donne le musc est commun. Son odeur est un antidote contre les serpens, et les endort. Les quadrupèdes et les oiseaux de basse-cour fournissent les tables. Le gibier n'y manque pas. Presque tous nos fruits et nos légumes se trouvent à

la Chine. De plus, il y en a qui lui sont propres. On recueille du suif et de la cire blanche sur des arbres différens. Le premier est la chair onctueuse d'une espèce de noisette, fruit de l'arbre. La seconde est laissée sur les feuilles d'un autre arbre, en forme de rayons, par de petits vers. Ces deux matières, mêlées ensemble, font de bonnes chandelles. Le bambou, espèce de roseau très-solide, quoique creux, sert à une infinité d'usages. Le bois incorruptible, le cèdre, l'ébénier, le sandal, le pin, le chêne, le bois de fer, peuplent les forêts. L'arbre qui donne le vernis est une richesse qu'on envie inutilement à la Chine. Cette gomme précieuse en découle abondamment, naturellement, ou par incision, et donne aux ouvrages en bois le luisant que toutes nos contrefaçons ne peuvent imiter. L'Europe s'est fait du thé un besoin qui la rend tributaire de la Chine, où croît ce précieux arbrisseau. Nous en tirons du coton, de la soie, de la rhubarbe, de la porcelaine, que nous imitons cependant avec avantage pour les formes et le dessin.

La nation chinoise a pu perdre de son caractère primitif, qui étoit la douceur, la soumission aux lois, par les troubles qui sont survenus. On reproche actuellement aux Chinois de la dissimulation dans leur conduite, moins réglée par la morale que par la crainte, une obéissance plus forcée que volontaire, nulle bonne foi dans le commerce, et un esprit vindicatif. Ils sont très-adonnés au jeu, aiment beaucoup les fêtes et les spectacles. Leur gravité naturelle

ne se soutient pas dans un long repas. Ils affectent de ne se point permettre les liqueurs; hypocrites en cela comme en beaucoup d'autres choses. Le premier jour de l'an on se fait des présens. Les deux principales fêtes sont celles des Lanternes et de *Confucius*. La première a quelque chose de religieux, puisqu'on promène les idoles avec un bruit, un fracas, des mouvemens tumultueux qui approchent du délire. Elle est célébrée par tout l'empire. Chaque maison est illuminée avec des lanternes. Il y a émulation à qui aura les plus belles. On n'y craint pas la dépense, qui est quelquefois considérable. La fête de *Confucius* n'a pas cet éclat. Elle est accompagnée d'une gravité respectueuse, telle qu'il convient pour rappeler la mémoire d'un sage. Les prières, les prostrations, les offrandes de mets, de fruits, de vin, se faisoient autrefois devant la statue du philosophe; mais un empereur craignant que ce cérémonial ne dégénérât en idolâtrie, a fait mettre à la place de la statue une simple tablette, avec les noms et les vertus du philosophe. Cet hommage se renouvelle deux fois l'an.

Les mariages, les funérailles, et d'autres événemens domestiques donnent lieu à des fêtes particulières. Les époux se voient pour la première fois lorsqu'on amène la mariée dans la maison de son mari. Du moment qu'elle y est reçue, il ne lui est plus permis de voir aucun homme, excepté son père, et quelquefois ses frères. Les hommes se traitent entre eux avec le marié, et les femmes ensemble. A en juger par les présens, beaucoup plus précieux de la part du

mari, c'est l'homme qui achète la femme. Il est permis d'avoir plusieurs concubines. Elles dépendent entièrement de la femme légitime. Parmi les personnes de distinction, les secondes noces ne font point honneur à la femme, n'eût-elle été mariée qu'une heure. Les Chinoises sont bien faites. Leur vie est triste; elles sont toujours renfermées, sans autre compagnie que celle de leurs enfans, et du mari qui les tient sous la clef. Elles sont adroites de l'aiguille et du pinceau. La perspective des concubines est d'être vendues quand le maître meurt.

Le deuil est sévère pour un père et dure trois ans. Le fils, dans la plus pressante nécessité, ne voudroit pas coucher sur un lit pendant cinq jours après le décès. Il couche sur la terre. La première année il n'a commerce avec personne, pas même avec ses femmes. Si quelqu'une d'elles devenoit enceinte, ils seroient punis tous deux rigoureusement. Le deuil d'une femme pour son mari est aussi de trois ans, d'un mari pour sa femme, d'un an, et ainsi à proportion pour les autres parens. Les témoignages de respect filial ne se bornent pas au temps du deuil; ils se répètent tous les ans auprès du tombeau avec des cérémonies lugubres. On y présente des viandes, du vin, comme si le mort étoit encore en vie. Les tombeaux sont loin de la ville, dans quelque situation agréable. Les riches en ont de magnifiques. Outre la reconnoissance, ces hommages funèbres sont fondés sur ce qu'ils croient que les âmes de leurs ancêtres sont toujours présentes pour les récompenser ou

pour les punir. Les empereurs donnent l'exemple de cette espèce de culte, qui se renouvelle presque journellement dans les maisons, où il y a un endroit consacré qu'on appelle *la salle des ancêtres*. Une fois l'année, toutes les branches de la famille y sont appelées. Quelquefois elles montent à sept et huit mille personnes. Alors il n'y a point de distinction. Le plus âgé, quoique le plus pauvre, a le premier rang. Les riches donnent un festin.

Les bonzes ou prêtres accompagnent les parens aux funérailles, font l'éloge du mort, et chantent d'un ton lugubre. Un d'entre eux porte devant le mort une tablette où sont inscrits le nom du défunt, ses dignités et ses vertus. Le corps est revêtu de ses plus beaux habits, dans un cercueil couvert de damas blanc, qui est la couleur de deuil. Les parens, hommes et femmes, selon leur rang, suivent, habillés d'un sac de toile blanche, attaché avec une corde, les pieds enveloppés de paille, et la tête couverte de haillons. Au moment du repas qui suit l'inhumation, les parens font retentir l'air de cris lamentables; mais les sanglots, l'expression des regrets, les contorsions et les convulsions de douleur, tout cela est si bien réglé, si bien mesuré, qu'un Européen a bien de la peine à croire que la tristesse soit véritable.

Les lois de l'empire ont pourvu à l'éducation par d'excellens livres de morale, que chacun est obligé d'avoir. Il est très-important aux pères de donner à leurs enfans une bonne éducation; car, si quelqu'un commet un crime, et que la justice ne puisse le faire

arrêter, on fait souffrir au père le châtiment pour n'avoir pas bien instruit son fils. Les Chinois sont graves et cérémonieux : leurs démonstrations de politesse consistent à courber la tête, joindre les mains, les mettre sur la poitrine, les abaisser, les élever, fléchir le genou, se prosterner selon le rang des personnes, les grâces qu'on a à leur demander. Ces cérémonies sont si compliquées, que, pour n'y pas manquer, il faut y avoir été formé dès l'enfance. On ne parle pas non plus en style direct, même entre égaux ; ils ne se donnent à eux-mêmes que le titre de « votre » humble, votre pauvre esclave. » Ils disent : « Qu'il » plaise au seigneur de recevoir ceci de la main de » son serviteur; qu'il lui permette de lui offrir ce qui » vient de son petit, de son vil pays. » Ce style indirect est à la vérité commun dans les langues orientales ; mais les Chinois raffinent en expressions humiliantes pour eux, et flatteuses pour celui auquel ils adressent la parole.

Un beau Chinois, que son extérieur peut mener au mandarinat, est un peu au-dessus de la taille moyenne, a le front large, les yeux petits, la bouche médiocre, le nez court, les oreilles longues, la barbe claire, les bras et les jambes bien charnus, la voix forte et le ventre gros. Ils estiment l'embonpoint ; c'est, disent-ils, une marque de la bonne conscience qui fait profiter les alimens. Une belle Chinoise est peu grande, droite, ne se soucie pas d'avoir la taille fine, ni de l'embonpoint, ni des hanches saillantes ; elle cherche plutôt à être toute d'une venue de la tête aux

pieds ; son visage n'est pas sans agrément : elle a le nez court, les yeux noirs, petits et bien fendus. La nature lui donne en vain un teint vif et un beau coloris ; la coutume lui prescrit d'effacer cet incarnat, comme une marque d'immodestie, et de se frotter d'un fer blanc qui la rend pâle, et lui donne un air languissant, qu'on regarde comme de la pudeur. Elle ne laisse pas acquérir à ses pieds une juste proportion ; on les lui serre dès l'enfance avec des bandelettes qui les empêchent de croître ; plus elle les a petits, plus elle sera estimée et honorée. Mais, quoique fixée dans sa maison par l'impuissance de marcher, une Chinoise ne s'en pare pas moins avec goût et élégance, toujours cependant avec la plus grande modestie ; elle laisse plutôt voir son visage que ses mains, qui sont couvertes de grandes manches. L'or, l'argent, les pierreries éclatent dans ses cheveux ; des aiguilles ornées de diamans en relèvent galamment les tresses surmontées d'une espèce de couronne de plumes et de fleurs.

L'habit long est aussi celui des Chinois ; un petit bonnet ou chapeau ombrage leur tête ; la forme marque et distingue les rangs. Du milieu de la tête, qui est toute rasée, sort par-derrière une touffe de cheveux qui se cordonne comme une longue queue. Ils ont ordinairement deux robes : il est honnête d'en mettre une troisième quand on reçoit une visite. Les mandarins civils portent par-devant et par-derrière un oiseau brodé, et les militaires un tigre, un lion, et surtout un dragon, emblème de l'empire, parce que *Fô*, dans une de ses transmigrations, s'est changé en serpent.

Les mets délicats et de distinction sont des nerfs de cerfs, des pattes d'ours, et certains nids d'oiseaux marins, entre autres d'alcyons, qu'on leur apporte des côtes du Tonquin et de la Cochinchine. On les croit faits d'une pâte de poisson que ces oiseaux forment avec leur bec. La cuisine des Chinois est bonne en général. Ils aiment les mets échauffans et les liqueurs fortes. Leur pain est une galette, et leur boisson ordinaire l'infusion du thé. Ils font du vin de riz qui se garde long-temps.

Entre les merveilles de la Chine on doit compter ses grands chemins, parfaitement alignés. Les Chinois ont aplani les montagnes, rendu les marais solides, fendu les rochers, couvert les rivières de ponts, suspendu des galeries sur les précipices. Les distances sont mesurées et marquées, et les traverses indiquées. Les chemins sont bien gardés et sûrs; mais les hôtelleries sont très-mauvaises: il faut tout y porter. On a toutes les commodités possibles pour se faire voiturer dans les voyages. Un Chinois qui seroit curieux trouveroit amplement à se satisfaire sans sortir de son pays. On y rencontre des volcans, des cataractes et des cascades d'une hauteur et d'une largeur surprenantes; des fontaines minérales chaudes et froides, des rivières dont les eaux ont des propriétés différentes; les unes servent à teindre en vert, d'autres en bleu, pétrifient, et ont des accroissemens et décroissemens périodiques dont on ignore la cause. Tous les métaux et minéraux y sont communs, ainsi que le porphyre, le marbre, l'asbeste, ou la pierre

incombustible, les diamans et les perles. Parmi les curiosités naturelles on peut mettre les poissons dorés et argentés, que nous avons reçus d'eux, et que nous conservons comme eux dans des vases.

La grande muraille, qui a été faite il y a plus de deux mille ans pour empêcher les irruptions des Tartares, a cinq cents lieues de longueur; elle n'a nulle part moins de vingt pieds de haut, ni plus de trente et quarante d'épaisseur; elle s'élève sur les plus hautes montagnes, descend dans les plus profondes vallées, et passe sur les plus larges rivières en forme de pont. Ses tours, ses portes sont presque partout des travaux gigantesques; elle a toujours été gardée, et l'est encore par une armée entière; mais cette précaution n'a pas empêché les invasions. Il seroit trop long de détailler les autres merveilles de l'art, les temples, les palais, les arcs de triomphe, les pyramides élevées à l'honneur des grands hommes, les sites admirables, les perspectives heureuses, les tombeaux, les tours revêtues de marbre et de porcelaine aperçues dans le lointain, et les monumens de toute forme qui ornent et embellissent ces magnifiques chemins. Les tours portent des cloches suspendues en dehors, sur lesquelles on frappe l'heure : elles sont d'une grandeur prodigieuse et d'un poids énorme. Un missionnaire dit qu'il y en a sept dans Pékin, capitale de l'empire, qui pèsent chacune six cent vingt mille livres. Les Chinois connoissent donc depuis long-temps l'art de la fonderie, dont les procédés sont si compliqués et si difficiles. Il n'y a

pas de doute qu'ils ont connu, bien des siècles avant nous, l'usage de la poudre à canon; ils s'en servent depuis long-temps pour les feux d'artifice, qui sont admirables chez eux, et en quoi ils surpassent toutes les autres nations.

On se demande quelle est l'origine de la nation chinoise, comment elle a pu s'isoler si long-temps de toutes les autres, quel est son fondateur? On fait encore d'autres questions dont la solution occupe les savans, et les occupera encore bien long-temps, sans qu'ils puissent résoudre ces problèmes. Le système que quelques modernes prétendent répondre à tout, quoique encore mêlé de difficultés insolubles, est celui qui fait *Noé* père des Chinois sous le nom de *Fohi*, non pas par ses trois fils *Sem*, *Cham* et *Japhet*, mais par une colonie tirée des plus vertueux descendans, qui, voyant la corruption se répandre entre leurs frères, se sont attachés à leur père commun, et se sont séparés avec lui de cette masse corrompue avant l'érection de la tour de Babel et la confusion des langues. Les partisans de cette opinion ne sont pas embarrassés de faire voyager *Noé* avec sa colonie depuis l'Ararath de l'Arménie ou de l'Inde jusqu'à la Chine. On leur objecte des montagnes, ils répondent: le déluge avoit déposé partout son limon également, et ce n'étoient que des pentes douces; les forêts: elles avoient été déracinées; les déserts: le sable, comme le plus lourd, s'étoit enfoncé sous la terre végétale, et ce n'est qu'à la longue que les pluies ont écarté la terre et ont ramené le sable dessus; les rivières:

Noé avoit encore la mémoire de l'arche ; il a construit des vaisseaux, et il est à remarquer que ceux des Chinois ont toujours eu et ont encore des dimensions relatives à la forme de l'arche, trois fois la largeur pour la longueur, poupe, proue, fonds plats, et trois étages dans le corps du bâtiment.

A l'appui de ces observations vient la science de l'astronomie, que les Chinois n'ont pu posséder de si bonne heure à quelque degré éminent que parce qu'ils la tenoient de *Noé*, qui en avoit reçu les principes des hommes avant le déluge. Comment se seroient-ils préservés de l'idolâtrie qui infectoit les nations, s'ils ne s'étoient séparés de leurs frères avant la corruption ? Aussi ont-ils conservé la connoissance et l'adoration d'un seul Dieu, de sa providence, et l'idée toujours présente des châtimens préparés aux méchans, doctrine que le fléau du déluge avoit profondément gravée dans la mémoire de *Noé*. Les livres des Chinois leur recommandent partout en termes énergiques la persévérance dans cette séparation. En conséquence, non seulement ils ont toujours fermé leur empire aux étrangers, mais encore ils ne doivent pas se permettre les voyages de long cours, dans lesquels ils pourroient aller prendre des notions et des mœurs étrangères. Le vin de raisin a toujours été défendu chez eux. Ne pourroit-on pas croire que la prohibition vient de *Noé*, qui n'avoit pas eu à se louer de cette liqueur ? Les savans tirent encore d'autres preuves de la langue, de la chronologie, des observations astronomiques,

dont ils induisent que *Noé* est le fondateur et le législateur des Chinois. Sans remonter si haut, il nous suffit de trouver des empereurs de la Chine plus de deux mille ans avant Jésus-Christ. On compte jusque-là cinq dynasties, des annales desquelles nous extrairons quelques faits principaux; mais nous ne fixerons les époques qu'après la cinquième dynastie, lorsque nous serons arrivé à l'ère commune.

[2207 avant J.-C.] Dans la première dynastie connue, quoique rapprochée du temps qu'on pourroit appeler l'innocence, on trouve beaucoup plus de mauvais princes que de bons; aussi voit-on beaucoup de révoltes; quelques bons princes tributaires viennent au secours des peuples, détrônent les méchans empereurs, et, touchés de leur feint repentir, leur rendent la couronne. Le dernier qui éprouva ces vicissitudes fut forcé de fuir dans des lieux déserts, où il traîna trois ans une vie obscure. *Iuta*, chef de la première dynastie détruite, avoit été un excellent prince, très-exact à rendre la justice, amateur de l'agriculture, dont il donna des préceptes. Le vin de riz fut trouvé de son temps. Il chassa l'inventeur de ses états, et défendit cette liqueur, comme capable de causer de grands maux dans l'empire; précaution inutile: l'usage du vin de riz s'est conservé, et l'excès a réalisé les craintes d'*Iuta*.

Averti par la catastrophe de son prédécesseur, *Ching-Tong*, chef de la seconde dynastie, nommée *Ching*, donna les plus grandes preuves de sagesse et de vertu. Content d'avoir brisé le joug de fer

qui pesoit sur la tête des Chinois, il refusa long-temps le sceptre. A la fin il l'accepta, et fut le modèle des bons princes. *Tai-Vu*, un de ses successeurs, effrayé d'un prodige qui faisoit appréhender une révolution, reçut cette leçon de son ministre : « C'est la vertu qui règle les présages et qui les rend » bons ou mauvais. Si vous gouvernez vos sujets » avec équité, rien ne sera capable de troubler votre » repos et votre bonheur. » Il ordonna que dans chaque ville le trésor public fourniroit à la subsistance d'un certain nombre de vieillards. Cette loi se pratique encore. Sous *Won-Ting* un maçon devint premier ministre, et étonna par ses lumières et sa prudence. Cette dynastie, après vingt-huit empereurs, finit, comme la première, par les vices de celui qui occupoit le trône.

La troisième dynastie, nommée *Cheu*, compte trente-cinq empereurs. Un d'eux avoit pour maxime que « la joie du prince doit dépendre de celle de ses » sujets, et qu'il ne doit goûter aucun plaisir lorsque » son peuple souffre. » Un autre, bien différent, se faisoit un jeu de la fatigue des soldats, et paya cher ce mépris outrageant de l'humanité. Il avoit ordonné qu'aussitôt qu'ils verroient des feux allumés, ils prissent les armes et se rendissent auprès de lui. Dans une de ces alarmes il remarqua que sa favorite prenoit grand plaisir à voir accourir les soldats quand le signal se donnoit. Il le fit souvent répéter, sans autre raison que de la faire rire de l'empressement des soldats et de la honte qu'ils marquoient de s'être

donné tant de mouvemens inutiles. Il arriva que dans une occasion sérieuse les soldats, souvent trompés, se tinrent tranquilles, quoiqu'on eût allumé les feux. L'ennemi pénétra jusqu'à la tente du roi et le tua.

Sous le second empereur de la quatrième dynastie, nommée *Cin*, on bâtit la grande muraille. Ce fut l'ouvrage de l'empereur *Ching*, qui a aussi donné à son nom une odieuse immortalité en faisant brûler dans l'étendue de l'empire tous les livres, excepté ceux qui traitoient de l'architecture et de la médecine. Des lettrés furent punis de mort pour avoir sauvé des livres proscrits; mais, comme ces livres n'étoient pas tous renfermés dans un même lieu, il en échappa beaucoup aux recherches du tyran. Craignant, dit-on, qu'on ne fît connoître à la postérité ses mauvaises actions, il chercha à dégoûter les historiens en leur faisant craindre que leurs ouvrages n'éprouvassent par la suite le même sort. Il donna des lois nouvelles, et le désir de les mettre en vigueur au préjudice des autres est peut-être la vraie cause de l'incendie.

Un chef de brigands, nommé *Lieu-Pang*, détrôna le dernier empereur de la quatrième dynastie, et commença la cinquième, dite de *Han*. Il se montra digne du trône par sa modération et sa clémence. *Lieu-Pang* fut du petit nombre des princes qui dans sa dynastie, gouvernèrent par eux-mêmes. Les eunuques eurent sous les autres une grande autorité, dont ils abusèrent. Il se forma des factions. Une

d'elles, connue sous le nom de *bonnets jaunes*, se rendit maîtresse de l'empire. Ces discordes causèrent un démembrement. En indiquant désormais le nom des dynasties et leur date, nous recueillerons en style d'annales les faits qui nous paroîtront mériter l'attention du lecteur.

[An de J. C. 200.] Un prince descendant de *Lieu-Pang*, dans un degré très-éloigné, rassemble ces pièces éparses sous un sceptre unique, et commence la sixième dynastie, *Heu-han*. Elle finit dans son petit-fils. Ce jeune prince, vif et courageux, soutient quelque temps le trône de son père attaqué de tous côtés. Voyant enfin ses affaires dans une crise fatale, et que le foible empereur hésitoit à prendre un parti, il lui dit : « Il n'y a point à délibérer, c'est ici un » moment décisif. Il faut vaincre ou mourir les » armes à la main et la couronne sur la tête. » L'empereur, manquant de courage, refuse de combattre. Le jeune prince, désolé de cette lâcheté, se retire dans la salle de ses ancêtres, tue sa femme et se tue lui-même. L'empereur se rendit à son rival, qui lui accorda une petite souveraineté.

[264.] *Chi-tsu-vu-ti* conserve par les armes l'empire qu'il avoit acquis par elles. Tranquille, il se livre à la mollesse. Il laisse un fils incapable, simple spectateur des troubles de son palais agité par deux femmes, l'impératrice et la reine. Celle-ci, plus méchante et plus habile, empoisonne sa rivale et son fils. Le foible empereur est détrôné. Un prince de sa race lui succède. Le fils de celui-ci est attaqué par

un prince de ses parens, qui tue son fils, le fait lui-même prisonnier, oblige l'empereur de servir à table vêtu en esclave, et lui donne la mort. Nan-King devient capitale. La race des quinze empereurs finit en *Ngan-Ti*, prince indolent, indigne du trône. (7ᵉ dynastie, *Tin.*)

[420.] Sous son règne, un nommé *Lieu-Yu*, qui alloit vendre des souliers d'un lieu à l'autre, se fait soldat, devient général, et se place sur le trône. Son extérieur étoit noble et majestueux, et son courage égaloit sa modestie : elle éclatoit surtout dans ses vêtemens. Il laisse un fils, son contraste, vain et frivole. *Ven-Ti*, son successeur, donne trop de crédit aux bonzes. L'empire étoit alors partagé en deux parties. Le maître de l'occident fait au contraire massacrer tous les bonzes. *Ven-Ti* est tué par son fils : le parricide l'est par son frère. Celui-ci fut peu aimé, parce qu'il donnoit trop de liberté à sa langue. Il paya cher ce plaisir. Une de ses femmes, qu'il avoit appelée *vieille*, l'étouffa dans son lit. Cette race finit au huitième empereur, dont les deux derniers, âgés, l'un de quatorze ans, l'autre de quinze, furent tués par *Kao-Ti*, leur premier ministre. (8ᵉ dynastie, *Song.*)

[479.] *Kao-Ti* ne manquoit pas de prévention en faveur de sa capacité : « Si je règne dix ans, » disoit-il, je rendrai l'or aussi commun que la » boue. » On ne sait quelle boutade lui prit un jour. Se voyant couvert de pierreries, il les fit détacher de son habit, piler et mettre en poudre. « Cela n'est

» bon, dit-il, qu'à inspirer le goût du luxe et à » exciter la cupidité. » Son fils fit la fameuse ordonnance qui défend de continuer les fonctions des mandarins plus de trois ans dans le même lieu. Cinq empereurs forment cette neuvième dynastie, *Ti*.

[502.] La dixième dynastie, *Leang*, n'en compte que quatre, commençant par *Siao-Yven*, premier ministre et assassin du dernier prince. Il étoit actif, laborieux, vigilant, très-expéditif. Quoiqu'il ne se fût jusqu'alors appliqué qu'aux sciences, il se montra néanmoins habile dans l'art militaire. Il défendit qu'on immolât en sacrifice des animaux, et y fit substituer des figures faites de farine. Sur la fin, il négligea les affaires de l'état pour s'occuper des rêveries des bonzes. On va jusqu'à dire qu'il se fit bonze lui-même. Sa famille fut une race dévote. L'avant-dernier empereur se livra aussi aux ministres de la religion de *Fô*. Pendant qu'il y mettoit toute son attention, son premier ministre l'attaque dans sa capitale. Il prend les armes, fait le tour de ses remparts, examine la position. « Tout est perdu, s'écrie-t-il, c'en » est fait des sciences. » Il met le feu à sa bibliothèque, composée de cent quarante mille volumes, et se rend au vainqueur, qui le tua, ainsi que son fils. L'empereur du nord, dans le même temps, faisoit au contraire brûler tous les temples des bonzes et toutes leurs idoles.

[557.] L'usurpateur, chef de la onzième dynastie, *Chin*, comme son dévot prédécesseur, étoit très-attaché aux bonzes. Son frère, qui lui succéda, caché jusqu'a-

lors dans l'obscurité d'une vie privée, déploya sur le trône les qualités d'un grand prince. Il régla la distance des heures, et les fit frapper sur le tambour du palais, ce qui s'observe encore. Sa race n'a donné que cinq empereurs. Le dernier, gangrené de vices, fut détrôné par le premier ministre de l'empereur d'occident.

[596.] Trois empereurs qui ont composé la douzième dynastie, *Soui*, ont fait de grandes choses. Le premier, ce ministre d'occident, nommé *Kao-tsu-ven-ti*, sans teinture des lettres, avoit un esprit solide et pénétrant. Il aimoit ses peuples, et fit bâtir des greniers publics, qui devoient être remplis de riz et de blé tous les ans par chaque famille, à proportion de ses facultés. Il réforma la musique et l'éloquence, et leur rendit le caractère mâle dont elles étoient déchues. Ce prince étoit inexorable pour les coupables et pour les juges iniques. Il défendit d'élever aux charges publiques ceux qui se mêloient de commerce et d'arts mécaniques. Son fils défendit au peuple le port des armes, fit revoir par les plus habiles lettrés tous les livres qui traitoient de la guerre, de la politique, de la médecine et de l'agriculture. Il régla les examens par les grades de docteurs dans le civil et le militaire. Le fils d'un petit souverain nommé *Li-Yven*, s'empara du trône devenu vacant par la mort imprévue du petit-fils de *Kao-tsu-ven-ti*.

Ce *Li-Yven*, arrivant dans le palais de l'empereur, fut comme étourdi de sa magnificence. « Non, » dit-il, il n'est pas permis de laisser subsister un si

» superbe édifice, qui n'est bon qu'à amollir le cœur » d'un prince et à fomenter sa cupidité. » D'après cette réflexion, notre enthousiaste de vertu fait mettre tout en cendres. Il suivoit la doctrine des lettrés, et il abdiqua la couronne pour vivre tranquillement. Il ordonna que cent mille bonzes oisifs se marieroient pour fournir des sujets à l'état. *Tai-tsong*, son fils, fut un des grands empereurs de la Chine, sage, frugal, accessible. On voulut lui donner quelque crainte sur sa facilité à se laisser approcher. Il répondit : « Je me regarde dans mon empire comme un père » dans sa famille. Je porte dans mon sein tous mes » sujets comme s'ils étoient mes enfans. Qu'ai-je à » craindre? » Touché d'une douleur profonde à l'occasion d'une nuée de sauterelles qui couvrit ses états la seconde année de son règne, il s'écria : « Malheu» reux insectes, en ruinant les moissons, vous ôtez » la vie à mon peuple. Ah! j'aimerois beaucoup mieux » que vous dévorassiez mes entrailles. » Il purgea ses états des devins, peut-être non moins pernicieux que les insectes. Il accordoit des amnisties et délivroit des prisonniers; mais c'étoient des grâces dont il disoit qu'un prince sage devoit user sobrement. La bastonade se donnoit sur le dos et sur les épaules. Il commanda qu'elle se donneroit plus bas, parce qu'il avoit lu dans un livre de médecine que, quand on blesse ou qu'on meurtrit le dos et les épaules, les parties nobles en sont offensées; ainsi il ne négligeoit rien de ce qui pouvoit être utile. Sous son règne s'introduisit le christianisme. A l'occasion de la mort de

son colao, ou premier ministre, qui lui avoit été très-utile, il disoit : « Nous avons trois sortes de » miroirs : l'un qui sert aux dames à se parer; le se- » cond, ce sont les anciens livres, où on lit la nais- » sance, les progrès et la décadence des empires; en- » fin le troisième, ce sont les hommes mêmes. Pour » peu qu'on étudie leurs actions, on voit ce qu'il » faut éviter et ce qu'il faut pratiquer. J'avois ce der- » nier miroir dans la personne de mon colao. Mal- » heureusement, je l'ai perdu sans espérance d'en » retrouver un semblable. »

Tai-tsong laissa à son fils de belles instructions dont il ne profita pas. Ce prince s'abandonna à une méchante femme à laquelle le poignard et le poison étoient également familiers. Elle remplit de deuil le royaume et la cour. L'épouse de l'empereur suivant ne fut ni moins cruelle ni moins criminelle. Son fils fut, dit-on, le restaurateur de sa famille. Cependant il répudia sa femme, fit mourir sans sujet trois de ses enfans, et épousa sa belle-fille. Le luxe lui étoit odieux. Il crut l'extirper pour toujours en faisant détruire tous les vases d'or et d'argent, et les ornemens précieux de son palais. Cet empereur donna beaucoup d'autorité aux eunuques et aux bonzes. Son petit-fils fut détrôné par un rebelle. Celui-ci se fit présenter des chevaux et des éléphans qui étoient stylés à danser au son des instrumens, et à offrir une coupe à l'empereur; mais ils ne voulurent jamais déployer leurs talens pour l'usurpateur. C'étoit sans doute la faute des instituteurs, qui ne leur firent pas les si-

gnaux convenus; mais les animaux en portèrent la peine, et furent tués au nombre de cent.

Sous le neuvième successeur, la puissance des eunuques occasionna des révoltes. On reconnoît au onzième beaucoup de pénétration et d'intelligence, et cependant beaucoup d'entêtement pour les rêveries des bonzes. Il donna dans la folie de faire chercher de tous côtés le breuvage d'immortalité, dont les disciples de *Tao-kuin* prétendent avoir le secret. Les eunuques le lui présentèrent, et il mourut sur-le-champ. Le quinzième empereur de cette dynastie fit une loi qui s'observe encore. Tous les sept ans, les mandarins des provinces sont obligés d'envoyer par écrit un aveu sincère et détaillé des fautes où ils sont tombés, et d'en demander pardon à l'empereur. S'ils s'excusent, ou s'ils pallient leurs fautes, ils n'ont aucune grâce à attendre, et sont infailliblement privés de leur emploi. Son fils d'ailleurs, orné de belles qualités, eut aussi la manie de se procurer l'immortalité. Il but la coupe, et mourut, non subitement comme l'autre, mais rongé de vers. Les eunuques, dont le nombre étoit immense, et tout-puissans dans le palais, tuèrent un de leurs maîtres, empoisonnèrent l'autre, et furent exterminés par le dix-neuvième empereur, dont le fils, le vingtième et dernier de sa race, ne fit que paroître sur le trône. (13e dynast., *Tang.*)

Son meurtrier, *Tai-Too I*, ne jouit pas longtemps du fruit de son crime. Son fils aîné le tua, et fut tué par son frère *Moti*. Le désordre étoit au comble dans l'empire. Un habile général se forma un puissant

parti, et attaqua *Moti*, qui, vaincu, se tua de désespoir, et sa famille fut éteinte. (14e dyn., *Heu-lang*.)

[923.] Le général *Chuang-tsong*, devenu monarque, conserva les habitudes du guerrier. Il vivoit frugalement, couchoit sur la terre nue, et, de peur de s'ensevelir dans un sommeil trop profond, il portoit une sonnette à son cou pour l'éveiller; mais il ternit sa gloire dès ses premières années par sa passion outrée pour les spectacles. Il y faisoit son personnage afin de divertir les reines et ses filles. On le taxe d'une avarice sordide, et d'avoir été sans aucune commisération pour les pauvres. Son fils, *Ming-tsong I*, favorisa beaucoup les savans. Sous son règne l'imprimerie fut inventée telle qu'elle est encore chez les Chinois, sans caractères mobiles. Il étoit fort pieux. Ses prières avoient principalement pour but le bonheur de ses sujets. Cette dynastie a fourni quatre empereurs. Le dernier, poursuivi par le meurtrier de son père, se brûla avec toute sa famille. (15e dynastie, *Heu-tang*.)

[936.] Cet usurpateur, nommé *Kao-tsu I*, vit démembrer l'empire. Il fut contraint d'en céder une partie aux Tartares. Son fils leva contre eux une forte armée, qu'il précéda avec un détachement. Son général, aspirant secrètement au trône, n'avança qu'à petites journées, et donna le temps aux ennemis de se saisir de l'empereur. Ils le reléguèrent dans une petite principauté. (16e dynastie, *Heu-tsin*.)

[947.] Le perfide général ceignit son front du diadème. Il fit avec les Tartares une paix ignomi-

nieuse, qui leur laissoit tout le butin. *Inti*, son fils, montra plus de courage ; mais, pendant qu'il repoussoit les ennemis sur la frontière, les eunuques excitèrent une émeute dans le palais. Il revint pour l'apaiser, et fut tué. L'impératrice s'efforça de faire reconnoître son fils ; mais elle fut contrainte de céder au général, que les troupes avoient nommé empereur. Il la respecta comme sa mère. (17e dyn., *Heu-han*.)

[951.] *Tai-tsu*, ce général, avoit une profonde vénération pour *Confucius*. Il alla visiter son tombeau. Son fils, *Chi-song I*, imita ses vertus. Au comble de la grandeur, il conserva toujours un caractère modeste. Dans son palais étoient placés avec honneur une charrue et un métier de tisserand. Il fit ouvrir les greniers dans un temps de disette, et ordonna qu'on vendît le riz à bas prix. « Ce sont mes » enfans, disoit-il de ses peuples : il ne convient » pas à un père de les abandonner et de les laisser » périr de faim pendant qu'il a de quoi apaiser la » sienne. » Dans cette extrémité, il fit fondre les statues des idoles, et en fit fabriquer de la monnoie. Ce prince mourut trop tôt pour son fils, que son jeune âge fit juger incapable de régner. Les grands mirent à la place le premier ministre. (18e dyn., *Heu-chan*.)

[960.] Sous le nom de *Tai-tsu III*, il se montra digne du choix qu'on avoit fait ; il avoit toutes les qualités propres à rendre un état heureux et florissant. Les quatre portes de son palais qui regardoient les quatre parties du monde n'étoient jamais fermées. « Je veux, disoit-il, que ma maison soit semblable

» à mon cœur, qui est ouvert à tous mes sujets. » Dans un hiver très-rude, pendant lequel ses troupes étoient employées contre les Tartares du nord, il envoya son habit doublé de fourrures à son général, en lui marquant qu'il auroit voulu en donner un pareil à chaque soldat. A la veille de prendre une ville, prévoyant le carnage qui en suivroit la prise, il fit le malade. Ses officiers, alarmés, s'approchent, chacun lui propose son remède. « Le plus efficace, répond » l'empereur, dépend de vous; jurez-moi que vous » ne répandrez pas le sang des citoyens. » Ils le jurèrent. *Tai-tsu* parut sur-le-champ guéri. Sous *Ching-tsong III*, empereur, le dénombrement des gens capables de cultiver les terres, sans compter les magistrats, les lettrés, les eunuques, les soldats, les bonzes et les mariniers, monta à vingt et un millions cent soixante-seize mille neuf cent soixante-cinq hommes.

Dans un temps de sécheresse, *Ching-tsong*, sixième de sa race, s'attristoit, et tâchoit par ses prières d'apaiser la colère céleste. Des lettrés qu'il favorisoit trop souvent eurent la hardiesse de lui dire qu'il se tourmentoit inutilement; que ce qui arrive dans le monde est l'effet du hasard. Le premier ministre leur dit d'un ton ferme : « Quelle doctrine » osez-vous débiter! Si un empereur en étoit venu » jusqu'à ne point respecter et craindre le ciel, de » quels crimes ne seroit-il pas capable! » Ce premier ministre présenta au fils du roi les dix maximes suivantes : « Craignez le ciel : aimez vos sujets : tra-

vaillez à vous perfectionner : appliquez-vous aux sciences : élevez aux charges les gens de mérite : écoutez volontiers les avis qu'on vous donne : diminuez les impôts : modérez la rigueur des supplices : évitez la prodigalité : ayez horreur de la débauche. » Sous *Litsong*, quatorzième empereur, peu belliqueux, ses généraux chassèrent les Tartares orientaux, qui se retirèrent presque détruits dans le pays d'où ils sont venus reconquérir la Chine, qu'ils possèdent encore. (19e dynastie, *Song*.)

[1308.] Cette famille tartare gouverna si bien l'empire, qu'on appela son règne *le sage gouvernement*. Le chef prit le nom chinois de *Chi-tsu*. Il forma une entreprise sur le Japon, réforma le calendrier, fit creuser le fameux canal qui a trois cents lieues de long. Ses successeurs, jusqu'au neuvième qui finit cette race, augmentèrent l'influence de la religion de *Fô*, et protégèrent ceux qui la professoient. Un d'eux fit venir le grand-lama du Thibet, et le reçut avec des cérémonies extraordinaires. Avec les lamas s'introduisirent la magie, les danseuses, la débauche, qui pervertirent *le sage gouvernement*. Un valet de bonzes, nommé *Chù*, profita des troubles éclos de la mauvaise administration. De grade en grade, il devint général des révoltés, fit fuir l'empereur *Chun-tì*, qui ne reparut plus, et se mit à sa place. (20e dynastie, *Yvin*.)

[1568.] *Chù* se fit appeler *Tai-tsu IV*. Sa piété égaloit sa sagesse et sa pénétration. Dans une grende sécheresse, il pria trois jours sur une montagne, et

n'en descendit que lorsque la pluie commença à tomber. Son petit-fils fit fermer une mine de pierres précieuses. « Je ne veux point, dit-il, fatiguer mon » peuple d'un travail inutile, d'autant plus que ces » pierres, toutes précieuses qu'elles paroissent, ne » peuvent ni vêtir ni nourrir dans un temps de di- » sette. » On auroit pu lui répondre : « Elles don- » nent de quoi avoir du pain et des habits. » Sous *Suen-tsong*, son cinquième successeur, le feu prit au palais, et dura quelques jours avec tant de violence, qu'une grande quantité d'or et d'argent, de cuivre et d'étain y fut fondue. Il s'en forma une masse de métal qui est encore très-estimé à la Chine. La catastrophe de cette dynastie, qui finit au treizième empereur, fut annoncée par des troubles prolongés pendant plusieurs règnes. Deux rebelles se partagèrent l'empire. Ils devinrent bientôt ennemis. Il n'en resta plus qu'un, nommé *Li*. Il attaqua l'empereur *Hiao-tsong* dans son palais : le prince veut faire une sortie, résolu à périr les armes à la main. Il se trouve abandonné. Il rentre, s'enfonce dans ses jardins. L'impératrice, qu'il aimoit tendrement, se présente ; il l'embrasse sans dire un seul mot. Elle interprète ce silence, entre dans le bois et se pend à un arbre. *Hiao-tsong*, errant à l'aventure, l'aperçoit. Il écrit sur la bordure de sa veste : « Mes » sujets m'ont lâchement abandonné : fais de moi ce » qu'il te plaira ; mais épargne mon peuple. » D'un coup de sabre il abat la tête de sa fille chérie, et se pend à côté de son épouse. Les grands de l'empire

appelèrent contre le rebelle les Tartares Mantcheous, qui occupent actuellement le trône. (21e dyn., *Ming*.)

[1644.] Ces seigneurs s'imaginoient trouver dans les Tartares de simples auxiliaires qui les aideroient à mettre sur le trône un empereur de la race chinoise. Mais quand les Tartares eurent fait mettre bas les armes aux rebelles, ils ne crurent pas que l'empire fût un trop fort dédommagement de leurs peines. Trompé dans son attente, un de ces seigneurs chinois disoit : « Nous avons fait venir des lions pour » chasser les chiens. » Cependant les princes du sang chinois ne fléchirent pas sous le joug sans tâcher de le repousser. Il s'éleva dans plusieurs provinces des compétiteurs contre *Zun-chi*, premier empereur mantcheou. La guerre se fit avec vivacité par terre et par mer. Sur ce dernier élément, un célèbre général, nommé *Coxinga*, signala son attachement pour la famille de ses anciens maîtres, et balança la victoire; mais tous les infortunés princes chinois périrent l'un après l'autre. *Kang-hi*, qui succéda à *Zun-chi*, par son attention à se conformer aux manières chinoises se fit aimer des peuples autant qu'il en étoit redouté. Ils ne s'aperçurent pas qu'ils avoient changé de domination. La mort le surprit à l'âge de trente-quatre ans, consumé de mélancolie pour avoir perdu une femme qu'il aimoit.

Il laissa un fils sous quatre excellens tuteurs qui se plurent à le former à la vertu. *Kang-hi* répondit parfaitement à leurs soins. Pendant sa minorité il y eut ordre aux habitans des côtes de se retirer à trois

lieues dans les terres. Le commerce de la mer fut et est resté absolument interdit : il ne se tolère que par le port de Kanton avec des formalités gênantes. En même temps il y eut un édit sévère contre les chrétiens; cependant il resta des jésuites à la cour, comme gens de lettres et savans. L'empereur leur témoignoit beaucoup de considération ; mais ils ne purent faire révoquer la sentence contre les autres chrétiens. *Kang-hi* eut des chagrins domestiques causés par ses deux fils, qu'il disgracia l'un après l'autre. Il rappela auprès de lui, avant de mourir, *Yong-ching*, qui lui succéda. (22e dynastie, *Tsing*.)

Ce prince vivoit en 1722. Après avoir été favorable aux chrétiens étant prince, il leur devint très-contraire étant empereur. Il s'en expliqua avec les jésuites de manière à leur faire entendre que leur religion avoit causé des troubles dans quelques provinces de l'empire. « Que diriez-vous, leur dit-il, si » j'envoyois une troupe de bonzes et de lamas dans » votre pays pour y prêcher notre loi ? Comment » les recevriez-vous ? Voulez-vous que tous les Chi- » nois se fassent chrétiens ? Votre loi le demande, » je le sais bien; mais en ce cas que deviendrons- » nous ? les sujets de vos rois. Les chrétiens que » vous faites ne reconnoissent que vous : dans un » temps de troubles, ils n'écouteroient pas d'autre » voix que la vôtre. Je sais bien qu'actuellement il » n'y a rien à craindre; mais quand les vaisseaux » viendront par mille et dix mille, alors il pourroit » y avoir du désordre. » Ces motifs, vrais ou faux,

firent bannir le corps des jésuites ; mais il en est resté quelques-uns comme savans, qui ont été protégés et respectés.

CORÉE,

entre les mers de la Chine, du Japon et de la Tartarie chinoise.

Il est difficile qu'un pays peu étendu, voisin d'un grand empire, ne devienne pas vassal, s'il n'est point englouti. C'est ce qui est arrivé à la Corée, péninsule entre la Chine et le Japon ; elle a été pour eux ce qu'étoit l'île de Sicile pour les Carthaginois et les Romains, une espèce de lice dans laquelle ces deux peuples se sont exercés ; mais, en leur livrant le champ de bataille, les Coréens, comme les Siciliens, ont souvent été entraînés dans ces guerres qui sont devenues pour les habitans des guerres intestines, et en ont eu toutes les horreurs. Par la même raison, les mœurs des Coréens ont participé et participent encore de celles des Chinois et des Japonais, moins cependant de celles des derniers, parce que depuis long-temps les Chinois ont pris la supériorité dans cette péninsule, qu'ils se sont rendue tributaire.

La Corée est montueuse dans l'extrémité qui touche la Tartarie, et dans cette partie couverte de forêts propres à la chasse, et fournit beaucoup de bonnes four-

rures. On trouve sur ses côtes de petits ports assez commodes. La mer est belle et profonde du côté de la Chine, dangereuse par les bas-fonds du côté du Japon. La péninsule est arrosée dans sa longueur de deux grandes rivières qui en reçoivent une multitude de petites. En général, le climat est rude. Les grains, les herbages sont inférieurs en qualité à ceux de la Chine. Le commerce maritime de la Corée est borné aux deux royaumes qui flanquent ses côtes. Du côté de la terre ferme, il s'échappe un peu en Tartarie. Les hommes sont bien faits, vigoureux et guerriers; les femmes aimables. Religion, police, langue, gouvernement, tout tient de la Chine, avec les nuances de gradation que les provinces éloignées observent à l'égard de la capitale.

En reprenant les annales de la Chine, en consultant celles du Japon, on trouve quelques traits relatifs aux Coréens long-temps avant notre ère commune. Ce sont des irruptions faites chez eux, de belles défenses, des soumissions involontaires, des retours à l'indépendance, et toujours une monarchie, tantôt fière et bravant les forces ennemies qui vouloient l'assujettir, tantôt courbée sous le joug et le traînant honteusement. Tel est l'état actuel du roi de Corée à l'égard de l'empereur de la Chine. Dans l'intérieur de leur palais, dans leur famille même, ces monarques n'osent rien faire sans l'aveu de ce prince, qui agit à leur égard en souverain.

Le dernier de ces princes sur lequel nous ayons quelque notion se nommoit *Li-ton*, et régnoit

en 1720, si c'est régner que d'être dépendant, comme il paroît que l'étoit ce monarque. Il avoit répudié son épouse, nommée *Min-chi*, et avoit pris à sa place une concubine nommée *Chang-chi*. « Je n'ai pas manqué » d'en informer votre majesté, dit-il en écrivant à » l'empereur chinois; mais, faisant aujourd'hui ré- » flexion que *Min-chi* a été reine par votre majesté, » qu'elle a gouverné long-temps ma famille, qu'elle » m'a assisté dans les sacrifices, qu'elle a servi la » reine ma bisaïeule, et qu'elle a porté le deuil de » trois ans avec moi, je reconnois que j'aurois dû la » traiter plus honorablement. Je souhaiterois donc » aujourd'hui rétablir *Min-chi* dans son ancienne » dignité de reine, et faire rentrer *Chang-chi* dans » sa condition de concubine : par ce moyen le bon » ordre régnera dans ma famille, et la réformation » des mœurs commencera heureusement dans mon » royaume. Ainsi moi, votre sujet, quoique par mon » ignorance et ma stupidité j'aie fait une tache à » l'honneur de mes ancêtres, j'ai servi votre majesté » depuis vingt ans, et je suis redevable de tout ce que » je suis à votre bonté, qui me sert de bouclier et » qui me protége. Je n'ai point d'affaire publique ou » particulière que je veuille vous cacher, et c'est ce » qui m'a inspiré deux ou trois fois la hardiesse de » solliciter votre majesté pour celle-ci; et comme » il est question du bonheur de ma famille et de » celui de mes sujets, j'ai cru que, sans blesser le res- » pect, je pouvois présenter cette supplique à votre » majesté. » Elle fut renvoyée par l'empereur au

tribunal des rites. L'objet en fut enfin accordé à la seconde ou troisième sollicitation. Par le style de cette requête d'un roi qu'on juge de la manière dont, à plus forte raison, les Chinois parlent à leur empereur. Ici cesse entièrement la domination des Tartares, qui n'a point passé dans les îles dont nous allons parler, et connues sous le nom de *Japon*.

JAPON,

à l'extrémité la plus orientale de l'Asie. Origine des Japonais.

Le royaume du Japon consiste en trois principales îles contiguës, plus longues que larges, et qui se tiennent par leur extrémité, entourées par une mer orageuse, remplie d'écueils, de bas-fonds, de tournans et de gouffres, qui engloutissent avec une force et un bruit effrayant les vaisseaux qui se hasardent à portée de leur tournoiement. Les débris restent quelquefois sous l'eau ; quelquefois ils sont jetés à plusieurs lieues de distance. Ce pays, fait pour être séparé du reste du monde, fut découvert, au milieu du seizième siècle, par des Portugais que la tempête y jeta. Sur la relation des premiers, d'autres Portugais y allèrent, et prirent à bord des missionnaires qui furent très-bien reçus à cause de leur habileté dans les sciences et les arts. Ils eurent la liberté d'y prêcher leur religion.

Peu de pays sont aussi riches que le Japon. La nature y a prodigué ses trésors : grains, fruits, herbes potagères et pâturages ; animaux domestiques et sauvages, même des éléphans ; grandes forêts peuplées des plus beaux arbres ; rivières et mer abondantes en poissons ; eaux chaudes ; minéraux de toute espèce, depuis l'or jusqu'au plomb ; ambre gris, qu'ils appellent *excrément de baleine ;* corail rouge et blanc, très-belles perles, sel marin. Il n'y manque que ce qui n'est pas extrêmement nécessaire aux travaux des grandes usines. Les Japonais excellent dans la trempe de l'acier. Leurs armes ont une fermeté de tranchant supérieure à toutes les autres ; mais ils n'en laissent pas sortir. On croira, si l'on veut, que leurs sabres coupent d'un seul coup une barre de fer d'un pouce sans s'ébrécher. Outre les alimens que la nature présente d'elle-même, ils s'en font de substances qui ne paroissent pas devoir en fournir : d'écorces d'arbres, de la mousse qui couvre les rochers, de racines de plantes insipides, dont ils savent tirer un suc nutritif. Pendant que les hommes fertilisent des montagnes pierreuses, les femmes plongent à plusieurs brasses dans la mer, en tirent des coquilles, des herbes marines ; elles dépouillent des mauvaises qualités celles qui en ont, et les rendent agréables au goût. De quelle ressource seroient toutes ces sortes d'industrie dans des temps de disette !

Ces avantages sont balancés par des inconvéniens. L'été est prodigieusement chaud, et l'hiver très-rigoureux. Pendant l'été, les tonnerres sont effrayans, ac-

compagnés de pluies qui se versent plutôt qu'elles ne tombent. Les eaux font des ravages affreux. Ces pluies et les vents de mer tempèrent la chaleur. Nulle part on n'éprouve d'aussi fréquens et de si terribles tremblemens de terre. On est étonné qu'une terre aussi peu stable soit habitée; mais les hommes s'accoutument à tout, et l'habitude une fois prise, ils vivent sur les volcans comme sous les voûtes menaçantes des mines et des carrières. Ces calamités cependant, quelque accoutumé qu'on y soit, rendent le peuple superstitieux. Il croit que ce sont des démons malfaisans, ou le diable, qu'on appelle *le mauvais principe*, qui en est l'auteur. Il n'y a pas de moyen qu'on n'emploie pour l'apaiser, offrandes, vœux, et jusqu'à des victimes humaines.

De temps immémorial la religion japonaise a été idolâtre. Ils croient que le monde est éternel, que les dieux qu'ils adorent ont été des hommes qui ont vécu sur la terre plusieurs milliers d'années, que leur piété, leurs mortifications et leur mort volontaire ont élevés au haut degré de puissance dont ils jouissent. Les Japonais sont divisés en trois sectes, celle de *Xinto*, qui adore les idoles anciennes du pays; celle de *Budzo*, qui a introduit une infinité d'idoles étrangères, notamment celles de *Fô* et *Sinto*, moralistes philosophes, semblables aux lettrés de la Chine, et méprisant intérieurement comme eux les cultes établis et les superstitions populaires. Chacun prend la religion qui lui plaît; personne n'est contraint à cet égard. Le père en professe quelquefois une, la femme

une autre, les enfans une troisième, sans que cela cause aucun trouble.

Amida et *Xaca* sont les divinités des xintoïstes; elles sont aussi révérées par les autres sectes. Les Japonais regardent ces dieux comme les principaux dispensateurs, non-seulement d'une longue vie et des biens présens, mais des peines et des récompenses à venir; car tous admettent un état de bonheur et de misère après cette vie, sans en fixer la durée. Plusieurs croient qu'il consiste dans des transmigrations des âmes d'un corps à l'autre. *Cambadoxi*, autre dieu célèbre, paroît avoir été un grand scélérat, qui devint aussi un grand pénitent, et mit le comble à ses austérités en se faisant creuser un sépulcre où il est encore. Il apparoît aux bonzes. Son tombeau est le but d'un fameux pélerinage. Il a, dit-on, inventé les lettres dont on se sert au Japon. Une infinité de temples sont élevés en son honneur, desservis par des bonzes et des bonzesses. Le célibat rigoureux est imposé à ceux et à celles qui vivent en commun, comme dans nos communautés régulières. Il y a aussi un clergé séculier, avec des degrés hiérarchiques, dont le daïri, empereur ecclésiastique, est le chef. Le peuple a beaucoup de confiance dans les bonzes réguliers, à cause de l'austérité de leur vie. Ils prétendent, par les souffrances qu'ils s'imposent, jeûnes, macérations de toute espèce, non-seulement pouvoir acquérir eux-mêmes des mérites et s'exempter des peines à venir, mais encore étendre leurs mérites surérogatoires aux dévots pour lesquels ils prient. Les

descriptions affreuses qu'ils font des peines des damnés, les peintures horribles qui couvrent les murailles de leurs temples inspirent une crainte salutaire aux grands et aux petits, qu'elles éloignent du vice, ce qui n'est pas inutile aux bonzes eux-mêmes, dont on tâche de se faire appliquer les mérites par des présens. Les missionnaires disent que les plus rigides des ministres de *Cambadoxi*, qui prêchent et qui affectent le plus de mépris du monde, ne sont que des fourbes et des hypocrites, qui vivent d'une façon fort opposée aux maximes qu'ils débitent.

Les temples sont très-magnifiques, très-multipliés, ordinairement placés sur des hauteurs. Les monastères qui les accompagnent sont agréables, quelquefois très-spacieux, et fournis de toutes les commodités de la vie. Apparemment ils mesurent la puissance de l'idole sur sa grandeur; il y en a qui outrent le gigantesque. Les fêtes consistent en processions, chants, encensemens, et finissent par le panégyrique du dieu, et par des festins. Il se fait des miracles.

Le christianisme fut bien accueilli par les Japonais, qui trouvoient, dit-on, une grande conformité entre leur religion et celle que les jésuites leur prêchoient. « Les Japonois attendent tout leur bonheur, » présent et à venir, de la faveur et des mérites de » leur *Xaca*, de leur *Amida* et de leurs autres dieux, » en vertu des longues et rigoureuses mortifications » qu'ils avoient souffertes volontairement pour être » déifiés. Les jésuites leur annonçoient une personne

» divine qui est descendue du ciel, et s'est soumise
» volontairement à une mort infâme et douloureuse
» pour sauver ceux qui croient en elle. Les Japonais
» canonisoient ceux qui, par mélancolie ou mécon-
» tentement, s'étoient défaits eux-mêmes, célébroient
» leur mémoire, sollicitoient leur intercession. Les
» jésuites exaltoient, à plus juste titre, ces milliers
» de martyrs de la primitive église, dont la constance
» héroïque les rend bien plus dignes d'un haut degré
» d'honneur, et de contribuer par leur intercession
» au bonheur de ceux qui y ont recours. »

Ainsi les mortifications expiatoires des chrétiens n'étoient pas capables d'effrayer les Japonais. Ceux-ci croyoient le diable auteur du mal, et les autres instigateurs. L'éternité des peines, prêchée par les missionnaires, n'étoit pas, dans l'imagination, fort différente de la longue durée de celles qu'annonçoient les bonzes. D'ailleurs le purgatoire les rapprochoit. « Enfin ressemblance frappante entre les rites ca-
» tholiques et japonais, images, luminaires, encens,
» religieux et religieuses, célibat, chapelets, proces-
» sions, prières pour les morts, confessions, et plu-
» sieurs autres choses que les uns et les autres pra-
» tiquent également. » Tout cela étoit un grand acheminement à l'établissement de la religion chrétienne. Les jésuites ne doutoient pas qu'ils n'y parvinssent bientôt, lorsque, par un revers subit, que l'on croit l'ouvrage de la jalousie des bonzes, le christianisme fut proscrit, persécuté; et on doit le re-

garder comme anéanti au Japon par les mesures qu'on a prises pour bannir à jamais cette religion.

Les empereurs japonais étoient autrefois en même temps monarques et souverains pontifes sous le titre de daïris. Leur personne et leur caractère étoient alors si sacrés, que les plus légères contraventions à leurs ordres étoient détestées et punies comme des crimes contre Dieu lui-même. Ils étoient en quelque façon adorés par leurs sujets, et se comportoient comme des espèces de divinités. Ils ne touchoient jamais la terre du pied. On ne permettoit pas que le soleil ou le vent donnât sur eux ; ils ne portoient jamais le même habit plus d'un jour, ne mangeoient jamais dans la même vaisselle : on ne leur coupoit les cheveux, la barbe et les ongles que pour en faire des reliques. Les titres qu'ils prenoient et qu'on leur donnoit tenoient du blasphème, et les honneurs qu'on leur rendoit approchoient de l'idolâtrie. Livrés à cet excès de luxe et de mollesse, les daïris laissoient le soin de toutes leurs affaires civiles et militaires à leur premier ministre, qui avoit le titre de *cubo*, comme général des troupes. Ordinairement ils donnoient cette charge à leur frère cadet. L'aîné étoit toujours l'héritier du trône. Un de ces cubos dépouilla le daïri de toute l'autorité civile. Depuis ce temps les daïris n'ont été et ne sont que les chefs de la religion, les arbitres des affaires ecclésiastiques, pendant que le cubo dispose avec un pouvoir absolu de tout ce qui regarde le civil et le militaire.

Le daïri vit cependant toujours dans la même splendeur que ses ancêtres. Le cubo est obligé de lui rendre une sorte d'hommage, comme s'il ne gouvernoit qu'en qualité de son lieutenant. Cet hommage consiste à aller une fois au moins en cinq ans, de Jédo, où est le siége de son empire, à Méaco, l'ancienne capitale, faire en grande pompe une visite au daïri. Là, il lui rend ses devoirs en personne, lui offre des présens magnifiques, reconnoît que c'est de sa famille qu'il tient la couronne impériale. Il est obligé d'épouser une fille du daïri, s'il en a de nubiles; on la couronne impératrice : ensuite on la donne à l'empereur, comme le sceau et la confirmation de l'autorité impériale.

Comme cette multiplicité de pouvoirs pourroit occasionner des troubles, le cubo prend des mesures efficaces afin de les prévenir. Tous les princes, soit tributaires, soit vassaux, sont obligés de résider à Jédo six mois de l'année. Leurs fils aînés sont élevés à la cour jusqu'à ce qu'il les renvoie. Leurs femmes et autres enfans accompagnent les pères pendant leurs six mois de séjour à Jédo, et on ne peut les retenir après lui. Tous les ans, ils prêtent un nouveau serment de fidélité. Retournés dans leur principauté, ils sont entourés d'espions. Afin d'empêcher le peuple de se révolter, tout le long de l'année l'empereur emploie cent mille hommes qui se succèdent dans des ateliers de grands chemins, canaux, et autres ouvrages, et il tient des garnisons nombreuses dans les villes. Les rues sont fermées la nuit. Le magistrat

répond de tout ce qui arrive; et pour une faute commise dans une seule maison, il punira tout un quartier.

Les troupes toujours sur pied consistent en cent mille hommes d'infanterie, et vingt mille chevaux supérieurement armés, exercés et disciplinés. En temps de guerre, par le contingent des princes, elle monte à trois cent soixante mille fantassins, et trente-huit mille chevaux. On apprend aux jeunes gens l'exercice dès l'enfance. Tous les ans, on leur fait faire en public preuve de leur capacité. Ils sont partagés en deux corps ou petites armées qui ont chacune leurs enseignes. Ils portent aussi à la tête les images et les statues des dieux pour les animer. On se lance d'abord des pierres, on tire des flèches, on fait des décharges de mousquet, on se mêle le sabre à la main; et il est rare que ces jeux, comme il les appellent, ne coûtent pas la vie à plusieurs d'entre eux.

Les revenus du cubo s'élèvent à des milliards, et passent toute croyance. Il lui en faut en effet de très-grands pour payer les espions, les pensionnaires, la justice, la police, et la cour peut-être la plus splendide de l'univers. Il a vingt palais sur la grande route qui conduit de Jédo à Méaco, tous superbement meublés, quoiqu'il ne les habite qu'une fois en cinq ou sept ans, lorsqu'il va rendre son hommage au daïri, sans compter une multitude d'autres répandus dans l'empire pour la chasse, la pêche et ses autres plaisirs.

Les lois sont rigoureuses, et les peines d'une sévérité qui passe les bornes de la justice. Il n'y en a

presque point d'autres que la mort, ni de différence pour le genre, plus ou moins cruel, plus ou moins ignominieux. Le plus noble est celui de se fendre soi-même le ventre au premier signal de l'empereur. Ceux qui hésitent ne font que s'exposer à faire précéder leur mort par des tourmens. La contravention aux édits de l'empereur, les malversations dans les offices de la judicature, les déprédations des finances, l'exaction, la concussion, la fausse monnoie, sont punis par la mort, non-seulement du criminel, mais de son père, de ses enfans, de ses frères, et même de tous ses parens mâles, quoiqu'ils se trouvent à des distances éloignées; on prend des mesures pour qu'ils soient exécutés dans le même jour et à la même heure. La punition du crime de lèse-majesté et de révolte s'étend à tout le quartier du criminel. Pourquoi les voisins n'ont-ils pas averti? Ils sont supposés l'avoir caché. Les mères, les filles, les sœurs des coupables ordinaires sont vendues pour être esclaves plus ou moins long-temps, selon la nature de la faute et la proximité du sang; mais, en cas de crime d'état, les femmes et les filles subissent aussi la mort.

Le viol, le rapt, l'adultère, le meurtre, le larcin avec violence, l'inceste, sont punis de mort. Les moindres délits exposent à la bastonade plus ou moins forte, à des taillades sur la tête ou sur les membres. Ainsi se corrigent les querelles, les calomnies, les injures, la fraude, le mensonge devant le magistrat. On emploie aussi le bannissement, l'exil et la déportation dans des îles désertes. Les supplices

qui ne seroient pas prévenus par la mort volontaire sont d'être mis en croix la tête en bas, dans l'eau bouillante, ou d'être taillé en pièces tout vivant par le bourreau : mais il est rare qu'on en vienne là. La religion des Japonais les rend familiers avec la mort : indifférens pour elle, ils la désirent même, et se la donnent comme un acte méritoire qui les assimile à leurs dieux et les rend dignes des récompenses de l'autre vie. Il n'y a point de pays où le suicide soit aussi commun.

Les voyageurs prétendent avoir trouvé chez les Japonais un assemblage de vertus et de vices qu'on croiroit incompatibles, si on ne savoit que les hommes sont susceptibles des plus grands contrastes. Ils ont, disent-ils, beaucoup d'esprit et de pénétration, sont modestes, patiens, honnêtes, dociles, industrieux, laborieux, exacts à leur parole, haïssant la fraude, ne profitant jamais de l'ignorance de ceux auxquels ils ont affaire, n'aimant que les plaisirs innocens; ils ne sont point avides, médisans ni fastueux; ils détestent la gourmandise, l'ivrognerie, fuient les discours obscènes, et conservent beaucoup de bienséance dans la conversation et la conduite. Ils sont en même temps ambitieux, fiers, cruels, insensibles aux misères de leurs semblables, persuadés, selon leur religion, qu'on n'est malheureux que parce qu'on est coupable. Personne n'est aussi vindicatif qu'un Japonais. S'il ne peut faire périr son ennemi, de dépit il se tue lui-même. Les femmes imitent les hommes à cet égard. La polygamie est permise, ainsi que la

fornication. Il y a des maisons publiques pour la jeunesse et les étrangers. A la guerre, les Japonais sont cruels, féroces, ne demandent ni ne donnent de quartier. Une ville prise est mise à feu et à sang. Leurs pirates, quand ils ne sont pas les plus forts, se font sauter ou couler bas.

On dit qu'ils aiment l'étude et la lecture. On n'a trouvé de sciences chez eux que la morale, quelque connoissance de leur histoire, une astronomie et une géométrie dont on peut juger par le partage qu'ils faisoient du monde entre le Japon, la Chine et Siam. Ils croyoient cependant à l'influence des astres, avoient et ont encore des universités tenues par les bonzes. L'enseignement roule sur leur religion et la morale. On les dit si bons prédicateurs, qu'ils font quelquefois fondre en larmes leur auditoire. Pour code de lois, ils se contentent du bon sens. Leurs médecins prescrivent les bains et la potion de leurs eaux minérales. Comme ils boivent ordinairement chaud, quand ils sont malades, ils boivent froid; ils font des ponctions avec des aiguilles : cette opération est une science chez eux. Ils appliquent aussi les ventouses, brûlent les parties affligées avec une mousse nommée *moxa*. Ils portent le deuil en blanc, s'asseyent pour faire honneur, aiment à avoir les dents et les ongles noirs, et ceux-ci très-longs.

Ils ont une poésie qu'on dit énergique, une musique traînante. On sait, par les ouvrages qui nous viennent d'eux, ce qu'est leur peinture. Leur langue est abondante et expressive. Les Chinois abrégent les

mots tant qu'ils peuvent ; les Japonais les allongent. Ils sont bons arithméticiens, meilleurs imprimeurs que leurs voisins, inférieurs pour l'usage de la poudre à canon, mais supérieurs dans leurs ouvrages qu'on pourroit appeler d'*ébénisterie ;* les cabinets, les boîtes, les petits meubles de toute espèce, l'application du vernis, de l'or, des couleurs, et dans la fabrication de la porcelaine, la plus estimée de toutes celles qui existent. On n'a de ces curiosités que par les Hollandais, qui se sont seuls conservé le commerce du Japon à des conditions onéreuses et humiliantes, et par les Chinois, qui ont quelque accès dans le royaume, mais accès gêné, et quelquefois interrompu. Les Japonais eux-mêmes ne peuvent rien porter. La construction de leurs vaisseaux est prescrite de manière qu'ils ne peuvent jamais s'écarter des côtes sans risquer d'être submergés.

Les édifices, temples, palais, couvens sont surmontés de tours qui vont en décroissant à la manière chinoise, ornés de banderoles, de dorures et de figures d'animaux. Les maisons particulières sont presque toutes de bois, et basses à cause des tremblemens de terre. Chacune a un réduit bâti en pierre pour mettre les choses précieuses à l'abri des incendies qui sont fréquens. Les Japonais ne savent d'autre moyen de les arrêter que d'abattre tout autour. Ils sont simples, mais très-propres dans leurs meubles et à table. Leur cuisine est bonne, souvent délicate. Ils ont une manière commode de rétrécir et d'élargir leurs appartemens par des paravens. Les habits des hommes et

des femmes sont à peu près pareils. Les hommes portent toujours le poignard. La couleur de cérémonie est la couleur noire. Les femmes vivent très-retirées, s'occupent, comme les Chinoises, de broderies, de peinture, et de l'éducation des enfans. Jamais elles ne se mêlent d'affaires. Ce seroit au moins de leur part une impolitesse d'en parler à leurs maris ; ce seroit faire croire qu'elles se défient de sa capacité. Elles ne doivent songer qu'à lui plaire et qu'à être très-fidèles, sous peine de mort.

Comme partout ailleurs, les fêtes sont bruyantes et accompagnées de musique. Les bonzes et leurs idoles en font le principal ornement. Le mariage se fait en présence du bonze au pied de quelque idole. La mariée, après son consentement, jette au feu les poupées et autres babioles qui lui servoient d'amusement. Elle n'avoit pas auparavant été aperçue de son époux; il la voit alors pour la première fois. Les parens ou connoissances, surtout les femmes, ont ménagé l'alliance, qui ne coûte rien au père de la fille; elle n'apporte aucune dot. Les pauvres enterrent leurs morts. Les riches les brûlent. Les bonzes sont aussi appelés aux funérailles. Il n'est pas rare que les favoris des grands, quelquefois au nombre de vingt, se tuent pour aller les servir dans l'autre monde. Ils se fendent le ventre sur la place, et on les jette avec le mort dans le bûcher. Ils s'engagent de longue main à ce sacrifice, qui leur vaut pendant leur vie la faveur du défunt. Les tombeaux sont hors des villes. On les décore et on les rend agréables, parce qu'on

y donne souvent des fêtes en l'honneur de ses ancêtres. Quand il y a quelque plaisir dans la famille, on ne manque pas d'aller prier les ancêtres, sur les tombeaux, de s'y trouver, et on laisse dans le repas leur place vide entre les vivans.

La nature semble s'être jouée au Japon, et avoir pris plaisir à mettre des horreurs à côté des plus belles choses. Nulle part elle n'est aussi variée. C'est dans ses convulsions qu'elle enfante ces bizarreries agréables ou effrayantes, qu'elle creuse des précipices, qu'elle engloutit des rivières, qu'elle fait sourdre des fontaines, qu'elle entr'ouvre son sein, y reçoit de hautes montagnes, et fait voir des lacs. Alors ses secrets se révèlent, elle met au jour ses richesses. L'œil curieux pénètre dans ses immenses laboratoires, dont les volcans sont les fourneaux. Comme aucun pays n'est aussi sujet aux tremblemens de terre que le Japon, aucun ne présente plus de pyrites, de marcassites, de minéraux, ou de composés de plusieurs métaux mis en fusion. On compte huit volcans dans l'empire. Ils s'éteignent et se rallument, brûlent sous la neige qui les couvre, épanchent des fontaines aussi chaudes que l'eau bouillante, et aussi froides que la glace. On remarque, entre plusieurs autres, une cataracte comparable à celle du Nil. Enfin dans les mers vaseuses du Japon naissent des perles et les coquilles les plus estimées pour le brillant de leurs couleurs.

Parmi les animaux curieux il faut mettre ceux qu'on appelle *perceurs*. Ce sont des fourmis blanches.

Elles ont le museau armé de quatre pinces, avec lesquelles elles percent en peu de temps tout ce qu'elles rencontrent, sans jamais se détourner, excepté pour les pierres et les métaux. Elles ne marchent point à découvert, mais sous des galeries voûtées qu'elles se forment. On aperçoit souvent le dégât avant de soupçonner leur présence. Le voyageur, en passant dans les bocages, est récréé par la mélodie du rossignol, mieux modulée que dans les autres pays. Une *mouche de nuit*, dorée, luisante, magnifiquement diaprée, suspendue dans les cheveux des dames, est un ornement recherché. Les autres mouches, disent les poëtes, en deviennent amoureuses. Pour se délivrer de leur importunité, sous prétexte de mettre leur tendresse à l'épreuve, elle leur ordonne malicieusement d'aller lui chercher du feu. Ne consultant que leur passion, elles volent à la première flamme, et s'y brûlent. Ainsi l'imprudence est punie. La morale de cette fable est de tous les pays.

Si l'on veut en croire les voyageurs sur la vaste étendue des villes, leur immense population, la magnificence et le nombre des palais, rien n'égale l'empire du Japon. Les chemins montent par des pentes douces jusqu'aux plus hautes montagnes. La structure des ponts, simple et hardie, satisfait l'observateur autant qu'elle l'étonne. On compte entre les travaux surprenans de cette nation jusqu'à des digues énormes établies pour resserrer les eaux des fleuves. Les premiers voyageurs, ne s'attendant pas à trouver chez des peuples dont ils ne soupçonnoient pas les

talens des ouvrages approchant des leurs, se sont laissé aller à un étonnement qui a produit l'exagération. Mais il n'y a rien d'excessif dans ce qu'on rapporte de leur adresse dans tous les arts. En ouvrages de tabletterie, ils sont et seront toujours nos maîtres. Ils pratiquent aussi la chimie, et ils y ont fait des découvertes. D'un suc épaissi, transporté par les Hollandais et les Chinois, avec une terre du Japon saturée d'ambre et de camphre, se fait le *catchu*, que nous appelons le *cachou*, qui affermit les dents et rend l'haleine douce.

La vanité des Japonais leur persuade qu'ils tirent leur origine des dieux. Ils se donnent des milliers de siècles d'antiquité. Les moins infatués croient qu'ils viennent des Chinois, ou par des rebelles chassés de la Chine, ou par de fidèles sujets qu'un usurpateur a éloignés, ou par une colonie de trois cents jeunes gens et trois cents jeunes filles qu'un médecin y a amenés, sous prétexte de faire cueillir par des mains pures des plantes propres à rendre immortel, plantes qu'un empereur de la Chine lui avoit demandées. Mais, à en juger par la figure, le teint, les opinions et d'autres indices, il paroît que la nation japonaise s'est composée des détachemens de plusieurs autres nations, même éloignées, que le commerce, la curiosité, les naufrages y auroient amenés. Cette conjecture tire quelque vraisemblance du gouvernement actuel des provinces, qui sont partagées en espèces de souverainetés, comme elles ont pu l'être, mais avec plus d'autorité sous les premiers chefs de ces peupla-

des, que la force ou des raisons politiques auront réunis sous un seul monarque de la race de *Micaddo*, les premiers dieux. Les Japonais prétendent que ces princes ont commencé à régner six cents ans avant Jésus-Christ. Depuis cette époque, ils reconnoissent, au commencement du siècle, cent quatorze empereurs de la même famille. Cette généalogie ne regarde que les daïris.

Les annales qui ont conservé le nom et la succession de ces princes peuvent être intéressantes pour les Japonais, parce qu'elles fixent les époques de plusieurs faits, événemens ou usages, dont une nation aime ordinairement à savoir les dates; mais nous n'y avons rien trouvé qui méritât attention. On en jugera par le peu que nous rapporterons ici. Ce ne fut que vingt-neuf ans avant notre ère commune que les Japonais commencèrent à s'appliquer à l'agriculture. On peut en conclure que ce n'est pas une nation si ancienne. L'an 71, une nouvelle île sortit de la mer. On y fonda un temple dédié à *Takajanomia*, le Neptune du Japon. On ne ressent jamais dans cette île de tremblemens de terre. *Bureti*, en 491, étoit un cruel tyran qui se plaisoit à tuer et à tourmenter. On ne dit pas qu'il ait été tué. En 572, *Fétatzu*, bien différent, ordonnoit que chaque mois les créatures vivantes de toute espèce fussent mises en liberté, et il exhortoit ceux de ses sujets qui n'auroient pas de bêtes à en acheter, pour satisfaire à ce pieux commandement. En 629, furent fondés les bonzes montagnards par un fameux dévot.

Les masturi, qui sont comme nos fêtes de paroisse, ont commencé en 672. Rien n'est au-dessus de la pompe et de la splendeur qu'on fait éclater alors : processions magnifiques, représentations de théâtre, danses, concerts de musique, divertissemens de toute espèce, rien n'y manque. Les villes et les provinces changent quelquefois leurs dieux tutélaires après des calamités publiques, comme famine, tremblement de terre et autres. Les lieux qui ont le plus souffert dégradent leur patron, et adoptent ceux qui ont protégé leurs adorateurs, c'est-à-dire les divinités des endroits où ces maux n'ont pas été ressentis. En 1184, l'autorité du cubo commençoit à se détacher de celle du daïri. Avant ce temps, des femmes avoient occupé le trône du Japon, et leurs règnes n'avoient pas été les moins heureux et les moins illustres. *Okimati*, en 1558, dépouilla les empereurs ecclésiastiques de toute puissance temporelle, et s'en rendit absolument indépendant.

En 1630, arriva la grande persécution contre les chrétiens, sous l'empereur *Niote*. Elle a été continuée avec la plus affreuse cruauté par trois empereurs consécutifs. Les Hollandais, pour supplanter les Portugais, et faire à leur place le commerce exclusif avec les Japonais, surprirent et envoyèrent à l'empereur une lettre des jésuites à d'autres missionnaires, dans laquelle ces religieux se flattoient de faire passer bientôt le Japon sous un autre empire. Ils entendoient l'empire de *J. C.*; mais on ne voulut point écouter cette explication. En 1685, a été éta-

bli par *Kinsen* le tribunal des recherches. Chacun est obligé de venir déclarer quelle religion il professe, de marcher et de cracher sur les images de *Jésus-Christ* et de la vierge *Marie* qu'on lui présente. Cela s'appelle faire le *Jésu ma*. Les Hollandais ne sont reçus à commercer qu'à cette condition. Ces annales des empereurs, tant ecclésiastiques que militaires, finissent en 1692.

JEDSO,

grande île ou continent au nord du Japon.

A l'extrémité septentrionale des îles du Japon, se trouve la terre de Jedso. Si l'on étoit assuré que ce pays fût un continent, on ne seroit plus embarrassé de savoir comment l'Amérique s'est peuplée. Les Tartares auroient pu y passer de plain pied, et s'entendre de proche en proche dans cet hémisphère, qui a certainement été habité plus tard que le nôtre. Il est presque prouvé que le Jedso, s'il se prolonge vers l'Amérique, en est séparé par des îles, cependant assez rapprochées les unes des autres pour faciliter la communication entre les deux continens. Le Jedso est tributaire du Japon, dont il est séparé par un bras de mer assez difficile. Les Jedsois sont forts, robustes et sauvages; ils ont le visage hérissé d'une longue barbe, et le corps velu. Ils paient leur tribut en fourrures, en plumes et en argent. Ils vivent de la chasse

et de la pêche. Leurs barques sont cousues avec de la ficelle, sans fer. Ils sont très-experts à tirer de l'arc, qui est leur arme principale. Ils ont cependant la lance et une espèce de cimeterre fort tranchant, qui n'a guère qu'une coudée de long. Ils empoisonnent leurs flèches.

Les premiers voyageurs, se confiant à des récits singuliers, ont dit que les Jedsois adorent le ciel, que leurs femmes sont communes, qu'ils boivent sans discrétion. Ceux qui en sont revenus depuis ont rectifié les premières opinions. Cette nation rend de grands honneurs au soleil et à la lune, et regarde ces astres comme les auteurs de tous les biens. Elle révère un roi invisible, à qui elle prétend qu'appartiennent les forêts, les montagnes, les mers et les rivières. Elle n'a aucun culte réglé. Celui qu'elle rend au soleil et à la lune est très-irrégulier. Les Jedsois ont plusieurs femmes : une seule porte le nom d'*épouse*. Loin qu'elles soient communes, une femme convaincue d'adultère est rasée, afin qu'on la reconnoisse pour ce qu'elle est. Le complice paie une amende. S'il est hors d'état de la payer, on lui ôte ses armes, et même on peut le dépouiller toutes les fois qu'on le rencontre, sans qu'il lui soit permis de se défendre. Il y a des cantons où l'adultère est puni de mort. Ils boivent à la vérité beaucoup de liqueurs fortes, comme il est d'usage dans les pays froids, mais sans pour cela s'enivrer. Ils ont un poisson singulier, couvert de poil, qui a quatre pieds de cochon, dont ils tirent une huile recherchée par les

Chinois et les Japonais. C'est aussi leur principal assaisonnement.

Les Jedsois sont querelleurs, vindicatifs et peu endurans. Les Japonais ont de la peine à les contenir, et sont obligés d'avoir de bonnes troupes sur leur côte. Il n'y a entre eux ni police, ni forme de gouvernement. Ils paient le tribut, voilà toute leur sujétion. Leurs enfans naissent blancs, et, en grandissant, tirent sur le jaune, puis sur le brun. Ils ont les yeux noirs, et n'ont point le nez aplati. Les femmes se conservent plus blanches que les hommes. Elles relèvent leurs cheveux, se peignent les lèvres et les sourcils, s'habillent très-modestement. Les hommes leur témoignent plus d'attachement que les insulaires de Niphon et de Bongo n'en témoignent à leurs femmes. Elles ont soin du ménage, qu'elles tiennent très-propre. On conçoit que la partie indigente des nations policées peut être plus malheureuse que ces sauvages.

Il y a dans cette partie de l'Asie beaucoup d'îles, des îles très-riches, que nous n'avons connues que par le commerce. Nous en parlerons donc en traitant de cette branche de l'industrie humaine. Ce sera un repos pour l'esprit, fatigué par la continuité de tant de révolutions sanglantes. Non que le commerce, qui paroîtroit ne devoir s'entretenir que par la confiance et les correspondances amicales, n'ait eu aussi ses atrocités ; mais du moins il a rendu au genre humain des services que les actions les plus brillantes des conquérans ne peuvent égaler. Toutes ses révolutions sont des bienfaits.

COMMERCE.

Commerce ancien; commerce des peuples modernes dans les différentes parties de l'Asie.

L'HISTOIRE du commerce est l'histoire de la cupidité individuelle et nationale. Mais c'est aussi l'histoire de la prospérité et de la décadence des empires. Le commerce donne des richesses; les richesses donnent de la puissance; la puissance fournit à un petit état les moyens de lutter contre un grand. Le commerce change la face de la terre. Il couvre la mer de vaisseaux, joint les nations que des distances immenses séparoient, civilise les peuples agrestes, aiguise l'industrie, dompte l'inertie et la paresse. Aussi actif que l'ambition, jamais il ne se prescrit de bornes; s'il ne s'accroît et ne s'étend point, il décline et dépérit. Le commerce a fait le tour du monde, par les routes qu'il a trouvées ouvertes, par d'autres qu'il s'est frayées, qu'il a abandonnées ensuite, qu'il reprendra peut-être, selon les changemens que peuvent causer sur le globe les convulsions de la nature, les intérêts des princes, et d'autres événemens favorables ou contraires. Il est donc important de connoître ces routes, les entrepôts, les facilités, les obstacles; c'est ce que nous apprendra l'histoire du commerce des Indes, tant ancien que moderne.

Le commerce de v[illegible] a toujours existé. On a

eu des besoins, on s'est aidé les uns les autres par l'échange des denrées surabondantes. L'utilité ou l'agrément de certaines choses les a fait désirer. Ceux qui se sont aperçus de ce désir ont été les chercher où elles étoient en abondance, pour y faire un gain qui leur procurât abondance et même superflu des choses nécessaires : de là le commerce lointain. On a indiqué, autant qu'il a été possible, le commerce de l'Asie avec l'Afrique, de l'Afrique avec l'Europe, celui de Carthage, de la Grèce, de la Phénicie, et de toutes ces contrées entre elles. Le commerce par caravanes a sans doute été le premier. Les Ismaélites l'ont fait très-anciennement. Ils apportoient les aromates de l'Arabie en Égypte. Il paroît que les Arabes se lassèrent d'abandonner à des facteurs le gain qu'ils pouvoient faire eux-mêmes. Leur position près du golfe Persique leur donna l'idée et la facilité d'aborder dans l'Inde, d'y transporter leurs denrées sur leurs propres vaisseaux, et d'aller chercher celles des Indiens. Les Grecs, chez lesquels affluoient ces marchandises, pour passer de leurs mains dans les autres parties de l'Europe, en ignoroient la route.

Alexandre, dont les vues étoient grandes, établit des entrepôts, entre autres la célèbre Alexandrie. C'étoit comme un de ces grands lacs qui reçoivent des rivières dont on ignore la source, et d'où elles sortent en petits ruisseaux pour fertiliser d'autres pays. Il paroît aussi que le commerce de quelques parties de l'Inde, surtout de la Chine, a coulé par le

nord, la Tartarie et la Russie, par où il cherche encore à filtrer. On a aussi conjecturé que les Chinois, et encore plutôt les Japonais, sont venus en Europe, en s'égarant dans la grande mer du Nord, ce qui a pu donner l'idée de doubler le cap de Bonne-Espérance; mais ces hasards, s'ils ont eu lieu, sont dus à des tempêtes et autres accidens de mer, et non au commerce.

Au reste, le commerce ancien a mieux marqué ses repos que sa route. On compte entre les plus fameux entrepôts Samarcande, Bassora, Alep, Bokara, Cabul, Candahar, et surtout la magnifique Palmyre. Conçoit-on que cette ville, entourée de déserts, eût acquis une splendeur qui la rendit l'étonnement de l'univers sans les ressources du commerce? C'est sans doute aussi le commerce qui a laissé des traces de son passage dans les sables arides interposés entre les villes commerçantes, telles que des bâtimens pour recevoir les voyageurs, des citernes pour les désaltérer, des monumens de luxe, comme aiguilles, obélisques, qui doivent être moins l'ouvrage des conquérans destructeurs, que des négocians intéressés à laisser des indications et des secours pour eux-mêmes, s'ils repassent par les mêmes lieux, ou pour ceux qui les suivent.

Où est la consommation, là aboutit le commerce. Tant que Rome fut maîtresse de l'univers, les marchandises de l'Inde y affluèrent par l'Égypte, sa tributaire; mais, quand *Constantin* eut divisé l'empire de cette reine du monde, le commerce changea la

direction de son cours ; et sans négliger l'Égypte, dont les empereurs grecs restèrent en possession, il approvisionna Constantinople par la Perse. Le dépôt s'en fit dans Caffa, le meilleur port de la Crimée sur la mer Noire. Les villes d'Italie qui trouvoient auparavant à Rome les épiceries, les riches étoffes, les bois précieux, les pierreries, dont elles fournissoient le reste de l'Europe, allèrent chercher ces richesses indiennes au dépôt de la mer Noire. Ainsi les Génois s'introduisirent à Caffa sous la protection des empereurs grecs, et de protégés devinrent maîtres. Les Vénitiens suivirent la voie de l'Égypte et d'Alexandrie, et reçurent les précieuses productions des Indes des mahométans, qui avoient déjà répandu leur religion dans les contrées fertiles de l'Indus et du Gange jusque sur les côtes et les îles à épiceries, et s'en étoient fait un appui pour leur commerce. Plusieurs villes d'Italie, comme Florence, Pise et beaucoup d'autres, joignirent des fonds à ceux des Vénitiens et des Génois, et participèrent à leurs profits, qui devinrent la source de leur opulence. Elles colportèrent ces marchandisses en Allemagne, où leurs facteurs arrivèrent dans des lieux et à des temps réglés, ce qui a été l'origine des grandes foires; comme celle de Francfort, l'entrepôt des îles anséatiques. Elles ont ensuite fourni tout le Nord, et par la Flandre qu'elles avoisinent elles firent pénétrer les épiceries dans la France et l'Espagne.

Il s'en faut que le goût pour ces épiceries fût d'abord aussi universel qu'il l'est devenu. *Pline* s'éton-

noit qu'elles fussent recherchées. « Car, disoit-il, il » y a des choses qui sont agréables à la vue, à l'o- » dorat et au goût; mais le poivre n'a rien qui puisse » plaire à aucun des sens. » On pourroit faire la même réflexion sur des choses qui deviennent la passion des nations entières, comme le tabac. Le dégoût de *Pline* ne fut pas contagieux. Il paroît au contraire que c'est par les gouverneurs romains que l'usage des épices s'est répandu jusqu'aux extrémités de l'empire, avec l'estime et la recherche des autres précieuses marchandises de l'Inde; mais on se contentoit de jouir en Europe sans songer à chercher la source de ce plaisir. Les croisades en éveillèrent le désir, et des circonstances favorables procurèrent pour l'utilité du commerce des connoissances qu'on ne cherchoit que par politique et pour le succès des armes.

Il étoit naturel que les croisés armés contre les mahométans cherchassent les moyens d'affoiblir par quelque diversion puissante les forces de l'ennemi qu'ils attaquoient. Instruits des exploits de *Gengis-Kan*, destructeur de l'empire que les sectateurs de *Mahomet* s'étoient formé dans la Perse et la Chaldée, les princes européens lui envoyèrent des ambassadeurs chargés de l'exciter à continuer une diversion qui leur étoit si avantageuse. Ces ambassadeurs parcoururent la Tartarie pour arriver à la cour de ce grand monarque, et eurent par là occasion de prendre des instructions sur les Indes, que *Gengis-Kan* avoit conquises. Les voyageurs, enhardis par

ces essais, continuèrent les découvertes. Leurs relations inspirèrent le désir de mieux connoître un pays d'où venoient des productions si utiles, des ouvrages si agréables, un pays dont on débitoit des merveilles capables, même dénuées de toute espérance de bénéfice, de piquer seules la curiosité; mais un habile monarque sut tourner à l'utilité de ses peuples ce qui n'auroit été pour d'autres que la matière d'une oisive spéculation.

[1417.] Au commencement du quinzième siècle, régnoit en Portugal *Jean I*er. Son courage et sa bonne conduite l'avoient mis sur le trône, quoiqu'il ne fût que fils naturel de son prédécesseur. En prenant la couronne, il s'étoit engagé à soutenir en même temps une guerre civile et étrangère : il s'en tira heureusement. Alors il songea à employer les hommes courageux et entreprenans que les temps de crise produisent, et à les empêcher par une grande occupation de troubler la tranquillité rétablie dans ses états. Ce prince avoit cinq fils, auxquels il fit donner une excellente éducation. Don *Henri*, le second, montra de bonne heure du goût pour les voyages, et son père lui vit avec plaisir acquérir les connoissances mathématiques et géographiques propres à diriger ces sortes d'entreprises. Elles commencèrent sous *Jean I*er, qui n'eut cependant pas la satisfaction de voir étendre les découvertes. Sous lui elles se bornèrent à l'île de Madère, où un Anglais, fuyant avec sa maîtresse la persécution de ses parens, avoit déjà été cacher ses

amours. On trouva un monument qui attestoit le séjour de ce couple heureux dans cette solitude.

Don *Henri*, après la mort de don *Jean*, se mit à la tête de ces entreprises, que son père lui avoit pour ainsi dire léguées. Il s'empara des îles Canaries, qu'un François, nommé *Jean* de *Béthencourt*, lui céda. Le roi, rétabli par son neveu, lui en accorda la propriété. Selon le préjugé qui donnoit au pape la dispensation des couronnes, le Portugal se fit concéder par un diplôme du souverain pontife *Martin V* toutes les terres qui se découvriroient jusqu'aux Indes exclusivement. En 1486, *Barthélemy Dias*, découvrit le *cap des Tourmentes*, nommé ainsi parce qu'il y essuya des tempêtes affreuses; mais le roi *Alphonse*, persuadé que ce cap lui indiquoit l'extrémité de l'Afrique, et que, l'ayant une fois doublé, on auroit une mer libre jusqu'aux Indes, l'appela le *cap de Bonne-Espérance*. Pour lors les découvertes prirent le caractère d'une utilité plus générale, et devinrent une affaire d'état.

Ainsi les envisagea *Jean II*, surnommé *le roi parfait*, qui succéda au roi *Alphonse*. Il équipa, en 1497, une petite escadre, dont il confia le commandement à *Vasco de Gama*, et la fit suivre d'une seconde beaucoup plus forte, chargée de troupes réglées, commandées par *Alvarès de Cabral*. Il avoit ordre de seconder les efforts de *Vasco*. Celui-ci réussit dans cette hardie entreprise, et revint chargé de richesses, qui jetèrent une grande émulation dans

la nation ; mais les Portugais éprouvèrent dans leurs conquêtes des obstacles de la part des mahométans, qui, à la veille de se voir enlever le commerce des Indes par les Européens, se réunissoient contre ces navigateurs incommodes. *François d'Albuquerque*, dont le nom est devenu si fameux dans l'histoire commerçante de l'Inde, fut chargé d'attaquer cette ligue formidable. Il est regardé comme le fondateur de la domination portugaise dans l'Inde, parce que le premier il y bâtit une forteresse accompagnée d'une chapelle. Ainsi, disent les Portugais, il prit possession temporelle et spirituelle : cependant il y avoit déjà un vice-roi, nommé *François d'Almeida*, dont la valeur et la prudence avoient répandu sur toute la côte la terreur des armes portugaises. Deux grands mérites s'accordent rarement dans le même lieu, si même ils ne se nuisent pas : il fallut rappeler le vice-roi. L'autorité fut déférée à *Albuquerque*, sous le titre de commandant général. Il commença pour lors les opérations dont le plan avoit été concerté dans le conseil du roi don *Emmanuel*, qui se trouva, par une espèce de phénomène rare entre les princes, aussi habile que son père et son grand-père, et aussi propre qu'eux-mêmes à suivre les projets commencés. C'est cette persévérance qui d'un petit royaume comme le Portugal a fait une grande puissance.

On convient généralement que cette prépondérance est due principalement aux talens supérieurs de *François d'Albuquerque*. Il avoit toutes les qualités né-

cessaires au chef d'une entreprise éloignée. Avec peu de soldats, il fit de grands exploits, prit Malaca, Calicut, Ormus, places importantes au commerce des mahométans, et s'établit à Goa, qui est encore le siége de l'empire des Portugais dans l'Inde. *Albuquerque* dut ses succès autant pour le moins à sa capacité dans les affaires et à sa politique qu'aux armées et aux flottes qu'il commandoit. Attaché à l'ancienne simplicité de son pays, il ne se laissa corrompre ni par l'autorité ni par les richesses dont il étoit en possession. Connoissant le génie indien, dans les occasions d'éclat, il affectoit une magnificence extraordinaire; mais, au milieu de cette splendeur, il ne se relâchoit en rien de ses premières habitudes, et vivoit aussi frugalement qu'aucun particulier. Ce qui devoit revenir à la couronne, il l'exigeoit strictement; mais, pour sa fortune particulière, il n'y songeoit seulement pas, et se bornoit à ses appointemens.

Les officiers d'*Albuquerque* étoient tous ses amis. Il prenoit autant de soin de les former que le père le plus tendre en prend de l'éducation de ses enfans. Il étoit circonspect dans les punitions, et prompt à récompenser. A table, il ne parloit que des belles actions de ses officiers, et gardoit le silence sur les siennes. Il ne redoutoit rien tant que la flatterie. On remarque, comme un trait singulier de son caractère, que jamais il n'avança aucun de ceux qui tentèrent de s'insinuer dans ses bonnes grâces par l'adulation. Aussi, pendant son administration, les flatteurs,

gens faux et lâches, furent toujours exclus des places. Avec tant de belles qualités, ce héros n'étoit pas exempt de défauts; il avoit une ambition démesurée, un désir immodéré d'étendre la domination portugaise, et s'embarrassoit peu de la justice des moyens. Dans la vie privée, *Albuquerque* étoit de la plus rigide probité; mais la vérité refuse le même éloge à l'homme public.

Il eut, dit-on, deux grands projets : l'un d'un homme d'état, s'il avoit été praticable, l'autre d'un brigand. S'imaginant que tôt ou tard les Vénitiens pourroient faire reprendre au commerce des Indes son cours par Alexandrie, et voyant même que dans cette intention ils aidoient les Turcs et les barbares contre les Portugais, *Albuquerque* insinua à l'empereur d'Éthiopie, afin de se mettre en sûreté contre ces dangereux voisins, de détourner le cours du Nil, en ouvrant à ce fleuve un passage pour le jeter dans la mer d'Arabie, avant qu'il entrât dans l'Égypte. Par là il seroit devenu impossible de transporter les marchandises des Indes de la mer Rouge à Alexandrie, et les Portugais, maîtres des passages par l'Océan, auroient possédé exclusivement ce commerce. Le second projet étoit de faire passer d'Ormus en Arabie, qui n'en est qu'à soixante-dix lieues, trois cents chevaux, qui lui paroissoient suffisans pour aller piller le tombeau de *Mahomet* à la Mecque. Outre les richesses immenses qu'auroit produites cette entreprise, *Albuquerque* y trouvoit encore l'avantage de couper, par la cessation du pélerinage, la

branche du commerce des Indes qui se fait par l'Arabie, et d'en enrichir la nation portugaise.

On remarquera que *François d'Albuquerque* mourut disgracié. Son inflexible équité lui attira un grand nombre d'ennemis. Ils tâchèrent de persuader au roi que son général pensoit plus à ses intérêts qu'à ceux de son maître. Malheureusement, craignant qu'on ne veillât pas à la conservation de Goa avec l'attention que l'importance de la place exigeoit, il la demanda à titre de duché. Cette demande fit tout ce que ses ennemis auroient pu faire : elle donna de l'ombrage au roi, et lui inspira la résolution de mettre le gouvernement en d'autres mains. *Albuquerque* étoit malade quand il apprit qu'on envoyoit son ennemi pour le remplacer. « Quoi ! s'écria-t-il, *Suarès*, gou-
» verneur des Indes ! *Vasconcellos* et *Diego Pereira*,
» que j'ai fait passser en Portugal comme criminels,
» renvoyés avec honneur ! J'encours la haine des
» hommes pour l'amour du roi, et la disgrâce du roi
» pour l'amour des hommes ! Au tombeau, malheu-
» reux vieillard ! il est temps. Au tombeau. » Il mourut âgé de soixante-trois ans, dans le centre de ses triomphes, généralement estimé ; mais exemple trop souvent répété de l'ingratitude des princes.

Le commerce est une libre communication des choses nécessaires, utiles et agréables ; mais la cupidité persuade aux nations comme aux particuliers que, pour assurer cette liberté, il leur est permis d'user de violence, et de contraindre ceux qui se refusent d'échanger leur superflu. Par cette raison, *Albu-*

querque se crut autorisé à bâtir des forteresses chez les peuples dont les Portugais convoitoient les trésors. Il le fit afin, disoit-il, de mettre ses compatriotes à l'abri des vexations qu'ils pourroient éprouver de la part ou des naturels du pays, ou des mahométans qui avoient leur confiance, et qui ne se laisseroient pas enlever sans récrimination un gain auquel ils étoient accoutumés. Mais quel droit a-t-on de punir des injustices quand on va les exciter? Les Portugais ne demandèrent d'abord qu'une loge, un comptoir, un magasin, pour mettre leurs marchandises à l'abri des injures de l'air; ils s'emparèrent ensuite des villes, après cela des provinces et des royaumes. Ces usurpations, commencées par *Almeida* et *Albuquerque*, furent continuées par leurs successeurs.

En moins de cinquante ans, les Portugais fondèrent un empire étonnant. D'un côté, il s'étendoit jusqu'aux extrémités des côtes de Perse. Ils étoient comme les maîtres de la totalité du golfe Persique. De petits princes arabes leur payoient tribut. D'autres étoient alliés avec eux. Tous les respectoient et les redoutoient. De l'autre côté de l'Arabie ils avoient des liaisons avec l'empereur d'Éthiopie, auprès duquel ils jouissoient d'un grand crédit. Le long de la côte des Indes et des frontières de Perse, ils tenoient presque tous les ports, possédoient toute la côte de Malabar, celle de Coromandel, celle de Bengale, la ville et presqu'île de Malaca, la grande île de Ceylan: celles de la Sonde leur payoient tribut. Les Moluques étoient entièrement sous leur obéissance;

enfin ils avoient un établissement à la Chine, et liberté de commerce au Japon.

Jamais cet empire ne fut plus florissant que sous le vice-roi don *Constantin de Bragance*. L'autorité de celui qui occupoit ce poste étoit illimitée pour le militaire. Son tribunal décidoit en dernier ressort et sans appel dans les affaires civiles; mais il ne pouvoit, sans l'approbation du roi, faire mourir un gentilhomme portugais : or tous ceux qui sont au service du roi sont estimés tels. Il n'y avoit d'autre contre-poids à ce grand pouvoir que sa durée, bornée à trois ans. De riches appointemens le mettoient en état de vivre avec magnificence; ce qui étoit d'autant plus nécessaire, qu'il commandoit à plusieurs rois, ou tributaires ou vassaux. Les Portugais avoient des factoreries dans les ports de ces princes, mettoient le prix à leur gré aux productions et aux manufactures, et prétendoient avoir le droit de préférence. De sorte que les mahométans, et même les Indiens naturels, se trouvoient absolument exclus du commerce. Les Portugais, par ces moyens, tiroient des richesses immenses en or, en pierres précieuses, en épiceries, en aromates, en bois rares, en drogues, en étoffes, que leurs flottes alloient chercher sur les côtes de Malabar et de Coromandel, dans le golfe de Bengale, dans les royaumes de Camboye, de Décan, de Malaca, de Patan, de Siam, sur les îles de Ceylan, de Sumatra, de Java, de Bornéo, dans les Moluques, à la Chine et au Japon. Ces richesses passoient en Portugal, où toute les nations de l'Eu-

rope venoient les chercher au prix que les Portugais vouloient y mettre.

On ne doit donc pas être surpris qu'un si petit royaume ait pu équiper de prodigieuses flottes, et envoyer tant de monde dans ces contrées éloignées. Le désir de partager leurs richesses et leur prospérité attiroit continuellement des étrangers chez eux, tant en Europe que dans les Indes. Ce commerce étoit beaucoup plus avantageux qu'il ne l'a été depuis, parce que les Portugais, étant sans concurrens, ne se trouvoient pas contredits dans le taux qu'ils mettoient aux marchandises, qui étoient toutes des productions du pays. D'un côté ils les déprécioient, de l'autre ils faisoient exorbitamment valoir les denrées européennes, dont ils étoient seuls distributeurs. Ainsi s'accumulèrent des fortunes énormes, qui, parvenues au dernier période chez les particuliers, et dans le corps de la nation, déclinèrent rapidement, tant par le vice corrupteur inhérent aux richesses outrées que par des causes étrangères.

Après l'espèce d'enthousiasme de gloire et de fortune qui avoit guidé les premiers aventuriers portugais vers les contrées opulentes, quand leur puissance fut bien assurée, il ne resta plus guère à ceux qui les suivirent que le désir de s'enrichir. Ces vues sordides amenèrent la corruption des mœurs, suite des richesses immenses, du pouvoir absolu et d'un luxe excessif. On vit disparoître la piété sincère, le courage généreux, l'infatigable industrie, qui avoient fait regarder les premiers conquérans comme au-des-

sus de l'humanité. Leurs successeurs devinrent indolens et paresseux, débauchés et lâches. La discorde se mit entre ceux qui gouvernoient. Par des inconvéniens auxquels la mère-patrie ne pouvoit pas remédier promptement de si loin, il se trouva plusieurs vice-rois à la fois. Ils se disputèrent l'autorité. De là naquirent l'indépendance des chefs, l'insubordination des peuples, et l'indiscipline des troupes. Le malheur survenu au Portugal, qui, par l'imprudence et la fin tragique de son roi don *Sébastien*, tomba sous le sceptre espagnol, porta un coup mortel à l'importante colonie de l'Inde. Elle se trouva enveloppée dans la guerre que l'Espagne soutenoit en Europe, et elle s'y trouva exposée dans le temps que les Portugais s'étoient attiré la haine des Indiens, par leur caractère impérieux, la dureté de leur gouvernement, leur opiniâtreté à vouloir chasser du pays les Arabes, les Métis et les Noirs, leurs seuls concurrens dans le commmerce.

Jusqu'alors opprimés et hors d'état de résister aux grandes forces qui arrivoient annuellement de Lisbonne, ces mahométans ne soutenoient qu'avec peine un commerce précaire. Ils se relevèrent avec ardeur de cet assujettissement, lorsqu'ils purent se flatter d'être soutenus par les Hollandais, avec lesquels ils firent cause commune contre les Portugais. Endurcis à la fatigue et bien unis, ayant tout à espérer et rien à perdre, ces industrieux Hollandais eurent à combattre contre une nation divisée dans ses conseils, dépravée dans ses mœurs, détestée de ses

sujets et de ses voisins; de sorte qu'ils trouvèrent bientôt moyen de s'établir dans quelques îles éloignées. De là, aidés des nouvelles recrues qui leur venoient des Pays-Bas, ils supplantèrent les Portugais, les dépouillèrent de leurs domaines, par leurs intrigues, en moins de temps que ceux-là ne les avoient acquis par la force des armes.

Les Portugais avoient cinq points d'appui principaux de leur commerce, qui répondoient à Goa, la capitale, Mozambique, Ormus, Mascate, Ceylan et Malaca.

L'île de Mozambique, quoique située sur la côte d'Afrique, se place dans l'Inde, relativement au commerce. Elle est à une demi-lieue du continent; sa baie forme un bon port; elle a une excellente forteresse. Ses habitans sont de toutes nations et de toutes religions, au nombre peut-être de trois ou quatre mille âmes. Le terrain est fort stérile, et toutes les commodités de la vie se tirent du continent, ainsi que les richesses, or des mines, or en poudre, argent, ébène, ivoire, les meilleurs esclaves de la côte, bestiaux, ciseaux, vin de palme, fruits, racines, pour lesquels on donne en retour les vins d'Espagne et des Canaries, huiles, soies, coton, toiles, corail, des coquilles qui servent de monnoies, et quincailleries de toute espèce. C'est le gouvernement qui produit les richesses les plus abondantes et les plus promptes; mais il faut essuyer l'incommodité des chaleurs extrêmes, et courir les risques de l'insalubrité de l'air.

Ormus est située à l'entrée du golfe Persique :

c'est un roc de sel sans eau douce. Il a deux ports d'une médiocre bonté; mais la baie est sûre. Sa situation l'a rendu long-temps la plus célèbre échelle de l'Orient. Elle est un exemple frappant de ce que peut le commerce, puisque, avec ce seul roc, et très-peu de terres, vis-à-vis dans le continent, les rois d'Ormus étoient des monarques dont les plus puissans recherchoient l'alliance. Dans ses ports abondoient les vaisseaux de toutes les parties des Indes, des côtes d'Afrique, de l'Égypte et de l'Arabie. Les richesses qu'ils apportoient s'envoyoient en grande partie à Bassora, et de là par caravanes à Alep, ou par mer à Suès, ensuite par terre ou par le Nil à Alexandrie, où les Vénitiens les alloient chercher. C'étoit la source principale de leur commerce.

On peut juger ce qu'étoit celui d'Ormus, par la description de cette petite île, pendant les deux saisons de l'abord des nations, en janvier et février, septembre et octobre, lorsque la puissance des Portugais brilloit de toute sa splendeur. Alors Ormus étoit la merveille du monde. On voyoit un mouvement continuel de gens occupés, dont quelques-uns venoient pour ainsi dire du bout du monde recueillir les fruits du trafic. Tout offroit le spectacle du plaisir et de la joie. La poussière salée des rues étoit cachée par des nattes propres et de riches tapis. On étoit défendu des rayons du midi par des toiles qui s'avançoient du haut des maisons. Les appartemens sur les rues étoient ornés de cabinets des Indes, de piles de la plus belle porcelaine, entremêlées d'arbrisseaux

et de plantes de senteur, dans des vases dorés, ornés de différentes figures. On trouvoit à tous les coins des rues des chameaux chargés d'eau. On prodiguoit les plus délicieux vins de Perse, les parfums les plus exquis, et tout ce que l'Orient fournit de plus délicat.

Tant que la saison duroit, ce qui alloit ordinairement à six semaines par chacune, on étoit témoin de scènes variées. L'artifice et la gravité dominoient à la bourse. Un air de politesse officieuse brilloit dans les boutiques. Les officiers portugais, civils et militaires, se distinguoient par une démarche et une contenance hautaine et fière. On voyoit briller un air d'admiration et de contentement dans les yeux des spectateurs, de transports de joie dans les places publiques. C'étoit là que les danseurs de corde, les baladins, les charlatans, les diseurs de bonne aventure et leurs pareils faisoient valoir leurs talens pour amuser et tromper. Les caravanes d'Alep pour Bassora, composées de trois et quatre mille chameaux, et de cinq ou six mille personnes, apportoient deux fois par an les marchandises européennes à Ormus. Celles qui traversoient la Perse, non moins richement chargées, se rendoient aussi à Ormus, où le commerce réglé avec Malaca apportoit toutes les richesses de l'Inde. Les Portugais percevoient des droits sur toutes les marchandises, sur tous les comestibles, et se réservoient à eux seuls quelques branches de commerce, comme celui des perles et des chevaux. Ils se sont laissé enlever ce port im-

portant par les Persans aidés des Anglais. Depuis que l'île est tombée entre les mains des premiers, le commerce a été transporté à Bender-Abassi, mais non entre les mains des Portugais. Ormus s'est dépeuplée. Les Hollandais, sous prétexte d'y prendre du lest, ont emporté jusqu'aux matériaux des maisons. Elle est à présent déserte, et à peine y reste-t-il quelques ruines qui indiquent que là étoit autrefois le grand magasin de l'Orient.

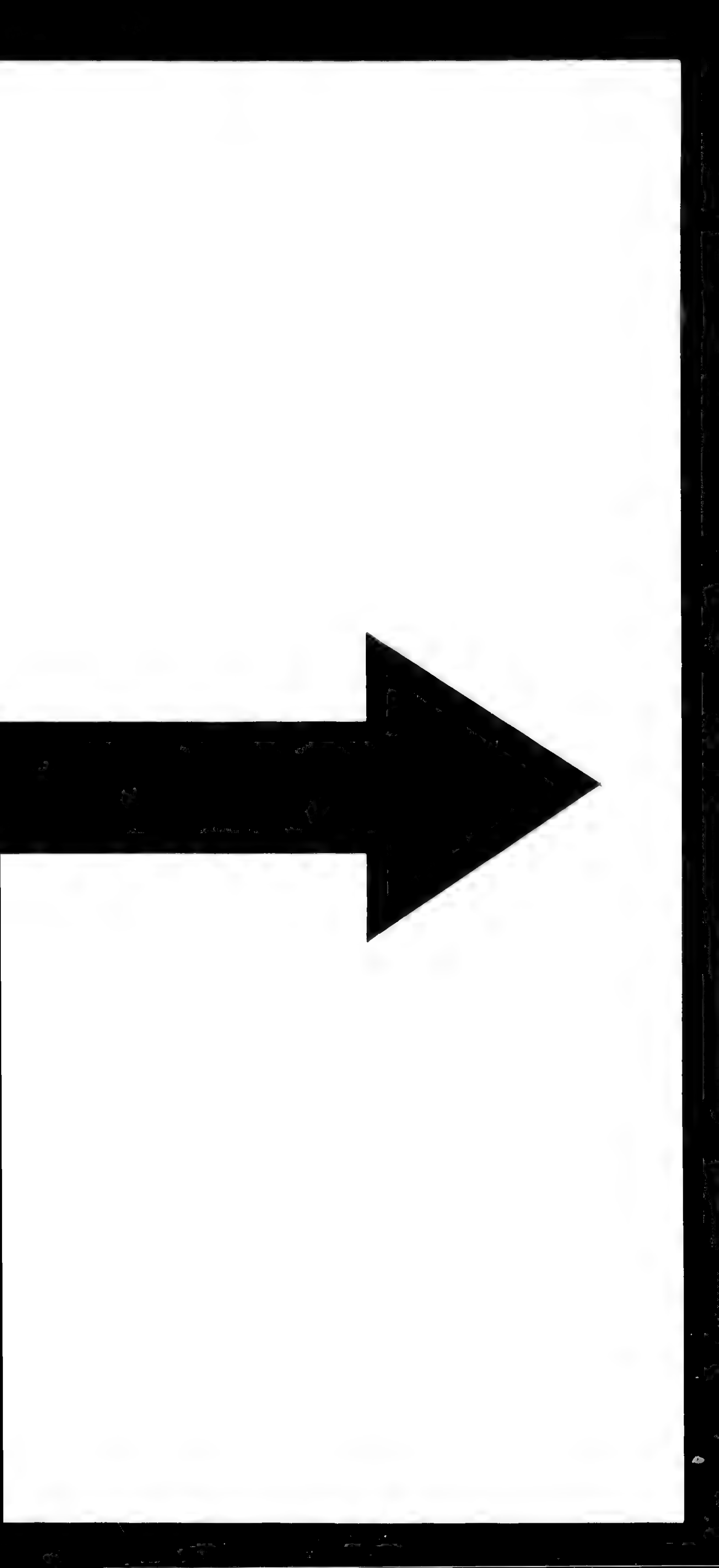
On voit suffisamment, par ce qui vient d'être dit de Mozambique et d'Ormus, en quoi consiste principalement le commerce des Indes, ses objets, ses avantages, et la manière de le faire. Nous ne citerons actuellement que ce qui nous paroîtra le plus remarquable dans les possessions des Portugais, tant celles qu'ils conservent, que celles qui leur ont échappé. Mascate est du nombre de ces dernières; située sur une petite baie de l'Arabie heureuse, munie d'un bon port et de défenses naturelles, secondées par celles de l'art. C'est, dit-on, un paradis terrestre habité par des anges : paradis terrestre, en ce que les vallées qui entourent la ville sont fleuries et fertiles, qu'elles produisent tous nos fruits jusqu'au raisin, et ceux de l'Inde; qu'elles nourrissent des bestiaux, dont, ainsi que des productions de la terre, il se fait un commerce considérable : habité par des anges, en ce que ces sages mahométans ont épuré la morale de l'Alcoran. Ils s'abstiennent non-seulement du vin et des liqueurs fortes, mais encore du thé et du café, comme de boissons plus sensuelles qu'utiles.

Aussi sobres et tempérans pour le manger que pour les autres articles, ils n'ont point de loi contre la débauche, parce qu'ils ne la connoissent pas; point de vols, la justice s'exerce sans rigueur. Ils sont très-charitables, d'une charité douce et sereine. Le commerce se fait seulement de jour. Il n'est pas permis d'en faire, ni à aucune chaloupe d'aborder, après le coucher du soleil. Un p[illegible]rabe gouverne la ville et le pays, que la fier[illegible]uteur et l'injustice des Portugais à l'égard des [illegible]ommerçans, leur ont fait perdre.

En général, sur la côte de Malabar, jusqu'au-delà du cap Comorin, que les Portugais ont possédé autrefois presque seuls, ils sont actuellement entremêlés avec les Anglais, les Hollandais, les Français, et les petits souverains du pays, qui ont repris successivement une grande partie de leurs anciennes possessions. Diu, ville encore considérable, sur une péninsule agréable, est le marché du Guzarate. Les vaisseaux y sont attirés par les vivres et les rafraîchissemens que les Portugais ont soin d'entretenir à bon compte. Daman a résisté à *Aureng-Zeb*. Son commerce est écrasé par celui des Anglais de Bombay, qui se sont fait céder par les Portugais ce dernier port, le meilleur de la côte. Chaul reste au Portugais. Onor leur est échappé. Les naturels du pays la tiennent, ainsi que Cananor, Calicut, Cranganor et Coulan, toutes places très-importantes pour le commerce du poivre. Les Hollandais les ont fait restituer



[redacted]



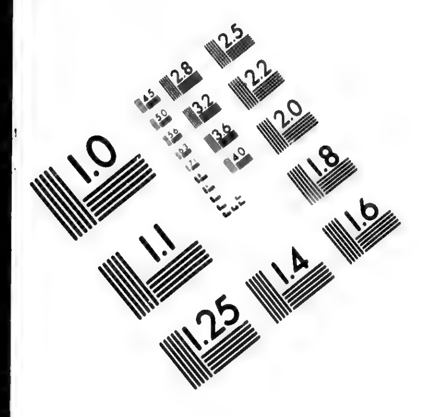
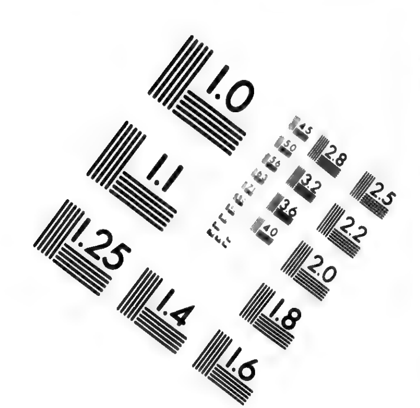
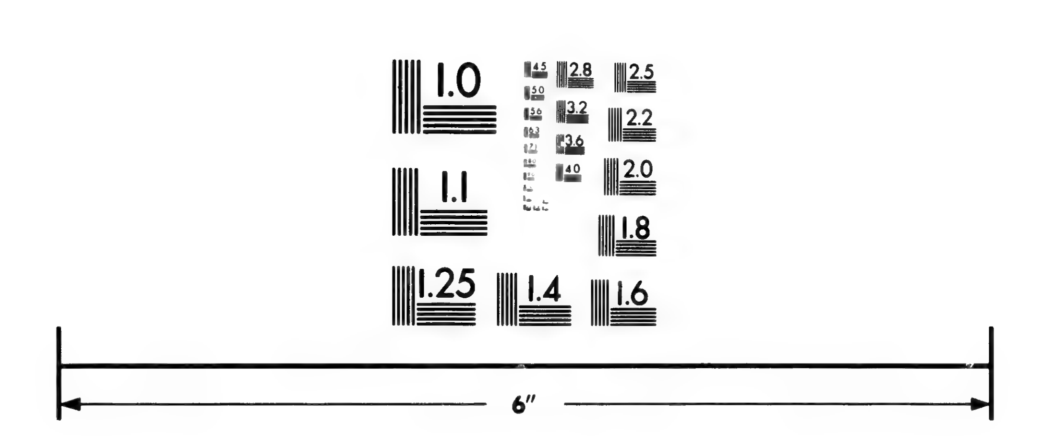
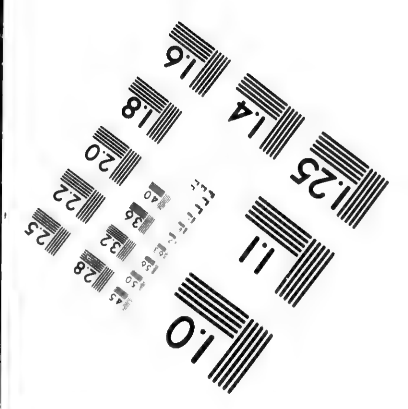
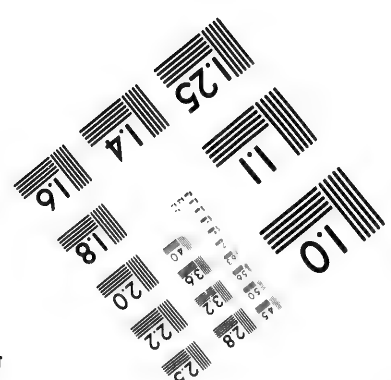
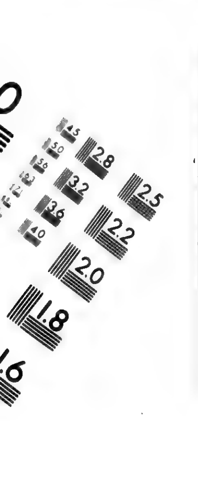



IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.6


1.1
1.0

par les Portugais aux gens du pays, en s'accommodant eux-mêmes de quelques-unes.

Les îles Maldives sont méprisées par les écrivains portugais, comme étant d'un rapport peu utile, et peuplées d'habitans misérables et barbares. Au contraire, le roi de ces îles, dont on ignore le nombre, s'intitule *le sultan de treize provinces et de douze mille îles*. Il ne faut croire ni les uns ni les autres. Ces îles ne sont pas aussi importantes que leur souverain se le persuade, ni aussi peu estimables que les Portugais voudroient le faire croire. Ils demandèrent la permission de faire bâtir un fort dans Malé, la capitale. Elle leur fut gracieusement accordée. Ils ne se virent pas plus tôt protégés par un mauvais fossé et un rempart de bois et de terre, au nombre seulement de dix-sept, qu'ils firent les maîtres. Les habitans les tuèrent tous, et ne voulurent point en recevoir depuis. Ils ont aussi perdu la protection de la pêcherie des perles qui est près des Maldives; protection très-utile, que les Hollandais leur ont enlevée en les privant d'une possession bien plus importante, savoir, l'île de Ceylan. Tous les noms qu'on lui donne sont des noms d'éloge : *terre sainte, terre fertile, terre de délices*. C'est une des plus grandes îles du monde, et des plus riches. Elle donne du poivre-long, du coton fin, de l'ivoire, de la soie, du tabac, de l'ébène, du musc, du cristal, du salpêtre, du plomb, du fer, de l'acier, du cuivre, des pierres précieuses, des éléphans, et, ce qui l'emporte sur tout le reste, la cannelle.

De Ceylan, il étoit naturel que les Portugais longeassent la côte de Coromandel, qu'ils avoient sous les yeux : mais ils n'y prirent que des points d'appui, Négapatan, dont les Hollandais se sont emparés, et St.-Thomé ou Méliapour, qui appartient actuellement aux Maures. De là, en traversant le golfe, ils se portèrent au Pégu, où ils perdirent leur crédit, par la lubrique imprudence d'un de leurs généraux, qui se faisoit amener les plus belles femmes. D'autres fautes politiques et mercantiles réduisirent aussi infiniment le commerce qu'ils faisoient à Siam. Tous leurs désastres se suivirent rapidement et s'accumulèrent aussitôt qu'ils se furent laissé priver de la ville de Malaca, bâtie sur la pointe d'une presqu'île, dans la situation la plus avantageuse pour s'assurer des îles de la Sonde, qui sont devenues le domaine des Hollandais.

En suivant les Portugais dans ces îles de la Sonde et des Moluques, on trouvera les mêmes succès et les mêmes revers. A Sumatra, ils ne purent bâtir de forteresse; il leur fallut se contenter d'être admis à la liberté de commercer. Les pirates de Java ne s'effrayèrent point des grandes caraques portugaises; ils defendirent leurs côtes; mais leurs rois, petits princes peu d'accord, ne purent éviter de se soumettre à un léger tribut. A Bornéo, on traita, et les deux parties trouvèrent mieux leur compte à un arrangement qu'à faire la guerre. Les naturels de cette île ont abandonné les côtes aux Maures, et se sont retirés au milieu des terres, où ils conservent leurs anciennes

mœurs et leur religion. Ils n'adorent point les idoles; leurs offrandes, qui consistent en parfums, sont adressées à Dieu seul, qui récompense les bons dans le ciel, et châtie les méchans dans l'enfer. Ils n'épousent qu'une femme : l'infidélité est également punie de mort dans les deux sexes. Leurs peuplades vivent entre elles dans une grande union. Les Macassars ou habitans des îles Celèbes, sont devenus mahométans par hasard. Ennuyés de la religion absurde qu'ils professoient, ils envoyèrent au gouverneur de Malaca et à la reine d'Achem demander, à l'un des prêtres chrétiens, à l'autre des docteurs mahométans. Ceux-ci arrivèrent les premiers. Les missionnaires venus après eurent beau prêcher, la religion mahométane a prévalu. Les Macassars passent pour les plus vaillans et les plus intrépides des Indiens. Ils sont aussi renommés pour la parfaite connoissance des poisons; ils en ont de si violens, qu'il suffit de les sentir ou de les toucher pour en mourir sur-le-champ. Ils trempent dans ces poisor pointe des petits dards, qu'ils lancent très-juste, . une grande distance, avec des sarbacanes. Ils empoisonnent aussi leurs poignards; de sorte qu'une légère égratignure cause la mort.

Les Portugais ont aussi été s'établir aux Moluques. Les Espagnols, sous *Charles-Quint*, prétendirent que ces îles n'étoient point dans la partie accordée aux Portugais par la démarcation de *Martin V*. Les deux nations étoient prêtes à se battre pour ces possessions éloignées; mais l'empereur, embarrassé

par ses guerres d'Europe, céda son droit pour de l'argent. Les Portugais en usèrent fort cruellement; leurs historiens même conviennent qu'ils voloient les habitans sans remords, les tuoient sans miséricorde, juroient des traités qu'ils n'avoient pas dessein d'observer, empoisonnoient des rois, en assassinoient d'autres, les trompoient et les massacroient. Le clou de girofle et la noix muscade, fruits précieux de ces îles, qui auroient dû faire la prospérité des habitans, en firent le malheur, par la cupidité de ceux qui envioient la possession exclusive de ces aromates.

Les principales de ces îles sont au nombre de cinq, à la vue les unes des autres. Ternate donne beaucoup de clous de girofle. Les habitans, voyant que ces fatales richesses leur attiroient la persécution des Portugais, brûlèrent tous les girofliers, et se retirèrent dans l'intérieur; mais la cendre, en peu d'années, fertilisa tellement les terres, qu'elles en produisirent plus que jamais. Ternate a un roi qui peut mettre sur pied cent mille hommes. Celui de Tidor n'est pas moins puissant. Les autres îles, nommées Métil, Machian, Labora, produisent, comme les premières, abondance de clous de girofle. Les Portugais, pendant un siècle de possession, leur firent éprouver tant de vexations, qu'elles devinrent presque désertes. Les insulaires, quand ils reçurent les Hollandais, stipulèrent dans les traités qu'on ne les inquiéteroit pas pour cause de religion. Des Moluques, les Portugais

passèrent à la Nouvelle-Guinée, qu'on a aussi nommée *la Terre des Lapons*. On y trouve une race d'hommes dont les yeux ne peuvent supporter la lumière du soleil, et qui la nuit sont vifs et agissans. Les productions de ce pays n'étant pas capables de procurer de grandes richesses, les Portugais ne s'y sont pas beaucoup arrêtés.

Mais ils avoient ouvert un commerce bien avantageux à la Chine et au Japon, et ils le perdirent, comme les autres, par leur imprudence. Malgré l'aversion naturelle des Chinois pour les étrangers, une escadre de huit vaisseaux richement chargés, qu'*Albuquerque* envoya, fut bien reçue à Canton; mais pendant que les chefs gagnoient dans la ville les Chinois par leurs manières polies, leur justice dans le commerce, et leur désintéressement, les capitaines des vaisseaux, restés à l'embouchure de la rivière, et leurs officiers, se mirent à traiter les Chinois comme ils avoient coutume d'en agir avec les autres peuples des Indes. Ils débarquèrent des canons, prirent ce qui leur plaisoit à tel prix qu'ils jugèrent à propos, et commirent d'autres violences. Le vice-roi, à cette nouvelle, équipa promptement une flotte, environna l'escadre portugaise, et l'auroit certainement prise, sans une tempête qui sauva les Portugais. A force de supplications, long-temps après, et moyennant un service qu'ils rendirent aux Chinois, en les débarrassant d'un pirate incommode, ils obtinrent la permission de s'établir à Macao. Quoique le lieu

soit petit et peu commode, ils ont reçu ce présent avec reconnoissance, parce qu'il y a un bon port. La ville est fortifiée à l'européenne. Les Chinois, quoique le peuple le plus défiant du monde, n'ont pas conçu d'ombrage de cette fortification, parce qu'ils ont si bien pris leurs précautions, qu'ils sont absolument maîtres des Portugais, qui n'ont jamais de provisions que pour peu de jours, et sont si bien gardés, qu'ils ne peuvent jamais rien entreprendre au préjudice de l'empire.

Les Japonais se sont exemptés de ces soins en bannissant irrévocablement les Portugais. Ils leur avoient laissé une grande liberté dans le royaume. Ils alloient, venoient, parcouroient les provinces, achetoient, vendoient, sans rencontrer ni obstacles ni contradictions. On souffroit qu'ils répandissent leur religion : en peu de temps elle fit de grands progrès. Des princes japonais l'embrassèrent. Elle s'accrut au point de donner de l'ombrage. L'imprudence d'un ambassadeur de *Philippe II*, après la réunion de la couronne de Portugal à celle d'Espagne, donna du corps aux soupçons. Cet envoyé montroit avec affectation sur une carte l'étendue des états de son maître dans les Indes orientales et occidentales. « Comment votre maître, lui demanda un Japonais, » a-t-il pu acquérir de si vastes domaines à une si » grande distance de ses états héréditaires ? » L'ambassadeur répondit : « C'est en envoyant d'abord des » missionnaires pour convertir les habitans au » christianisme, et ensuite des troupes pour aider les

» nouveaux convertis à secouer le joug des princes
» infidèles. »

L'empereur crut voir ce système d'invasion s'accomplir dans la résistance que firent les chrétiens à des ordres portés contre leur religion ; ils se rassemblèrent, combattirent, furent vaincus, et ont pris la résolution d'exclure pour jamais les Portugais du pays. Deux vaisseaux, arrivés de Macao dans le port de Naganzacki, pour commercer comme à l'ordinaire, reçurent cet arrêt humiliant et ruineux. On déclara au capitaine que ces deux navires seroient les derniers de leur nation auxquels on permettroit d'entrer dans le port du Japon ; que tous ceux qui oseroient y paroître dans la suite seroient traités en ennemis, et les équipages punis de mort : jamais sentence n'a été exécutée avec plus de rigueur. Quatre seigneurs portugais, sentant pour leur nation l'importance de rétablir ce commerce, hasardèrent d'aborder au Japon sous le titre d'ambassadeurs. Eux, et tous les gens de leur équipage, au nombre de soixante-un, eurent la tête tranchée. On n'en réserva que treize pour manœuvrer un mauvais vaisseau, et aller porter à Macao la nouvelle de ce qui s'étoit passé, avec menace d'un pareil sort à tous ceux qui oseroient reparoître. Des Portugais même, qui ramenèrent des Japonais qu'ils avoient sauvés du naufrage et bien traités, n'eurent d'autre réponse sinon qu'on les remercioit, mais qu'ils eussent à n'y pas revenir. Les Hollandais, par leurs manœuvres et leurs délations, influèrent beaucoup dans ces sévères résolutions, qui

leur ont livré cette branche lucrative du commerce des Portugais : ils le font à l'exclusion de toutes les autres nations.

Tel est donc le cadavre du commerce des Portugais dans l'Inde, affoibli, exténué, consumé de marasme, comme un homme vieilli avant l'âge. Goa, la superbe Goa, unique peut-être dans le monde par l'avantage et l'agrément de sa situation, porte des marques visibles de sa décadence. Les édifices publics ont encore de la majesté; les maisons sont belles et les mieux bâties des Indes; mais elles sont beaucoup trop nombreuses pour les habitans. On y compte à peu près vingt mille âmes. Les Portugais en forment la moindre partie; les métis ensuite; après eux, les Canarins, qui sont les naturels du pays, noirs comme des Éthiopiens, mais avec des cheveux longs et des traits réguliers; une multitude d'esclaves nègres et d'autres idolâtres de différentes nations composent le reste du peuple. Les couvens occupent une grande partie de la ville. Les jésuites y avoient jusqu'à cinq maisons : ce n'étoit pas trop pour le commerce qu'on prétend qu'ils y faisoient. Au reste, ce ne sont plus les Portugais qui le font. Étant tous officiers, juges, chargés de recettes, ou dans les hautes places du clergé, ils croient indigne de leur grandeur de se mêler d'aucun soin mercantile; leurs appointemens absorbent presque tout le profit du commerce, des douanes ou autres redevances destinées au trésor royal; il passe très-peu de chose à Lisbonne. On dit que les hommes de Goa sont presque tous fiers, indolens,

jaloux, vindicatifs et misérables; les femmes, orgueilleuses et lascives, aussi habiles empoisonneuses qu'il y en ait au monde. Le clergé y vit mollement et est très-riche. L'inquisition, quoiqu'elle ait une affreuse célébrité, n'y est pas si redoutable qu'on veut le faire croire; elle ne conserve de droit que sur ceux qui professent la religion chrétienne.

Malgré cet état d'épuisement, avec de l'application et de l'activité, il ne seroit pas impossible de donner de la vie à ce corps énervé. La plupart des établissemens portugais subsistent entre leurs mains, ce qui est une grande avance pour des commerçans. Leur nom n'est pas si flétri qu'il ne soit accompagné de quelque estime. Ils ont des correspondances toutes formées; ils ne manquent pas de fonds; il ne s'agiroit que de les faire valoir eux-mêmes et de ne pas les abandonner à des mercenaires qui les trompent. Il faudroit aussi faire quelques réformes dans les mœurs, surtout les mariages mélangés, qui, dès la seconde génération, corrompent le sang portugais, et substituent une arrogante oisiveté à la fierté mâle, apanage de cette nation.

La démarcation de *Martin V*, dont on a parlé, sollicitée par les Portugais, fut regardée par eux comme un titre irréfragable qui leur assuroit la propriété exclusive des Indes, parce qu'ils s'imaginoient qu'on ne pouvoit y arriver que par la route qu'ils tenoient, et qu'ainsi ces riches contrées seroient toujours en-deçà de la ligne qui renfermoit leur propriété; mais *Ferdinand Magalhins*, connu sous le

nom de *Magellan*, s'étant trouvé à la découverte des Moluques par les Portugais, conçut qu'il pouvoit y avoir un moyen d'y arriver autrement que par le cap de Bonne-Espérance et la mer des Indes, et que pour lors ces îles opulentes, se trouvant au-delà de la ligne des Portugais, pourroient devenir le partage de quiconque y aborderoit par une nouvelle route. Ses idées ne se développèrent bien que quand, retourné en Portugal, il se vit refuser une légère augmentation de paie qu'il demandoit. Alors il passa en Espagne.

Lorsque *Ferdinand* et *Isabelle*, rois de Castille et de Léon, eurent ajouté à leurs états réunis l'Amérique découverte par *Christophe Colomb*, à l'exemple de don *Henri*, ils se procurèrent d'*Alexandre VI* une démarcation de leurs nouveaux domaines. *Magellan*, rebuté par le conseil de Portugal, se présente, sous le règne de *Charles-Quint*, au conseil d'Espagne, lui propose l'acquisition des îles aux épiceries, disant que ce ne seroit point empiéter sur les droits que la bulle de *Martin V* donnoit aux Portugais, parce que celle d'*Alexandre VI* mettoit ces îles du côté des Espagnols, en s'ouvrant une route qui y feroit arriver par la grande mer du Sud, sans toucher le cap de Bonne-Espérance, ni traverser la mer des Indes. Il étoit question de trouver cette route. *Magellan* l'indiqua par un point du globe qu'on croyoit composé de terres contiguës. Ses observations lui avoient fait juger qu'on pourroit y trouver un passage. Le conseil d'Espagne lui donna des vaisseaux

pour le tenter. *Magellan* arriva par là, comme il l'avoit promis, à des îles voisines des Moluques. Ce détroit a toujours retenu le nom de ce grand homme. Il n'eut pas d'autre récompense de son succès ; car, s'étant exposé imprudemment sur une de ces îles, il fut tué par les sauvages.

Les Portugais furent effrayés de cette découverte, qui les menaçoit de la perte du principal fondement de leur opulence. Ils réclamèrent la bulle de *Martin V*. Les Espagnols s'opposèrent à celle d'*Alexandre VI*. Les deux nations furent sur le point d'en venir à une guerre ouverte. Les Portugais, afin de la prévenir, firent à *Charles-Quint* des propositions d'argent. Ce prince, qui en étoit toujours affamé, leur laissa, malgré le conseil d'Espagne, la possession de ces îles, sans cependant renoncer au droit. Les Espagnols le firent valoir sous *Philippe II*, son fils. Ils renvoyèrent une escadre qui s'empara, par la route de *Magellan*, des îles où ce navigateur avoit abordé. Du nom du roi, on les nomma *Philippines*. Les combats pour cette possession entre les Portugais et les Espagnols cessèrent dans ces parages quand les deux monarchies n'en formèrent plus qu'une par leur réunion, après la mort du roi de Portugal, don *Sébastien*. Lorsque ces deux royaumes se sont de nouveau séparés, à l'avénement d'un *Bragance* au trône de Portugal, les Philippines ont été réunies à l'Espagne, et elles le sont encore. Ainsi on remarquera que c'est l'émission de deux bulles, regardées peut-être par ceux qui les donnoient, et par

ceux qui les recevoient comme une formalité illusoire, qui a été la cause d'une entreprise très-utile aux progrès de la navigation.

Les historiens chinois disent que leurs compatriotes ont été maîtres de ces îles. Les Japonois ont la même prétention. Mais les premiers, plus avides, ont souvent tâché de troubler les Espagnols dans leur possession. De sorte qu'avant d'y être solidement établis, ils ont eu à se défendre contre les surprises des Chinois, la jalousie des Portugais, les efforts des Maures et des Arabes ligués contre ces nouveaux hôtes; ils ont eu à se défendre contre la férocité des sauvages indigènes, et surtout contre la malveillance des Hollandais. Les choses furent poussées au point qu'on a délibéré sérieusement en Espagne si on abandonneroit les Philippines; et on les garde moins pour en profiter que pour empêcher les autres nations de s'y établir et de s'y enrichir par le commerce. Mais les Espagnols donnent pour prétexte de leur séjour dans ces possessions l'obligation de ne pas laisser replonger dans leurs erreurs les sauvages qu'ils avoient commencé à convertir.

La principale île des Philippines se nomme Luçon, et sa capitale Manille. Elle peut avoir environ quatre cents lieues de tour, et est admirablement située à soixante lieues de la Chine, et à deux cent soixante du Japon. Elle commande par sa position un archipel auquel on donne jusqu'à onze cents îles, grandes et petites. Elle a en face Malaca, Siam, Cambo, la Cochinchine, et en avant une grande et

excellente rade. Le climat, en général, est chaud et humide. Les pluies, les vents, les orages, les tonnerres, les inondations, tout arrive à temps fixe. Les jours sont toujours égaux aux nuits. La fécondité en toute sorte de productions y est prompte et prodigieuse. Les arbres portent en même temps des fleurs et des fruits. Le riz vient partout sans presque aucune culture. Les herbes croissent en toute saison. Entre les animaux, on trouve la civette, dont le musc est très-estimé. La mer jette beaucoup d'ambre sur les côtes, et la cire ne coûte que la peine d'être ramassée dans les forêts. On ne connoît pas de pays aussi abondant, et où l'on puisse vivre aussi agréablement, si l'on n'y étoit souvent effrayé par les tremblemens de terre. On marche sur l'or, on le ramasse dans les rivières; mais les Indiens ne veulent point fouiller la terre pour le chercher, depuis que les Espagnols le leur enlèvent. Cependant, comme ces maîtres impérieux en exigent pour le tribut, les sujets en tirent à peu près tous les ans quinze cents livres pesant.

Il y a plusieurs sortes d'habitans: des Maures, nommés Tagales, venus de Bornéo; des Malais, partis de Malaca; des Indiens peints, nommés Pintados, qu'on croit originaires du pays; des noirs, appelés negrillos, passionnés pour la liberté. Méchans entre eux, ceux du haut de la montagne sont ennemis de ceux du milieu, et ceux du milieu poursuivent ceux d'en bas. Tous se réunissent contre les Espagnols, qui ne leur font point de quartier; mais ils vivent paisible-

ment avec une autre nation nommée Tinghians, qu'on croit issue des Japonais, nation douce, sociable, qui ne fait jamais aucun mal aux autres, à moins qu'on n'attente à sa liberté. Enfin les Chinois y sont en grand nombre, principalement autour de Manille, quoiqu'il leur soit défendu de rester dans l'île hors des temps marqués, mais on les souffre en les traitant avec sévérité.

En général, l'île de Luçon, ou Manille, comme on l'appelle plus communément, présente un pays cultivé et policé, de belles fermes, des jardins agréables, des maisons bien bâties, quoique de bois à cause des tremblemens de terre. Manille a un archevêque, qui a trois évêques suffragans dans les autres îles. Le capitaine-général se nomme vice-roi. Il a à peu près quatre mille hommes sous ses ordres. Il préside aussi le tribunal civil. Les Indiens paient tribut par tête; ils le paient la plupart en denrées les plus communes.

Il y a dans les îles dépendantes de Luçon peu de particularités qui ne rentrent dans la description générale. La plus grande, après Luçon, est Mindanao, qui porte des cannes à sucre, et donne de la cannelle. On remarquera seulement que tout cet archipel n'appartient pas à l'Espagne. L'île de Xolo a son roi particulier. C'est la seule des Philippines où il y ait des éléphans. Xolo est le centre du commerce des Maures, et la Mecque de cet archipel; mais ces mahométans sont peu sévères. Ils ne savent de leur leur religion que ces trois articles : ne point manger

de porc, être circoncis, et entretenir plusieurs femmes. Tous s'accordent à ajouter beaucoup de foi aux augures et aux présages. Ils sont fort sobres. Au milieu des épiceries, jamais ils ne s'en servent. Leur habillement est simple. Chacun est son tailleur. Les femmes même sont peu curieuses d'ornemens. Leurs coutumes approchent pour la barbarie de celles de l'Afrique. Si le père dépense quelque argent pour le fils, ou le rachète d'esclavage, il le garde comme son esclave; le fils en fait de même à l'égard du père. Ils sont grands pirates.

Le commerce des Philippines est considérable d'île en île, plus important encore avec les Chinois, qui y apportent abondamment leurs marchandises et celles du Japon. Le commerce avec l'Amérique se fait par un vaisseau de la première grandeur, prodigieusement chargé, qui part tous les ans de Manille pour Acapulco, y verse les productions de l'Asie, et rapporte, non les productions de l'Amérique, qui figureroient peu auprès des produits industriels des Asiatiques, s'il ne s'y joignoit beaucoup de marchandises d'Europe, surtout la quincaillerie, très-nécessaire dans ces îles. La route de ce précieux vaisseau, le temps du départ, les relâches, les signaux, la police intérieure, tout est réglé avec le plus grand soin. Il n'y a point de précautions qu'on n'emploie pour son armement et sa défense. Cependant elles n'ont point empêché qu'il n'ait été plusieurs fois pris par les Anglais. Il met six mois pour aller, autant pour revenir. On le bâtit aux Philippines, où se trouve le plus

beau bois du monde. Il y a peu d'exemples qu'aucun ait péri, et si cela arrive, c'est à l'attérage, ce qui est très-étonnant pendant une si longue traversée, où il n'y auroit point de ressource; car on est toujours à une distance immense des terres, si l'on excepte quelques petites îles fort rares, qui sont comme des points imperceptibles sur ce vaste océan. La provision d'eau douce se fait aussi abondante qu'on peut; cependant elle ne suffiroit pas, si elle n'étoit renouvelée par des pluies où le vaisseau est sûr de recevoir ce bienfait à une hauteur connue. Alors on ajuste les nattes qui reçoivent l'eau, et des bambous adaptés au bas, qui la conduisent dans des jarres. Ce secours, quelque hasardé qu'il paroisse, n'a jamais manqué.

Il est rare que les familles espagnoles établies aux Philippines les quittent. Elles n'apporteroient en Espagne qu'une médiocre opulence. On vit bien aux Philippines, mais on ne s'y enrichit guère. D'ailleurs il est difficile de trouver des occasions directes pour le passage, et il est extrêmement cher. Ainsi, une fois acclimatées, ces familles restent d'autant plus volontiers, que le gouvernement est extrêmement doux. A la vérité, le vice-roi a une puissance absolue, et pourroit devenir tyran; mais le conseil d'Espagne a pourvu à cet inconvénient, comme font les Portugais, en renouvelant ce commandant au moins tous les cinq ans. Il y a aussi une précaution de plus aux Philippines. Un vice-roi, à la fin de son temps, ne peut s'embarquer qu'après qu'on a fait une rigou-

reuse recherche de sa conduite. Les habitans ont soixante jours, après que son départ est proclamé, pour porter leurs plaintes, et trente pour les poursuivre. Le successeur est ordinairement le juge, en vertu d'une commission expresse. Autrefois cette enquête étoit très-sévère, et le châtiment difficile à éviter. On a des exemples de vice-rois qui se sont tués pour n'être pas diffamés et punis; d'autres sont morts en prison. Maintenant un présent de cent mille écus fait au successeur blanchit le prédécesseur. Le peuple ne s'est pas toujours contenté de cette justification. Plusieurs vice-rois épargnés par le juge n'ont point échappé à la vengeance de la multitude. Ainsi, disent les auteurs, un grand mal porte avec lui son remède.

Les îles Mariannes ou des Larrons sont la borne naturelle que la Providence a posée entre l'Asie et l'Amérique. *Magellan* les découvrit le premier. Il les trouva bien peuplées d'hommes qui avoient suppléé par l'industrie à tout ce que la nature leur refusoit. Sans fer ni autres métaux, ils avoient des armes dont ils se servoient avec force et adresse; savoir, de longs bâtons de bois très-dur, avec un os humain aiguisé, qui faisoit, dit-on, des blessures empoisonnées et mortelles. Ils lançoient une pierre avec tant de vigueur et de justesse, qu'ils la faisoient entrer dans le tronc d'un arbre. C'étoit peut-être le seul peuple de la terre qui ne connût pas le feu. L'eau est comme leur élément, tant ils nagent avec agilité. On admire leurs petits bâtimens nommés *pros*, qu'ils

conduisent habilement, tant à la rame qu'à la voile, d'une île à l'autre. Les îles sont assez éloignées. On en compte quatorze ou seize. Ces barques sont des troncs d'arbres creusés avec des coquilles et des cailloux qu'ils rendent tranchans. La voile est de nattes, les cordages de filamens de feuilles ou de racines rendues souples et pliantes. La privation et le besoin ont fait sentir à ces insulaires l'utilité du fer, au point qu'ils risqueroient tout pour en avoir. Admis par *Magellan* sur son vaisseau, quelque précaution qu'on prît, ils en arrachoient les clous, saisissoient les haches, les épées, et sautoient dans la mer avec leur larcin : c'est ce qui les a fait appeler *Voleurs*. Ces îles ont été aussi nommées Mariannes, du nom d'une reine d'Espagne. Ce dernier nom leur est resté.

La plus grande, nommée Guahan ou île de Saint-Jean, a une centaine de lieues de tour. Son aspect est charmant. Il présente une verdure continuelle, des bosquets séparés par des clairières remplies d'animaux de toute espèce, surtout de bœufs et de cochons, qui sont d'une grande ressource pour les navigateurs du vaisseau d'Acapulco, qui ne manque point de reconnoître les Mariannes. On y trouve l'arbre à pain, qui produit un fruit fait comme une poire, dont la pulpe nourrit comme du pain. Le climat est chaud, comme il doit l'être sous la zone torride, mais tempéré par des brises de mer. Elles ne sont pas toutes peuplées. On ignore d'où viennent ces hommes, à une si grande distance du continent. Il y a trois classes distinctes entre eux : les nobles,

qu'on appelle *chamorris*, l'état moyen, et le peuple. Les chamorris sont infatués de leur naissance; ils méprisent infiniment les autres classes, qui ne peuvent leur parler qu'à une certaine distance, et s'allier avec eux par légitime mariage sans craindre de punition. Nulle part les femmes ne jouissent d'une aussi grande autorité; elles sont absolument maîtresses. Si quelqu'une d'entre elles se plaint de son mari, toutes les autres s'assemblent, prennent les armes de leurs époux, vont ravager la terre du mari indocile, pillent les meubles et renversent sa cabane. Il est heureux quand il peut se sauver de leurs mains; de sorte qu'en un moment voilà un pauvre mari sans femme, sans enfans, car ceux-ci suivent leur mère, et l'infortuné se trouve sans bien. Cette coutume fait que beaucoup de jeunes gens fuient le mariage. Ils s'associent un certain nombre de jeunes filles, et vivent ensemble en commun. Rien n'a plus embarrassé les missionnaires que cet usage, ni plus retardé les progrès que le christianisme auroit pu faire parmi ces insulaires, qui cependant ont des principes de morale sociale. Les querelles sont rares entre eux, les guerres encore plus. Elles consistent principalement en surprises. Ils supporteront plusieurs jours la faim pour guetter leur ennemi, se jeter sur lui à l'improviste, et l'enlever. Ils font des offrandes à la mer, les mettent dans un canot qu'ils abandonnent aux vagues. Des espèces de sages nommés *anitis* pratiquent chez eux la médecine, et à l'aide de cette science entretiennent quelques idées religieuses, comme

la crainte d'un enfer et l'espérance d'un paradis, selon les bonnes ou mauvaises actions; une grande frayeur du diable, dont ils tâchent d'apaiser la colère par des dons. Le premier homme, disent-ils, a été formé de la terre de leur île, qui s'est changée en pierre. Cette pierre s'étant brisée, des morceaux dispersés par toute la terre est né le genre humain. Les personnes long-temps éloignées de leur pays natal ont perdu l'usage de leur première langue, et n'ont plus le bonheur d'entendre ces fortunés insulaires dont ils tirent leur origine.

Les Espagnols n'estiment pas beaucoup la possession des îles Mariannes. En effet, avec le plus beau soleil et le terroir le plus fertile, elles ne donnent ni pierres précieuses ni métaux. Mais ce pays, regardé comme misérable parce qu'il est privé de ces trésors d'opinion, produit des fruits et des herbes salutaires en abondance. Les Espagnols auroient donc dû s'appliquer mieux qu'ils n'ont fait à civiliser ces peuples et à se les rendre utiles. A la vérité, les missionnaires s'y sont donné des peines et s'en donnent encore; mais il y a dans les naturels une haine invétérée contre les Espagnols, qui ont sans doute abusé d'abord de leur supériorité. Ils reprochent à ces étrangers jusqu'aux moucherons qui les tourmentent, qu'ils n'avoient pas, disent-ils, avant leur arrivée, la colique, les rhumatismes, et pareilles maladies qui ne se transmettent cependant pas. Ils leur font même un crime, comme d'une ruse perfide, de les avoir embarrassés dans des habillemens. Avec de pa-

reilles préventions, il n'est pas étonnant que ces peuples se soient offerts aux Anglais et aux Hollandais; mais ceux-ci, auxquels ils ne seroient d'aucune utilité, les ont laissés et les laissent à l'Espagne, qui les maintient sous ses lois pour l'utilité de sa navigation.

Dans les temps que la couronne du Portugal étoit unie à celle de l'Espagne, les Moluques absorboient l'attention des Espagnols, et ne leur permettoient pas de se livrer à d'autres découvertes. Un hasard leur a fait connoître un autre archipel, qu'ils ont appelé d'abord *les petites Philippines*, et ensuite les *Carolines*, du nom de *Charles II*. Des habitans de ces îles, poussés par la tempête, abordèrent à une des Mariannes. L'idée que ces insulaires firent prendre de leur pays et de leurs mœurs engagea les missionnaires à les visiter. Ils trouvèrent ces îles fertiles, aussi agréables, aussi peuplées que les Mariannes, mais plus nombreuses, puisqu'on en compte au-delà de quatre-vingts, et bien autrement policées. Ils reconnoissent des esprits bons et mauvais, mâles et femelles. Les bons sont appelés *tahutup*; ils leur font des offrandes, mais ils n'en font point aux mauvais.

Il y a dans chaque île des familles nobles, dont les chefs se nomment *tamoles*. Le gouvernement est aristocratique. Au tamole appartient tout le fer que l'on trouve. Il en fait faire des outils, qu'il loue assez cher à ceux qui veulent travailler. C'est là tout son revenu. Les tamoles de toutes les îles s'assemblent une fois l'année pour les affaires communes. Leur

dignité leur impose l'obligation d'une vie sérieuse et d'une conduite irréprochable. Dans chaque village il y a une école pour les garçons et une pour les filles. Elles sont présidées par une personne âgée de l'un et de l'autre sexe. On enseigne aux garçons la culture. Ils excellent dans celle des fleurs, qu'ils aiment beaucoup, dans l'art de faire des ustensiles de ménage, les filets, les armes, la construction des barques, la pêche ; enfin on leur donne des principes d'astronomie sur la sphère, disent les missionnaires ; mais c'est sans doute depuis qu'ils sont avec eux. On montre aux filles la manière d'apprêter le poisson, les fruits, les légumes, à tirer les fils d'une certaine herbe dont elles font de la toile. Les deux sexes chantent, dansent, se parent, s'habillent modestement, et ne connoissent point la polygamie. Il y a dans la plupart de ces îles des établissemens espagnols, mais en petit nombre. Pourquoi les Espagnols s'empresseroient-ils d'y aller ? C'est, comme les Mariannes, une terre maudite qui ne porte que ce qui est nécessaire et agréable à la vie, mais ni or, ni argent, ni pierreries. Le hasard a fait encore parvenir les Espagnols jusqu'à la *nouvelle Guinée*, ou la *terre des Papoos*, noirs, frisés comme les nègres ; mais il s'y trouve une race d'hommes blancs nommés *albinos*, qui voient à peine pendant le jour, et qui voient fort clair pendant la nuit.

Quelques historiens prétendent que les Indes n'ont pas été inconnues aux Bretons dans des temps fort reculés ; mais il paroît que ces notions, si elles ont

existé, ont été très-vagues. Elles n'ont commencé à faire quelque impression utile que sous le règne d'*Élisabeth*. Une caraque vénitienne extraordinairement chargée fit naufrage sur l'île de Wight. La vue de ses richesses inspira le désir de tenter le commerce avec la Turquie, la route par laquelle venoient les marchandises des Indes. Les avantages de ce commerce de Turquie pour les marchandises d'Orient firent sentir qu'on pouvoit le rendre encore plus lucratif en le faisant directement. Afin de n'omettre dans cette grande entreprise aucune des mesures de prudence qui pouvoient la faire réussir, la reine envoya reconnoître les deux routes pratiquées, celle du cap de Bonne-Espérance par le capitaine *Stéphens*, en 1582, et celle du détroit de Magellan, en 1587. Sur les rapports qu'ils firent, on conçut que l'on ne pourroit avec des vaisseaux isolés s'approprier une partie de ce commerce au préjudice de deux nations bien établies et jalouses de leurs droits; qu'en se servant de tous les moyens de l'industrie, il falloit aussi déployer une force imposante. Ces considérations fort judicieuses engagèrent le gouvernement à créer la compagnie des Indes anglaises, qui fit son premier voyage avec un fonds de soixante-quatorze mille livres, et quatre vaisseaux dont l'armement fut pris sur cette somme. En 1601, la compagnie fut formée sous les auspices de l'état, qui lui donna une charte de protection pour un temps limité.

Lancaster, commandant de cette escadre, se

conduisit en simple négociant, fit un traité de commerce avec le roi d'Achem, et parvint à établir un petit comptoir à Java, non sans essuyer des traits de mauvaise humeur de la part des Portugais. Il chargea à bord de ses bâtimens beaucoup de poivre, et un peu d'autres épices. Ces foibles succès encouragèrent la compagnie; elle envoya trois vaisseaux sous le commandement d'*Henri Middleton*. Celui-ci commença à ne s'en plus tenir au rôle de simple négociant. Il trouva les Hollandais et les Portugais en guerre, non pour eux-mêmes, à ce qu'il paroissoit, mais comme auxiliaires; les Hollandais, du roi de Ternate, et les Portugais, de celui de Tidor. Il parut à *Middleton* plus avantageux dans ce moment de prendre le parti des Portugais. Les Hollandais s'en plaignirent et lui suscitèrent des embarras qui ne l'empêchèrent pas de revenir avec une très-riche cargaison; mais la compagnie envoya une autre escadre sous *Édouard-Michel Bourne*, qui prit avec les Hollandais un ton d'autorité que ses forces lui donnoient, et les menaça des dernières violences, s'ils troubloient le commerce des Anglais. A l'appui de ces menaces arriva, en 1608, *Guillaume Keeling*, avec des troupes réglées sur ses vaisseaux. Les Hollandais fléchirent, et eurent même recours aux Anglais pour se défendre contre les habitans de Banda; mais, après avoir reçu ce service, ils rusèrent avec leurs bienfaiteurs, mirent à leur commerce des entraves qui n'empêchèrent pas que *Keeling* ne revînt

très-richement chargé, et, ce qui est à remarquer, sans avoir perdu un seul homme.

Malheureusement la compagnie anglaise n'avoit point de port. Ses approvisionnemens dépendoient du caprice des nations indiennes, avec lesquelles il falloit traiter pour le prix des marchandises, au hasard d'être rançonné, faute de retraite où on pût attendre les momens favorables. Ils dépendoient aussi du consentement des deux nations européennes, dont la malveillance étoit connue. La compagnie, au défaut de port, tâcha du moins d'établir des comptoirs. Elle commença aussi pour lors à voler, pour ainsi dire, de ses propres ailes. Jusqu'alors elle avoit acheté ses vaisseaux des villes anséatiques. Elle en construisit elle-même. Son coup d'essai d'architecture navale fut *l'Accroissement du commerce*, de douze cents tonneaux, le plus grand et le plus beau vaisseau qui eût jamais été construit en Angleterre. Il sortit de ses ports en 1610, sous le commandement de *Henri Middleton*. Sous lui, à Moka et à Surate; sous *Hippon*, à Bantam; sous *Sarris*, qui obtint la liberté du commerce au Japon; enfin sous *Thomas Best*, vainqueur avec quatre vaisseaux de toutes les forces portugaises, la gloire des armes anglaises s'étendit dans toute l'Asie, et facilita des points d'appui au commerce. En 1616, la compagnie comptoit vingt-deux comptoirs et plus, et embrassoit le commerce depuis la mer Rouge jusqu'au Japon. Elle étoit, surtout par la bravoure de ses capitaines, en

grand honneur à la cour du mogol. Elle envoya des ambassadeurs qui furent bien reçus. Avec cette protection, elle établit son principal comptoir à Surate, ville dépendante du mogol.

Faute de ports, elle continuoit son commerce d'une manière précaire, quoique avantageuse, obligée d'obéir aux circonstances, au lieu de leur commander. Elle s'apercevoit bien, par les procédés obliques des Hollandais, qu'elle avoit en eux des ennemis dangereux; cependant elle les aida contre les Portugais, qu'elle jugea plus redoutables encore; mais la mollesse du gouvernement anglais sous *Charles Ier* détermina les Hollandais à se défaire absolument de ces concurrens dangereux dans les îles à épiceries qu'ils vouloient s'approprier exclusivement. Ils accusèrent les facteurs anglais d'Amboine d'avoir voulu s'emparer du fort hollandais. Quand ce projet auroit été véritable, il ne les autorisoit pas à soumettre aux tortures les plus affreuses ces malheureux pour en tirer un aveu qu'ils ne voulurent jamais faire. Ils n'en furent pas moins mis à mort en 1623. Les Anglais furent chassés sans retour de ces îles. La compagnie, suivant le sort du royaume agité de troubles, vit son commerce sinon se ruiner, du moins tomber en langueur, et ne put obtenir justice; mais *Cromwell* la lui fit rendre, si c'est punir un si grand crime que d'imposer des amendes au profit des familles des malheureux massacrés.

La prospérité de la compagnie dépendoit de la possession d'un port; un heureux hasard lui livra le

plus beau et le plus sûr de la côte de Malabar. En montant sur le trône, *Charles II* accorda à la compagnie, que *Cromwell* avoit relevée, tous les priviléges qu'elle désira. Par une patente de 1661 il confirma ses priviléges exclusifs, lui donna celui de permettre à des marchands particuliers de trafiquer d'un port des Indes à l'autre. Il lui accorda l'autorité civile et militaire dans ses établissemens, avec le pouvoir de faire la paix et la guerre aux nations infidèles des Indes, avec cette clause cependant que, si cette patente se trouvoit préjudiciable à la nation, elle seroit annulée, en avertissant trois années d'avance. *Charles II* enfin lui procura un avantage non moins considérable par son mariage avec une infante de Portugal. A force d'être sollicité par la compagnie, il se fit donner pour dot l'île de Bombay, stérile et malsaine, mais très-importante par sa situation et son excellent port. Les Anglais n'en furent pas plus tôt en possession, qu'ils y bâtirent une forteresse. Insensiblement ils se sont étendus en force le long de la côte.

Pendant que la compagnie prospéroit au-dehors, elle éprouvoit une commotion intérieure. Les marchands de Londres et des autres villes commerçantes, mécontens du privilége qui les excluoit du commerce de l'Inde, ou ne les y laissoit prendre qu'une part subordonnée, formèrent une association, et présentèrent au gouvernement des conditions plus avantageuses que la compagnie existante, pour lui être subrogée. Les débats se continuèrent pendant plusieurs

années, et aboutirent à incorporer les prétendans dans l'ancienne compagnie, et à en faire une nouvelle qui commença à agir en 1704. Elle prit tous les soins possibles pour donner à ses opérations le nerf et le secret nécessaires. Sur ce dernier objet, il y eut des peines sévères décernées contre ceux qui révéleroient les affaires de la compagnie : et sous les mêmes menaces il fut défendu de favoriser en rien les étrangers pour le commerce des Indes. Aussi le commerce se fit-il avec le plus grand succès, sauf quelques échecs passagers, causés par des démêlés avec des nations indiennes, qui ne portèrent pas toujours le joug avec la patience que les Anglais désiroient.

Après avoir conservé assez long-temps la bonne intelligence avec la compagnie française, qui depuis 1720 jouissoit d'un état florissant, dont Pondichéry étoit le centre, les Anglais, maltraités sur terre, résolurent de troubler les Français dans l'Inde. La compagnie française, prévoyant ce projet, proposa une neutralité pour l'Inde. Les Anglais refusèrent d'y acquiescer, et envoyèrent en 1745 une escadre pour intercepter les vaisseaux qui revenoient de l'Inde. Ils en prirent trois richement chargés. Les Français ne s'étoient pas tellement fiés à l'espérance de la neutralité qu'ils n'eussent encore des forces capables de se faire craindre en cas de rupture. A leur tête fut mis le brave *La Bourdonnaye*. En même temps le gouvernement de Pondichéry étoit entre les mains de *Dupleix*, profond politique. Si ces deux hommes se

fussent entendus, c'en étoit fait des Anglais sur la côte de Coromandel, où ils avoient aussi un établissement considérable à Madras. *La Bourdonnaye* assiégea cette ville, et accorda aux assiégés des conditions raisonnables, que *Dupleix*, en qualité de gouverneur général, ne voulut pas ratifier. Il se donna le plaisir, sinon de détruire, du moins de détériorer la conquête de *La Bourdonnaye* en enlevant ce qu'il y avoit de plus beau dans la ville. Les Anglais revinrent en force, et assiégèrent à leur tour Pondichéry, mais ne purent la prendre, non plus que Madras, qui resta entre les mains des Français jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle. Les deux compagnies s'étant engagées à se soutenir chacune les nababs qui leur étoient attachés, continuèrent à être en guerre l'une contre l'autre sous le titre d'auxiliaires. Elles s'attaquèrent ensuite de front et en leur propre nom. Les succès des Anglais ont été tels, qu'il n'y a point actuellement de nation européenne qui fasse dans l'Inde un commerce aussi brillant. Ils n'y paroissent plus en négocians forts de leur seule industrie, mais en guerriers, en conquérans, en monarques, dont les armées parcourent fièrement toute la presqu'île, et promènent orgueilleusement leurs pavillons sur toutes ces mers.

Ils sont cependant modestes à Moka, où ils n'ont qu'une maison de commerce. Cette ville est située au fond de la mer Rouge, dans une grande plaine sablonneuse dépourvue d'eau. Elle est médiocrement fortifiée. Tout le commerce de l'Arabie s'y réunit. Les

Anglais y sont fort considérés, parce qu'ils y portent de gros fonds. Ils en enlèvent, outre le café, la myrrhe, l'aloès, le storax liquide, l'arsenic blanc et jaune, la gomme d'Arabie, le baume de Galaad et autres drogues; mais, malgré le crédit dont ils jouissent, ils sont exposés aux avanies des Arabes de Moka, les plus mauvais mahométans du monde, parce qu'ils sont les plus hypocrites. Ils attestent Dieu de la manière la plus solennelle, et manquent en même temps à leur parole. Le juge fait gravement un discours contre la corruption, dans le moment qu'il tend la main pour recevoir un présent. Gomron, ou Bander-Abassi, à l'entrée du golfe Persique, figure assez bien avec Moka pour le défaut d'eau, l'excessive chaleur et d'autres inconvéniens; mais elle l'emporte pour l'insalubrité de l'air. L'appât du gain y retient cependant beaucoup de Persans et de Banians, qui font le principal commerce, et un petit comptoir anglais, dont les facteurs s'enrichissent principalement par le frêt des marchandises; parce que les négocians de cette échelle, mauvais navigateurs, ont volontiers recours aux vaisseaux anglais. La compagnie partage les profits de douane avec le roi de Perse. *Bender-Abassi* a remplacé *Ormus*, mais avec une grande infériorité.

Après avoir été admis et tolérés à Surate, les Anglais y sont devenus souverains, quoiqu'il y ait encore un gouverneur au nom du mogol; mais ils en possédent la citadelle. Cette ville est très-peuplée. Il y a une grande diversité de religion. La dominante

est la mahométane, de la secte d'*Ali*. On appelle Maures ceux qui la professent. Des gens faisant secte, nommés *musey*, croient également à l'ancien Testament et à l'Alcoran, et ont un même respect pour la loi de *Moïse* et pour celle de *Mahomet*. On reproche aux molaks le mélange qu'on attribuoit aux anciens gnostiques. Le grand-mogol *Aureng-Zeb* avoit proscrit, sous peine capitale, ce rit religieux; mais il se pratique encore malgré les défenses faites par ce souverain. On trouve à Surate des Indous sectateurs de *Fô*; des parsis adorateurs du feu; beaucoup d'Arabes, de Juifs, d'Arméniens, qui, avec les Banians, font le principal commerce. Surate est le magasin de tout ce que les côtes d'Afrique, de Malabar, de Perse et de l'Indoustan fournissent de plus précieux. Les artisans sont très-adroits. Les Anglais y tiennent un état brillant, qu'ils prétendent nécessaire à un chef européen dans l'Orient pour maintenir sa réputation et son crédit.

Quelques-uns des autres établissemens anglais présentent des singularités naturelles et artificielles. On dit qu'à Bombay les araignées sont grosses comme des noix, et les crapauds comme de petits canards. Baroche, sur une montagne, est bien fortifiée. Corwar et Tillichéry fournissent du cardamome et du poivre. Les mousselines de ces endroits sont estimées. Le fort Saint-David a été vendu à la compagnie par un prince maratte. Cette compagnie a donné asile à beaucoup de tisserands qui façonnent les toiles de coton, brunes, blanches, bleues et d'autres couleurs,

connues sous les noms de *salempouris*, *moires*, *basins*, *gingams*, *succatoris*, qui font la base du commerce du fort Saint-Georges ou Madras. Peu de villes sont aussi mal situées; dans un terrain sec, sans eau douce, toujours menacée d'être submergée par une mer orageuse, ou par une rivière salée qui se gonfle souvent contre ses murs. Il y a la ville Noire, habitée par les gentils, mahométans, chrétiens des Indes. La ville Blanche est destinée aux seuls Anglais. Les deux villes, qui, par la proximité, n'en font qu'une, sont extrêmement peuplées. On y compte quatre-vingt mille habitans. On y trouve toutes les délicatesses et tous les plaisirs que procure l'opulence. C'est le siége de la puissance de la compagnie anglaise, la résidence du gouverneur-général et du conseil. Le gouverneur a le train, la puissance et les honneurs d'un monarque. Il n'y a qu'une rade très-difficile. Les établissemens de la compagnie dans le Bengale, qui n'étoient d'abord que des comptoirs, sont aussi devenus des souverainetés. La compagnie y a des sujets qui paient tribut. Ces revenus couvrent une grande partie de ses frais mercantiles, et font que, hors les temps de guerre, tout est gain et profit pour elle.

L'île de Sainte-Hélène, qui se trouve environ à six cents lieues, presque vis-à-vis le cap de Bonne-Espérance, est la relâche ordinaire des vaisseaux anglais qui reviennent des Indes. Elle est à peu près à moitié chemin de l'Amérique à l'Afrique, et est comptée dans cette partie du monde, parce qu'elle en est

plus près que de l'autre. On l'estime à six cents lieues du Cap. Si l'on en croit les marins, c'est un séjour enchanté; en effet, elle doit leur paroître telle après une traversée qui, quoique assez facile à cause de la constance des vents qui y portent, a néanmoins ses désagrémens. L'île n'a guère que sept lieues de tour. Dans ce petit espace on trouve terres labourables, prairies, bocages, fontaine qui forme un ruisseau, enfin une nature riante, toujours dans la fraîcheur de la jeunesse. Les habitans ont un teint qui leur est propre, blanc et relevé d'un rouge vif. On s'y porte bien, on y vit long-temps, sous un climat dont les ardeurs sont tempérées par les vents d'est, à l'aide aussi de la tempérance et de la sobriété, qui ne sont jamais dérangées que pendant quelques jours au passage des vaisseaux. Alors il paroît que les habitans passent un peu les bornes ordinaires pour fêter leurs hôtes.

Lorsque la souveraineté du Portugal passa au roi d'Espagne, sous *Philippe II*, les sujets flamands de ce prince furent favorisés pour le débit qu'ils firent dans le nord de l'Europe des marchandises qui venoient des Indes; c'est ce qui enrichit si prodigieusement le peuple de Bruges et de Gand, fit d'Anvers la ville la plus marchande de l'Europe, établit en quelque sorte ses citoyens dans des palais, remplit son port d'un si prodigieux nombre de vaisseaux, qu'on assure y en avoir vu mouiller quatre cents à la fois. Les richesses rendirent les habitans difficiles à gouverner. Le conseil d'Espagne crut que, pour

les rendre souples, il falloit les appauvrir. Outre les vexations religieuses, il mit des entraves à leur commerce. Les plus riches négocians, les plus industrieux manufacturiers, tourmentés dans leur fortune et dans leur conscience, se retirèrent dans les sept provinces qui avoient secoué le joug espagnol, et y furent reçus à bras ouverts. Comme, par leurs liaisons antérieures avec les Portugais, ils étoient accoutumés au commerce des marchandises de l'Inde, ils voulurent le continuer; la mauvaise politique espagnole leur ferma ses ports. Alors ils résolurent de remonter directement à la source de ces richesses, puisqu'on leur en bouchoit les canaux.

Comme ces négocians se connoissoient tous, les associations pour ce commerce furent bientôt formées. Il s'en forma dans plusieurs villes de la Hollande et de la Zélande sous le nom de *chambres de commerce*. La principale se fit à Amsterdam. Elles partirent toutes du même principe, que, se disposant à partager ou à s'approprier les profits de leurs anciens maîtres, il ne falloit pas compter sur la seule habileté mercantile; qu'il falloit armer, parce qu'on trouveroit de la résistance. En conséquence, les premiers vaisseaux partirent comme pour une expédition militaire en 1594. Ils furent promptement suivis d'autres vaisseaux qui alloient tous en flotte, les uns par le cap de Bonne-Espérance, les autres par le détroit de *Magellan*; de sorte que les possessions espagnoles et portugaises se virent attaquées en même temps de tous côtés. En six ans, les Hollandais se

trouvèrent accrédités dans l'Inde auprès des rois du pays, et, moyennant les forts qu'ils bâtirent presque partout où ils mirent le pied, ils furent aussi solidement établis dans les parties les plus précieuses que leurs anciens maîtres. Mais ce zèle et cette ardeur qui avoient fait bâtir et envoyer coup sur coup tant de vaisseaux, et qui avoient été si utiles à la subite propagation du commerce, devenoient inutiles, parce que les particuliers et les chambres, n'ayant point de rapport intime, ne s'entendoient ni sur la qualité ni sur la quantité de marchandises à exporter, ni sur le prix qu'ils mettoient dans l'Inde aux épiceries et autres objets de retour. Il arrivoit que plusieurs vaisseaux portoient les mêmes marchandises; pour lors, dans les Indes, il falloit en baisser le prix, afin de débiter sans retard. D'un autre côté, les vaisseaux, pressés de faire leur chargement, afin de ne pas se trouver en concurrence avec ceux qui les suivoient, aimoient mieux payer un peu plus cher pour terminer promptement leurs affaires. Ainsi le commerce, sans être désavantageux, ne procuroit cependant pas le bénéfice qu'on avoit le droit d'en attendre. Pour remédier à cet inconvénient, on forma de toutes les chambres une compagnie qui eût seule le droit de commerce dans l'Inde. Elle commença ses envois en 1602, et suivit la méthode employée par les premiers commerçans, de faire partir sans délai flotte sur flotte, afin d'étourdir, pour ainsi dire, les Espagnols et les Portugais, ses rivaux, par la subite apparition de forces sans cesse renaissantes. On

présume que dès sa naissance la compagnie hollandaise conçut le projet d'expulser tous les Européens des îles à épiceries, et de s'en attribuer à elle seule le commerce. Ce projet réussit, et les Hollandais ne se montrèrent, dans l'emploi des moyens, pas plus délicats qu'à l'île d'Amboine.

La compagnie, avant l'échéance du terme du privilége accordé par les états pour vingt-un ans, se vit maîtresse d'un empire dont elle n'avoit pu prévoir l'étendue. Elle en fixa, pour ainsi dire, le trône dans l'île de Java, où le général *Coën* bâtit Batavia, qui est devenue la plus superbe ville des Indes. Les Hollandais, malgré leur simplicité en Europe, se sont efforcés de donner à cette nouvelle capitale un air de magnificence et de grandeur qui la fait rivaliser heureusement avec Goa, qu'ils vouloient effacer, afin de s'attirer la considération des Indiens, qui se laissent volontiers prendre par l'apparence. Aussi la cour du commandant-général est-elle celle d'un véritable monarque. En effet, peu de rois étendent aussi loin leur autorité : de Batavia partent des ordres pour toute l'Inde, où il y a des gouvernemens subalternes qui valent des provinces, et jusqu'au Japon, où les Hollandais ont eu l'adresse de conserver le commerce, pendant qu'il est interdit au reste du monde. Ils ont acquis ce privilége en persuadant aux Japonais, non-seulement qu'ils ne sont pas de la religion des Portugais, mais même qu'ils ne sont pas chrétiens. Ils en donnent une preuve, en s'assujettissant, dans la petite île où ils sont enfermés pour leur com-

merce au Japon, à accomplir l'ordre donné tous les ans aux Japonais de fouler aux pieds un crucifix en présence des magistrats.

La passion du gain, inhérente au commerce, surtout au commerce maritime, efface quelquefois les principes non-seulement religieux, mais encore ceux du droit des gens et de l'humanité. On a parlé du massacre d'*Amboine*, qui a exclu pour toujours du commerce des épiceries les Anglais, les seuls rivaux que les Hollandais pussent craindre. Le même système de tout sacrifier à l'intérêt les a rendus impitoyables pour les naufragés qui pourroient acquérir dans leurs habitations des lumières estimées dangereuses, implacables ennemis de leurs concurrens, cruels à leurs prisonniers, peu fidèles à leurs alliés. La prise de possession de l'île de Ceylan, où croît la cannelle, la seule propriété qui manquât aux Hollandais pour être maîtres des épiceries les plus précieuses, fut accompagnée de ces finesses que le commerce en grand croit quelquefois n'être pas incompatibles avec la bonne foi.

Cette île, dont les Anglais sont aujourd'hui les maîtres, est située à la presqu'île de l'Inde, et habitée par un peuple dont on ignore l'origine. Les hommes sont bien faits, grands et noirs, braves, adonnés à l'agriculture; on les nomme Chingulais. Les femmes ne sont pas sans agrémens. La religion la plus commune est la musulmane. Leur roi, qui, à l'imitation de ceux de l'Inde, prend le titre de *rajah*, professe le mahométisme. Sa capitale, nommée

Candie, est au milieu de l'île, qui va toujours en montant. Les Portugais tenoient les côtes, dont le roi ne s'embarrassoit pas; peu lui importoit avec qui ses sujets fissent le commerce et à qui ils vendissent leur cannelle; il vivoit très-bien avec eux jusqu'au moment qu'un gouverneur impérieux lui suscita des désagrémens. Il porta ses plaintes à Goa, on n'en tint aucun compte : il prit les armes pour mettre à la raison l'insolent Portugais; mais, ayant appris que ses compatriotes s'apprêtoient à le secourir, il appela les Hollandais, s'engagea à leur payer les frais de la guerre, à leur céder un terrain où ils bâtiroient un comptoir, et à leur faire passer tout le commerce de ses sujets. Les Hollandais s'obligèrent à fournir un certain nombre de troupes, et à remettre au roi tous les forts portugais à mesure qu'ils les prendoient, pour être rasés.

La guerre fut heureuse : les alliés chassèrent les Portugais; mais, quand il fut question de rendre au roi de Candie la dernière place importante, nommée Colombo, que les Hollandais avoient prise, ils déclarèrent qu'ils étoient résolus de la garder pour nantissement des sommes que le roi leur devoit. Les historiens, même hollandais, avouent que leurs compatriotes, pendant la guerre, qu'ils traînèrent en longueur, laissèrent exprès accumuler ces sommes, sachant que, le roi ne se trouvant pas en état de les payer à la fin des hostilités, ce seroit pour eux une raison de ne pas rendre ce qu'ils avoient entre les mains. Ce procédé est en grand celui des personnes

qui fournissent les moyens de poursuivre un procès, afin d'acquérir un droit sur les biens de ceux qui le soutiennent. La justice est une. Comme cette conduite n'est rien moins que louable entre particuliers, il semble qu'on n'a pas non plus le droit de l'approuver entre puissances; mais, sans l'approuver, on en profite. Les Hollandais se sont étendus dans les terres, et tiennent toutes les côtes. Les Chingulais paroissent ne s'en pas soucier, et les appellent leurs garde-côtes; mais les Hollandais ne les gardent pas pour rien. Tout le commerce passe par leurs mains. Celui des pierreries, rubis, saphirs blancs et bleus, topazes et autres, est très-considérable. Les éléphans sont les meilleurs de l'Asie. Les Chingulais ont un talent particulier pour les apprivoiser. Les Hollandais ont beaucoup d'égards pour le roi. Tous les ans la compagnie lui envoie un ambassadeur avec des présens. Le roi donne, dit-on, en échange, une cassette remplie de pierres précieuses d'un si grand prix, que le vaisseau à bord duquel on met la cassette est estimé valoir au moins la moitié de la flotte de retour. On prend tant de précautions pour la cacher à tout l'équipage, que le capitaine du vaisseau ne sait pas si elle est à son bord. C'est le gouverneur qui l'emballe secrètement avec d'autres marchandises.

Le commerce exclusif des épiceries et du Japon ne suffisoit pas à la compagnie; elle fit des tentatives à la Chine. Ses avances ne furent point écoutées. Cette espèce de dédain choqua les fiers Hollandais. On attribue à leur dépit le massacre de plusieurs

milliers de Chinois, à Batavia, sous prétexte d'une conspiration. Il n'étoit pas sûr de paroître ne point leur être dévoué. Plusieurs rois furent contraints de fléchir sous leur autorité despotique. Celui de Macassar, dans les îles Célèbes, malgré la bravoure forcenée de ses sujets, vit son royaume devenir province hollandaise. Dans Java, le siége de leur empire, mais où on compte, s'il faut les en croire, trente millions d'âmes hors de leur dépendance, ils suscitèrent le fils contre le père. Ce dernier, leur victime, mourut dans les fers. Le roi de Bantam ne fut pas plus heureux. Ils se mêlèrent aussi des affaires de Bengale à leur manière, c'est-à-dire en y donnant la loi. Enfin, pour omettre mille autres traits que l'avidité commerçante autorise et que l'exacte équité réprouve, ils en sont venus jusqu'à forcer la nature d'obéir à leur politique, en lui défendant pour ainsi dire de produire des girofliers ailleurs qu'à Amboine, et des muscadiers ailleurs qu'à Banda, dont ils sont les maîtres. Ils les ont fait arracher dans les autres îles. Ainsi Ceylan ne donne plus sa cannelle, Amboine son girofle, Banda sa muscade, que pour enrichir les jaloux Hollandais, au grand désavantage de l'univers entier, qu'ils rendent ainsi leur tributaire.

Dans la longue suite de prospérités de la compagnie on ne lui connoît guère de revers bien marqué que la perte de Formose. Cette île lui donnoit une grande facilité pour le commerce de la Chine. Les Hollandais l'ont disputée long-temps aux Chinois,

qui s'en sont enfin emparés, et la conservent. Mais les Hollandais n'ont pas tout perdu; ils y ont gardé des correspondances et une espèce de comptoir. Pendant les guerres en Europe avec la France, ils ont pris Pondichéry. Cette ville s'est embellie et fortifiée entre leurs mains; mais, ce qui ne leur arrive guère, ils en ont été pour leurs frais et leurs dépenses, et l'ont rendue à la paix. En considérant combien de maux la cupidité a portés dans ces contrées, que la nature, par la profusion de ses dons, destinoit au bonheur, de combien de débris ces mers semées d'îles florissantes ont été couvertes, combien de sang a arrosé ces odorans arbrisseaux dont les fruits et les écorces aiguisent notre appétit, on seroit tenté de maudire le commerce, cause de tous ces malheurs. Il ne faut pas rendre une nation plus coupable que l'autre, ni croire que celle-ci a été plus portée que celle-là à l'oppression et aux vexations par une férocité de caractère qui lui est particulière. Tout est égal entre les négocians maritimes; les dangers qu'ils éprouvent sur cet élément, la résistance qu'ils trouvent au terme qu'ils ont cherché au risque de leur vie, les rendent durs et incapables d'égards. Ajoutez que la plupart du temps les équipages sont composés de la lie des nations, que leurs chefs, pour les engager, ont flattés d'un gain prompt et sûr. En faisant ces réflexions, on ne sera plus surpris qu'ils s'abandonnent avec une espèce de fureur aux excès qui peuvent les enrichir. Sans doute, si l'on avoit des mémoires aussi détaillés des opérations commerciales

des Argonautes, des Phéniciens, des Carthaginois, et des Tyriens, que nous en avons des nôtres, on y trouveroit les mêmes violences et les mêmes injustices. Le commerce maritime est d'abord officieux, se prête aux circonstances et s'insinue; ensuite il commande et force : telle est et telle sera toujours sa marche. Il est rare qu'il soit utile à ceux qu'il va chercher; jamais il ne les rend plus heureux : ceci soit dit à la décharge des Hollandais, en avouant cependant qu'aucune nation n'a commis dans l'Inde plus de cruautés et d'injustices avec plus de flegme et d'indifférence.

Ils ont tout fait avec réflexion et par système. C'est par cette marche mesurée et compassée qu'ils sont parvenus à réunir sous leur main, dans un seul endroit, le trésor des épiceries, que la nature avoit distribué en plusieurs lieux. On a vu qu'ils ont circonscrit le cannellier à Ceylan; le girofflier, qui croissoit dans toutes les Moluques, ils l'ont transporté à Amboine, et l'y ont renfermé. Ils permettent au muscadier de s'étendre dans les îles de Banda; mais il y est sévèrement gardé par de fortes garnisons et des vaisseaux qui, rôdant sans cesse, ne permettent pas que d'autres nations puissent recueillir son fruit. Ces îles, malsaines et si bien surveillées, sont, pour ainsi dire, l'égout de la Hollande. On y envoie des malfaiteurs dont on ne veut pas se délivrer par une mort prompte. C'est aussi un endroit de correction pour les jeunes libertins dont on ne désespère pas tout-à-fait. On les enrôle dans les troupes de la

compagnie. Rien de si triste que le sort de ces soldats dans les îles de Banda; ils sont réduits à d'assez mauvais pain, fait du suc d'un arbre du pays, bornés, pour les mets de la table, aux chiens, aux chats, et autres animaux qui leur tombent entre les mains; heureux quand ils peuvent pêcher quelques poissons, qui ne sont pas excellens sur les côtes, et se procurer des tortues; mais ils n'en trouvent que pendant six mois de l'année. La plus forte de ces garnisons est dans les îles Célèbes, habitées par les Macassars. Ce n'est pas sans peine que les Hollandais se sont soumis ces peuples guerriers et opiniâtres. Ils ne les retiennent même sous le joug qu'en fomentant la mésintelligence entre leurs petits rois, et en les soutenant les uns contre les autres.

La nature, plus puissante que l'art des Hollandais, ramène souvent le muscadier dans son pays natal. Certains oiseaux, qu'on a appelés les jardiniers des plantes aromatiques, avalent les muscades entières, et, les rendant par les voies ordinaires, les replantent pour ainsi dire dans les Moluques, où les Hollandais les ont arrachées. Quand ils avoient besoin que cet arbrisseau se multipliât, ils défendoient sous peine de vie de tuer ces oiseaux : au contraire, à présent il y a une récompense pour chaque tête qu'on en apporte; mais ces précautions n'empêchent pas que le muscadier ne reparoisse souvent dans les lieux d'où on a voulu le proscrire. Des gens chargés de ce travail le cherchent et l'arrachent avec soin.

Par la même raison que l'île de Sainte-Hélène,

quoique tenant plus à l'Afrique qu'à l'Asie, a été mise au nombre des possessions asiatiques des Anglais, nous mettrons entre celles de la compagnie hollandaise le cap de Bonne-Espérance, situé précisément à la pointe méridionale de l'Afrique. On voit avec plaisir que cette colonie, peut-être la plus agréable et la plus florissante qu'aient les Hollandais, ne leur a coûté ni cruautés ni injustices. *Van Riebeck*, dont le nom mérite d'être conservé, simple chirurgien de vaisseau de la compagnie, arrive au Cap, admire la baie, capable de contenir plus de cent vaisseaux, la situation à moitié chemin de l'Europe aux Indes, le terroir propre à toute espèce de culture. Il se forme d'après ses observations un plan d'établissement, rédige ses idées pendant la route, et les présente à la compagnie. Elle les approuve, et le charge de les mettre à exécution. Il repart avec quatre vaisseaux chargés de tout ce qui est nécessaire pour commencer une colonie. *Van Riebeck* prend l'équité pour base de son opération. Il achète des habitans le pays où il avoit dessein de s'établir, leur donne pour cinquante mille florins de marchandises à leur choix, n'entreprend pas sur leur liberté, ne les oblige pas de se retirer dans les terres. Quand ils veulent bien travailler, il les paie. S'ils sont malades, il les assiste. Enfin il exécute religieusement toutes ses promesses, ce qui a donné aux Hottentots, pour les Hollandois, une confiance qui dure encore.

Cette colonie est devenue pour ainsi dire la mère

nourrice, non-seulement des Hollandais, qui y touchent en allant aux Indes et en revenant, mais encore celle des autres peuples. Ils y trouvent tout ce qui peut leur manquer, surtout abondance de vivres. Dans cette terre fortunée croissent les fruits de toutes les parties du monde. D'immenses magasins contiennent des provisions de toute espèce. Les Hollandais se sont appliqués à la culture et à la nourriture des bestiaux. Ils s'étendent jusqu'à trois cents lieues dans les terres, d'où ils ramènent, à l'arrivage des vaisseaux, de nombreux troupeaux. Ils vivent en parfaite intelligence avec les Hottentots, qui ne les pillent jamais, pendant que ces sauvages se font entre eux une guerre perpétuelle. Il semble que l'esprit du bon *Van Riebeck* respire encore dans ces heureux colons. On y jouit généralement d'une bonne santé; elle se peint sur les visages par l'air de gaîté et de sérénité qui les anime. Les blondes Hollandaises se colorent ici d'un incarnat qu'ordinairement l'Europe leur refuse. On a planté la vigne au cap de Bonne-Espérance; elle a réussi, et le vin de Constance tient son rang entre les plus délicats. Il y a une colonie de Français réfugiés. C'est peut-être le pays du monde où ils éprouvent le moins de regrets de leur patrie. Mais, depuis un demi-siècle, ce tableau est bien changé. Le colon hollandais, devenu indolent, a laissé tarir la source des richesses naturelles. Les booas ou paysans traitent aujourd'hui les Hottentots comme des animaux, et s'occupent à détruire les Hottentots sauvages qu'on nomme Boschimans. Rien

n'approche de la duretéet de la férocité de ces paysans hollandais du Cap. Les voyageurs s'accordent tous à nous faire une peinture affreuse de la tyrannie de ces booas, qui se font un plaisir d'outrager sans cesse l'humanité.

Malaca pourroit être comparée au Cap. Si celui-ci est le lien entre l'Europe et l'Asie, Malaca est la clef du commerce entre la presqu'île de l'Inde et les royaumes de Pégu, de Siam, et les îles adjacentes, jusqu'à la Chine et au Japon. Les Hollandais la conquirent sur les Portugais par la trahison d'un gouverneur. Ils assiégeoient cette forteresse, et commençoient à désespérer de la prendre, lorsque l'avarice de celui qui y commandoit leur en ouvrit les portes. Ils lui promirent quatre-vingt mille écus. Sur cette offre, le gouverneur leur laisse une porte libre. Ils entrent brusquement, massacrent dans le premier moment tout ce qui se présente les armes à la main, vont droit à la maison du traître qui se croyoit en sûreté, mais ils l'expédient pour gagner leurs quatre-vingt mille écus.

Outre les endroits où la compagnie est seule maîtresse, il n'y en a pas dans l'Inde où elle n'ait des comptoirs, des factoreries, ou du moins des relations de commerce. Partout elle partage celui des autres, et ne souffre que le moins possible que les autres partagent le sien. Il est étonnant combien elle a fait d'efforts pour s'attribuer à elle seule l'achat et la vente du poivre; mais ce grain croît dans un trop grand nombre de pays. Du moins tâche-t-elle de

s'approprier le meilleur par des traités avec les souverains des lieux où il abonde. Quand elle se trouve en force, elle les contraint; quand elle se sent moins puissante, elle les engage, moyennant une somme stipulée, de ne point permettre à leurs sujets de vendre leur poivre à d'autres; en un mot, ruse, adresse, violence, industrie, il n'y a rien que le souple Hollandais n'emploie pour parvenir à ses fins. On diroit qu'il n'a de caractère que celui des circonstances. C'est de lui qu'on peut dire que l'intérêt est son dieu, et il le prouve au Japon.

Quel est l'homme qui va, pour ainsi dire, chercher les affronts, qui souffre qu'on le reçoive avec une défiance insultante, qui se laisse reléguer, renfermer, gêner dans ses actions, ses paroles, et jusque dans ses opinions religieuses? C'est le Hollandais au Japon. Aussitôt que ses vaisseaux sont aperçus, le gouverneur de Nangazaki envoie plusieurs bateaux remplis de soldats qui les entourent, enlèvent les canons, la poudre, toutes les armes, les voiles, les câbles et les ancres de réserve. Les équipages sont renfermés dans une petite île, nommée Dézima, où on les examine chacun l'un après l'autre; on confronte le signalement, on déploie les marchandises, et s'il y a la moindre erreur dans les factures, s'il se trouve une image, un livre qui sente le christianisme, c'est une affaire importante qu'il faut déférer au gouverneur de la ville, souvent au gouverneur de la province, quelquefois à l'empereur même. Le commerce est borné: les ventes et les achats ne doi-

vent point aller au-delà d'une certaine somme; toutes les marchandises au-dessus de cette somme sont repliées et gardées pour une autre année. Les Hollandais qui étoient restés pour soigner ce surplus se rembarquent et sont remplacés par les arrivans qui se soumettent, comme leurs prédécesseurs, à être pendant une année entière dans une petite île aride, surveillés jour et nuit, et assujettis comme le reste des Japonais à faire ce qu'on appelle le *Jésu-ma*, c'est-à-dire, à fouler aux pieds le crucifix, à cracher dessus, lorsque le jour indiqué pour cette obligation générale arrive.

On croiroit du moins qu'il y a quelque agrément pour le directeur, et pour trois ou quatre Hollandais qu'il choisit, avec lesquels il traverse le royaume pour aller porter à l'empereur l'hommage et les présens de la compagnie; mais pendant la route, sous prétexte d'honneur, il est vraiment traité comme un prisonnier. Toutes ses journées sont marquées. Il faudroit une maladie très-grave, ou tout autre obstacle insurmontable pour le déranger. Il ne lui est permis de parler à personne, de visiter personne, ni monumens, ni objets un peu éloignés qui pourroient tenter sa curiosité. On ne lui laisse que la liberté des yeux pour voir ce qui est autour de lui, mais sans le satisfaire sur les questions qu'il pourroit faire. Quand on demande aux Japonais la raison d'une pareille réserve, et surtout de la rigueur qu'ils exercent même entre eux pour la moindre infraction de leurs lois, ils font cette réponse : « Nous connois-

» sons les avantages du gouvernement établi parmi
» nous, et nous ne voulons pas courir les risques
» d'un changement en introduisant chez nous vos
» coutumes, qui peuvent convenir à votre caractère,
» et que nous ne blâmons pas. Les grandes révolu-
» tions arrivent insensiblement et par degrés. Il n'y
» a, pour guérir de la démangeaison d'innover,
» qu'une précaution soutenue et la verge du châ-
» timent. »

On diroit que cette maxime a présidé aux lois de discipline que la compagnie a établies pour les employés dans l'Inde. A commencer par le gouverneur général, quoique son pouvoir soit extrêmement étendu, il est assujetti à une étiquette stricte qui pèse perpétuellement sur sa tête. Le conseil de Batavia peut lui faire des remontrances sévères, et même l'arrêter et lui faire son procès; mais seulement sur l'ordre exprès du conseil des Indes d'Europe, qu'on nomme le conseil des *Dix-sept*. Il est révocable par ce même conseil, auquel il est personnellement responsable de ce qu'il lui arrive de faire sans l'autorisation du conseil de Batavia. Ainsi, avec toute sa puissance, il est peu différent du doge de Venise, qu'on environne d'honneurs et auquel on lie les mains. Il faut cependant avouer que le grand mérite de presque tous ces gouverneurs, qui n'arrivent à ce poste que par élection et après des services signalés, les met presque toujours au-dessus de l'asservissement aux règles, et la compagnie s'est presque toujours bien trouvée de leur avoir donné cette liberté. A l'exemple du chef, tous

les subalternes, depuis le directeur général, qui marche immédiatement après le gouverneur, jusqu'au dernier *serviteur* de la compagnie, ont des réglemens dont il ne leur est jamais permis de s'écarter. Le commandement est dur; la subordination paroîtroit servile à des Français. Comme tout est prévenu, on n'admet point d'excuse. « C'est, disent les auteurs, » aux soins que la compagnie a pris à cet égard, à » sa sagesse en réglant les petites choses, à sa grande » sévérité, que quelques-uns qualifient de rigueur » excessive, à sa vigilance à maintenir l'ordre pru- » demment établi, que l'on doit attribuer et la soli- » dité de sa puissance et l'heureux succès de ses des- » seins. »

Les Danois, marins célèbres, ont réduit sous leur domination les îles Britanniques, envahi la France par l'embouchure de ses fleuves, et fondé le duché de Normandie. Ils ont pénétré dans la Méditerranée, et fait connoître leur nom depuis les côtes de Naples jusqu'à celles de l'Asie. Leur navigation a été utile aux croisés. Ce ne peut être que de l'Asie ou de l'Afrique qu'ils ont pris l'idée de l'éléphant blanc qui est le symbole de l'ordre militaire de Danemarck. Ce pays, dont la puissance est aujourd'hui resserrée, a donné des lois dans tout le Nord. La Suède et la Norwége lui ont été soumises. Dans ce temps, ce royaume, content de la domination de la puissance et des armes, songeoit peu à celle du commerce. L'émulation à cet égard ne s'est éveillée que l'an 1612. Sous *Christian IV*, il s'établit une compa-

gnie des Indes orientales. Ne pouvant que marcher timidement sur les traces des Portugais, des Espagnols, des Hollandais et des Anglais déjà établis et puissans, cette compagnie n'a pu faire que des progrès lents et faibles. A force de constance, elle s'est ménagé une ouverture sur la côte de Coromandel, dans le royaume de Tanjaour. Elle y a bâti la belle ville de Tranquebar, seul établissement de cette compagnie, à quelques petits comptoirs près. Elle s'est présentée avec douceur et humanité dans ces contrées accoutumées à éprouver les injustices des Européens. La compagnie danoise a acheté son terrain, et elle en paie annuellement une redevance.

Malgré son caractère pacifique, elle n'a pu être exempte de vexation de la part du rajah de Tanjaour, qui l'a reçue d'abord. Ce prince possède un démembrement du grand empire de Bisnagar, dont le chef prenoit les titres fastueux et bizarres de *roi des rois, et mari de mille femmes*. Celui de Tanjaour, accoutumé aux envahissemens, a plusieurs fois tenté de reprendre ce qu'il avoit cédé, et a toujours été repoussé ; le commerce de la compagnie, mal soutenu par l'Europe, est tombé, s'est relevé, et n'a jamais été florissant en comparaison des autres. Il consiste à peu près en deux vaisseaux qui vont et qui viennent, mais peu régulièrement. Les rois de Danemarck ont imaginé de tirer de cet établissement un profit plus utile aux yeux de la raison que celui du commerce, c'est de civiliser les peuples qui les entourent. Ils ont envoyé à Tranquebar des missionnaires

qui ne font pas grand fruit auprès des mahométans, mais qui obtiennent des succès marqués auprès des idolâtres. Ces ouvriers apostoliques jouissent d'une grande considération dans cette partie de la côte de Coromandel, où ils ont propagé la religion; ils ont aussi fait connoître beaucoup de choses ignorées sur les mœurs et les usages des Indiens de la pointe de la presqu'île, parce qu'ils se sont enfoncés dans les terres, et ont appris la langue tamule, qui est la langue polie et usitée parmi les gentils. On remarquera que ce sont les missionnaires chrétiens, à quelque branche de cette religion qu'ils aient été attachés, qui nous ont donné les premières et les plus utiles notions sur les peuples éloignés.

On demande pourquoi les Français, si actifs, si entreprenans, ont si long-temps tardé et si peu prospéré dans le commerce de l'Inde? On répond que cela vient de la fertilité de leur pays, qui se suffit à lui-même pour la consommation et les échanges, ainsi que des défauts du gouvernement, variable et accessible à tous les projets; enfin du caractère national, inconstant, léger et avide de changemens. En 1527, *François I*er invita ses sujets aux voyages de long cours. Il renouvela ses exhortations en 1543. En 1576, on proposa des secours pour ceux qui voudroient aller aux découvertes. Il ne se fit aucune entreprise notable. *Henri IV* forma une compagnie en 1604; elle n'agit point. *Louis XIII* lui donna en 1611 des encouragemens encore inutiles. Une nouvelle compagnie se présenta en 1615, fit partir deux

vaisseaux en 1617, trois autres en 1619. On tira si peu d'avantage du voyage jusqu'aux Indes, qu'on crut prudent de se borner à Madagascar.

Colbert, malgré l'étendue de son génie, se prêta à ces vues rétrécies, sans doute parce qu'il ne put mieux faire. Il s'agissoit de donner une impulsion à la nation. On employa la plume des académiciens les plus célèbres, on répandit avec profusion des mémoires qui montroient les plus belles perspectives, et prophétisoient les plus grands succès. On fit intervenir le parlement pour assurer les actions. Le roi parla, donna trois cent mille livres. Par politique, par zèle, la plupart des seigneurs de la cour s'intéressèrent. Leur exemple fut suivi par les gens les plus aisés. En 1665, quatre vaisseaux, munis de tout ce qui étoit nécessaire pour ravitailler la colonie et l'augmenter, firent voile pour l'île de Madagascar, à laquelle ils donnèrent le nom d'Ile-Dauphine. En 1667, de ce point d'appui on fit partir des vaisseaux pour Cochin. Pendant qu'ils voguoient, les colons de Madagascar se trouvant dans un pays fertile, agréable, excellent pour la chasse et d'autres divertissemens, s'y livrèrent entièrement sans songer à la compagnie qui les payoit et les alimentoit. Elle leur rendit le change, en priant le roi de reprendre l'île, où il resta peu de ces prétendus commerçans. Les plus utiles furent transportés à Surate en 1670.

La compagnie, au lieu de s'appliquer sérieusement au commerce, s'amusa à vendre son privilége à des armateurs particuliers qui trafiquèrent sous son nom.

Elle faisoit venir de l'Inde ou fabriquer en France et en Suisse les toiles blanches, qu'elle peignoit ou qu'elle imprimoit elle-même. L'agrément des dessins occasionna un profit éphémère; mais aussi cette vente, qui éludoit les entrées, brouilla la compagnie avec la ferme générale. Celle-ci, plus nécessaire pour le moment, parce qu'elle nourrissoit les emprunts de la cour, l'emporta. La compagnie, près de disparoître, se retint pour ainsi dire sur le bord du précipice, en s'attachant à une compagnie de la Chine en 1700, et s'appuya, en 1712, d'une association de marchands de Saint-Malo, qui l'aidèrent à se soutenir dans l'Inde.

Pendant que la compagnie en Europe se soutenoit, pour ainsi dire, par des tours de force, empruntant, payant, escomptant, s'engageant de nouveau, ses agens dans l'Inde lui ménageoient des ressources. Un roi de Visapour, qu'ils avoient su gagner, leur céda, sur la côte de Coromandel, un petit terrain, où ils fondèrent Pondichéry en 1681. Cette place, qui avoit coûté beaucoup de soins et de dépenses, fut prise par les Hollandais en 1693. Ils la rendirent, mieux bâtie et mieux fortifiée en 1697. Elle contenoit déjà soixante mille âmes, en 1710. Elle dut son agrandissement à un gouverneur nommé *François Martin*, homme de génie et de talent. Il sut persuader aux habitans de se laisser imposer pour la prospérité de leur ville, et il mit un frein à la jalousie des gens du pays par une conduite pleine de modération et d'équité.

Comme les Français n'eurent d'autre pouvoir, lors de leur établissement à Pondichéry, que celui qu'ils obtenoient par adresse, ils ne purent se livrer à leur vivacité, ni laisser percer leur mépris pour les manières étrangères, qui les rend quelquefois insupportables. Ils ne montrèrent que le bon côté de leur caractère, la prévenance, la politesse, l'affabilité. Ils eurent de grands égards pour les rois et pour les princes leurs voisins. Ce procédé leur fit des amis, et ils obtinrent de quelques-uns d'entre eux des marques d'une estime particulière. Ils rendoient souvent de bons offices, tant aux Indiens qu'aux Européens, vivoient avec affection entre eux, protégeoient les naturels contre les incursions des pillards et des brigands qui infestoient auparavant les chemins. Par ces différens moyens ils engagèrent les Indiens, peuple sobre, pacifique et industrieux, à s'établir dans leurs terres, où ils étoient assurés de jouir tranquillement du fruit de leur travail. Cette manière de se conduire, soutenue pendant plus de cinquante ans, a acquis aux Français une haute réputation dans les Indes. L'état florissant de Pondichéry y a fait transporter le siége principal du commerce au commencement de ce siècle, et Surate est restée un simple comptoir, cependant très-important, mais trop négligé.

Aucune compagnie de commerce n'a éprouvé autant de vicissitudes que la compagnie des Indes de France. Après la mort de Louis XIV, le régent, pour la faire servir d'appui apparent à son système, joignit la compagnie des Indes orientales dont nous

parlons à une compagnie des Indes occidentales, qu'on faisoit valoir dans le public comme un trésor inépuisable. L'édit d'union donnoit à l'association le titre fastueux de *compagnie perpétuelle des Indes*. Les priviléges étoient déclarés perpétuels et irrévocables ; mais comme les titres ne donnent pas les fonds, la compagnie perpétuelle se vit au moment de périr, lorsque l'épuisement de l'état, après le système, empêcha le gouvernement de venir à son secours. Les envois et les retours furent irréguliers et incertains. On contracta des dettes considérables dans l'Inde. Les paiemens manquèrent aux échéances. Sous la sage administration du cardinal Fleury, l'argent arriva lorsqu'on ne s'y attendoit plus ; heureux retour! mais vicissitudes toujours ruineuses pour le commerce! Le prudent ministre soutint tant qu'il put l'édifice chancelant, et ne cessa qu'à regret de fournir les secours qui empêchoient cet édifice de s'écrouler ; mais la guerre de 1774 porta le coup fatal à la compagnie, qui ne s'est point relevée des pertes qu'elle fit alors, et qui se sont accumulées depuis, quels qu'aient été les efforts de ses braves défenseurs. Cependant il lui reste encore des établissemens qui peuvent nourrir les espérances d'une nation belliqueuse, et qui doit croire au-dessous d'elle de se laisser décourager par des disgrâces.

Les îles de France et de Bourbon, placées à peu de distance l'une de l'autre, et assez près de Madagascar, sont des emplacemens très-importans aux

Français pour leur commerce dans l'Inde. L'air, quoique chaud, est très-sain dans toutes les deux ; il est rafraîchi par les zéphyrs des montagnes, et épuré par un ouragan annuel. Le terroir de l'Ile-de-France n'est pas aussi fertile en riz ni en autres sortes de grains que celui de Bourbon ; mais on y supplée par des patates et d'autres racines excellentes. Il y a d'ailleurs beaucoup de gibier ; la pêche est abondante, les prairies nourrissent de nombreux troupeaux, les arbres sont superbes, surtout l'ébénier de l'Ile-de-France, dont la qualité surpasse tous ceux qu'on connoît. Les tortues de terre et de mer, qui se traînoient en grand nombre dans ces îles, y sont devenues rares depuis que la population y a augmenté. Bourbon a l'avantage sur son émule de produire d'excellent café ; mais l'Ile-de-France a un bon port qui la rend plus propre au commerce. Ni l'une ni l'autre n'ont d'insectes venimeux. Ces deux îles ont à peu près chacune trente ou quarante lieues de tour. Elles sont bien arrosées : tout ce qui est nécessaire à la vie s'y trouve. Il y en a à peu de distance une très-petite, appelée l'île Rodrigue, espèce d'amas de sable plus habité par les tortues que par les hommes.

Quand les Portugais découvrirent l'Ile-de-France, ils y laissèrent, selon leur louable coutume, des cochons, des cabris, des volailles, que les Hollandais y trouvèrent très-multipliés. Lorsqu'ils y abordèrent en 1698, ils lui donnèrent le nom du prince *Mau-*

rice, et commencèrent à faire des plantations. A mesure qu'elles s'augmentèrent, les bras leur manquant, ils envoyèrent chercher à Madagascar des noirs qui s'étoient mis sous la protection des Français, et que ceux-ci vendirent. Ces hommes, de libres devenus esclaves par une insigne trahison, ne répondirent pas aux vues de leurs nouveaux maîtres. Ils se sauvèrent dans les bois, s'y multiplièrent et se renforcèrent si bien, qu'ils contraignirent les Hollandais d'abandonner l'île ; mais les noirs ne quittèrent pas leurs retraites, d'où ils fondoient sur les vaisseaux qui y abordoient pour faire de l'eau, ou pour rafraîchir leurs malades. Ces violences firent prendre aux Hollandais le parti d'y bâtir trois petits [illegible] ponr protéger l'aiguade ; mais les nègres restèrent maîtres de l'intérieur, et forcèrent les Hollandais de l'abandonner une seconde fois. Les Français, qui depuis long-temps avoient en vue cet établissement, s'en emparèrent vers 1710, et lui donnèrent le nom d'Ile-de-France.

Les affaires de la compagnie y prospérèrent si peu, malgré les avances qu'elle faisoit aux colons, qu'elle délibéra si, comme les Hollandais, elle ne l'abandonneroit pas aux noirs. Pendant qu'on étoit dans cette incertitude, se présente *La Bourdonnaye*, qui engage la compagnie à faire un dernier effort. Il part en 1735 avec d'assez médiocres secours. La conduite de cet homme, si mal récompensé, et mort des suites d'une longue prison, mérite d'être présentée dans tous ses détails.

En arrivant, il trouve l'Ile-de-France dans un état aussi misérable qu'une colonie ait jamais été; les habitans en petit nombre, ignorans, paresseux, mutins, nus, sans défense, et mourant de faim. Il fait venir de jeunes nègres de Madagascar, les forme et s'en sert pour forcer les nègres marrons à se soumettre ou à quitter l'île. A peine y trouva-t-il un artisan, un planteur, un soldat. Il fut tout cela lui-même, afin d'engager les habitans à le devenir. En arrivant, l'île n'offrit à ses yeux que de misérables huttes. En deux ou trois ans, outre les habitations particulières, il fit construire des magasins, des arsenaux, des fortifications, des logemens pour les officiers, des moulins, des quais, des aquéducs : entre autres un de trois mille six cents toises de longueur, qui conduit les eaux douces au port et aux hôpitaux. Il n'y avoit ni chemins, ni chevaux, ni voitures. Le gouverneur apprit aux habitans à vaincre toutes ces difficultés. En dix-huit mois il fit transporter au port tous les bois convenables à la marine, et fabriquer des pontons pour caréner des gabares, des chalands. En 1737, il lança à l'eau un brigantin. En 1738, il fit construire deux bâtimens et mit sur les chantiers un navire de cinq cents tonneaux. Tout cela fut l'ouvrage de cinq ans, depuis 1735 jusqu'à 1740, sans presque aucun secours de l'Europe, sans même qu'on s'y doutât de ces changemens; de sorte que, quand l'amiral *Boscawen* s'y présenta, croyant prendre cette île d'emblée, il la trouva dans le meilleur état de défense, et fut obligé

d'aller porter ses projets de conquête devant Pondichéry, à laquelle le gouverneur de l'Ile-de-France se vit en état de porter des secours.

L'île de Bourbon a été aussi reconnue par les Portugais, qui l'appelèrent Mascarenas, du nom d'une illustre famille de Portugal. Les François établis à Madagascar y reléguèrent trois hommes qui, rappelés au bout de trois ans, en firent une description avantageuse. Leur récit inspira de la curiosité à *Antoine Thaureau*, habitant du fort Dauphin. Il se transporta à Mascarenas en 1654, avec sept Français et six nègres. Ils lui donnèrent le nom de *Bourbon*, bâtirent des huttes, plantèrent des jardins; mais ils s'ennuyèrent de ne recevoir aucune nouvelle de Madagascar. En 1658, ils se jetèrent sur un vaisseau anglais qui les porta à Madras. Les Français échappés quelque temps après de Madagascar, d'où les chassèrent les naturels irrités de leurs galanteries, et poussés dans deux pirogues avec leurs femmes vers l'île de Bourbon, s'estimèrent fort heureux d'y trouver les huttes et les jardins de *Thaureau*. Pendant que leur petite colonie s'y augmentoit paisiblement, il leur arriva un surcroît de population par des pirates qui se brisèrent sur les écueils de l'île. Ils s'y sauvèrent avec des femmes indiennes qu'ils emmenoient, furent bien reçus des habitans, s'accommodèrent, s'allièrent avec eux, et ne firent qu'un peuple. Ils se sont renforcés dans la suite de beaucoup d'esclaves nécessaires à la culture de leurs terres. Le mélange des races s'est augmenté par ce

moyen; mais une chose à remarquer, c'est que, pour la considération et les priviléges, il n'y a à Bourbon aucune distinction entre un blanc et un noir. Pour porter des couleurs différentes, on ne s'en reconnoît pas moins de la même famille. Un voyageur dit avoir vu à l'église une trisaïeule, âgée de cent huit ans, absolument noire, la fille mulâtre, la petite fille métise, la fille de celle-ci quarteronne, et la dernière très-blanche. Bourbon produit, outre ce qui lui est commun avec l'Ile-de-France, du coton, du poivre, du benjoin, de l'alun et d'excellent tabac. Il y a un volcan toujours en activité. Elle est partagée par des montagnes couvertes d'un bois si épais, qu'il y a des cantons de l'île qui ne commercent entre eux que par mer. Les habitans sont très-bien faits, fort agiles, braves et adroits. La compagnie s'est emparée de cette île (1).

Elle conserve aussi des comptoirs à Moka pour le café, à Surate pour le commerce du golfe Persique, à Bassora pour celui de Perse par terre, et à Alep comme entrepôt. Dans tous ces lieux, la prépondérance se dispute entre les Européens, qui cependant devroient vivre en parfaite intelligence, tant pour ne point aller sur le marché les uns des autres, et par-là ne point renchérir les marchandises, que pour se défendre en commun des avanies qui les menacent tous également de la part des gouverneurs mahomé-

(1) En général, l'auteur décrit ces îles telles qu'elles étoient sous l'administration de la compagnie des Indes.

tans. La compagnie conserve aussi quelques établissemens sur la côte de Malabar, mais davantage sur la côte de Coromandel, surtout Karikal, situé dans un terrain fertile en riz, en coton, en indigo. Les Français doivent cet établissement très-avantageux à un traité avec un roi de Tanjaour, et non à aucune violence; comme ils n'ont acquis non plus que par des voies douces Pondichéry, colonie que les gouverneurs *Dumas* et *Dupleix* ont portée au plus haut degré de splendeur.

A la vérité, ces deux hommes se sont trouvés dans des circonstances favorables; mais on doit leur savoir gré de la manière dont ils en ont usé. Lorsque *Thamaps-Kuli-Kan* eut fait l'empereur mogol prisonnier dans sa capitale, les vice-rois de cet infortuné monarque, qui n'avoient pas voulu tirer l'épée pour leur souverain, se trouvèrent assez forts pour penser à se former de grands états aux dépens des petits princes indiens leurs voisins. *Taoust-Ali-Kan*, nabab d'Arcate, province de laquelle dépendent Madras et Pondichéry, fut un de ces princes ambitieux. Il assembla une grande armée, soumit les princes qui l'environnoient, et poussa ses conquêtes de l'autre côté de la presqu'île, dans le dessein de s'emparer d'une partie de la côte de Malabar; mais les princes indiens alarmés s'adressèrent aux Marattes, habitans des montagnes, peuples nombreux et guerriers, auxquels ils persuadèrent que le nabab d'Arcate, prince mahométan, avoit dessein d'exterminer les gentils. Les Marattes se mirent en

campagne en 1733, pour soutenir leur religion. Ils défirent le nabab d'Arcate. Il fut tué avant que ses fils, pour lesquels il méditoit ces conquêtes, et qui faisoient la guerre d'un autre côté, pussent le secourir. Les Marattes se répandirent comme un torrent dans la Nababie, et mirent tout à feu et à sang.

La veuve d'*Ali-Kan* demanda un asile au gouverneur de Pondichéry. Il la reçut avec toute la politesse française, et se fit une étude de lui procurer tout ce qui pouvoit adoucir ses chagrins. Les Marattes demandèrent que cette famille leur fût livrée. *Dumas* le refusa et soutint un siége qui ne fut pas meurtrier, parce que la place étoit forte et bien munie, et que ces peuples s'entendent peu à l'attaque des villes. Quand ils eurent tout pillé, moyennant un présent, ils se retirèrent dans leurs montagnes. Le bruit de la générosité des Français vola jusqu'à la cour du mogol, avec laquelle les fils du nabab s'étoient réconciliés. Le premier ministre écrivit à M. *Dumas* une lettre de remercîment. Le fils du défunt vint voir sa mère et la consoler. Le gouverneur le reçut avec tous les honneurs imaginables. Le prince, enchanté, lui donna personnellement trois districts d'un bon revenu, lui envoya l'armure et l'habillement de cérémonie de son père, enrichis d'or et de pierreries. Le grand-mogol, informé du présent fait personnellement au gouverneur, le confirma et y ajouta la dignité de nabab, qui lui donnoit le commandement de quatre mille cinq cents chevaux. *Dumas* demanda que ces grâces ne lui fussent point personnelles, mais qu'elles

restassent attachées à perpétuité au gouverneur de Pondichéry, ce qui fut accordé.

Dupleix lui succéda en 1741, et prit possession de sa dignité avec toute la pompe et tout l'éclat ordinaires à ces cérémonies. Il s'entoura dans son gouvernement de tous les honneurs attachés dans l'Inde à cette dignité, garde nombreuse et brillante, musique éclatante placée sur la porte la plus fréquentée de la ville; usage qui fait une partie des priviléges du nabab. Pendant que les Français, assez portés à s'enorgueillir des faveurs, savouroient, pour ainsi dire, ces distinctions flatteuses, arrive l'amiral *Boscawen*. Il met une armée à terre et commence le siége de la place. La vanité fait place alors aux soins militaires; tout homme devient soldat; *Dupleix* se montre aussi capable de commander que de gouverner. L'Anglais est repoussé et se rembarque. Cette défense glorieuse attire aux Français de nouveaux égards de la cour du mogol. Les Indiens, imitateurs de leurs monarques comme les autres peuples, ont pris pour les Français des sentimens d'estime et d'amitié qui ne se démentent point encore malgré les infortunes de la nation.

La compagnie fait aussi quelque commerce à la Chine; tous ses retours doivent se faire dans le port de Lorient, situé sur la côte de Bretagne, à l'embouchure de la rivière de Blavet. Les plus grands vaisseaux peuvent ancrer jusqu'au fond de la baie; mais il en vient peu. La compagnie *perpétuelle* a fini peut-être par les raisons qui l'ont fait commencer

tard, et que nous avons rapportées : l'abondance du pays, les défauts du gouvernement et le caractère national ; on pourroit y en ajouter une quatrième, savoir, que le centre des affaires de la compagnie, se trouvant dans la capitale, est trop éloigné de la mer, et ce voisinage en enfante peut-être un cinquième, savoir, que, par la proximité de la cour, la faveur domine trop dans le choix des employés. La certitude de la protection corrompt la discipline, altère la subordination, rend les subalternes raisonneurs et peu dociles aux ordres qu'on leur donne. On pourroit tenir le milieu entre la sévérité hollandaise et l'urbanité trop complaisante des Français.

Ostende, sur les limites des Pays-Bas et de la Flandre, avec un bon port, est admirablement située pour le commerce ; c'est justement ce qui fait qu'elle n'en a pas, ou qu'elle en a très-peu. Toutes les nations se sont empressées d'y mettre obstacle, dans la crainte qu'il ne portât préjudice au leur. Lorsqu'en 1598 le roi d'Espagne céda à l'archiduc *Albert* et à l'infante *Isabelle* les dix provinces qui lui étoient restées fidèles, il mit pour condition expresse que les Flamands ne pourroient trafiquer, sous quelque prétexte que ce fût, aux Indes orientales et occidentales. L'exécution de cette condition exclusive, qui n'étoit stipulée qu'au profit des Espagnols, a été réclamée par les Hollandais, soustraits à la couronne d'Espagne, ou bien elle a été mise en avant par eux pour ne pas dire les vraies raisons, la cupidité, l'avarice, la jalousie qui les excitoient à s'opposer

au commerce des Ostendais. Ceux-ci se sont repliés de mille manières pour conserver le privilége que leur donnoit le droit naturel. Quand l'association étoit poursuivie comme compagnie, ils envoyoient des vaisseaux particuliers avec *des lettres de mer*, tantôt au nom d'une puissance, tantôt d'une autre. Ils changeoient les routes et les ports; de Hambourg sur la côte d'Allemagne, ils se transportoient à Sienne et à Trieste, dans le golfe Adriatique; ils ont aussi espéré d'être protégés à Livourne. Mais que faire contre les Anglais, les Hollandais, les Français, les Espagnols, étant abandonnés par l'empereur, qui auroit dû les soutenir? La compagnie d'Ostende a figuré dans tous les manifestes publics, à l'occasion des guerres entre les états européens, pendant presque tout ce siècle. Elle a été souvent un épouvantail dont la maison d'Autriche s'est servie pour se procurer l'alliance des puissances maritimes. Las d'être le jouet de cette politique, les négocians se sont dispersés, et ont porté leurs fonds dans d'autres commerces. La compagnie d'Ostende n'existe plus; mais les intérêts des puissances venant à changer, il n'est pas impossible qu'elle reparoisse.

C'est en grande partie à cette dispersion que la Suède doit la petite branche de commerce oriental qu'elle cultive. L'humeur belliqueuse de cette nation, sa sobriété, son caractère sévère, ont long-temps résisté aux insinuations de commerce. *Gustave-Adolphe* donna en 1626 des lettres invitatoires à ses sujets pour ce commerce. La célèbre *Christine* souhaita

faire des établissemens en Guinée et dans l'Inde; mais ces établissemens, une fois créés, excitèrent la jalousie des Hollandais, qui les ruinèrent. Les arts de la paix ne purent fleurir sous les princes guerriers, dont la suite finit à *Charles XII*. Son successeur fit comprendre à ses sujets que la gloire et le bonheur d'un empire peuvent se soutenir sans que tous les hommes soient soldats. Cet heureux changement dans les idées arriva dans le temps de la suspension de la compagnie d'Ostende, qui étoit une véritable destruction. Alors quantité de gens actifs et habiles se trouvoient sans emploi et obligés de chercher fortune. Le roi de Suède les prit à son service. En 1731, plus de cent ans après les lettres exhortatoires de *Gustave-Adolphe*, il forma une compagnie, dont il fixa le siége à Gottembourg. Les Hollandais, à leur ordinaire, se récrièrent contre cette nouveauté, et outre les vexations sourdes, comme de refuser des rafraîchissemens et d'autres secours aux vaisseaux suédois, ils en saisirent quelques-uns. Le roi a tenu ferme, et s'est fait rendre justice. Cette compagnie modeste n'a usurpé ni sur les Indiens, ni sur les Européens. Ses agens, mêlés dans les autres comptoirs comme particuliers, préparent les retours, qui ne sont jamais fort considérables, ni capables par conséquent d'éveiller la jalousie des autres compagnies. Les Suédois sont tolérés à la Chine, et ont un comptoir sur la rivière de Canton. L'exemple des Suédois prouve qu'on peut faire le commerce de l'Inde sans tourmenter les naturels et sans envahir leur pays. Ce

commerce seroit peut-être moins lucratif, mais il seroit plus juste.

Il ne sera pas hors de propos de remarquer ici qu'avant la découverte du cap de Bonne-Espérance les Indiens faisoient le commerce de l'Europe par trois routes qui sont encore pratiquées.

1°. Du Bengale ou de Masulipatan ils alloient à Delhi; de là tournant à l'ouest, à Cabud et Candahar, ils gagnoient par le Korasan et le nord de la Perse le sud de la mer Caspienne, puis l'Arménie, d'où ils se rendoient à la mer Noire, et se distribuoient dans quelques-unes des échelles du Levant ou même à Constantinople, où les Pisans, les Génois, les Vénitiens prenoient leurs marchandises. Ceux de la côte de Malabar, partis de Goa, passoient les grandes Ghates; les marchandises, portées sur des bœufs, gagnoient, par Aurengabad, Tatta, puis Candahar, où ils se réunissoient à ceux du Bengale. On mettoit trois ans pour aller et venir par cette route, qui se faisoit toute par terre.

2°. Du Bengale et de Masulipatan on alloit par mer à Surate. De ce port, le grand entrepôt de l'Inde alors, on se rendoit à Bassora, au fond du golfe Persique. Les marchandises chargées sur le Tigre étoient portées à Bagdad; de là, à dos de chameau, par le désert à Alep, où les recevoient les marchands italiens, qui les répandoient en Europe. L'aller et le retour étoient de deux ans, moitié par terre, moitié par eau.

3°. Du Bengale ou de Masulipatan on faisoit

voile pour Surate, on entroit dans la mer Rouge. L'isthme de Suez étoit le terme de la navigation indienne; de là deux routes pour le commerce d'Europe : la plus longue, par le grand désert, en quarante jours de marche, jusqu'à Alep, avec escorte; la plus courte de Suez au Caire, par une route dans le désert, de huit à dix jours, très-dangereuse à cause des brigands; on prenoit contre eux et on prend encore des répondans, avec lesquels ont fait marché pour être préservé du pillage. Ces cautions, étant associées avec les Arabes vagabonds, les font retirer quand ils se présentent. Les Européens se chargent du reste de la route pour Alexandrie, Rosette, ou les autres échelles du Levant.

Cette route, n'étant que d'un an ou d'un an et demi, a toujours été, et est encore la plus lucrative, quand la caravane n'est pas pillée ou trop rançonnée par les Arabes.

On voit que la plus grande partie de ces voyages se fait sur les terres de la domination du grand-seigneur. Il pourroit, en protégeant cette route, la rendre beaucoup plus fréquentée, et tirer un profit immense de ses douanes; mais l'histoire des Turcs fera voir, que, malgré leur avidité pour le gain, ils sont moins propres à se le procurer par des combinaisons politiques que par la violence.

EMPIRE OTTOMAN.

Origine des Turcs. Succession des sultans au nombre de 24, depuis Othman en 1300 *jusqu'à Mahomet V en* 1730.

Le nom de *Turcs*, que nous donnons ordinairement aux Ottomans, ne leur plaît pas ; ils le rejettent comme indiquant un homme grossier ; ils devroient cependant l'adopter par préférence, parce qu'il rappelle la mémoire de *Turc*, descendant de *Japhet*, père de toutes les nations ou tribus qui habitent la Tartarie. La branche des Ottomans conservant ce nom pourroit se dire la plus illustre du monde. On croit, comme nous l'avons dit, que de la Tartarie ils ont dirigé leurs pas vers la mer Caspienne, où se trouve encore une horde errante, qui parle la même langue que les Ottomans. De là ils ont pénétré en Perse et se sont répandus dans l'Asie mineure, au commencement du quatorzième siècle, sous *Othman*, le premier de leurs chefs qui a eu de la célébrité.

[1300.] Avec sept autres capitaines turcs, *Othman* s'empara de tout ce qu'avoient possédé les Séleucides dans l'Asie mineure. Son partage fut la Bithynie. Il se rendit maître de Pruse, dont il fit sa capitale. Après vingt-sept ans d'un règne passé tout entier dans les expéditions guerrières, il mourut âgé de soixante-neuf ans. *Orchan*, son fils, lui succéda, Il continua les conquêtes de son père sur l'empire grec, et s'empara de Nicomédie et de Nicée. Jusque-là

les soldats n'avoient pas eu de paie, ils étoient sujets à se mutiner. *Orchan* cassa cette milice, et composa son infanterie de jeunes gens enlevés sur les terres des chrétiens, qu'il faisoit instruire dans la religion mahométane; et sa cavalerie de paysans propriétaires, de race turque, que leurs biens mettoient en état de se passer de paie. Ce prince étoit humain et ami des lettres. Il bâtit à Pruse une belle mosquée, fonda un hôpital et une académie avec une magnificence royale. Mais sa dévotion et sa charité ne l'empêchoient pas de travailler à augmenter son royaume aux dépens des petits princes musulmans ses voisins. *Cantacuzène*, empereur grec, ne se mit à l'abri de ses attaques qu'en lui donnant une de ses filles en mariage. Cette alliance fut très-avantageuse aux Grecs, qu'*Orchan* secourut souvent contre les ennemis qui les attaquoient. Les historiens turcs vantent la piété et la justice de ce prince. Il mourut à soixante-six ans, dont il avoit régné trente.

[1356.] Malgré la bonne intelligence qui régnoit assez souvent entre les Grecs et les Turcs, ceux-ci ne perdoient pas l'occasion de prendre sur les premiers ce qui étoit à leur bienséance.

Amurat Ier, fils et successeur d'*Orchan*, passa le détroit de Gallipoli, et s'empara d'Andrinople. Il paroît par ce qui lui arriva dans cette ville qu'alors l'empereur turc n'étoit pas plus dispensé qu'un autre des formalités de la justice, ni des devoirs extérieurs de la religion. *Amurat* fut appelé en témoignage devant le muphti, qui joignoit à cette qualité celle de

juge de la nation. Comme il étoit près de parler, le muphti l'arrêta. «Votre témoignage, lui dit-il, ne peut » faire foi. » Le prince le regarda, fort étonné. « Comme empereur, lui dit le ministre de la religion, » votre parole est sacrée; mais ici elle n'est d'aucune » force. La justice n'admet pas le témoignage d'un » homme qui ne s'est pas encore uni dans les prières » publiques au corps des musulmans. » *Amurat* reconnut sa faute, et pour l'expier fit bâtir une mosquée, accompagnée d'écoles.

*Amurat I*er a institué les janissaires, ou a donné une constitution stable à la milice qu'*Orchan II* avoit établie. Il ordonna que le cinquième esclave de ceux qui seroient faits chez l'ennemi appartiendroit à l'empereur. Comme les courses chez les peuples voisins, surtout chez les Grecs, étoient alors fréquentes, en peu de temps ces captifs formèrent un corps assez nombreux de jeunes gens, auxquels on faisoit embrasser l'islamisme. L'empereur envoya cette nouvelle armée à un haji, ou docteur, fameux par ses miracles et ses prophéties, le priant de recommander à Dieu cette milice dans ses prières. Le saint met sur la tête de l'un d'entre eux la manche de sa robe, et dit : « Que leur nom soit *janissaires*, (ce qui signifie de » nouveaux soldats); que leur contenance soit vive » et fière; que leur main soit victorieuse, leur épée » tranchante, leur lance toujours prête à frapper » l'ennemi; que, quelque part qu'ils aillent, ils » puissent retourner avec un visage de santé. » Depuis ce temps, le nom de *janissaires* leur est resté.

Leur bonnet a la forme de la manche du haji. Ils forment un corps de quarante mille hommes, le plus redoutable corps de la milice turque.

La mort d'*Amurat* est accompagnée d'une circonstance remarquable. Il venoit de gagner une bataille sur les Hongrois, les Valaques, les Albanais, les Triballiens, et d'autres peuples réunis. En se félicitant de sa victoire sur le champ de bataille, il dit : « Ce » succès me fait d'autant plus de plaisir, que j'ai rêvé » cette nuit que j'étois percé par une main ennemie. » A cette parole, un Triballien, qui étoit couché entre les morts, se lève, plonge son poignard dans le ventre de l'empereur, et le tue. Il avoit régné trente-trois ans, et vécu soixante-quatorze. Ce prince est renommé pour sa justice, sa sobriété, sa modestie, sa piété. Il aimoit beaucoup la conversation des savans.

[1389.] Quoique l'aîné des deux fils d'*Amurat*, *Bajazet*, eut besoin du suffrage des grands pour monter sur le trône. Son frère, qui voulut s'y placer aussi, fut étranglé. C'est le premier exemple, entre les Turcs, de cette cruauté, devenue commune. *Bajazet* est célèbre par ses victoires, et par le plus accablant des malheurs. Jamais prince n'a été plus prompt ni plus secret dans ses expéditions. Il alloit d'Asie en Europe, retournoit d'Europe en Asie avec la vitesse de la foudre. Aussi les Turcs l'ont-ils surnommé l'Éclair. Rassembler une armée, la séparer, la réunir, disparoître, revenir sur ses pas, se montrer de nouveau lorsqu'on le croyoit fort loin, toutes ces opérations lui étoient familières; mais il trouva

quelquefois des ennemis aussi actifs et aussi prompts à profiter des circonstances.

Bajazet venoit de battre *Étienne*. L'armée du Moldave étoit en déroute. Le prince fuyoit, entraîné par les autres : poursuivi de près, il se présente aux portes de la ville de Nems, où il avoit laissé sa mère avec une forte garnison. Cette généreuse femme lui crie du haut des murailles : « Retourne, va effacer » la honte de ta défaite. J'aime mieux que tu pé- » risses de la main d'un ennemi que d'avoir à te re- » procher l'infamie de devoir la vie à une femme. » *Étienne* s'éloigne, le cœur percé des reproches de sa mère, rencontre un trompette, lui ordonne de sonner la charge. Douze mille Moldaves échappés au carnage le rejoignent en un clin-d'œil; le prince à leur tête fond sur les ennemis épars dans la campagne, les met en fuite à son tour, pénètre jusqu'à la tente impériale, et force *Bajazet* de se retirer avec une suite peu nombreuse à Andrinople.

C'étoit alors sa capitale. Il n'y a pas de moyens qu'il n'ait employés, force et ruse, pour s'en faire une beaucoup plus importante, et pour établir son trône dans Constantinople. Il étoit maître du détroit par une flotte, la première que les empereurs turcs aient fait construire. Jusqu'alors ils avoient transporté sur des vaisseaux pris au Hazarol des troupes destinées à ravager le territoire des Grecs. *Bajazet* y porta une armée entière jusque sous les murs de Constantinople. Il n'y eut point d'assaut; *Bajazet* comptoit s'en emparer à l'aide d'une division entre l'empereur

régnant et un compétiteur; mais le premier aima mieux céder le sceptre à son rival que de le voir tomber entre les mains des Turcs. *Bajazet* fut forcé de se contenter d'un tribut; mais il marqua ses prétentions sur la ville, en exigeant qu'il y fût établi un tribunal mahométan pour juger les causes de ceux de ses sujets qui y vivoient.

Peut-être seroit-il revenu mettre le siége devant cette ville, s'il n'en avoit été détourné par la nécessité de se défendre contre le fameux *Tamerlan*. Les historiens les plus estimés conviennent que le sultan s'attira cet ennemi sur les bras par son orgueil et ses bravades. Il répondit toujours avec une fierté insultante aux prévenances du Tartare, qui ne demandoit pas mieux que de se concilier sur de légers différends que le voisinage occasionnoit; mais il semble que *Bajazet*, jaloux de la gloire de ce conquérant, brûloit du désir de se mesurer avec lui. Il s'en donna le plaisir dans les plaines d'Angoury, autrefois Ancyre, où se livra une des plus sanglantes batailles que le soleil ait jamais éclairées. Elle dura une journée entière. Il y périt des milliers de soldats des deux côtés. Après des efforts prodigieux de valeur, *Bajazet* fut vaincu et pris. Il y a deux relations très-différentes sur la manière dont le vainqueur le traita : l'une dit que *Tamerlan* le traînoit à sa suite enfermé dans une cage de fer, et qu'il lui jetoit les morceaux de sa table; l'autre, plus suivie et plus digne du conquérant de l'Asie, porte qu'il reçut son prisonnier avec égard et affection, qu'il le consola dans sa disgrâce,

et qu'il avoit dessein de lui rendre sa couronne ; mais *Bajazet* mourut dans les fers à l'âge de cinquante-huit ans, après quatorze ans d'un règne glorieux, dont la dernière catastrophe ternit l'éclat.

[1402.] On compte onze ans d'interrègne, c'est-à-dire du temps qui s'écoula pendant que les trois fils de *Bajazet* gouvernèrent chacun une partie de ses états, jusqu'au temps où l'un d'eux les réunit tous. *Soliman*, l'aîné, qui s'étoit sauvé de la bataille, ramassa quelques débris, et se soutint loin de *Tamerlan*. Quand il sut la mort de son père, il prit le titre de sultan. *Tamerlan* l'engagea à se rendre auprès de lui, disposé, à ce qu'il paroît, à lui mettre la couronne sur la tête ; mais *Soliman* reçut mal les députés. Le vainqueur piqué fit venir *Musa*, second fils de *Bajazet*, lui mit le sceptre entre les mains, et lui dit : « Reçois l'héritage de ton père. Une âme » vraiment royale sait conquérir des royaumes et sait » les rendre. C'est la seule grandeur à laquelle j'aspire. » Le Tartare se retira ensuite dans ses états, et laissa les deux rivaux se disputer l'empire qu'il dédaignoit. *Soliman* étoit brave, mais livré à ses plaisirs, peu scrupuleux en fait de religion, et adonné au vin. Ces défauts firent passer plusieurs seigneurs avec leurs troupes du côté de *Musa*, qui étoit sage, mais un peu trop prudent pour une nation qui préféroit dans les princes les vertus militaires à toutes les autres. Un troisième frère, nommé *Mahomet*, se tenoit à Amasie, d'où il considéroit la lutte de ses deux frères. *Soliman* succomba plus à ses débauches

qu'à l'ascendant de son frère. Il fut tué, étant ivre, dans le bain. Quand *Mahomet* ne se vit plus qu'un ennemi à combattre, il alla trouver *Manuel*, empereur grec, et lui demanda des secours. L'empereur lui donna tout ce qu'il put de troupes, et accompagna ce service des manières généreuses qui peuvent relever le prix d'un bienfait. Les seigneurs turcs attachés à *Musa*, plutôt par haine et indignation de la mauvaise conduite de *Soliman* que par affection pour *Musa*, ne virent pas plus tôt sur les rangs un prince qu'ils pouvoient estimer, qu'ils passèrent en grand nombre de son côté. *Musa*, abandonné, fut tué en fuyant, et *Mahomet* fut proclamé à sa place.

[1413.] En montant sur le trône, *Mahomet* eut occasion de montrer un très-beau caractère, un caractère clément et reconnoissant. Le prince de Caramanie, auquel l'empereur avoit déjà accordé le pardon d'une rébellion, sur les promesses les plus sacrées de rester fidèle, se révolta de nouveau, et fut pris. Amené devant *Mahomet*, ce prince lui dit : « Ton » âme perfide t'a montré à trahir ta foi. Je trouve » dans la mienne des sentimens plus magnanimes » et plus conformes à la majesté de mon nom. L'hon- » neur de ma couronne ne me permet pas de te rendre » la pareille. Ce seroit ternir ma gloire que de punir » un infâme comme toi. » Il lui fit grâce, à la vérité ; mais il lui rendit ses états, ce qui est peut-être trop ; cependant il eut la précaution de mettre des garnisons dans ses meilleures places.

La générosité de *Manuel*, lorsqu'il donna des se-

cours à *Mahomet* pour conquérir son empire, n'avoit pas été sans espérance de récompense. *Mahomet* s'étoit engagé à des restitutions de places et d'argent. Quand il fut paisiblement établi, *Manuel* lui envoya une ambassade de personnes les plus qualifiées de sa cour pour le féliciter, et lui rappeler aussi ses promesses. Le sultan y satisfit avec la plus grande exactitude, et renvoya les ambassadeurs chargés de présens, avec cette réponse : « Rapportez à » l'empereur, mon père, qu'ayant été rétabli par son » secours et par la grâce de Dieu dans les états » de mes ancêtres, je serai à l'avenir aussi soumis à » ses volontés qu'un fils doit l'être aux volontés de » son père, et que jamais je ne manquerai de recon- » noissance pour ses bienfaits ; qu'il me commande » ce qu'il lui plaira, je l'exécuterai avec prompti- » tude et avec soin. » On a aussi de lui une belle réponse à des ambassadeurs de Servie, de Bulgarie, et d'autres petits princes des pays qui ont formé depuis la Turquie d'Europe. Il les admit à sa table, but à leur santé, et leur dit en les congédiant : « Rapportez à vos maîtres que je leur offre la paix, » que j'accepte celle qu'ils m'offrent, et que je » souhaite que le Dieu de la paix soit contraire à » ceux qui la violeront. »

Il y a un événement dans sa vie qui contraste avec l'indulgence qu'il eut pour le prince de Caramanie ; mais la politique fait souvent taire la nature. Lorsque *Bajazet* fut pris à Pruse, on chercha inutilement son plus jeune fils, *Mustapha*, qui avoit combattu

avec son père. L'opinion la plus générale fut qu'il étoit resté entre les morts ; mais long-temps après on apprit qu'un homme qui se disoit *Mustapha* paroissoit en Valachie. Il se trouva soutenu par *Cinéis*, gouverneur de Nicopolis, et maître du cours du Danube. Son parti grossissoit ; il devint assez formidable pour que *Mahomet* se crût dans la nécessité d'aller combattre en personne. L'usurpateur faux ou prétendu fut battu, et se sauva dans une place grecque avec son protecteur. Le gouverneur, sommé de les livrer, refusa de les rendre sans l'aveu de l'empereur de Constantinople. *Manuel* approuva la conduite du gouverneur de n'avoir pas voulu abandonner des hommes qui s'étoient jetés avec confiance entre ses bras; mais il prit avec *Mahomet*, son ami, des mesures d'après lesquelles on peut conjecturer que ce *Mustapha* n'étoit pas aussi imposteur qu'on vouloit le faire croire. Ils convinrent que le prisonnier seroit remis à *Manuel*, qui le feroit garder tant qu'il vivroit ; qu'après sa mort ses successeurs seroient libres d'en disposer, et *Mahomet* s'obligea à payer tous les ans une très-grosse somme, tant pour les frais de garde que pour l'entretien. On n'auroit pas pris tant de précautions pour une imposture manifeste. D'ailleurs tous ceux qui virent ce *Mustapha* lui trouvèrent des traits de celui qu'il disoit son père. Ses discours ne démentoient pas la ressemblance. C'est donc une tache dans la vie de *Mahomet*, si estimable d'ailleurs, d'avoir condamné son frère à une prison perpétuelle, et de n'avoir pas écouté à son égard les

sentimens généreux qu'il avoit montrés pour le prince de Caramanie. *Mahomet* ne régna que neuf ans, et en vécut quarante-sept. Sa mort fut cachée quarante jours par son visir *Ibrahim*, afin de donner le temps à *Amurat*, son fils aîné, de revenir de Romélie, où il faisoit la guerre. *Mahomet* l'avoit ainsi ordonné. Il nomma en même temps son ami *Manuel* tuteur de ses deux autres fils, pour mettre leur vie en sûreté, s'il étoit possible.

[1422.] *Amurat* n'avoit que dix-huit ans. *Manuel* craignit qu'on n'abusât de son âge pour lui faire dicter quelque ordre cruel contre ses deux frères. En qualité de tuteur, il demanda ses pupilles ; on les refusa sous le prétexte plausible qu'il ne convenoit pas d'exposer ces jeunes princes à être élevés dans la religion chrétienne. L'empereur de Constantinople déclara que, puisqu'on ne lui accordoit pas sa demande, il sauroit donner un autre successeur à *Mahomet*. En effet, il mit en liberté ce *Mustapha*, qu'on avoit presque traité comme un imposteur, et lui donna des secours. La guerre s'alluma entre l'oncle et le neveu ; elle fut très-vive. *Mustapha*, bien différent de *Mahomet* son frère, manqua de parole au vieux *Manuel*, et refusa de lui remettre une place qu'il lui avoit promise : celui-ci l'abandonna ; alors il ne put résister à *Amurat*, et fut fait prisonnier. Le neveu condamna son oncle à être pendu en place publique, afin de perpétuer l'opinion que c'étoit un imposteur. Ainsi que *Manuel* l'avoit prévu, le sultan se défit de l'aîné de ses deux frères. Quelques seigneurs,

par commisération, prirent les armes pour sauver le second ; mais il tomba aussi entre les mains de son impitoyable frère, qui le fit étrangler, quoiqu'il n'eut que six ans.

La politique, autant que le désir de mettre en sûreté ses pupilles, avoit fait entrer *Manuel* dans le complot des méconteus. Ils ne lui furent pas inutiles; car les embarras qu'ils causèrent à *Amurat* le forcèrent de lever le siége de Constantinople, qu'il attaquoit à la tête de deux cent mille hommes. Il paroît que le Turc se fit alors un autre plan de guerre : ce fut de tomber sur les peuples qui pouvoient donner du secours à cette capitale, de la cerner de loin, de l'isoler. De là les guerres dans lesquelles *Amurat* s'engagea contre les Transylvains, les Ibériens, les Valaques et tous les habitans de la Romélie, qui pouvoient être de quelque utilité à Constantinople, et surtout contre la Hongrie. Pour la première fois, les Turcs attaquèrent Belgrade, qu'ils ont si souvent convoitée depuis. Les victoires d'*Amurat* amenèrent une paix qu'*Étienne*, roi de Hongrie, jura sur les évangiles. Le sultan la désiroit par un motif qu'on ne devinoit pas; c'étoit de se délivrer des embarras du trône pour mener une vie tranquille. Il abdiqua, et remit la couronne à *Mahomet*, son fils, à peine sorti de l'adolescence.

Le roi de Hongrie s'imagina que la démission d'*Amurat* alloit lui donner la facilité de recouvrer ce qu'il avoit perdu. Sur ses instances, il se forme une espèce de croisade. Bohémiens, Polonais, Alle-

mands, Vénitiens, François, accoururent sous ses étendards. Les Turcs, appréhendant que leur jeune empereur ne fût pas capable de résister à ce torrent, pressèrent le père de reprendre le sceptre. Il gagna la fameuse bataille de Varna, dans laquelle le roi de Hongrie fut tué. On dit qu'*Amurat* fit mettre au bout d'une lance le traité qu'*Étienne* violoit, avec un écriteau portant des imprécations contre sa mauvaise foi. Après cet exploit, *Amurat* retourna à sa retraite. Il la quitta encore pour apaiser une révolte de janissaires. Alors il retint les rênes du gouvernement, qu'il rendit illustre jusqu'à la fin par de nouvelles défaites des Hongrois, et par celle de *Scanderberg*, prince d'Épire, qui, avec des forces médiocres, balança souvent la victoire, et rendit les dernières années d'*Amurat* aussi guerrières que les premières. *Amurat* vécut quarante-neuf ans, et en régna trente.

[1451.] *Mahomet II*, à l'âge de vingt-un ans, étoit déjà monté deux fois sur le trône, et deux fois il en étoit descendu avec la docilité d'un enfant soumis. De plusieurs frères qu'*Amurat* lui avoit donnés, il n'en restoit qu'un de six mois; les autres étoient morts de maladie : *Mahomet* prévint toute inquiétude de sa part en le faisant mourir. Son règne, qui dura trente ans, ne fut qu'un enchaînement de combats et de victoires, sans presque aucun revers. Il eut cependant en tête des capitaines capables de suspendre ses progrès et dompter son ambition, si leurs forces eussent répondu à leur courage. Dans ce nombre, on compte le célèbre *Huniade*, grand-admi-

nistrateur de Hongrie; *Mathias Corvin*, son fils, et surtout *Scanderberg*, le héros des Épirotes, et même des Turcs, car ils ne parlent de ce guerrier qu'avec respect; et, après sa mort, ils firent des reliques de ses os, qu'ils portoient comme un préservatif dans les dangers.

On a vu qu'*Amurat* avoit préparé les voies à *Mahomet* pour la destruction de l'empire grec, alors renfermé presque tout entier dans Constantinople, et dont tous les environs étoient déjà couverts de forteresses turques, comme d'autant d'avant-postes destinés à faciliter le siége. *Mahomet* y ajouta les deux châteaux d'Asie et d'Europe, qui interceptoient à la ville tout commerce avec la Méditerranée, et parut enfin sous ses murailles à la tête de quatre cent mille hommes. Le succès ne pouvoit être douteux avec une pareille armée de terre et de mer, fournie d'une artillerie telle qu'on n'en avoit jamais vu, remarquable par la multitude des pièces et la grosseur du calibre; mais tout assuré que paroissoit être le succès d'une pareille multitude contre une garnison de cinq ou six mille hommes, la victoire se fit acheter. *Mahomet* se conduisit à la prise de la ville, d'une manière équivoque, cruelle et insensée, faisant grâce à quelques vaincus, et en livrant d'autres au tranchant de l'épée, quoiqu'ils ne dussent point paroître plus coupables à ses yeux; mais il n'y eut point, comme on l'a vu, de distinction pour la ruine. Elle fut générale, et le pillage n'épargna personne.

La capitale prise, *Mahomet* tourna ses armes

contre ce qui restoit à l'empire grec, tant en îles qu'en terre ferme. Il imposa d'abord tribut à la Morée, la conquit, la perdit par les efforts des Vénitiens, et s'en empara entièrement à l'aide de la mésintelligence qu'il excita entre ses défenseurs. Il prit les deux Phocées, s'empara de Chio, de Lesbos, se fit honneur de ranger Athènes sous sa domination, et de commander dans le pays autrefois soumis aux lois de Lacédémone. Les Albanais, braves soldats, qu'on croit descendans des anciens Épirotes, lui furent d'une grande utilité. La mort de *Scanderberg* livra l'empire au sultan. *Mathias Corvin* mit des bornes à ses exploits en Servie, et les chevaliers de Rhodes opposèrent à ses invasions maritimes un boulevard qu'il ne put renverser; mais il se prépara une entrée en Italie par le port d'Otrante. Qu'on se peigne les flots de sang que fit couler l'ambition de cet empereur, et le malheur des peuples dont il auroit dû respecter la soumission à leurs princes et à leurs lois, et dont ce barbare vainqueur punit toujours cruellement la fidélité. On lui attribue cependant des qualités estimables. Sa bravoure et son habileté dans la guerre n'ont pas besoin d'être relevées : il n'en a donné que trop de preuves. Il étoit très-versé dans les sciences turques, surtout dans l'astronomie. Il parloit grec, latin, chaldéen, persan, aimoit beaucoup l'histoire, punissoit sévèrement le vol et toute sorte d'injustice, lui le plus grand voleur et le plus injuste des hommes. Par une suite de ces défauts que les grands convertissent pour eux en vertus,

Mahomet ne respectoit ni la religion, ni les traités, quand ils se trouvoient en concurrence avec ses intérêts, et il ensanglanta son sceptre pendant trente ans.

[1480.] Quand *Mahomet* mourut, *Bajazet*, son fils aîné, qu'il avoit nommé son successeur, étoit dans son gouvernement d'Amasie, où il se préparoit au voyage de la Mecque. Les grands lui écrivirent qu'il seroit bien plus avantageux à la religion et à l'état qu'il vînt les aider de ses armes et de ses conseils, que de s'occuper d'un pélerinage; mais il répondit qu'il n'étoit pas en son pouvoir de différer le *très-béni pélerinage*, et qu'il renonceroit plutôt à l'empire de l'univers que d'être infidèle à son vœu; et afin que les affaires ne souffrissent pas de son absence, ce sultan leur manda qu'ils pourroient reconnoître pour souverain, jusqu'à son retour, *Corcul*, son fils, jeune prince plein de douceur et de modestie, et sans la moindre teinte d'ambition, comme il le fit bien voir lorsque son père revint au bout de neuf mois. Le dévot empereur, ne sachant pas trop comment il seroit reçu, écrivit à son fils de garder l'empire, et aux grands de lui obéir. Pour lui, il ne demanda que de vivre à Nicée en homme privé. Les grands, qui étoient fort contens de *Corcul*, allèrent le trouver, et lui dirent, sans s'expliquer autrement, qu'apprenant le retour de son père, ils venoient savoir quel étoit son bon plaisir dans cette circonstance. Il est certain que, pour peu que le prince eût témoigné le désir de garder l'empire, qu'il avoit gouverné

si sagement à la satisfaction de tout le monde, la couronne lui seroit restée; mais *Corcul* répondit avec une espèce d'indignation : « Est-ce que vous » doutez de ma fidélité à l'égard de mon père? Votre » discours artificieux me le feroit croire. Ignorez- » vous que mon père ne m'a pas résigné sa couronne? » Il m'a seulement chargé de commander à sa place » jusqu'au retour d'un pélerinage entrepris pour le » bien de son âme et celui de l'état. En l'acceptant, » je n'ai prétendu avoir d'autre mérite que de lui » obéir. L'empire est à lui; qu'il le reprenne, je » résigne le sceptre : jamais vous ne me verrez » d'autres dispositions que celles de fils et de vas- » sal. » Il mena lui-même tous les grands au-devant de son père. Quand il l'aperçut, il leur dit : « Ce » que vous avez vu en moi jusqu'ici n'étoit que son » ombre; la lumière paroît, et l'ombre s'évanouit. » Ainsi à lui seul appartiennent l'obéissance et le » respect. » *Corcul* assista au couronnement de son père, lui rendit les premiers hommages, et partit pour Magnésie avec les apanages et les appointemens d'un empereur.

Pendant l'absence de *Bajazet*, l'horizon ottoman s'étoit couvert d'un brouillard que son retour dissipa. Ce prince étoit né avant qu'*Amurat*, son père, fût sur le trône. Il lui naquit un frère nommé *Zizim*, depuis que le père posséda l'empire. *Zizim*, à ce titre, prétendit que la couronne lui appartenoit, et qu'injustement son père en avoit disposé en faveur de son aîné. Il crut l'absence de *Bajazet* favorable

pour faire valoir ses droits. Le parti qu'il se forma le plaça sur le trône à Pruse. Ce fut avec beaucoup de chagrin qu'il apprit le retour de *Bajazet*, et qu'il se se vit contraint de disputer contre son frère une possession qu'il croyoit plus facile d'enlever à son neveu. En effet, la présence de *Bajazet* dissipa presque tout d'un coup les partisans de *Zizim*. Il ne fallut qu'une bagatelle pour décider la querelle. *Zizim*, vaincu, s'enfuit chez les chrétiens, où il mourut, comme on verra, victime d'une trahison.

Le dévot *Bajazet* ne fut pas moins guerrier que son père. Il vainquit les Moldaves, conquit la Caramanie, rendit tributaires plusieurs princes d'Asie, attaqua avec succès la Syrie, soumit la Croatie, fit de grands ravages dans la Morée malgré les Vénitiens, mit des troupes à terre dans l'île de Rhodes, enleva du butin, et prépara la conquête de l'Égypte en ôtant aux mamelucks, qui commandoient dans ce pays, les secours nécessaires qu'ils tiroient de la Circassie. Ces mameluks étoient un corps militaire qui s'étoit emparé de l'Égypte. Ils se recrutoient dans la Circassie, d'où ils tiroient de braves soldats. *Bajazet*, dans le dessein de leur ôter cette ressource, fondit dans la Circassie, parcourut le pays d'un bout à l'autre, et en emmena un nombre infini de captifs. Ainsi il tarit la source de la milice des mamelucks. *Cailebai*, leur chef, prévoyant la suite de ces précautions, en mourut de chagrin.

Après tant d'exploits on sera étonné de voir *Bajazet*, taxé d'indolence, d'indifférence pour la gloire

de l'empire, succomber flétri par cette imputation. Épuisé de fatigues, et, dit-on, de débauches, il destina la couronne à *Ahmed*, son fils aîné. *Sélim*, puîné, instruit de cette disposition, demanda la préférence à main armée. Il fut battu. *Bajazet* défendit qu'on poursuivît les fuyards, dans l'espérance que son fils, dompté par cette disgrâce, rentreroit dans son devoir. Tranquille de ce côté, il reprit le dessein de remettre l'empire à *Ahmed*. Celui-ci, redoutant apparemment les intrigues de son frère, refusa opiniâtrément. Le vieil empereur, plutôt que d'abandonner son sceptre à un fils rebelle, se résigna à en porter le poids jusqu'à la mort.

Pendant qu'il vivoit tranquillement dans ces dispositions, il apprend que *Sélim* vient lui faire une visite, et se trouve déjà près de Constantinople. Ce prince n'avoit qu'un train médiocre; mais il étoit bien sûr de le voir grossir par le plus grand nombre des seigneurs qui étoient prévenus, et surtout par les janissaires, ennuyés d'une paix de dix ans. *Sélim* avoit eu l'adresse de se faire prier. « Non, répondit-» il aux premières instances, je ne puis me résoudre » à rien faire contre la volonté de mon père. Hélas! » l'expérience m'a assez appris que Dieu ne me fa-» voriseroit pas. » Cependant il céda. A son approche, toute la cour du vieil empereur, à quelques-uns près, l'abandonna successivement, et défila vers son fils. Il fut huit jours à recevoir ces déserteurs. Pendant ce temps, il envoyoit dire à son père qu'il ne vouloit que lui rendre ses respects. « Si telle est

» son intention, disoit le vieillard, pourquoi diffère-» t-il ? S'il couvre de ce prétexte des projets impies, » pourquoi perd-il son temps inutilement ? » A la fin, l'hypocrite se démasqua ; mais il donna à ses prétentions une tournure qui pouvoit encore lui laisser l'honneur d'un respect apparent.

« Va dire à mon père, dit-il à un de ses envoyés, » que je ne veux me départir en rien de l'obéissance » que je lui dois, que je suis prêt à suivre ses ordres, » quelque part qu'il lui plaise de m'envoyer. Je le » supplie seulement de vouloir m'éclaircir de quel-» ques doutes que j'ai sur le gouvernement présent. » *Sélim* entroit ensuite, sous la forme de questions, dans une critique amère du gouvernement. Pourquoi son père ne repoussoit-il pas le roi de Perse ? pourquoi ne déclaroit-il pas la guerre à celui d'Égypte ? pourquoi laissoit-il avilir son empire et languir ses troupes dans une oisiveté méprisable ? « Sont-ce là, » disoit-il en parlant des courtisans restés auprès de » son père, sont-ce là ces héros invincibles qui fai-» soient jadis respecter le nom de *Bajazet* par toutes » les nations voisines ? Ils mènent aujourd'hui avec » lui une vie molle et efféminée. Où est donc l'hon-» neur du sceptre ottoman ? où est la discipline mi-» litaire ? où est le zèle de nos pères pour la propa-» gation de la foi ? » Après ces questions ironiques, le zèle de *Sélim* se radoucissoit. Il disoit : « Je laisse » à mon père à juger s'il ne seroit pas juste de punir » les auteurs de ces désordres et ceux qui ne négli-» gent d'y remédier. A moins qu'on ne travaille au

» plus tôt à couper la racine de la corruption, j'ai peur
» que nous ne devenions les spectateurs de la ruine
» de l'empire, et ce mal que je crois inévitable, à
» quoi faudra-t-il l'attribuer ? est-ce à la valeur de
» nos ennemis, ou à notre négligence ? »

— « Ah ! je ne vois que trop, dit l'empereur au
» messager, que mon fils n'est pas venu ici dans l'in-
» tention de voir son père. Il veut être empereur, à
» quelque prix que ce soit ; c'est une disposition du
» ciel même, je n'en puis douter après le songe que
» j'ai fait la nuit dernière. J'ai vu ma couronne mise
» sur la tête de *Sélim* par la main des soldats : ce
» seroit une impiété de ne pas obéir à la volonté de
» Dieu. Je me soumets à la Providence, puisqu'elle
» en ordonne ainsi. Je résigne ma couronne à *Sélim*. »
Il y eut ensuite un combat de déférence entre le père et le fils. *Sélim* pria son père de demeurer au palais. *Bajazet* persista à le refuser. « Un même fourreau, » dit-il, ne peut servir à deux épées. » Il fit emballer ce qu'il avoit de plus précieux. On s'embrassa : *Sélim* reçut affectueusement la bénédiction de son père. Le vieil empereur se mit en route, mais lentement, comme un homme qui s'éloigne avec peine et tourne souvent la tête. Le chagrin ou le poison abrégèrent ses regrets. Il ne passa pas quinze lieues. On ramena son corps à Constantinople. *Sélim* alla à sa rencontre en grand deuil, et rentra avec la pompe funèbre qui ressembloit à un triomphe.

Les historiens ne sont pas d'accord sur l'âge de *Bajazet*. Les uns lui donnent soixante et deux ans

quand il mourut, d'autres soixante et seize ou quatre-vingts. Il en régna trente-deux. Il ne peut rester aucun doute sur son attachement à sa religion, puisqu'au commencement de son règne il préféra au trône l'accomplissement d'un devoir religieux. Cependant son fils osa l'accuser de tiédeur à cet égard. Il y a des circonstances dans lesquelles toute calomnie est bonne. En mourant même, il donna des preuves de son attention journalière aux plus minutieuses pratiques. En interprétation d'un précepte de l'Alcoran, il faisoit soigneusement ramasser et conserver la poussière qui s'attachoit à ses habits. Il ordonna qu'après sa mort on en feroit une brique qui seroit placée dans son tombeau sous son bras, afin qu'il pût se présenter à Dieu *couvert de la poussière des souliers du Seigneur, et être ainsi préservé du feu de l'enfer*. Son caractère scrupuleux s'allioit avec l'amour des sciences. Il aimoit tous les arts, et il a laissé plusieurs monumens de son goût pour l'architecture.

[1512.] La conduite de *Sélim* à l'égard de son père prépare à celle qu'il tint avec ses frères. *Ahmed* et *Corcul*, moins par désir de parvenir au trône que pour échapper à la haine de leur barbare frère, armèrent contre lui. Il les défit et les livra tous deux aux bourreaux. Il ordonna aussi la mort de cinq neveux, et de beaucoup de seigneurs qu'il jugeoit peu affectionnés à sa personne. Au reste, il ne lui falloit ni raisons ni prétexte pour condamner à mort. Il ordonna un jour au grand-visir d'arborer les queues de

cheval, et de faire dresser les tentes dans un endroit convenable. Le grand-visir lui demande quel quartier il jugeoit convenable. Pour toute réponse, *Sélim* l'envoie au supplice. Même ordre à un autre, même question, même conséquence. Un troisième fait dresser les tentes vers les quatre points du monde. *Sélim*, charmé, s'écrie : « A la fin, la mort de deux visirs » m'en a procuré un troisième tel qu'il me le faut. »

Élevé sur le trône par le suffrage des soldats indignés du repos, et ne respirant que la guerre, *Sélim* songea à les satisfaire. Ils eurent lieu d'être contens, s'ils ne désiroient que de combattre. L'empereur les mit souvent aux prises avec les Perses, et peu de guerres entre ces deux peuples voisins et rivaux ont été aussi sanglantes. Ces premiers essais finirent, comme il arrive lorsqu'on se bat avec des forces égales : on se fit beaucoup de mal de part et d'autre, et ensuite la paix fut conclue. *Sélim* cependant gagna quelques provinces, et se procura l'inestimable avantage d'aguerrir ses soldats pour la grande expédition qu'il méditoit contre l'Égypte. *Bajazet* lui en avoit aplani le chemin par les ravages qu'il avoit faits en Circassie, d'où les mamelucks tiroient leur principale force. Cette guerre, dès le commencement, prit un caractère de fureur et d'opiniâtreté qui annonçoit la catastrophe; mais tout se passa entre les soldats; le peuple en souffrit peu, parce qu'il étoit neutre dans la querelle. Garrotté par les chaînes des mamelucks, peu lui importoit de s'y débattre ou de passer dans les fers des Turcs.

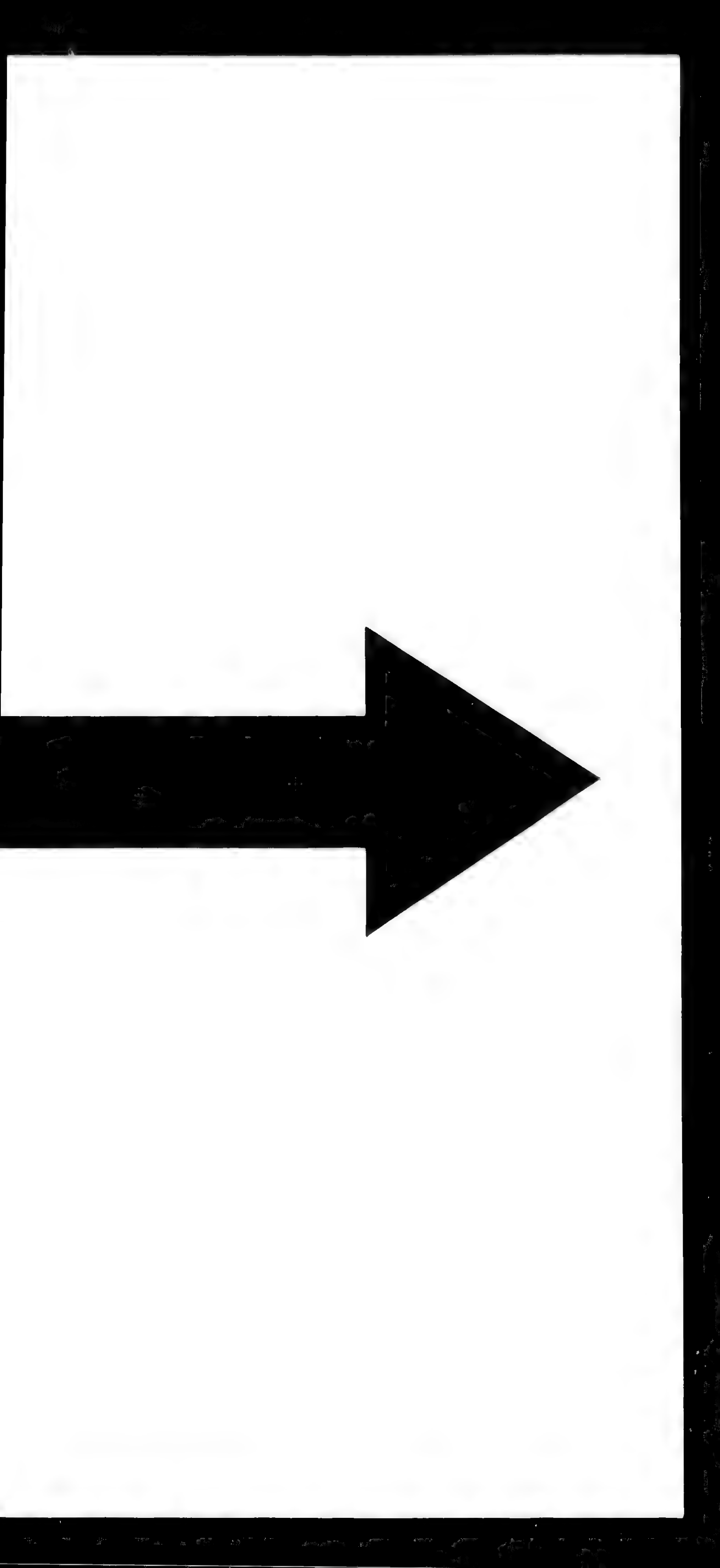
Causual Gauri, chef des mamelucks, alla attendre *Sélim* près d'Alep en Syrie. La victoire, près de suivre les drapeaux de *Gauri*, ne favorisa les Turcs que parce que le mameluck fut trahi. Ses deux principaux officiers l'abandonnèrent au milieu du combat. Outré de se voir vaincu, il se jette au milieu des plus épais bataillons, renverse tout ce qui se présente, court dans les rangs, comme dans un troupeau de moutons, écarte, tue sans distinction, appelant à haute voix *Sélim*; mais *Sélim* ne paroît pas, et *Gauri*, croyant le trouver dans chaque soldat qu'il frappe, fait une horrible boucherie. Enfin, hors d'haleine et écumant de rage, il tombe mort sur les corps de ceux qu'il avoit terrassés, et, ce qui est le plus surprenant, sans avoir reçu une seule blessure, de tant d'épées levées sur lui. *Tuman-Bey*, son successeur, aussi brave et plus malheureux, n'eut pas la gloire de mourir comme lui au champ d'honneur les armes à la main. Après une bataille perdue, il se défendit deux jours et deux nuits dans le Caire : il disputa toutes les rues pied à pied. Le sang y couloit par torrens. *Tuman-Bey* se sauva du carnage; mais il fut pris à quelque distance, ramené à la ville, et pendu à la porte.

Après sa victoire, *Sélim* parloit d'aller à Jérusalem. Un de ses capitaines, qui lui croyoit bien d'autres affaires, lui demanda quand se feroit ce voyage. Il le demanda apparemment d'un ton qui déplut à l'empereur. *Sélim* lui répondit : « Ce sera » quand il plaira à Dieu; mais, pour toi, mon bon

» plaisir est que tu restes ici », et il lui fit couper la tête. *Sélim* est le modèle des exterminateurs. Comme il ne croyoit s'assurer de la possession tranquille de l'Égypte que par l'extinction totale de ceux qui en avoient été les maîtres, il fit rechercher avec rigueur les mamelucks. Il y eut des récompenses promises à ceux qui en indiqueroient, et des peines pour ceux qui en recéleroient. Quand il c[illegible] les avoir tous rassemblés, il fit dresser un trône su[illegible] hors du Caire, sur le bord du Nil. On lui [illegible]s malheureux, qu'il faisoit égorger sous ses yeu[illegible] on jetoit les corps dans la rivière. Le nombre des victimes, dit-on, monta à trente mille. Ainsi confirma-t-on le surnom qui lui avoit été donné, *Yaraz* (féroce), à cause de son génie furieux et tyrannique, qui ne lui permettoit pas de distinguer l'innocent du coupable : il ne voyoit autour de lui que des victimes. Tous les hommes lui paroissoient également dévoués à la mort.

La Providence purgea la terre de ce monstre après neuf ans de règne. Il en vécut cinquante-quatre, et mourut dans de cruelles douleurs, causées par un cancer qui lui rongea les reins. On le loue d'avoir été vigilant, actif, soigneux de faire observer les lois. On disoit de lui, en forme de proverbe, pour exprimer sa sollicitude à se faire informer de tout : « Qu'il sa- » voit le matin ce qui s'étoit passé la nuit entre le » mari et la femme. » A son dernier moment, il marqua une justesse d'esprit qui fait la satire des monumens pompeux de quelques souverains repentans. Un de ses pachas, nommé *Piri*, le trouvant dans un





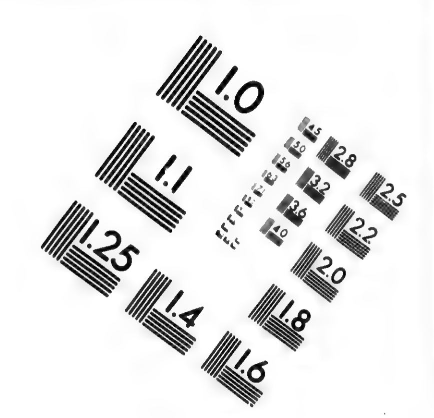
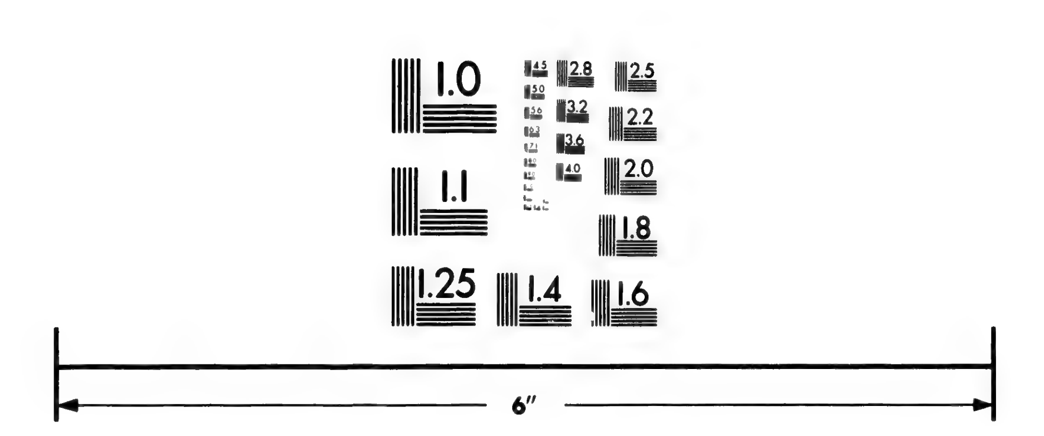


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



moment de regret des exactions qu'il avoit commises à l'égard des négocians persans, lui conseilloit de faire bâtir de ce bien un hôpital pour les pauvres. Il lui répondit : « O *Piri !* voudrois-tu que j'employasse » par vaine gloire, en œuvres de charité, le bien en- » levé injustement aux autres ? Je ne le ferai jamais. » Travaillons plutôt à le faire rendre aux légitimes » propriétaires. » Ce qui fut fait.

Une simple description des riches fleurons que *Soliman* attacha à sa couronne, villes, provinces, royaumes, le place dans un rang élevé entre les plus puissans monarques. Ses batailles, ses victoires par terre lui donnent à juste titre le nom de guerrier infatigable. Les flottes nombreuses dont il couvrit les mers le distinguent entre les princes politiques qui ont senti l'utilité de se rendre formidables sur cet élément. La combinaison de ses plans, la justesse de ses mesures prouvent l'étendue de son génie et sa grande application. Du choix de ses ministres et de ses généraux, tous habiles dans leur genre, on doit conclure qu'il avoit pour la connoissance des hommes ce tact fin si nécessaire aux souverains. Enfin, « rompre un œuf contre un autre, sans se salir les mains », étoit un proverbe turc dont il se servoit souvent pour exprimer sa propre adresse à se procurer des succès, sans qu'il lui en coûtât rien, en armant ses ennemis les uns contre les autres.

[1520.] En prenant possession de l'empire turc, si prodigieusement augmenté par *Sélim*, son père, *Soliman* conçut le dessein de l'étendre autant du côté

de l'Europe qu'il l'étoit du côté de l'Asie. Comme les alchimistes, en cherchant la pierre philosophale et en manquant leur grand but, font quelquefois des découvertes utiles, de même, de ce projet gigantesque, il resta à l'empereur turc des états européens qui le dédommagèrent de ses frais, entre autres, le royaume de Hongrie presque entier. Cette conquête fut précédée par celle de Rhodes, île qui fut vaillamment défendue par ses braves chevaliers, sous le commandement de *Villiers de l'île Adam*, leur grand-maître. *Soliman* réussit dans cette entreprise en sacrifiant une multitude d'hommes à l'épée des chevaliers en petit nombre. L'empereur turc observa fidèlement les conditions de la capitulation. Il marqua beaucoup d'égards aux chevaliers, et de respect pour le grand-maître, qu'il appela son père. En voyant le vieillard s'éloigner tristement de ses foyers, il dit à un pacha : « Ce n'est pas sans » quelque peine que j'oblige ce chrétien, à son âge, » de sortir de sa maison. » Cette sensibilité fait honneur à *Soliman*; mais ne vaudroit-il pas mieux ne pas faire naître les occasions de la montrer?

Le sultan se fit une large ouverture en Europe par la Hongrie. Le jeune roi *Louis*, en tâchant de lui fermer ce passage, succomba à Mohatz sur la Drave. Quand on lui présenta la tête de cet infortuné prince, il détourna les yeux, et plaignit son sort, mais poursuivit ses conquêtes. Il avoit déjà pris Belgrade, nommé le boulevard de la chrétienté; il s'empara de Bude, capitale de la Hongrie; pénétra jus-

qu'à Vienne; mais il échoua devant cette capitale de l'Autriche, et fut obligé de se retirer précipitamment : La Hongrie, trop affoiblie par ses pertes, ne put profiter de cette retraite pour affoiblir ses ennemis. N'ayant plus à combattre l'ennemi intérieur, elle vit son sein déchiré par les prétendans au trône. Après la mort du jeune roi, la rivalité éclata entre *Jean Sepure*, vaivode de Transylvanie, et *Ferdinand*, archiduc d'Autriche. Le premier, reconnu par la plupart des seigneurs hongrois, se mit sous la protection de *Soliman*, protection léonine, qui coûta la couronne à on fils qu'il laissa encore au berceau. La veuve, pressée par *Ferdinand*, avoit appelé *Soliman* à son secours. Il vient, plein de tendresse pour son protégé, bat l'Autrichien, fait les plus belles protestations à la mère, caresse l'enfant, les relègue l'un et l'autre dans une petite ville, et déclare la Hongrie province de son empire. Il y joignit la Transylvanie, l'Albanie, la Valachie, la Moldavie, plusieurs îles de l'Archipel, où il fit flotter son pavillon sous l[illegible]dres des célèbres corsaires *Barberousse* et *Dragut*. Enfin *Soliman* étendit sa réputation aux deux extrémités du monde. En même temps qu'il soumettoit Bagdad sur le Tigre, fidèle à *François Ier*, son allié, il joignoit sur les mers le croissant à l'oriflamme de France, faisoit des irruptions en Perse, et menaçoit l'Allemagne d'une invasion, lorsque la mort l'enleva à soixante-quatorze ans, après quarante-un ans d'un règne qui finit encore par un triomphe. Zigeth, ville de Hon-

grie, qu'il assiégeoit, se rendit comme il expiroit.

Soliman eut le défaut qu'un poëte reproche au dieu d'un fleuve (*uxorius amnis*) trop de complaisance pour sa femme. *Roxelane*, dans le dessein d'assurer l'empire à *Bajazet*, son fils chéri, inspira des soupçons à l'empereur contre *Mustapha*, né d'une autre femme, et prince estimable par ses belles qualités. Le père, ne voyant que par les yeux de la marâtre, appelle auprès de lui l'infortuné *Mustapha*, et, sans l'entendre, le fait étrangler en sa présence. Il fut puni de son injuste cruauté par la discorde qui s'éleva entre ce même *Bajazet* et *Sélim*, autre fils de *Roxelane*. Ils levèrent des troupes l'un contre l'autre. Quand *Soliman* voulut les accorder, *Bajazet* lui écrivit insolemment de ne se point mêler de leur querelle. *Roxelane* étoit morte. Son favori, frappé de l'indignation du père, succomba. Il se sauva en Perse. La vengeance de *Soliman* l'y poursuivit, et trouva le moyen de l'immoler, dans cet empire étranger, aux mânes de l'infortuné *Mustapha*. Il ne lui restoit plus, quand il mourut, que ce *Sélim*, qui lui succéda. Avant *Soliman*, les Turcs n'avoient que des coutumes non écrites; il les recueillit, et en fit un code qu'on suit encore aujourd'hui dans l'empire ottoman, d'où il a acquis le surnom de *faiseur de règles*, ou *législateur*.

Afin de tenir secrète la mort de *Soliman* jusqu'à l'arrivée de *Sélim*, qui étoit dans son gouvernement, le grand-visir fit tuer ses médecins et ceux qui avoient droit de l'approcher. Ainsi *Sélim* fut le premier qui

apprit à Constantinople et à l'armée la mort de son père. *Soliman* fut proclamé *martyr*, parce qu'il étoit mort faisant la guerre aux infidèles; et *conquérant*, parce que ses troupes, en son nom, prirent deux villes après sa mort. La première opération de *Sélim* fut la paix avec l'Allemagne et la Perse. Il détacha de l'empire de Russie trente mille Tartares Nogays, dont il peupla la Crimée, fit rentrer dans l'obéissance l'Yemen, où s'étoient manifestés des mouvemens de révolte. Sa conquête de l'île de Chypre sur les Vénitiens est célèbre. Mais la fameuse victoire des Vénitiens sur les Ottomans dans le golfe de Lépante a passé chez les chrétiens comme une compensation du premier avantage. Un seigneur turc donna dans le temps une idée assez juste de ces deux événemens. « La perte de » la flotte, dit-il, est pour *Sélim* ce que la barbe est » pour un homme à qui on l'a rasée, et à qui elle » revient; au lieu que la perte de Chypre est pour la » république comme la perte d'un bras, qu'on ne » recouvre point quand il a été coupé. » En effet, *Sélim* remit bientôt en mer une autre flotte, qui l'aida à écarter les Espagnols de l'Afrique, et à faire reconnoître son autorité à Tunis et à Alger. Depuis ce temps, la Porte y a toujours joui plus ou moins de l'ascendant que *Sélim* s'y est procuré. Ce prince a peu fait la guerre par lui-même; cependant il n'en a pas moins passé pour brave. La nature semble l'avoir distingué de ses prédécesseurs par sa douceur. Il étoit familier avec ses domestiques, aimoit une honnête raillerie, la conversation des savans, et les

farces des bouffons. On le loue pour sa libéralité, sa clémence, son équité. Personne n'a été plus régulier dans ses dévotions. Il étoit très-scrupuleux, excepté pour le vin, qu'il aimoit, et dont il usoit largement. Cet ami dangereux le tua à cinquante-deux ans, après huit ans et cinq mois et demi de règne.

[1574.] Il ne faut plus s'attendre à trouver dans l'histoire turque de ces événemens qui étonnent, attachent le lecteur et fixent l'attention. Je comparerois volontiers cet empire à un fleuve qui, à force d'épouvanter par ses fréquentes inondations les habitans des plaines qui l'avoisinent, leur a fait prendre la précaution de le resserrer dans son lit par des digues qui les mettent à l'abri de ses ravages. De même les voisins des Turcs, sans cesse harcelés par eux, surtout en Europe, ont élevé des boulevards, comme autant de digues contre les irruptions subites, et ont entretenu des corps d'armée toujours prêts à s'opposer aux invasions. Quant à l'Asie, pour me servir de la même comparaison, le torrent dévastateur a continué de s'y répandre de temps en temps, même au loin, parce qu'il n'y est pas contenu et réprimé par les mêmes moyens; mais les Turcs, s'y confondant avec les peuples qui ne leur résistent pas, ressemblent à un fleuve qui se perd dans les sables, sans mériter qu'on se donne la peine de suivre son cours. Ainsi les assauts, les combats, les négociations, étant presque toujours les mêmes, à quelques nuances près, on ne s'arrêtera en ce genre qu'aux faits qui présenteront quelque singularité piquante, ou dont les suites ont

eu un intérêt marqué. Il est donc possible que la vie d'un sultan turc, quoique bien nourrie de faits d'armes et de traités, se réduise à des événemens domestiques en petit nombre.

Telle est celle d'*Amurat III*, quoiqu'il ait vécu cinquante ans, dont il régna vingt. Il a commencé par une atrocité qu'on doit, disent les auteurs, attribuer plutôt à une coutume politique qu'à un penchant naturel de ce prince à la cruauté. Il fit étrangler en sa présence ses cinq frères; mais il ne put s'empêcher de répandre des larmes à la vue de ce tragique spectacle. La politique exigeoit-elle donc qu'il en fût témoin ? Les janissaires se révoltèrent, et il fallut les apaiser par des largesses; mais, dans une autre occasion, les voyant entourer son palais, *Amurat* fit ouvrir ses portes, et fondit sur eux à la tête de ses domestiques. Cette audace lui réussit, et ils rentrèrent dans le devoir. C'est peut-être pour occuper cette milice indocile qu'*Amurat*, qui, dit-on, n'aimoit pas la guerre, la fit perpétuellement contre les Perses, souvent contre les Allemands, fréquemment contre les Vénitiens. Il soumit la Géorgie, la perdit, la recouvra; eut des succès et des revers chez les Druses, les Turcomans, dans la Crimée, la Valachie, la Croatie, la Transylvanie : vicissitudes qui confirment notre observation sur les bornes posées désormais aux invasions des Turcs.

[1595.] Dix-neuf frères étranglés, dix concubines enceintes de son père jetées à la mer, telles sont les prémices du règne de *Mahomet III*. Est-ce en-

core là de la politique ? Trois révoltes de janissaires éclatèrent sous son règne. Deux furent apaisées par de l'argent, et la troisième par le sacrifice de ses ministres. Il sauva sa mère, dont la soldatesque lui demandoit la tête ; il la sauva en l'éloignant pour un temps du gouvernement. Trop de confiance dans les femmes qui l'environnoient étoit chez lui un vice héréditaire ; car on l'a aussi reproché à *Amurat*.

Non moins cruel pour sa propre race que pour celle de son père, *Mahomet* immola, sur de simples soupçons, son fils aîné, prince très-estimé. Il ne prit d'autre part aux guerres de son temps que de les ordonner. Plongé dans les délices de son sérail, il ne donnoit aux affaires que l'attention qu'il ne pouvoit leur refuser. Ses sujets le payoient bien de son indifférence : il n'en étoit ni craint ni aimé ; par conséquent il mourut peu regretté, dans la vigueur de l'âge, après neuf ans de règne.

[1604.] Pour la première fois, les rênes de l'empire furent remises à un mineur, étant confiées à *Achmet Ier*, qui n'avoit que quinze ans ; mais ses jeunes mains n'en parurent point embarrassées. Il commença par éloigner la sultane, son aïeule, dont l'ambition et l'esprit intrigant avoient causé tant de chagrin à son père. Il eut besoin de fermeté pour rétablir dans toutes les parties du gouvernement le bon ordre, que la foiblesse de *Mahomet* avoit laissé altérer ; mais les janissaires, devenant tous les jours plus mutins, lui causèrent de l'inquiétude, et il ne s'en débarrassa qu'en les envoyant en Asie. Sous son

règne, commencèrent à Constantinople les incendies, qui sont devenus si fréquens dans cette capitale. On prétend qu'ils éclatent seulement lorsque le peuple est mécontent, et que c'est sa manière de faire des remontrances. Sous le même règne, on voit le premier exemple de la résignation avec laquelle les grands s'abandonnent au fatal cordon, sur un simple ordre du sultan. Ainsi finit ses jours le grand-visir, auquel *Achmet* avoit des obligations. On dit qu'il n'étoit pas cruel; cependant il commit des meurtres dans son sérail par jalousie et par brutalité. Il y entretenoit trois mille femmes, toutes chrétiennes, payoit quarante mille hommes, seulement pour la chasse du faucon; et, pour mettre toutes les exagérations ensemble, il incrusta les murailles de la superbe mosquée qu'il fit bâtir en émulation de Sainte-Sophie, de deux cents tables d'or, chargées du nom du prophète et de sentences entourées de diamans, qui portent le prix de chaque table au moins à cinquante mille écus. Qu'on juge du reste de la dépense. *Achmet* a vécu vingt-neuf ans, et en a régné quatorze.

[1617.] Il eut un frère pour successeur; ce qui feroit l'éloge de son humanité, si on ne savoit que *Mustapha* dut la vie à la politique des grands, qui, ne voyant que ces deux rejetons de la maison impériale, lorsque *Achmet* monta sur le trône, l'obligèrent de conserver son frère. Ce prince, uniquement occupé de ses plaisirs, se montra indigne de la couronne. On l'avoit tiré d'une cellule dans le sérail; on l'envoya, au bout de trois mois, dans une prison aux Sept-Tours.

[1618.] On mit à sa place *Othman*, son neveu, fils aîné d'*Achmet*; il n'avoit que huit ans : ce n'étoit donc pas à lui que les janissaires auroient dû imputer le crime énorme à leurs yeux, de transférer son trône en Asie, parce qu'il ne pouvoit pas les chasser de Constantinople, où ils le tourmentoient par leurs révoltes perpétuelles. A la vérité, ils massacrèrent le grand-visir, qu'ils croyoient auteur du projet : mais leur fureur s'étendit jusqu'au jeune empereur. Ils le déposèrent, l'enfermèrent dans une prison, et en tirèrent l'imbécile *Mustapha*. La première opération de ceux qui gouvernoient sous son nom fut le meurtre du jeune *Othman*, étranglé à douze ans, dans la quatrième année de son règne. L'oncle profita peu du malheur de son neveu : la même incapacité qui l'avoit fait tomber du trône l'en précipita encore, mais avec des circonstances humiliantes. Il fut traité comme un fou, promené sur un âne, exposé à la risée et aux injures de la populace : puis reconduit en prison, où son successeur le fit étrangler.

[1622.] Ce successeur fut *Amurat IV*, frère de l'infortuné *Othman*. Il éprouva d'abord les mêmes disgrâces que son frère de la part des janissaires, mais il les dompta lorsque l'âge lui permit de se mettre à la tête de ses armées. Alors il ne se vit plus exposé à aucune rébellion, ni de cette milice effrénée, ni des autres troupes. Aucun sultan n'a été aussi absolu, aucun n'a été aussi redouté ni aussi redoutable. On rapporte qu'en dix-sept ans qu'il régna, il tua ou fit tuer quatorze mille hommes.

Ses divertissemens étoient de courir la nuit dans les rues le sabre à la main, et de frapper tous ceux qu'il rencontroit. Il lui arrivoit aussi de tirer, des chambres hautes de son palais, des flèches sur ceux qui passoient. Ce prince étoit excellent archer, très-bon cavalier, brave jusqu'à l'intrépidité. En campagne, il donnoit à ses soldats l'exemple de la frugalité et de l'éloignement de toute délicatesse. Il n'usoit que d'une nourriture grossière, n'avoit pour lit qu'un tapis, et dormoit la tête posée sur la selle de son cheval. On loue sa capacité pour les affaires, son esprit vif, pénétrant et solide.

Il lui falloit ces qualités pour qu'il ne lui arrivât aucun mal de ses nombreux défauts, dont il ne se cachoit pas, surtout de l'ivrognerie, vice si odieux aux musulmans. On auroit dit qu'il prétendoit la mettre en honneur par son affectation à appeler pour compagnons de ses débauches les hommes les plus graves, les juges et les ministres de la religion. Il permit de vendre publiquement du vin, parce qu'il l'aimoit, et défendit de fumer du tabac, qu'il détestoit. Le goût du vin lui fut inspiré par l'aventure suivante. Se promenant déguisé dans les rues de Constantinople, il aperçut un homme qui se rouloit par terre, et excitoit les risées de la populace: il demande ce que c'est: on lui dit que c'est un homme qui a bu trop de vin; en même temps, l'ivrogne se lève, et ordonne impérieusement au sultan de se ranger. « Comment! répond l'empereur, » tu me commandes de me ranger, moi qui suis

» le sultan *Amurat?* — Et moi, riposte cet homme, » je suis *Mustapha* l'ivrogne; si tu veux me vendre » cette ville, je serai à mon tour sultan *Amurat*, et » toi tu seras *Mustapha* l'ivrogne. — Et de l'argent, » pour l'acheter? répond *Amurat.* — Que cela ne » t'embarrasse pas, réplique l'ivrogne: je ferai plus, » je t'achèterai toi-même. » Il se recouche, et se met à dormir.

Amurat ordonne qu'on le porte au palais. *Mustapha*, en se réveillant, se trouvant dans une chambre magnifique, ne sait s'il rêve, s'il ne seroit pas en paradis, et interroge ceux qui sont autour de lui. Ils lui racontent son aventure. Il est saisi de frayeur en se rappelant le caractère cruel d'*Amurat*. Après quelques réflexions, il prend son parti, demande un pot de vin, et le met sous sa veste. Introduit devant le sultan: « Il me faut, lui dit le prince, tant de » millions pour le prix de la ville; où sont-ils? » *Mustapha* montre son pot, et dit: « Sultan, voilà » ce qui pouvoit acheter hier Constantinople: ce » trésor est préférable à la possession de l'univers. » La gaîté de l'ivrogne frappe le sultan: il boit, sent une douce chaleur qui se répand dans ses veines, s'endort, se réveille la tête un peu ébranlée, boit de nouveau, par le conseil de Mustapha, pour le rassurer, et en prend si bien le goût, qu'il ne peut plus s'en passer, et *Mustapha* devient son principal favori.

Tiriaki, fumeur intrépide, effrayé cependant par les édits menaçans d'*Amurat*, s'étoit fait une fosse

sous terre où il alloit fumer à son aise. L'empereur, sans doute averti, le surprend. Le fumeur alloit payer cher son plaisir, lorsqu'il s'écrie : « Va-t'en » loin d'ici : ton édit est fait pour là-haut, et ne » s'étend pas sous terre. » Cette saillie sauva *Tiriaki*. *Amurat* aimoit les jouissances qui le rapprochoient du peuple, faire la cuisine, aller acheter lui-même du vin au cabaret, boire sans façon avec ceux qu'il rencontroit. Un plaisir d'empereur qu'il se donnoit quelquefois, étoit de faire des mariages bizarres, de femmes de quatre-vingts ans avec des jeunes gens de quinze ou vingt, et de jeunes filles avec des vieillards décrépits. Il mourut à l'âge de trente-un ans. *Amurat* ne laissa point d'enfans. Il avoit une bizarre fantaisie, c'étoit d'être le dernier de la race ottomane; et pour cela il eut dessein de faire mourir son frère *Ibrahim*, mais il donna l'ordre trop tard.

[1639.] Lorsque les grands vinrent à la prison, où *Ibrahim* languissoit depuis quatre ans entre la vie et la mort, il se barricada, et refusa de laisser entrer personne. Il fallut lui apporter le corps de son frère. Cette vue le rassura : il ouvrit. On le plaça sur le trône. Il fut pour la volupté ce qu'avoit été son frère pour la débauche; mais il ne sut pas comme lui alterner les affaires avec les plaisirs. Sa mère s'empara du gouvernement. Elle soutint son empire sur son fils en lui fournissant avec profusion les objets les plus capables d'entretenir ses désirs effrénés. Tous ceux qui vouloient gagner ses bonnes grâces, ministres et généraux, se piquoient de la même émula-

tion ; mais il ne s'en tenoit pas à leurs offrandes. Une intrigante chargée de ses ordres parcouroit les bains, et lui rendoit compte des beautés dignes de ses regards. Malheureusement elle fit un tel éloge de la fille du muphti, que le sultan proposa au père de l'épouser. Le père, dans la crainte que ce ne fût une fantaisie passagère, refusa cet honneur. Emporté par la fougue de sa passion, l'empereur la fait enlever, la garde quelques jours dans son sérail, et la renvoie à son père avec mépris. Cette violence lui coûta la couronne et la vie. Le muphti, de concert avec d'autres seigneurs mécontens de la mollesse du sultan, de sa nullité dans le gouvernement, suscite une sédition de janissaires. *Ibrahim*, ne pouvant résister, consent à être déposé et confiné dans son appartement avec la vie sauve ; mais quelques jours après il fut étranglé à l'âge de trente-trois ans, après en avoir régné dix.

[1649.] Il étoit le dernier des trois fils d'*Achmet*, qui se succédèrent ; et, par une singularité remar quable, trois fils d'*Ibrahim* montèrent sur le trône l'un après l'autre. Par une autre singularité, *Mahomet* règne avec éclat trente-cinq ans. Après un long espace de temps, qui auroit dû consolider sa puissance, il est forcé d'abdiquer, et survit cinq ans à sa déposition, sans être troublé ni inquiété dans son appartement qui lui servoit de prison : rare exemple de l'instabilité des choses humaines ! Ses exploits ne sont pas encore si eloignés de nos jours qu'on ne se rappelle le fameux siége de Candie, dont la prise a assujetti l'ancienne

Crète au croissant. Au commencement du siècle, les pères racontoient aux enfans les combats dont ils avoient été témoins presque sous les murs de Vienne, lorsque le grand *Sobieski* rendit vains les efforts des musulmans. Les armes de *Mahomet* furent plus heureuses contre Bude, capitale de la Hongrie. Toutes les parties de l'Allemagne limitrophes de l'empire turc ont toujours été ravagées par les généraux de ce sultan, qu'on a accusé de n'avoir su faire ni la paix ni la guerre, parce que ses revers ont été plus fréquens que ses succès. Comme ces disgrâces de la fortune se sont plus multipliées les quatre dernières années de sa vie, elles ont servi de prétexte à la conspiration qui lui a ravi le diadème.

Il régnoit entre les premiers officiers de l'empire de la mésintelligence, causée par l'ascendant du grand-visir sur *Mahomet*. Ce ministre avoit souvent abusé de la confiance de son maître, et même fait punir, pour excuser ou cacher son incapacité, des hommes qui auroient au contraire mérité d'être récompensés. *Sinan Pacha*, un des capitaines désignés à la mort par la vengeance du ministre, profita de la mauvaise humeur que donnoient aux troupes quelques revers, et sachant qu'il n'y avoit point d'argent au trésor, les excita à demander leur paie ou la tête du visir. Ce ministre épouvanté quitta secrètement l'armée, et vint le premier annoncer au sultan ce qui s'y passoit; mais tout avoit bien empiré après son départ. Dans une assemblée des principaux chefs, *Sinan* avoit fait décider qu'on ne s'en tiendroit pas à

la tête du visir, mais qu'on demanderoit la destitution de l'empereur lui-même. Après cette résolution, l'armée part pour Constantinople. Elle se fait précéder par une lettre de la façon de *Sinan*, qui disoit « que l'armée alloit à Constantinople, non dans la » vue de rien commettre qui sentît la sédition, ni » d'attenter contre la personne sacrée de sa hautesse, » mais pour lui demander justice de la trahison et » désertion du visir. » Comme l'armée approchoit toujours, il fallut bien livrer le malheureux, qui fut massacré.

Le sultan, afin de gagner *Sinan*, lui offrit la place de grand-visir. Il l'accepta. Aussitôt il devint suspect aux séditieux, à juste titre à la vérité, puisque, parvenu au terme de ses désirs, l'ambitieux commença à faire tous ses efforts pour maintenir celui qui l'avoit élevé. On s'aperçut de ses manœuvres. Il perdit tout crédit, et la confiance de la faction tomba sur deux autres hommes, qui, allant droit à leur but, vinrent à la tête d'une troupe imposante dire sans ménagement à leur souverain que le corps des gens de loi, la milice et tout le peuple le déposoient, et l'exhortoient à quitter le sceptre de bonne grâce, et à le résigner à son frère *Soliman*. *Mahomet* écouta avec assez de sang-froid cette sommation, et commença à entrer en explication sur sa conduite. « Je » ne suis pas venu, interrompit brusquement celui » qui portoit la parole, pour entendre votre apologie, » mais pour vous commander au nom de la nation » musulmane de quitter le trône. Il n'y a que ce

» moyen de sauver votre honneur et votre vie. » Le triste sultan répondit : « Puisque c'est sur ma tête que » doit tomber la colère divine irritée par les péchés » des musulmans, allez dire à mon frère que Dieu dé- » clare sa volonté par la bouche du peuple, et qu'à » lui appartient de gouverner désormais l'empire ot- » toman. » Après ces mots, il se renferma dans son appartement, d'où il ne sortit plus. Il vécut cinquante-deux ans, et en régna trente-cinq. *Mahomet* ne commanda presque jamais lui-même ses troupes; et c'est peut-être la seule cause du soulèvement des soldats, qui ne le connoissoient pas personnellement. Il se distingua par son penchant à la clémence. Cependant, au moment de la révolte, entraîné par la circonstance, il voulut faire mourir son frère, afin d'ôter cette ressource aux rebelles; mais on s'y opposa.

[1685.] Lorsque le député des révoltés vint apporter à *Soliman* la démission de son frère, il fut étonné d'entendre de lui cette réponse : « Eh! au » nom du Dieu immortel, pourquoi venir ainsi trou- » bler mon repos! Laissez-moi, je vous en conjure, » passer en paix dans ma retraite le peu de jours qu'il » me reste à vivre. Que mon frère continue à gou- » verner l'empire, c'est un droit que la nature lui » donne; pour moi, je ne suis né que pour méditer » les choses de la vie éternelle. » On eut beaucoup de peine à le déterminer. Il fallut presque de la violence pour l'arracher de sa prison. Il ne s'assit sur le trône qu'en tremblant. Pendant qu'on le haran-

guoit, il regardoit de tous côtés d'un air inquiet, comme s'il eût dû voir paroître à chaque instant son redoutable frère avec les muets et leur fatal cordon. Cependant il se rassura, et s'accoutuma à se voir demander des ordres.

Son premier soin fut de confirmer *Sinan* dans la dignité de grand-visir. N'ayant plus besoin que d'obéissance, le ministre travailla à apaiser la révolte des chefs qui avoient coopéré avec lui à la sédition. Se voyant exposés à être punis par leur ancien complice, ils firent soulever les janissaires contre lui. On le traite de conspirateur et d'ennemi de *Soliman*, qu'il vouloit, dit-on, détrôner. *Sinan* est attaqué dans son palais. Il se défend avec vigueur, succombe enfin, et est coupé en morceaux. Les janissaires désignent et font nommer pour son successeur une de leurs créatures, qui bientôt excite le mécontentement parmi ses protecteurs. Il vouloit diviser les janissaires afin de les affoiblir. Cette troupe mutine s'aperçoit de cette ruse, devine le projet, et massacre le nouveau visir. Le peuple se porta, dans cette sédition, à des excès inconnus aux Turcs. Il viola, si on peut se servir de ce terme, le sanctuaire du sérail, en tira les femmes et les traîna nues par les rues. Après cette licence, rien ne fut respecté; le pillage des riches devint général.

L'*uléma*, c'est-à-dire le corps des gens de loi, qui avoient contribué par leurs murmures à l'avilissement de la majesté impériale et aux désordres qui suivirent, s'assemble, fait arborer l'étendard de *Ma-*

homet, et envoie partout des coureurs sommer les musulmans qui ne voudroient point être jugés infidèles de se rendre auprès de l'étendard. Ils y accourent en foule. D'autres racontent différemment la cause de cette réunion, qui mit fin à la sédition. Ils disent qu'après cinq mois d'anarchie, pendant lesquels les janissaires tuoient tous ceux qui leur déplaisoient, élevoient et détruisoient les pachas à leur gré, une bagatelle fit rentrer tout dans l'ordre. Quatre janissaires, usant de leur droit ordinaire, volent des mouchoirs dans une boutique. Les marchands, las de ces brigandages, prennent les armes, tuent deux des voleurs. Un émir, c'est-à-dire un descendant de *Mahomet*, simple particulier, met un linge blanc au bout d'un bâton, et s'écrie : « Que tous les vrais » musulmans se rendent au sérail pour prier le sul- » tan d'arborer l'étendard du prophète, afin d'ex- » terminer les rebelles. » Certainement, dans cette multitude réunie autour de l'étendard sacré il s'en trouvoit un grand nombre zélés partisans de la révolte; cependant quand l'empereur leur demanda ce qui les amenoit, ce qu'ils désiroient, tous s'écrièrent qu'ils vouloient qu'on fît mourir les chefs de la milice séditieuse, leurs premiers instigateurs. Ces chefs furent sur-le-champ livrés au supplice. La foule s'écoula, chacun rentra paisiblement dans sa maison. Le commerce et les affaires reprirent leur train ordinaire. Presqu'en un instant cette ville, si troublée pendant huit mois, prit un aspect tranquille. Il paroît que cette pacification fut plus l'ouvrage de la las-

situde que de la prudence. Les provinces qui par contre-coup avoient été agitées rentrèrent aussi dans le calme.

Soliman n'étoit que spectateur de la tempête : comme un voyageur renfermé dans le vaisseau, il se laissoit ballotter par les flots sans se mêler de la manœuvre ; trop heureux de ce qu'un coup de vent favorable le fît arriver au port ; mais il s'en falloit bien que l'horizon mahométan jouît de cette sérénité que désiroit l'indolence de *Soliman*. Il soutenoit contre l'Allemagne et Venise une guerre désastreuse. Des revers accablans engagèrent le sultan à faire des démarches sourdes pour la paix. La cour de Vienne ne sut pas profiter des circonstances ; elle mit le marché trop haut, et pendant qu'elle chicanoit sur les conditions avantageuses offertes par la cour ottomane, parut *Kiupruli Mustapha*, pacha, qui régénéra l'empire.

Cet homme ne s'étoit mêlé des derniers troubles qu'autant qu'il falloit pour se soustraire au danger. Quand ils furent finis, la connoissance de ses talens et le besoin qu'on en avoit le firent élever à la charge de caïmacan, ou gouverneur de Constantinople ; les circonstances devenant plus critiques, le sultan le nomma grand-visir. Aussitôt après son installation, il assemble un conseil, composé des grands-officiers de l'empire, et dit : « Faut-il faire la paix ou la » guerre ? » Le muphti parle le premier, opine pour la paix. La plupart suivent son avis, et on apprend au grand-visir qu'il y a à la cour de Vienne des en-

voyés secrets chargés de la négocier. « Cela ne » m'étonne pas, reprit vivement *Kiupruli*, vu la » manière dont on se conduit depuis sept ans avec » les Allemands; ce n'est que manque de capacité » dans les généraux, qu'aveuglement dans les con- » seillers, et dans les gens de loi un cœur gâté, ou » une âme lâche, possédée de la crainte. Les visirs » et les seraskiers n'ont songé qu'à assembler de » nombreuses armées, et les conseillers qu'à remplir » les coffres du sultan à tout prix. L'uléma, content » d'être bien renté, et de jouir des douceurs du re- » pos, s'est peu embarrassé si l'empire étoit bien ou » mal gouverné, et de réformer les mœurs et les vices » du peuple, sources des calamités présentes; aussi » ont-ils donné les mains aux premières propositions » de paix, et, en quelque sorte, forcé les musul- » mans à l'accepter. Puis, quand il a plu à Dieu, » irrités par tant d'infidélités, d'éloigner la paix » qu'on proposoit à des conditions honorables, ils » ont eu recours à leur ancienne méthode, de blâmer » les sultans, quoique tout le mal vînt d'eux. Est-il » surprenant après cela que Dieu n'ait pas assisté » les musulmans? Les promesses de notre prophète » supposent certaines conditions préalables; des » cœurs purs dans les soldats, la pratique des bonnes » œuvres, et l'amour de la justice dans ceux qui sont » préposés au gouvernement des peuples. Toutes ces » vertus sont bannies d'entre nous; mais donnez- » moi seulement douze mille vrais sectateurs de » l'Alcoran, gens d'un cœur et d'un esprit purs, et

» j'espère avec l'aide de Dieu humilier les infidèles,
» quelque nombreuses que soient leurs armées. »

Après cette vive censure qui tomboit directement sur la plupart de ceux qui l'écoutoient, *Kiupruli* fait décider la continuation de la guerre. Il rompt la négociation de Vienne, et met tous ses soins à lever une bonne armée et à la pourvoir de munitions. Le trésor étoit absolument épuisé. Il examine sévèrement l'emploi qui avoit été fait des deniers, taxe ceux qui pouvoient supporter l'impôt, retranche toutes les exemptions, supprime les autres abus, fait rentrer dans le trésor les sommes que les pachas, les commis ou les fermiers en divertissoient par leurs fraudes, le grossit des fondations ou dépôts d'argent que la dévotion superstitieuse avoit anciennement légués au collège des imans. Le chef traita cette action de sacrilége. *Kiupruli* répondit que des richesses destinées à des usages religieux devoient être employées à des guerres de religion.

Ce pieux motif lui servit merveilleusement à former son armée. On mettoit avant lui de la violence dans les enrôlemens : *Kiupruli* déclare au contraire que, comme il a dessein de ne confier le commandement à d'autre qu'à lui-même, il ne veut recevoir aucun soldat enrôlé par force. « Seulement, dit-il, je re-
» mets devant les yeux aux musulmans que, par le
» précepte de Dieu et de son prophète, il n'est per-
» mis à personne d'éviter le martyre et de désespérer
» du succès quand on s'arme pour la défense de la
» loi et pour extirper les infidèles. Ainsi, ajoutoit-

» il, tout bon musulman qui se croit en conscience » obligé de suivre cette loi n'a qu'à venir s'enrôler, » s'il est dans la disposition de souffrir tout pour la » foi. Celui, au contraire, qui doute ou craint de » s'exposer au martyre, ou qui a des affaires indis- » pensables qui peuvent l'excuser devant Dieu, peut » en toute liberté rester chez lui. Là, après s'être » purifié de ses péchés, il doit tâcher par ses prières » d'obtenir la bénédiction de Dieu sur les armes de » l'empire; et quand même il seroit de profession » militaire, non-seulement il ne sera ni recherché » ni puni, mais même il recevra sa paie comme s'il » étoit à l'armée. » Personne ne voulut être exempt; et, par l'application d'une simple sentence de l'Alcoran, le visir leva en très-peu de temps plus de soldats et de meilleurs que n'en produisoient les ruses, les menaces et les violences employées pour compléter les armées.

Kiupruli tint parole, se mit lui-même à la tête de la principale armée, et pendant que les autres, comme si elles eussent déjà senti son influence, commençoient à obtenir des avantages, pour redonner aux troupes la confiance par quelque action d'éclat, il alla assiéger Belgrade. Il prit cette forteresse, et se disposoit à suivre ses brillans succès, lorsque la crainte de la mort prochaine du sultan, attaqué d'hydropisie, le rappela à Constantinople. Ce prince mourut à cinquante-deux ans, dans la quatrième année de son règne. Nul sultan ne l'a approché pour l'observation de la loi. Quoiqu'il eût peu d'esprit, il

lisoit beaucoup ; il étoit fort simple dans ses manières, et plus propre à être dervis que souverain.

[1691.] Digne frère de *Soliman*, *Achmet II* n'eut ni plus d'esprit, ni plus d'influence dans le gouvernement. Jamais il ne raisonnoit, il trouvoit tout bon dans le moment qu'on parloit; aussi rien de si instable que son gouvernement. *Kiupruli* le plaça sur le trône afin de n'y pas voir ou *Mahomet IV*, qui vivoit encore, ou son fils *Mustapha*, qui, l'un ou l'autre, auroient pu se venger de la part indirecte que le grand-visir avoit eue à la déposition du premier. A peine *Kiupruli* avoit-il rendu ce service à *Achmet*, qu'il courut risque d'en être récompensé par une disgrâce. Sa fermeté et sa résolution le tirèrent de ce danger. Il songea pour lors à appuyer son autorité par de nouveaux succès. Il se remit à la tête de son armée, et alla chercher les ennemis sur les bords du Danube. Près de remporter la victoire, il fut frappé d'une balle à la tête, et tomba. Cet accident découragea les Turcs ; ils abandonnèrent le champ de bataille, d'où ils eurent bien de la peine à emporter leur général mourant. Lorsque *Achmet* n'eut plus *Kiupruli* pour fixer ses résolutions toujours chancelantes, il se livra à tous les conseils qu'on lui donnoit; l'un détruisoit l'autre; peu lui importoit. Il en étoit de même des conseillers, surtout des grands-visirs; il en changeoit comme d'opinion : les affaires se conduisoient au hasard. Si on le laissa à la tête, c'est parce qu'il étoit d'une santé foible, et que cha-

que jour on attendoit sa mort. Enfin, après quatre ans de règne, à l'âge de cinquante ans, il mourut; c'est tout ce qu'on en peut dire comme souverain; comme particulier, on fera observer qu'il étoit d'une humeur gaie, vive et agréable, poëte, musicien, du plus heureux naturel, incapable de nuire à personne. Ainsi, si *Soliman*, son frère, n'étoit bon qu'à faire un dervis, du moins *Achmet* pouvoit faire un particulier aimable.

[1695.] *Mustapha II*, jeune et actif, parut ranimer l'empire qui avoit langui sous ses prédécesseurs. Les soins qu'il prit, les mouvemens qu'il se donna pour former les troupes sous ses yeux firent concevoir de grandes espérances. Il déclara qu'il méneroit lui-même l'armée contre l'ennemi. Il le fit, mais ce fut pour essuyer une défaite des plus honteuses et des plus complètes que les Turcs eussent jamais éprouvées. Ce malheur détermina le sultan à la paix. Quoique l'empereur d'Allemagne et les autres princes confédérés la désirassent aussi, les préliminaires n'étoient point aisés, parce que chaque puissance mettoit un point d'honneur à ne pas faire les premières démarches. *Mauro-Cordato*, premier interprète de la porte, leva cet obstacle en trompant leur vanité. Selon ce proverbe persan, « qu'un mensonge qui fait l'affaire vaut mieux qu'une vérité qui » l'embrouille », il se donna à chacune des parties comme chargé de demander la paix de la part de l'autre; et quand il les eut mis aux mains, sans que

le point d'honneur en souffrît, il aplanit les difficultés, et fut l'heureux instrument d'une paix dont les deux empires avoient un grand besoin.

Débarrassé de cette guerre si ruineuse, le sultan ne songea plus qu'à jouir, comme avoit fait *Mahomet IV*, son père. Il s'adonna avec excès à la chasse, et abandonna le gouvernement à ses ministres, surtout à son grand-visir. Il fut trompé. Les affaires tournèrent mal; le peuple murmura. *Mustapha* soutint son visir; mais, forcé de l'abandonner, il montra autant d'obstination pour celui qui lui succéda, quoiqu'il ne fût ni plus habile, ni mieux intentionné, et qu'il parût uniquement occupé de sa fortune. Sous un prince insouciant, les cabales se formèrent à la cour, les haines s'envenimèrent. Ce qui n'entraîne ailleurs qu'une disgrâce cause à la porte la mort des rivaux; ces meurtres aigrissent les partisans des malheureux sacrifiés. Il est donc rare qu'on en vienne à des accommodemens. Le grand-visir voulut se défaire du muphti; le muphti renversa le grand-visir; les amis de ce dernier dressèrent des piéges au muphti, et au nouveau grand-visir, son protégé.

Par une malhabileté inconcevable, dans cet état de fermentation, le muphti et le visir laissent manquer la paie des troupes; elles se révoltent et prennent les armes à Constantinople. On cache cette émeute au sultan, qui chassoit autour d'Andrinople. Il la croit une bagatelle jusqu'au moment où on lui annonce que l'armée entière est aux portes. Les ja-

nissaires envoient lui dire, comme à l'ordinaire qu'ils n'ont pas pris les armes pour combattre contre lui ni contre les musulmans, mais pour appeler les ministres infidèles au tribunal sacré de l'Alcoran, et pour les obliger de se soumettre à un examen juridique; que, s'il veut faire usage de l'épée dans une affaire de cette nature, ils repousseront la force par la force, et qu'il sera responsable du sang musulman qui sera répandu. Après quelques difficultés, le sultan leur abandonna le muphti et quelques autres personnes, qu'ils massacrèrent en leur faisant souffrir des tourmens inouïs. Mais pendant que le sultan délibéroit, les séditieux, trop certains d'être tôt ou tard punis par un prince qu'ils avoient si grièvement offensé, s'ils le laissoient sur le trône, écrivent au sultan *Achmet*, son frère, et l'invitent à se rendre à l'armée.

Mustapha intercepta la lettre, qui le mit dans une grande perplexité. Il y avoit deux partis à prendre, ou de résigner la couronne à son frère, ou de le faire mourir, pour ôter cette ressource aux rebelles. L'humanité de *Mustapha* se révolta contre une action si dénaturée. Il va trouver son frère, l'embrasse avec une tendre affection, lui déclare qu'on le demande pour remplir le trône, le salue sultan, et lui dit avant de le quitter : « Souvenez-vous, mon » frère, que je vous ai laissé vivre avec une entière » liberté; je vous prie d'en user de même à mon » égard; mais n'oubliez pas que ce sont des traîtres » qui ont été les instrumens de votre élévation. Si

» vous laissez leur attentat impuni, ils ne tarderont pas » à vous faire subir le même traitement. » Après cet avis, il se renferme dans l'appartement d'où sortoit son frère. La mélancolie abrégea ses jours; il mourut au bout de six mois. Il étoit dans la huitième année de son règne: prince attaché à sa religion, ni avare ni prodigue, ami de la justice, répréhensible de n'avoir pas conservé après la paix l'activité qu'il montroit pendant la guerre, et de s'être laissé dominer par des ministres, dont la mauvaise conduite entraîna sa chute.

[1703.] *Achmet III*, son successeur, n'oublia pas le conseil de son frère. On compte qu'en cinq mois il fit disparoître plus de quatorze mille soldats qui avoient eu le plus de part à la rébellion, sans compter un grand nombre d'officiers et de pachas. On les enlevoit pendant la nuit, et on les noyoit dans le Bosphore. Ces exécutions, faites parmi ceux qui tenoient de plus près au peuple et qui l'agitoient, rétablirent la tranquillité dans la ville; mais elles n'écartoient point de la cour les intrigues et les cabales, qui sous ce règne entraînèrent des changemens de ministres, des dépositions, des sentences de mort très-fréquentes contre les grands. Les affaires suivoient leur cours ordinaire, c'est-à-dire qu'elles se conduisoient plus selon les intérêts des ministres que conformément à la gloire de l'empire. On a cru voir ce défaut dans ce qui se passa à l'égard de *Charles XII*, roi de Suède, qui, battu par les Russes, s'étoit jeté dans les bras d'*Achmet*. Le grand-

visir, à ce qu'on prétend, fut gagné par l'argent de la Russie pour refuser du secours à ce monarque.

Malgré la complaisance intéressée des ministres turcs, la guerre éclata contre la Russie. Elle recommença contre l'Allemagne et Venise. Une autre s'alluma aussi contre la Perse; et quoique ces expéditions militaires ne fussent pas toujours malheureuses, l'empire se trouva dans un état d'épuisement qui se faisoit sentir surtout dans la capitale. La rareté des vivres, la cherté des denrées, l'interruption du commerce, les vexations des troupes, qui, en allant d'Europe à l'armée de Perse, s'arrêtoient à Constantinople comme dans un lieu de conquête; ces différens motifs aigrissoient les esprits, qui n'attendoient qu'une occasion de faire paroître leur chagrin. Ajoutez à cela le mécontentement des soldats qui rejetoient les défaites sur les chefs, les intrigues secrètes de quelques gens de loi, de quelques prédicateurs peu satisfaits du ministre : telles furent les causes d'une révolte qui fit descendre *Achmet* du trône, après vingt-sept ans de règne.

Trois hommes de néant formèrent cette entreprise : l'un vendeur de vieux habits, nommé *Patrona*, parce qu'il avoit servi dans la marine, sur une galère nommée *la Patrona*; le second, *Émir-Ali*, qui n'avoit pas une profession plus relevée; le troisième, *Muslu*, vendoit des fruits. Celui-ci étoit éloquent à sa manière, docteur pour la populace turque, car il savoit lire et écrire. Tous trois étoient janissaires. *Patrona* s'ouvrit le premier aux deux autres, qu'il

trouva bien disposés. Chacun s'associa trois hommes. Cette bande de douze se partagea en trois, qui marchèrent chacune le sabre à la main avec un drapeau déployé, en criant : « Fermez les boutiques, » que tout bon musulman nous suive à la grande » place, on leur y communiquera les justes plaintes » qu'on a à faire contre le ministère. »

Ces cris attirèrent la foule autour d'eux : elle grossit en peu de temps; par l'absence de ceux qui auroient pu arrêter les progrès de la rébellion. Le sultan et le visir étoient absens pour leurs plaisirs. Le gouverneur plantoit des tulipes à sa campagne. Le chef de la justice étoit aussi dans une de ses maisons au-dehors, et traitoit de bagatelles les avis qui lui venoient de l'intérieur. Le lieutenant du grand-visir s'enfuit. Le seul aga des janissaires marcha avec sa garde ordinaire contre les révoltés; mais sa présence fut inutile, et il alla se cacher, sans même avertir ni le sultan ni le visir de ce qui se passoit. Quand ils en furent instruits, ils revinrent à Constantinople, mais il étoit déjà trop tard. Quelques troupes qu'on voulut opposer aux rebelles refusèrent d'obéir; de sorte qu'il fallut en venir à des négociations.

Achmet fit demander aux mutins ce qu'ils vouloient. Ils demandèrent qu'on leur remît vifs le grand-visir, son lieutenant et le gouverneur, ses deux gendres et le muphti; que du reste ils étoient contens de sa hautesse, et lui souhaitoient toute prospérité. Le sultan fit prier qu'on se contentât de leur démission;

mais les factieux ne voulurent pas s'en contenter. Sur leurs instances menaçantes, *Achmet* se détermina à regret à sacrifier les trois victimes. Ils furent étranglés, et leurs corps envoyés à ces furieux; mais ils n'avoient pas été si loin pour en rester là. Après ces excès, laisser régner *Achmet* c'étoit s'exposer à sa vengeance. Le châtiment exercé par lui sur les rebelles qui l'avoient mis sur le trône étoit un bon avis pour ceux qui tentoient de l'en faire descendre. Ils cherchèrent donc un prétexte qui les débarrassât de leur souverain. Ce prétexte fut qu'ils avoient demandé les trois coupables vifs, et qu'on les leur avoit envoyés morts. Là-dessus ils s'obstinèrent à exiger la démission du sultan.

On croit qu'ils furent guidés dans leurs démarches par *Ispiri Zadé*, prédicateur ordinaire de la cour, qui, sous un air simple et dévot, cachoit une ambition démesurée. Il étoit comblé des faveurs du grand-seigneur; cependant il n'hésita pas à se charger auprès de lui du rôle le plus odieux de la révolution. Quand le sultan l'aperçut, il crut voir un ami, et lui demanda : « Eh bien! les rebelles sont-ils apai-
» sés? Que ne se retirent-ils? J'ai fait pour eux plus
» que je ne devois. Que souhaitent-ils davantage?
» — Seigneur, reprit *Zadé* d'un air modeste, ton
» règne est fini : tes sujets ne veulent plus te recon-
» noître pour sultan. — Eh! que ne me le disois-tu
» plus tôt, reprit *Achmet* en colère, toi qui venois
» ici tous les jours? » Puis, sans délibérer, il court trouver son neveu, fils d'*Achmet II*, le prend par la

main, le conduit à la chambre impériale, et le place sur le trône. « Souvenez-vous, lui dit-il, que votre » père ne perdit le trône que je vous cède aujour- » d'hui, et que je ne le perds moi-même que pour » avoir eu trop de confiance en mes visirs. Si je leur » avois donné moins d'autorité, et si je m'étois fait » rendre un compte plus exact des affaires de l'em- » pire, j'aurois peut-être fini mon règne aussi glo- » rieusement que je l'ai commencé. Adieu, je sou- » haite que le vôtre soit plus heureux. Je vous » recommande mon fils et ma propre personne. » Il se retira dans l'appartement que son neveu laissoit vacant.

Achmet III est le troisième sultan déposé en moins d'un demi-siècle, et déposé dans la capitale. Il est étonnant que l'exemple du premier qui a subi ce triste sort n'ait pas instruit les autres; et qu'à la première étincelle de ce foyer de sédition ils ne se soient pas retirés dans les provinces, où ils auroient pu réunir autour d'eux des troupes et de bons chefs, avec lesquels ils seroient revenus éteindre l'incendie. *Achmet* cependant passoit pour avoir de l'esprit, de la finesse, de la politique; il s'appliquoit aux affaires; mais il avoit deux passions dominantes, pour les femmes et pour l'argent. L'une a pu l'endormir dans l'inertie de la mollesse, et l'autre le priver de ces agens obscurs qu'on paie et dont les découvertes sont nécessaires pour régler sa conduite dans les temps orageux.

[1730.] *Mahomet*, conduit sur le trône, fit ap-

peler celui qui l'y avoit placé. *Patrona* parut jambes nues comme lorsqu'il vendoit ses vieux habits, et vêtu en janissaire. Le sultan lui demanda ce qu'il vouloit. « Puisque ton âme est ouverte à la reconnoissance, répondit-il, nous t'en demandons un » témoignage éclatant : abolis sur l'heure les impôts » sous lesquels l'empire gémit. » Aussitôt le sultan fit publier l'abolition d'un impôt onéreux mis par son prédécesseur : en même temps il annonça la gratification ordinaire aux troupes. *Patrona* exigea que les nouveaux soldats y eussent part. Cette disposition connue fit accourir sous les drapeaux une multitude attirée par cet appât. On vit des vieillards, des infirmes, des enfans, des hommes absolument incapables de la milice accourir pour se faire inscrire. Tous les trésors du sultan n'auroient pu suffire à cette dépense. Le lieutenant de l'aga des janissaires voulut faire des représentations. *Patrona* marqua qu'elles lui déplaisoient. L'officier fut massacré, et la distribution achevée avec prodigalité et le plus grand désordre.

Cette violence fit craindre à *Mahomet* que, s'il laissoit ces hommes dans Constantinople, ils ne lui fissent payer trop cher le service qu'ils lui avoient rendu. Le conseil chercha les moyens de les éloigner. Le sultan proposa à *Patrona* le gouvernement de la Natolie, et le titre de pacha. Il s'en excusa sur sa profonde ignorance. L'aga des janissaires, croyant faire sa cour au prince et à *Patrona*, proposa de lui donner cent mille sequins, et qu'il se re-

tirât où il voudroit. « Je n'ai pas besoin d'argent, » répondit le fier janissaire; si j'en voulois, toutes » les bourses de Constantinople sont à mon service. » Et lançant un coup-d'œil foudroyant sur l'aga, il osa lui dire en présence du sultan : « Ne vous mêlez » jamais de ce qui me regarde, si vous ne voulez » avoir le sort de votre lieutenant. »

Ce manque de respect confirma le sultan dans le dessein qu'il avoit déjà médité d'éloigner ce rebelle; mais *Patrona*, qui s'en aperçut, redoubla d'audace. Le grand-visir fit publier que, la loi défendant de marcher armé dans les villes pendant la paix, les troupes n'avoient qu'à quitter les armes. Les rebelles méprisèrent cet ordre. Tous les jours *Patrona* et ses complices se présentoient au divan armés de larges cimeterres, s'asseyoient familièrement à côté du grand-visir, prononçoient malgré lui les jugemens, distribuoient les emplois, et forçoient d'y nommer leurs créatures. Il rencontra un jour un boucher qui lui avoit autrefois fourni de la viande à crédit. *Patrona* commença par lui donner mille sequins, et lui dit : « Ne te soucies-tu pas de vivre plus long-temps » que moi? — Non, repartit le boucher. — Eh bien, » ajouta *Patrona*, va dire au grand-visir qu'il te » donne les patentes de prince de Moldavie à la » place de *Grégorio Giffa*, dont nous sommes mé- » contens. » Le grand-visir ne put se dispenser d'obéir. Le nouveau prince fut admis à baiser la main de sa hautesse.

Ce succès enhardit *Patrona*. Il se déclara lieute-

nant-général des janissaires. On sut qu'il ne tendoit pas à moins que de faire *Muslu*, celui d'entre eux qui savoit lire, grand-visir ; l'autre, gouverneur de la ville ; et lui-même, capitan-pacha, ou grand-amiral. Ces prétentions exorbitantes, qui percèrent, enlevèrent beaucoup de partisans aux rebelles, même parmi les janissaires. Le prédicateur *Zadé*, qui avoit conduit la révolution, s'étoit détaché d'eux depuis que le grand-seigneur avoit récompensé ses services par un emploi honorable et lucratif. Les seuls *Patrona*, *Muslu* et *Ali*, étonnés de leur pouvoir, ne s'apercevoient pas qu'ils s'exposoient chaque jour à le perdre. On ne sait ce qu'ils devoient proposer dans un divan ou conseil d'état qu'ils avoient indiqué, à la condition expresse de n'y admettre que peu de personnes. Le grand-seigneur, qu'on avoit enhardi, convoque le conseil dans la forme que les trois tyrans exigeoient. Ils arrivent accompagnés de quarante bandits, qu'ils appeloient *les enfans perdus*. On arrête l'escorte sous le porche de la dernière cour. Les rebelles entrent dans le divan avec leur audace ordinaire, et sont reçus avec les honneurs auxquels on les avoit accoutumés. Le grand-visir ouvre la séance par une distribution d'emplois aux révoltés et à leurs créatures. Pendant qu'ils jouissoient du plaisir de voir leurs vœux même prévenus, à un mot convenu, des hommes placés derrière chacun d'eux leur plongent le poignard dans le dos, redoublent, et les couchent morts sur le plancher. On fait entrer les enfans perdus, cinq par cinq, et on les

égorge. Le lendemain des chariots chargés des cadavres de ces malheureux sortent du sérail. Des hommes les précédoient, et crioient : « C'est ainsi » que seront traités tous ceux qui s'élèveront contre » notre puissant monarque. » Le peuple applaudit; les janissaires témoignèrent leur joie, et, sans qu'il y eût d'ordre, cet événement occasionna une fête dans toute la ville.

L'empire ottoman, soit qu'on le considère en Asie ou en Europe, n'est composé que de peuples assujettis. Peu d'entre eux s'intéressent à la conservation de son intégrité. Il n'y a de véritablement attachés au gouvernement que les grands qui commandent, les soldats qu'on paie, et en général ceux que la police et la religion revêtent de quelque autorité. On n'y connoît point le mot de *patrie*, et les provinces sont fort indifférentes sur ce qui se passe dans la capitale. Il n'y a que le commerce qui pourroit réunir ces nations différentes pour les mœurs, les habitudes, les dogmes et les principes religieux; mais, loin qu'il soit protégé, les négocians sont exposés à des vexations sans nombre de la part des gouverneurs turcs, surtout les Juifs, qui éprouvent habituellement sous la domination ottomane les mauvais traitemens exercés contre eux, comme on va le voir, chez tous les peuples dans la suite des siècles.

JUIFS.

Existence de ce peuple au milieu de toutes les autres nations depuis plus de dix-sept siècles. Ses longs malheurs, rapprochés de la perpétuité, présentent une espèce de prodige.

Une nation qui depuis dix-sept siècles existe au milieu de toutes les autres malgré le mépris, la haine et les mauvais traitemens, gémissant dans la plus dure captivité, en proie aux cruautés, aux persécutions, vouée aux insultes et à l'ignominie, vexée, tourmentée, l'objet perpétuel des injustices et des violences, victime des plus accablantes calamités, surnageant toujours au milieu des fleuves de sang qu'on en a fait couler, une pareille nation mérite de n'être pas perdue dans la vaste étendue de l'histoire. Ses malheurs, rapprochés sous un seul point de vue, présenteront une espèce de prodige, né de la perpétuité de l'existence au milieu des causes les plus efficaces de destruction.

[1er et 2e *siècles.*] Les Juifs, pour éluder la prophétie qui porte que le Messie naîtra quand le sceptre sortira de Juda, disent qu'il resta pendant la captivité de Babylone entre les chefs que les captifs se choisissoient pour les gouverner sous le nom de *princes de la captivité*. Quand ils perdent la trace de ces prétendus rois, ils remettent l'autorité souveraine entre les mains de leurs souverains pontifes de Jérusa-

lem; et, après la destruction de cette ville, au sanhédrin ou conseil suprême qu'ils placent à Tibériade avec la permission des Romains. Les chefs, disent-ils, s'appeloient *patriarches de Judée*. Ils en présentent une liste, à laquelle il manque l'authenticité de la chronologie à l'appui des noms; et quand la puissance légale disparoît par l'annihilation de ces patriarches, les docteurs juifs replacent le pouvoir dans les synagogues, qui ont à la vérité renfermé des savans et des hommes de mérite, mais point de rois. Des Juifs échappés au massacre sous *Titus* prétendent avoir porté la race de *David* en Espagne.

Sous *Trajan*, les Juifs, ne pouvant supporter le joug des Romains, se révoltèrent dans la Libye, l'île de Chypre et la Mésopotamie. Ils tuèrent plus de deux cent mille hommes; mais on usa contre eux d'une terrible représaille, et l'on évalue à plusieurs millions le nombre de ceux qui en furent les objets. Malgré cette effrayante destruction, une multitude prodigieuse de zélés s'assembla, sous *Antonin*, autour d'un imposteur nommé *Barcochébas* ou *fils de l'étoile*, qui se donnoit pour le Messie. Il avoit un précurseur nommé *Akiba*, chef du sanhédrin, et qui par sa réputation contribua beaucoup à faire valoir la mission de son messie. Le nombre des hommes en état de porter les armes montoit à plus de deux cent mille. Il se fit sacrer roi à Bidher. Les brigands des pays voisins accoururent sous ses drapeaux, et grossirent sa troupe d'une manière effrayante. Le messie massacroit Romains, chrétiens

et tous les Juifs qui ne vouloient pas le reconnoître. Il fut tué sur la brèche de sa capitale, assiégée par *Tinnius Rufus*, général romain. Son précurseur *Akiba* fut écorché vif avec un peigne de fer. Cinq cent quatre-vingt mille Juifs périrent par la faim, l'épée ou la misère. *Adrien* rebâtit Jérusalem, non pas pour eux, car il les en exclut ; au contraire, pour les punir, il affecta de la rendre immonde, en y faisant placer des idoles et offrir des sacrifices impurs. Cet empereur crut faire plier les Juifs en les chargeant ; mais ils rompirent plutôt. Il mit à prix la permission de voir, même de loin, la ville sainte, de circoncire les enfans, de garder et lire les livres sacrés. Ils n'en restèrent que plus fermement attachés à leur religion.

[3e. et 4e. *siècles*.] Ils y furent confirmés par les savans qui parurent alors, et dont les écrits sont encore l'objet de leur estime. *Juda*, surnommé le *Saint*, chef de l'académie de Tibériade, composa la *Misna*, recueil des lois, qui est le code civil et ecclésiastique des Juifs. *Mikel*, son fils, composa un calendrier fait de manière qu'il ne paroissoit pas possible que *Jésus-Christ* fût le Messie. Toute l'attention des Juifs se partageoit entre deux objets, la science de la religion et la pratique. L'étude spéculative produisit entre eux une multitude de sectes, lesquelles, selon la coutume, s'anathématisoient les unes les autres. La liberté de la pratique, réclamée avec une espèce de fureur par ce peuple indomptable, le porta quelquefois à des révoltes. Ils furent maltraités sous *Antonin*, haïs par *Marc-Aurèle*,

favorisés par *Sévère*, tremblans sous *Caracalla*, en danger sous *Héliogabale*, rassurés par la protection d'*Alexandre Sévère*, et assez tranquilles sous les empereurs suivans.

On ne sera pas étonné que *Julien l'Apostat* les ait favorisés pour mortifier les chrétiens. *Jovin*, *Valens* et *Valentinien*, par des édits défavorables, eurent la cruauté de déchaîner contre les Juifs la haine populaire. *Théodose I* la réprima.

[5e., 6e. et 7e. *siècles*.] L'acharnement de tous les peuples contre les Juifs, cet acharnement qui a fait couler tant de sang, faut-il en accuser ces descendans d'*Abraham*, leur intolérance, leur fierté, leur aigreur, ou bien les nations révoltées contre un enthousiasme exclusif, fruit de l'éducation et de la conviction intime? Mais, agresseurs ou attaqués, les malheureux Juifs en ont toujours porté la peine. Tous les ans ils avoient coutume de célébrer leur délivrance par *Mardochée*, oncle d'*Esther*. Ils pendoient *Aman* à une potence. Sous *Théodose II* ils attachèrent l'effigie à une croix, qu'ils promenèrent et brûlèrent : ce que les chrétiens ne manquèrent pas de regarder comme une action faite en dérision de la mort de *Jésus-Christ*. Le peuple s'émut ; on massacra des Juifs. Ces excès furent poussés beaucoup plus loin à Alexandrie, où les Juifs étoient très-riches et en grand nombre. L'appui d'*Oreste*, le gouverneur, les rendit entreprenans. Le patriarche *Cyrille* se mit à la tête des chrétiens. Cette rixe ne se passa point sans de grandes cruautés de part et d'autre. Dans

ces occasions, il arrivoit qu'on finissoit par réunir les biens des synagogues aux églises : ce qui étoit un germe de disputes toujours subsistant.

Les Juifs ont eu des académies florissantes en Perse. Ils y ont aussi essuyé de violentes persécutions. Ils se soutinrent cependant dans un état d'opulence qui à la vérité leur attiroit quelquefois de mauvais traitemens, quelquefois aussi des égards qu'on leur faisoit acheter. *Mahomet* les couvrit de mépris, et a inspiré ce sentiment à ses sectateurs. Les Juifs se sont-ils soulevés en Palestine, en Syrie, à Tyr, à Césarée, parce qu'ils y étoient vexés ? ou ont-ils été vexés parce qu'ils se soulevoient ? c'est un problème difficile à résoudre. Un imposteur, nommé *Julien*, se donna pour le Messie en Palestine, et se fit suivre d'un grand nombre de malheureux séduits, qui furent exterminés. En Espagne, en France, ils éprouvèrent la double infortune d'être anathématisés par les conciles et poursuivis par les souverains. Ils ne s'étoient pas à la vérité fait un très-beau renom. Ce fut un Juif, le médecin *Sédécias*, qui empoisonna *Charles-le-Gros*, tout à la fois roi de France et empereur d'Allemagne. Ils avoient à Arles beaucoup de puissance dont ils abusèrent, et furent chassés de la Provence et du Languedoc. La prison, le pillage et le bannissement étoient plus souvent employés contre eux, dans ces contrées, que les autres tourmens et la mort ; grâce cruelle, puisque la femme et l'enfant innocens étoient punis, comme l'homme coupable, par un dénument affreux.

[8ᵉ, 9ᵉ, 10ᵉ et 11ᵉ *siècles*.] Il paroît que beaucoup de califes ont estimé les Juifs. Ils en avoient à leur cour comme médecins, astrologues et gens de lettres. Cette faveur s'étendoit sur la nation. Les princes leur ont confié l'administration des finances, et s'en sont bien trouvés; mais les peuples travaillés par ces habiles financiers n'ont pas applaudi à ces choix. Leurs murmures ont souvent autorisé les princes à pressurer ces espèces d'éponges au profit du trésor public. Comme si ce n'étoit pas assez de l'exil et de la proscription pour les ruiner, le faux zèle y a ajouté une désertion volontaire. Un Juif nommé *Serénus* persuade aux Juifs d'Espagne qu'il est le Messie. Il les exhorte à le suivre en Judée. Ils abandonnent leurs biens, dont les voisins des déserteurs s'accommodent. Le messie disparut, et cette troupe aveuglée périt dans les chemins. On les a accusés d'avoir appelé les Arabes en Languedoc, d'avoir favorisé l'invasion des Normands en Italie; ces préventions leur ont fait beaucoup d'ennemis dans cette partie de l'Europe. Les individus de cette nation se multiplioient alors en Asie. On en comptoit jusqu'à neuf cent mille dans une ville de Syrie sous la domination des Perses. Les sciences et les arts y fleurissoient; mais, tranquilles au-dehors, il s'agitoient entre eux. Des sectes ennemies se combattoient dans leur sein. Ils eurent en Espagne de grandes disputes à l'occasion d'une traduction du Talmud, livre plein de contradictions, et où les choses utiles sont mêlées à beaucoup de fables. Des hommes

malintentionnés se plurent dans ce royaume à les confondre avec les Sarrasins. Dès-lors ils furent traités partout en ennemis. Cette persécution fut sanglante ; elle s'étendit en France. Le mérite de quelques rabbins en ralentit quelquefois la fureur. En Égypte ils triomphèrent et furent humiliés, chassés et rappelés. Ces alternatives, trop communes, les portoient d'un bout du monde à l'autre, toujours maltraités et jamais détruits.

[12°. *siècle*.] On en trouve dans le douzième siècle un grand nombre sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, dans les villes qui ornoient ces rivages, à Bagdad, à Cufa, dans toute la Syrie, ces lieux autrefois témoins de la captivité de leurs pères, où les enfans n'eurent pas un sort beaucoup plus favorable. En Égypte, ils avoient éprouvé de terribles vicissitudes. On dit qu'en une seule fois il en fut massacré un plus grand nombre qu'il n'en étoit sorti sous Moïse. Ils rentrèrent par détachemens chassés d'autres pays, et y formèrent des colonies populeuses. Il n'est pas étonnant qu'ils existassent en très-grand nombre en Judée, à Jérusalem, dans toute la Galilée, à Tyr. De ces côtés, ils naviguèrent en Grèce, se portèrent en foule à Constantinople, d'où ils ont débordé en Italie, à Rome, à Capoue, à Milan, de là en France, d'où ils se sont réunis d'un côté en Espagne avec ceux de l'Afrique ; de l'autre ils ont pénétré en Allemagne et en Angleterre. Leurs synagogues alors se communiquoient ; de là naissoit une émulation d'étude qui répandit le goût des sciences.

Mais les grands hommes qui fleurirent n'empêchoient pas divers imposteurs de paroître et d'abuser de la crédulité du peuple. Il n'y a pas moins de neuf ou dix faux messies en Orient et en Occident. En France, le faux messie fut cause que le roi *Charles-le-Bel* fit abattre les synagogues. En Perse, le sophi accorda à un faux messie armé l'argent qu'il demandoit pour cesser la guerre. Quand le messie fut sans défense, le sophi se fit rembourser par les Juifs désarmés. En Espagne, deux imposteurs excitèrent un soulèvement, et attirèrent de mauvais traitemens à la nation. En Arabie, un autre se vantoit de faire des miracles, et assuroit que, si on lui coupoit la tête, il ressusciteroit; on le prit au mot : il ne ressucita pas, et les Juifs furent condamnés à de grosses amendes en punition de leur crédulité. Elle étoit si grande, qu'ils honorèrent comme messie un lépreux, espèce d'homme abominable à leurs yeux. Ils s'attachèrent aux traces d'un autre qui paroissoit et disparoissoit en Moravie, et s'attribuoit la puissance de se rendre invisible. On obligea la nation de le représenter. Malgré son invisibilité, il fut saisi. Pareille chose arriva en Perse. Dans les deux pays, les Juifs payèrent chèrement l'inquiétude que leur penchant à se laisser abuser causoit aux souverains. Si on ajoute les vexations de toute espèce qu'ils éprouvèrent par le zèle fanatique des croisés, par le zèle aveugle de la populace qui les accusoit de crucifier des enfans, d'empoisonner les puits, les fontaines et les rivières, on sera étonné que leur race n'ait pas péri.

[13e et 14e *siècles*.] Ces horribles imputations faites dans les siècles précédens prirent un air de vérité dans le treizième. Sans songer que ces crimes, s'ils existoient, ne pouvoient être que les forfaits de quelques scélérats, on en rendit responsable toute la nation. L'horreur que les Juifs inspiroient étoit générale. Leurs noms dans les historiens, dans les diplômes des rois, dans les règlemens de police, ne se lisoient qu'accompagnés d'épithètes insultantes. La hache étoit sans cesse levée sur leurs têtes, les échafauds étoient dressés sous leurs pieds, et les bûchers allumés pour les consumer; mais dans le temps qu'ils étoient traités si cruellement en Europe, ils respiroient en Judée; les mamelucks d'Espagne ne les persécutoient ni ne les favorisoient. Les Tartares les accueilloient comme médecins, astrologues, et bons commerçans. Les Grecs les laissoient vivre tranquilles au milieu d'eux, et blâmoient même les mauvais traitemens qu'on leur faisoit souffrir ailleurs.

En général, les Juifs supportoient moins impatiemment les vexations que les excès du zèle des convertisseurs. Des chrétiens qui n'auroient pas voulu reculer d'un pas dans leur foi prétendoient faire avancer les Juifs à pas de géant dans les dogmes qu'ils leur prêchoient. On les forçoit d'envoyer leurs enfans aux écoles chrétiennes, d'entendre les prédications, de lire les livres dogmatiques. Les Juifs racontent à cette occasion plusieurs martyres. Il n'est pas étonnant qu'ils se mêlassent aux révoltes, lorsqu'il s'en rencontroit. Quand on souffre, on croit

toujours gagner au changement. Sous une longue suite de rois en France, ils furent tourmentés et proscrits. Au contraire, les papes d'Avignon les favorisèrent ; c'est-à-dire que les premiers prirent leur argent par force, et que les seconds leur vendirent la tranquillité. Pour les Anglais, ils les chassèrent au-delà de la mer. Le feu prit à Francfort ; on les accusa de l'incendie. On les brûla, ainsi qu'à Nuremberg. Dans le Palatinat, on les poursuivoit comme des bêtes fauves, parce qu'une vieille femme disoit avoir été sollicitée de leur livrer un enfant pour être crucifié, et une autre, une hostie pour être profanée. L'Allemagne tout entière les rejeta de son sein : « Fuyez, leur » disoit l'empereur *Venceslas* dans un de ses rescrits, » ou convertissez-vous. »

[15ᵉ, 16ᵉ et 17ᵉ *siècles.*] Cette cruelle alternative ne leur a même pas toujours été proposée. La qualité de Juif emportoit souvent avec elle la proscription, sans égards, sans adoucissement. On en a un funeste exemple en Espagne. *Ferdinand* et *Isabelle* les chassèrent de leurs états au nombre de huit cent mille. Cette émigration est une des plus funestes dont il soit fait mention dans l'histoire. A peine leur laissa-t-on quelques mois pour se défaire de leurs biens. Fonds et meubles, ils furent obligés de donner tout à vil prix. On les embarqua pour l'Afrique. Plusieurs vaisseaux firent naufrage, d'autres prirent feu et furent consumés en pleine mer avec leurs charges. Peu arrivèrent à bon port. En abordant, les malheureux furent repoussés par les habitans, qui crai-

gnirent que cette multitude ne causât la famine. Fuyant cette terre inhospitalière, ils s'enfoncèrent dans les sables d'Afrique, où ils périrent, engloutis ou déchirés par les bêtes sauvages. C'est la dernière calamité qu'ils ont éprouvée comme corps de nation; mais les exils, les bannissemens, les proscriptions partielles sont innombrables, et continués presque jusqu'à nos jours. *Jusqu'à nos jours!* Cette expression marque qu'ils existent encore : existence qui tient du prodige. Après tant de malheurs qui ont détruit des nations beaucoup plus florissantes, ils existent en très-grand nombre, et dans tous les pays. On en trouve dans toutes les villes importantes de l'Asie et de l'Europe. Ils sont adonnés au commerce : il n'y en a aucun qui soit étranger à ce genre d'industrie. Ils s'accommodent aussi sans scrupule de toutes les manières de l'exercer. Un effet acheté par un Juif court de main en main au bout du monde, sans qu'on puisse en découvrir la trace. Ils cultivent les terres, quand on leur en laisse posséder. Mêlés aux habitans de tous les pays, ils ne se confondent jamais avec eux. Leurs usages religieux, la prohibition des viandes, leurs fêtes, leurs jeûnes, leurs abtinences légales, leurs mariages bornés entre eux, séparent de tous les peuples cette nation étonnante, sans autorité dans le monde entier, la seule cependant qui puisse par des séjours connus marquer des droits sur tous les points de l'univers habitable.

AFRIQUE,

entre la mer Rouge, la mer des Indes, l'Océan d'Afrique et la Méditerranée.

L'AFRIQUE, que les Romains ont appelée *monstrorum ferax*, ne justifie que trop cette qualification, soit qu'on entende parler des animaux cruels et carnassiers, ou des hommes, aussi féroces que les bêtes; soit qu'on entende parler seulement des monstruosités en fait de mœurs, de préjugés et d'habitans. C'est une presqu'île, qui ne tient à l'Asie que par une langue de terre d'environ trente lieues de large, entre la mer Rouge et la Méditerranée. L'intérieur de ce vaste pays est peu connu, par deux causes : 1°. on y voyage très-difficilement, parce que les habitans, pleins de défiance pour les Européens, qu'ils regardent comme ligués dans le dessein de les déposséder des mines d'or, leur principale richesse, ne souffrent pas qu'ils pénètrent chez eux. Il en est peu revenu de ceux qui l'ont tenté, encore n'avoient-ils pas été loin; 2°. l'opiniâtreté des naturels à garder le silence sur leur pays est invincible. Les esclaves même qu'on amène ne peuvent être déterminés à parler par promesses, caresses, menaces ni rigueurs; ou s'ils parlent, ce n'est point que pour tromper, et jamais pour donner la moindre idée de leur religion, de leurs coutumes, de leur commerce, ni des autres connoissances qui peuvent plaire ou in-

téresser. Ainsi le peu qu'on en sait est dû aux relations de quelques missionnaires qui ont échappé à la férocité de ces peuples, ou résisté aux intempéries de l'air et à la fatigue des voyages dans ces contrées sauvages. Les côtes sur la Méditerranée ont été fréquentées par les Phéniciens, qui paroissent aussi avoir passé le détroit de Gibraltar. Celles sur l'Océan ont été connues des Perses; mais on doute qu'ils se soient étendus jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Il étoit réservé aux Portugais de nous donner une connoissance exacte et détaillée des côtes à l'orient et à l'occident de ce cap; ce qu'ils ont fait à mesure que leurs voyages aux Indes leur ont donné occasion d'étendre ou de rectifier les observations.

L'Afrique a la forme d'une pyramide, dont la base est sur la Méditerranée, depuis l'embouchure du Nil jusqu'au détroit de Gibraltar. Elle a quatorze cents lieues du nord au midi, et quinze cents de l'orient à l'occident. Les deux tiers sont situés sous la zone torride. Ce n'est cependant pas la chaleur qui empêche que cette partie ne soit aussi peuplée que les autres; mais la stérilité de la terre, la disette et la mauvaise qualité des eaux, les vapeurs pestilentielles qui s'élèvent des lacs formés par les grandes pluies, dont les eaux croupissent couvertes de roseaux et ne sont jamais agitées par les vents; ces différentes causes font que certaines contrées manquent d'habitans, pendant que les contrées voisines, également frappées par les rayons verticaux du soleil, en ont en abondance. On divise l'Afrique en quatre parties:

1° le pays des blancs, qui comprend l'Egypte, la Numidie, et Zara ou le désert; 2° le pays des noirs, la Nigritie, la Guinée et la Nubie; 3° l'Ethiopie, haute et basse, l'Abyssinie les états des bords de la mer Rouge, et de la mer des Indes, et les vastes contrées de l'intérieur derrière ces côtes; 4° les îles qui l'environnent dans la Méditerranée, la mer Rouge et l'Océan.

On donne en général aux Africains, tant Maures, Arabes que Nègres, un très-mauvais caractère : ils sont, dit-on, brutaux, ignorans, paresseux, traîtres, voleurs défians et superstitieux. *Saint Augustin*, qui étoit Africain, disoit qu'il étoit aussi difficile, étant Africain, de n'être pas porté à l'incontinence, que d'être né en Afrique et n'être pas Africain. On dit aussi en commun proverbe que tous les peuples de la terre ont quelques bonnes qualités mêlées aux mauvaises, excepté les Africains. Ces imputations odieuses doivent s'appliquer principalement aux Nègres ou Cafres, ensuite aux Maures, ou anciens habitans basanés, et beaucoup moins aux Arabes, qui se sont répandus dans l'Afrique vers le milieu du septième siècle, et font une grande partie de sa population. Les marabous, qui sont les prêtres du pays, ont imaginé une fable plaisante pour expliquer la différence qu'il y a entre les blancs, les basanés et les noirs, quant à la fortune et aux richesses.

Dès que *Noé* fut mort, disent-ils, ses trois fils, dont l'un étoit blanc, l'autre basané, et le troisième noir, convinrent de se partager ses biens, qui consistoient

en or, argent, pierres précieuses, ivoire, habits de soie, de laine, de toile; en chevaux, chameaux, gros et menu bétail, armes, meubles, grains, et autres provisions, outre du tabac et des pipes. Ayant passé la plus grande partie de la journée à assortir ces différentes choses, les trois héritiers furent obligés d'en remettre le partage au lendemain. Ils soupent, fument ensemble une pipe de bonne amitié, et ensuite chacun va se reposer dans sa tente. Après quelques heures de sommeil, le frère blanc, éveillé par la cupidité, se lève, se saisit de l'or et de l'argent, des pierres précieuses, des plus beaux habits, en charge les meilleurs chevaux, et prend la route du pays que sa postérité blanche a toujours habité depuis. Le maure ou le basané, s'étant éveillé ensuite dans la même intention, surpris de voir que son frère l'avoit prévenu, se hâte de s'assurer du reste des chevaux, chameaux et bœufs, et se retire dans une autre partie du monde, ne laissant que quelques habits grossiers, du coton, des pipes, du tabac, du millet, du riz, et autres choses de moindre valeur. Ce dernier lot fut le partage du noir, le plus paresseux des trois frères. Il prit tristement sa pipe, s'assit tout pensif, et jura de se venger. Ce sont là en effet les passions dominantes des Nègres; fumer ne rien faire, rester pensifs, et se venger. Cependant on pourroit citer de nombreuses exceptions; les maux physiques qu'ont endurées les voyageurs dans ces contrées brûlantes les ont rendus souvent injustes. On trouve quelques vertus sur les bords Sénégal, de la Coanza et du

Zaïre, aussi-bien que sur les bords de la Seine et du Tibre.

Ils n'ont de penchant naturel que la brutalité; aucune affection pour leurs femmes et leurs enfans, qu'ils vendent; ils sont ivrognes, lubriques, cruels, perfides; en un mot, sans frein, sans principes. Ils ne pensent pas, ils agissent, et toujours selon l'impulsion de la passion présente. Leurs enfans naissent blancs, à l'exception des parties naturelles, et d'un petit cercle noir autour des ongles. Leur beau noir s'efface par la maladie, et en proportion du mal, jusqu'à se dégrader en pâleur blafarde. Morts, ils redeviennent très-noirs. Quand ils se blessent, la cicatrice reste blanche. En général, ils ont la plante des pieds blanche. Il est faux qu'ils deviennent blancs à force de demeurer dans un climat éloigné de l'ardeur du soleil. Leur noirceur ne s'affoiblit que par la succession et le mélange des races après des transmutations dont on n'a pas encore pu fixer le nombre, parce que le succès dépend de la constitution plus ou moins forte des individus; le noir s'efface à la longue, au point de n'en trouver aucune trace.

Outre l'adoration du soleil, de la lune, des étoiles, du feu, les nègres ont une idolâtrie stupide et grossière à l'égard des arbres, des plantes, des montagnes, des rivières, et de vils insectes, auxquels même ils rendent une espèce de culte, ainsi qu'à certaines divinités inférieures, ou êtres imaginaires que les prêtres font entrer dans toutes les affaires de la vie, santé, maladie, mort, naissance, événemens

heureux ou malheureux. C'est encore une chose louable que de pareilles superstitions, au prix de l'absence et de la haine de toute religion en vigueur chez les Imbiges, race de monstres impies et barbares, située auprès du pays des Hottentots. Ils se déclarent ennemis du genre humain et du ciel même, contre lequel ils lancent leurs flèches impuissantes, avec d'horribles imprécations, quand ils éprouvent quelque malheur. Ils mangent leurs esclaves et leurs prisonniers de guerre, qu'ils font rôtir tout vifs.

Il y a des Juifs établis en Afrique. Le christianisme est la religion de l'Abyssinie, mais il y est fort défiguré. Le mahométisme peut passer pour être la religion dominante, parce qu'elle est pratiquée par tous les Maures, les Arabes, et une grande partie des nègres. Comme les Arabes sont ennemis de toute gêne, la religion de *Mahomet* est devenue chez eux toute sensuelle. Ils ont retranché les austérités dont l'instituteur l'avoit chargée : l'abstinence du vin, de la chair de pourceau, les jeûnes, les carêmes, les fréquentes prières, les ablutions. Un bon musulman ne pourroit reconnoître sa religion à travers les superstitions païennes, qui sont observées plus soigneusement que les préceptes de l'Alcoran. Ce mahométisme mutilé prévaut jusque dans les états de la Barbarie tributaires du grand-seigneur, et dans ceux qui lui appartiennent en Egypte, et le long de la mer Rouge.

C'est dans ces lieux qu'exercent aussi un grand empire les marabous, espèce de prêtres, religieux ou

saints, fort craints et vénérés par tous les Africains, même les Nègres. Il y en a trois classes. Les premiers se tiennent dans les bourgs, villes et villages; les seconds sont errans et vagabonds, sans habitations fixes; les troisièmes habitent les bois les plus épais, et les déserts les plus arides. Tous, sous le manteau de l'austérité, se livrent aux plus grands désordres. La base de leur croyance est que les cieux, les étoiles, les élémens ont quelque chose de divin, en sorte qu'aucune religion ne peut être erronée. Ils prétendent qu'à force de jeûnes et d'abstinences on peut s'élever à la nature des anges, et qu'en se purifiant ainsi de toute mauvaise affection, on ne peut plus pécher. Voilà le spinosisme et le molinosisme. Les marabous retracent dans leur conduite toute la dépravation de cœur et d'esprit qu'entraînent ces deux systèmes.

Ils sont singulièrement redoutés, même des princes, à cause du grand empire que la superstition leur donne sur les peuples. On ne peut avoir en voyage de meilleure garde que l'un d'entre eux. Les voleurs ou pillards, arabes, maures ou nègres, quels qu'ils soient, n'oseroient insulter ou traiter même incivilement un étranger muni de cette protection. Selon toutes les apparences, ils ont entre eux un lien de correspondance et de subordination comme un corps religieux, et ils forment une espèce de république, dont la capitale est sur le Niger. Quelques-uns circoncisent, d'autres baptisent. En général, ils adoptent toutes les pratiques des peuples chez lesquels ils

vivent. Cette complaisance leur sert à gagner la confiance, et sanctifie, pour ainsi dire, aux yeux de leurs sectateurs, les excès honteux qu'ils se permettent. Nul être n'est plus sottement orgueilleux et ignorant qu'un marabou, si ce n'est le peuple stupide qui l'écoute. Les Africains croient au-dessous d'eux de rien apprendre des Européens, étrangers méprisables, disent-ils, que la misère contraint de quitter leur pays, de venir errer aux extrémités du globe, et d'apporter dans leur bienheureuse terre ce qu'ils ont de plus précieux. Ils ont le bonheur, quelque misérables qu'ils soient, de se regarder comme les plus heureux des hommes, et leur patrie, même dans les contrées stériles et malsaines, comme le plus beau pays du monde. Cette opinion contrarie celle des autres marabous, qui se trouvent si mal partagés dans l'héritage de *Noé*.

L'Afrique abonde en or, qui ne coûte ni les travaux ni les dangers de celui du Mexique et du Pérou. On le trouve, dans les cantons qui le donnent, cinq ou six pieds au-dessous de la surface de la terre, et les rivières en entraînent une grande quantité, qui ne demande qu'à être lavée et séparée de la boue. La facilité qu'ont les Nègres à échanger ce métal pour le peu de choses dont ils ont besoin les rend extrêmement paresseux pour les manufactures et les arts mécaniques. En général, les hommes boivent, fument et dorment beaucoup. Les femmes sont chargées de tous les travaux, des soins du ménage, de semer, de planter, de recueillir; leurs maris les voient tran-

quillement, exposées à un soleil brûlant, travailler du matin au soir avec un enfant attaché sur le dos, et n'ayant pour toute nourriture qu'un peu de farine délayée dans l'eau. Il ne vient pas seulement dans l'esprit de ces indolens d'aider ces misérables à piler tous les jours le millet dont se nourrit toute la famille.

Il y a cependant un peu plus d'industrie chez les habitans des côtes : l'appât du gain leur a fait rechercher ce qui peut convenir aux étrangers, et prendre quelque peine pour le trouver. Après l'or, leur marchandise la plus précieuse est la gomme, dont ils font un grand commerce : elle leur sert aussi de nourriture, qu'ils trouvent saine et agréable. Ce commerce est très-utile aux Européens, parce qu'ils n'y mettent que des échanges de peu de valeur, beaucoup de quincaillerie et de mercerie de la qualité la plus inférieure, des ustensiles de ménage, des étoffes grossières de couleurs apparentes, des bijoux pour l'ornement des femmes, comme petits miroirs, sonnettes, grelots, et mille autres bagatelles que les Nègres admirent et contemplent, comme des enfans, des journées entières quand ils les ont, et surtout l'eau-de-vie qu'ils aiment passionnément, au point de se vendre eux-mêmes pour en avoir.

Les Maures sont les naturels du pays descendans des habitans des anciennes Mauritanies; les Arabes sont les enfans des Sarrasins qui ont inondé l'Afrique dans le septième siècle. Ces deux nations se sont tellement confondues, que, quoiqu'elles se reconnois-

sent encore un peu entre elles, il est presque impossible aux étrangers de les distinguer; cependant les Arabes, étant les plus forts, ont conservé dans beaucoup de cantons leurs mœurs particulières. Il y a plus de Maures qui vivent en Arabes que d'Arabes qui vivent en Maures. Les Arabes font dominer leur langue dans toute la péninsule, ainsi que leur religion, qui est la mahométane. Comme dans l'Arabie, ils sont partagés en tribus qui se mêlent rarement; ceux des villes sont moins scrupuleux à cet égard; mais ceux qui ont des demeures fixes dans les villages qu'ils forment, ou qui campent en hordes ambulantes, ont bien mieux conservé les costumes de leurs ancêtres. Les hommes ne se mêlent que du soin des bestiaux : les femmes font tout l'intérieur du ménage; elles sont considérées et aimées de leurs maris, très-réservées, et comme invisibles dans leurs tentes ou chariots. La jalousie des hommes impose aux femmes cette obligation. L'adultère est sévèrement puni, et la polygamie permise. Toute la famille vit, s'il se peut, dans la même hutte. Il y a toujours place pour la cavale, l'animal chéri des Arabes. Ils en conservent soigneusement la généalogie. Les poulains s'élèvent avec les enfans; ils leur servent ordinairement de coussins quand ils sont couchés. Les maîtres les accablent de baisers et de caresses, que ces animaux recherchent, et auxquels ils paroissent très-sensibles.

Il y a peu de différence entre les mœurs des Arabes africains et ce qui a déjà été dit des Arabes dans

leur pays natal. Ils sont généralement hospitaliers, braves, endurcis à la fatigue. Nous remarquerons seulement quelques usages particuliers : les femmes se peignent différentes figures sur le front, les joues, les bras, les cuisses, le ventre; et comme cette peinture coule et s'efface, celles qui n'ont pas les moyens de les renouveler les rendent permanentes en se piquant la peau. Dans quelques tribus, l'époux et l'épouse mettent le jour des noces une chemise qu'il ne leur est pas permis de quitter; il faut qu'elle tombe en lambeaux. Ils n'étudient pas pour apprendre; mais ils écoutent ou regardent par curiosité. Leur médecine consiste en recettes qu'ils ont de tradition, et qu'ils emploient par l'habitude et sans raisonnement; mais ils sont habiles en topiques, et bien servis en cela par la nature, qui leur fournit des plantes fortes et très-variées. Ils connoissent aussi les piqûres et les ventouses. L'inoculation de la petite-vérole est commune chez eux. Il faut que la pustule s'achète ou s'échange contre des dragées ou des fruits; sans cela, elle ne seroit point bonne.

Les chefs des Arabes ambulans s'appellent *cheiks*, ce qui veut dire ancien docteur ou maître; les uns sont électifs, les autres héréditaires. Ce chef est chargé de gouverner sa petite république, de juger les différends, et d'entretenir la paix et la prospérité. On appelle *douwar* l'aggrégation de plusieurs familles qui forment une tribu. Les cheiks de chaque douwar sont soumis à un autre, plus élevé en dignité, qu'on nomme *émir*, ce qui répond à la qualité de *prince*.

Ainsi se forment les petits royaumes. L'émir ordonne les campemens, les expéditions militaires, partage le butin, répartit les impôts, tant ceux qui se paient à des princes plus puissans, comme le dey d'Alger, ou l'empereur de Maroc, que ceux qui lui sont dus à lui-même, et qu'il est souvent obligé de lever à main armée. Quand les douwars se trouvent trop imposés, ils se transportent dans le désert, et avec eux part la contribution, qu'il est difficile d'aller chercher.

Leurs armes sont la flèche, le sabre, et principalement la lance ou la pique, dont ils font un usage très-dangereux, surtout quand ils fuient. Ils se servent peu de fusils, parce qu'ils ne savent pas les entretenir. Leur cavalerie est très-vive, très-légère. On admire l'intelligence de leurs chevaux, et leur preste obéissance à tous les mouvemens que le cavalier demande. Tels étoient autrefois les Numides. Les Arabes ont dans leurs douwars la simplicité des mœurs antiques. Le cheik lui-même va prendre un agneau de son troupeau, le tue et l'apprête pendant que sa femme prépare le feu et les assaisonnemens. Ils ne savent ce que c'est que causer, se promener, s'amuser avec leurs enfans ou leurs domestiques. Quand ils n'ont rien à faire, ils fument. Les douwars se voient quelquefois en corps, et alors se donnent de grandes fêtes, c'est-à-dire des repas. On s'assemble aussi pour les mariages. Le futur paie avant de voir la fille qu'on a arrêtée pour lui. S'il n'en est pas content quand il la voit, il peut la renvoyer, mais il perd tout ce qu'il a donné. Ainsi c'est un pro-

fit d'avoir des filles laides. Les funérailles sont accompagnées de cris, de pleurs, de gémissemens, en un mot, d'un fracas de douleur qui n'est pas toujours la preuve d'un cœur bien touché.

Les voyages des Maures et Arabes des côtes pour aller chercher l'or se font à travers sept cents lieues d'un désert qu'on appelle *mer de sable*, à cause de la légèreté du sable, qui est quelquefois soulevé par des tempêtes, et engloutit le voyageur. Dans un espace de deux cents lieues on ne trouve de l'eau qu'en deux endroits. Il faut la tirer de puits très-profonds, souvent bouchés par le sable. Après avoir ôté ce sable avec beaucoup de peine et de travail, l'eau qui vient est saumâtre et désagréable, au point que les chameaux, les seules bêtes de charge dont on se sert pour les voyages, en sont dégoûtés avant d'être désaltérés. Si l'on a le malheur de manquer cette misérable ressource, soit en passant les puits, soit en ne les découvrant pas, on est réduit aux plus affreuses extrémités. Aussi les marchands, quand ils arrivent après toutes ces peines dans les endroits où se trouve l'or, s'ils sont les plus forts, ne l'achètent pas, mais le prennent : trop heureux les possesseurs quand on leur laisse quelques bagatelles en échange.

Les chasses en Afrique se font quelquefois comme en Tartarie, en formant de loin un cercle que les chasseurs rétrécissent en se rapprochant; mais il se trouve dans cette enceinte beaucoup plus d'animaux féroces qu'en Tartarie, lions, tigres, léopards, panthères, rendus encore plus cruels par

la chaleur du climat et de la rareté de l'eau. Par une heureuse superstition, ils regardent l'éléphant mort comme impur; et pour cette raison ils ne le tuent pas, ce qui empêche la destruction de ce noble animal. Les rhinocéros, n'étant pas épargnés, sont aussi rares que les éléphans sont nombreux. On compte, entre les animaux indigènes, la girafe, animal très-grand, dont la figure tire sur celle du daim, mais qui a les pattes de devant bien plus longues que celles de derrière; le lampt, qui a quelque rapport avec le bœuf, mais qui est sauvage, farouche et dont le départ a la brusquerie du sanglier. Dans ces plaines immenses l'Africain chasse à l'oiseau et poursuit l'autruche. Il trouve souvent des animaux nouveaux ou inconnus auparavant.

Il a tous nos animaux domestiques, et, de plus que les nôtres, des singes, malfaisans comme partout ailleurs, utiles cependant contre les fourmis, qu'ils mangent. Les serpens y sont très-communs, depuis une grosseur presque incroyable jusqu'au délié d'une fine aiguille; et ceux-ci, s'insinuant partout, ne sont pas les moins dangereux. Le caméléon purge la terre d'insectes. Ses yeux ont une propriété très-avantageuse à un chasseur, c'est qu'il peut le tourner sur deux objets opposés, l'un en bas, l'autre en haut, l'un devant, l'autre derrière. Il y a beaucoup de poissons dans les mers et les rivières, mais les premières sont infectées par les requins, et les secondes par les crocodiles. Le lamentin, espèce de vache marine, se trouve en grande quantité sur les

côtes ; la chair en est excellente. A ses richesses en or l'Afrique ajoute des perles et de l'ambre gris, du cristal et du salpêtre. Elle a de grandes rivières, peu de montagnes dans l'intérieur, et mal boisées ; les caps sont fort élevés sur la Méditerranée, l'attérage est vaseux ; mais il est profond sur l'Océan.

Les plus belles parties de l'Afrique sur la Méditerranée avoient, comme on sait, servi d'asile à beaucoup de Romains pendant les guerres civiles, et principalement lors des proscriptions. Ils y bâtirent des villes, et embellirent celles qui étoient déjà construites. Cette partie de l'empire romain devint très-florissante sous les gouverneurs que les empereurs y envoyoient. Un d'entre eux, nommé le comte *Boniface*, menacé dans le cinquième siècle d'être destitué par une intrigue de cour, appela pour se soutenir les Vandales d'Espagne. Ils y débarquèrent sous la conduite de *Genseric*, et y fondèrent un empire qui, d'abord fort puissant, redoutable à Rome même, n'a cependant duré que sous six monarques. Le règne de ces princes, qui étoient ariens, est fameux par les persécutions qu'ils firent souffrir aux catholiques. Soit zèle de sectaire, soit persuasion que, le catholicisme attachant les peuples à l'empire romain, jamais leur autorité ne seroit bien affermie que par la destruction de cette religion, il n'y a pas de moyens que les princes vandales n'employassent pour la détruire et y substituer l'arianisme.

Tous les orthodoxes furent proscrits ; on fit fer-

mer les églises ; les plus belles furent données aux ariens, les autres furent converties à des usages profanes, et même les plus vils. On en démolit beaucoup, surtout celles qui étoient d'une architecture romaine, et on les fit rebâtir, ou l'on en fit élever en d'autres endroits, dans le goût gothique. Les rois vandales dépouillèrent successivement les évêques et tous les ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, de leurs dignités et de leurs revenus. On pilla les cathédrales, les monastères, les chapelles ; on enleva les ornemens et les vases sacrés ; et par ordre du prince on saisit et l'on brûla les livres des églises, missels, bréviaires, homélies et autres ; c'est ce qu'on a appelé *vandalisme*. La violence contre les personnes fut horrible. Il suffit, pour en donner une idée, de dire que l'exécution en fut confiée non-seulement aux prêtres ariens, mais encore aux prêtres idolâtres africains, qui depuis long-temps nourrissoient une haine mortelle contre le clergé orthodoxe, qui resserroit leur domaine par les conversions. Les exils furent les principales vexations employées dans cette persécution ; mais des exils dans des déserts affreux, où on menoit les malheureux comme des troupeaux de bêtes, sans pitié pour les infirmes et les vieillards, et où on les abandonnoit sans secours et sans provisions ; barbarie qui s'est renouvelée dans la déportation. Les historiens de cette persécution la regardent comme une juste punition du ciel, à cause du relâchement des mœurs qui régnoit parmi le clergé comme

parmi le peuple. « Tandis qu'ils maintenoient la pu» reté de la foi, disent ces écrivains, ils étoient de » vrais idolâtres par la conduite. »

Après cent dix-sept ans, l'Afrique fut affranchie du joug des Vandales par *Bélisaire*. Sous les généraux et préfets envoyés par les empereurs grecs, le catholicisme, qui s'étoit toujours soutenu, quoique dans un état d'obscurité, reprit de l'éclat; on rouvrit ses églises, on lui rendit ses richesses, et l'arianisme fut banni du pays. Les Maures ne virent pas sans envie cette espèce de résurrection; ils fondirent sur les catholiques. Ceux-ci furent défendus par les empereurs grecs, qui envoyèrent des troupes et firent de grands efforts pour conserver ce beau fleuron de leur couronne. Ces guerres affoiblirent l'un et l'autre parti, et préparèrent une conquête facile aux Sarrasins ou Arabes lorsqu'ils entrèrent en Afrique. Ils s'étendirent avec la plus grande rapidité et fondèrent un empire dont les chefs prirent le nom de *califes salamites*. Après quatre règnes, ces califes ont transporté leur puissance et leur titre en Égypte. A leur départ, la gloire de leur empire s'est évanouie. Depuis l'Égypte jusqu'au détroit de Gibraltar, le pays, tourmenté par des guerres intestines entre les petits princes qui l'occupoient, et par les attaques meurtrières des Espagnols et d'autres puissances de l'Europe, est devenu enfin le domaine et la retraite d'une troupe de pirates.

ÉGYPTE.

État actuel de cette contrée. Gouvernement. Coptes. Succession des califes.

Mais qu'est devenue l'Égypte ? La reconnoît-on dans la peinture qu'en font les voyageurs ? Ils la représentent dépeuplée et devenue stérile. Ils nous peignent ses villes couvertes de ruines, ses magnifiques édifices convertis en misérables cabanes, le sol jonché de débris répandus sur la terre, comme les ossemens secs et décharnés couvrent quelquefois les lieux destinés aux sépultures. Comment un pays qui nourrissoit autrefois vingt millions d'habitans, et en alimentoit encore un grand nombre au-dehors, fournit-il avec peine actuellement à la subsistance de moins de deux millions ? C'est, disent quelques auteurs, que la nature s'y est épuisée. Nous ferons observer que cet épuisement n'est pas celui de la nature, mais des hommes qui fécondent la terre par l'industrie et la culture. A peine y a-t-il actuellement un cultivateur sur dix que l'on voyoit autrefois. Ce sont les Coptes, qu'on croit descendans des anciens Égyptiens. Leur sort est pénible et abject sous le gouvernement turc ; ils sont chrétiens, et ce sont les seuls qui dans cette classe ont quelques connoissances. Aussi les beys, les mamelucks, choisissent-ils leurs secrétaires, leurs commis dans cette classe. On croit que la langue de leur liturgie est l'ancien

égyptien vulgaire. Leurs prêtres la lisent, mais ne l'entendent pas. Les autres habitans de l'Égypte, surtout de la haute, sont les Arabes qui vivent en douwars, comme les Africains, sous le commandement d'un cheik.

Seroit-ce prévention ou calomnie que d'attribuer et la stérilité des campagnes, et le délabrement des villes, et la misère des peuples au gouvernement ottoman? Ce gouvernement est tout militaire et absolument despotique à l'égard du peuple. Le pacha nommé à cette place, la plus lucrative de l'empire, est comme le fermier de la porte. Moyennant une somme stipulée qu'il fait passer tous les ans au grand-seigneur, des provisions en comestibles, habits, aromates, bijoux pour le sérail, des présens pour le sultan et les ministres, et la paie de la milice, tout le reste est à lui, sans qu'il soit tenu de rendre aucun compte. Il faut qu'il s'enrichisse en trois ans, terme ordinaire de sa puissance, dont les patentes se renouvellent cependant tous les ans, afin d'en tirer à cette occasion une rétribution annuelle ajoutée aux charges; aussi vend-il tout. Pendant que la peste dure, ce qui a lieu à peu près trois mois dans l'année, il revend perpétuellement, et fait passer de main en main les fonds domaniaux; il en tire des sommes prodigieuses. Il y a de ces domaines qui lui reviennent trois ou quatre fois en peu de temps par la mort rapide des possesseurs.

L'autorité du gouverneur est modérée par un divan, ou conseil composé de vingt-quatre beys, qu'il

nomme et destitue à volonte ; ainsi ce frein ne lui est pas ordinairement fort incommode, d'autant plus qu'il dépend de lui de leur donner des commissions lucratives, autre moyen de les rendre complaisans à sa volonté. Il arrive pourtant quelquefois que le conseil des beys se rend le plus fort, et destitue et renvoie le gouverneur. Depuis un demi-siècle, surtout depuis *Ali-Bey*, la milice des mamelucks a pris une supériorité marquée sur les Ottomans, et même elle fait révoquer à sa volonté ces pachas autrefois si puissans et si despotes. Nulle part ailleurs la milice turque n'est aussi insolente qu'en Égypte. Comme le pacha a besoin de janissaires pour lever les impôts, et quelquefois les opposer aux beys, il a pour eux une indulgence nuisible à la sûreté des habitans. Les marchands étrangers, européens comme les autres, éprouvent d'eux des avanies qu'ils ne préviennent et dont ils ne se rédiment qu'à force d'argent. Par tous ces obstacles ce beau pays, qui pourroit et devroit être le centre du commerce du monde, languit dans une inaction ruineuse.

Les Arabes pillent non-seulement les autres habitans, mais ne se ménagent même pas entre eux. Les beys font dans les provinces ce que font le pacha et ses suppôts dans les villes : au lieu de réprimer les brigands, ils en reçoivent les rétributions. Il afflue en Égypte une multitude d'esclaves de toutes les parties de l'Afrique, d'où on les transporte dans toutes l'Asie : c'est le plus grand marché d'hommes qu'il y ait dans le monde. Les arts, qui ont autrefois

fleuri, sont totalement dégénérés. Les Égyptiens ont conservé encore quelque chose de la passion de leurs ancêtres pour les tombeaux. Les anciens les faisoient grands et magnifiques; les modernes les font agréables, les ornent de pavillons. Il ne faut plus parler de sciences en Égypte; depuis le renversement du trône des califes, le flambeau des lettres s'est éteint, et la barbarie des Turcs a desséché dans ce beau pays tous les canaux de l'industrie humaine.

On ne compte que trois ou quatre places où les Turcs entretiennent garnison. Au Caire, la capitale, le séjour du pacha, le théâtre de sa grandeur et du luxe des beys, on prétend que la magnificence de leur divan surpasse celle du grand-seigneur. Le château, assez bien muni de canons, seroit de peu de défense, parce qu'il est dominé. Il n'est fort que contre la ville, qui, contenant beaucoup de monde, surtout de populace, a besoin d'un frein. Cette ville est mal située, dans des sables, et mal bâtie; les rues en sont tortueuses et malpropres. C'est l'entrepôt de la mer Rouge à Alexandrie et à Rosette. La première ne conserve de son ancienne splendeur que des ruines; mais son port est encore bon. La seconde est riante et agréablement située. Suez, d'où part au fond de la mer Rouge la ligne de commerce qui aboutit aux ports de la Méditerranée, est dans la situation la plus ingrate, sur une côte aride et sablonneuse, sans eau, sans vivres; mais tout y abonde, parce que le commerce la vivifie. On voit encore à

deux lieues de la ville un fossé profond, qu'on croit être le commencement du canal que les rois d'Égypte et les empereurs romains ont plus d'une fois formé le projet de faire creuser pour la jonction des deux mers.

L'église copte est composée d'un patriarche qui s'élit au Caire, et demeure à Alexandrie, dont il est métropolitain, et de cent quarante évêques ses suffragans, tant en Égypte qu'en Syrie, Nubie et Abyssinie. Elle a aussi tous les degrés hiérarchiques qu'on trouve dans les églises grecque et romaine. Les coptes suivent la doctrine d'*Eutichès*, qui n'admettoit qu'une nature en J. C. Ils ont adopté plusieurs cérémonies des Juifs, et les observent avec autant et plus d'exactitude et de zèle que les cérémonies les plus essentielles du christianisme : témoins leur circoncision et leur baptême. Ils regardent la première comme si nécessaire, qu'ils l'étendent aux deux sexes. Les garçons ne sont baptisés qu'après quarante jours, et les filles au bout de quatre-vingts, observant en cela le temps prescrit par la loi de *Moïse* pour la purification des mères, qui doivent assister à la cérémonie. Un célèbre docteur catholique a prouvé qu'ils ont une foi orthodoxe sur la présence réelle. Ils pratiquent la confession, mais comme simple accusation, sans aucune réflexion, et toujours suivie de l'absolution. Les mariages se font devant le prêtre et par son ministère. Ils ont un carême de cinquante jours avant Pâques, de quarante-trois jours avant Noël, et beaucoup de veilles de fêtes où l'on est astreint à

un jeûne. Dans de longs jeûnes même, ils ne mangent ni poisson, ni œufs, ni viande, ni beurre, ni huile, ne boivent que de l'eau, ne font qu'un seul repas peu avant le coucher du soleil, et obligent de jeûner les malades et les enfans au-dessus de dix ans. Le mariage n'est pas indissoluble chez eux; ils connoissent le divorce, et, par une coutume qui leur est particulière, les femmes peuvent le provoquer. L'église grecque est aussi fort nombreuse en Égypte, mais moins favorisée par les Turcs que la copte; ces deux églises se haïssent très-cordialement. Les missionnaires catholiques tâchent de les réconcilier en les convertissant; mais ils ont peu de succès.

C'est du Caire que part la fameuse caravane de la Mecque. Dans cette ville se rassemble une multitude de pélerins de la Turquie européenne, de l'Asie et de l'Afrique. On ne les fait pas monter à moins de quarante mille au départ. Ils emploient cent jours à ce voyage, dans lequel il faut porter toutes ses provisions. Les gens riches y aident les pauvres. L'émir hagde ou chef des pélerins est ordinairement un bey que le pacha gratifie de cet emploi, qui est très-lucratif. Le conducteur a des troupes à ses ordres pour l'escorte, et droit de vie et de mort tant que dure le voyage. Le départ du Caire est accompagné de fêtes et de réjouissances. Plusieurs moindres caravanes joignent la grande en route, de sorte qu'elle est quelquefois portée au double quand elle arrive à la Mecque. Deux sortes d'hommes composent cette

multitude : des dévots qui font le pélerinage par pur zèle de religion, et des marchands qui en profitent pour le commerce ; tous les deux s'honorent également à leur retour du titre de hadge pélerin, qui sert de prénom, *Hadge Mahomet, Hadge Mustapha,* et jouissent des priviléges honorifiques et utiles qui y sont attachés, comme d'avoir les premières places dans les cérémonies, et d'être presque toujours exceptés des châtimens corporels, aussi communs en Afrique qu'en Asie.

[953.] L'Égypte fut subjuguée par *Amrou,* lieutenant du calife *Omar,* sous l'empire d'*Héraclius.* Dans la suite, elle entra sous la juridiction des califs Abassides. Ils n'y jouissoient cependant pas d'un grand pouvoir. Les chefs de troupes, à qui la force et le droit de la guerre y donnoient de l'autorité, vouloient bien paroître ne la posséder que de l'aveu des califes Abassides, auxquels ils déféroient l'honneur d'être nommés dans les prières publiques, ce qui indiquoit une espèce de souveraineté, mais dénuée de puissance. Pendant qu'ils se la disputoient entre eux, il s'étoit élevé à la pointe de l'Afrique, sous le nom de *fatimite*, un califat rival de l'Abasside. Les princes qui en prirent le titre portèrent leur puissance jusqu'en Espagne. Le quatrième d'entre eux, nommé *Moez,* instruit de la désunion de tous les princes qui se partageoient l'Égypte, envoya une forte armée sous la conduite d'un bon général, nommé *Granhar,* qui lui soumit ce beau royaume.

Il y transporta tous ses trésors, et jusqu'aux cendres de ses ancêtres, pour faire voir qu'il renonçoit sans retour à ses autres possessions d'Afrique.

Moez ne fut pas plus tôt installé, qu'il fit rayer des prières le calife de Bagdad, et se fit inscrire et nommer à sa place; ce qui enleva à l'Abasside le peu d'influence qu'il avoit en Égypte, non sans réclamation de sa part, mais toujours inutilement. On vante la magnificence de ces nouveaux califes; elle étoit en raison de leurs immenses richesses; aussi ont-ils construit des bâtimens superbes, mosquées, colléges hôpitaux : plus curieux d'élever de nouveaux édifices que d'entretenir les anciens, dont la conservation auroit pu leur faire autant d'honneur. Ces princes se montroient volontiers à leurs sujets, non-seulement dans les cérémonies éclatantes, mais aussi pour rendre justice journellement en personne. La prise de possession des successeurs de *Moez* a toujours été très-pompeuse. La cavalcade qui les menoit à la mosquée pour rendre grâce et faire hommage de leur couronne à l'Etre-suprême, les conduisoit aussi au tombeau de leurs ancêtres, où on les faisoit souvenir par un exemple frappant que tout passe dans la vie. Cette cérémonie vaut bien celle des étoupes qu'on brûle devant les papes.

Moez mourut, âgé de quarante-cinq ans, au Caire, qu'il a fondé. Il n'avoit pas sur sa descendance de *Fatime* par *Ali*, ni par conséquent sur son droit au califat l'opinion ferme qu'il tâchoit d'inspirer aux autres; mais il ne vouloit là-dessus ni dispute ni

éclaircissement. Se trouvant un jour à la tête de ses troupes, dont il faisoit la revue, un particulier, peut-être un Abasside, pour l'embarrasser, lui demanda de quelle race il étoit. Il répondit en montrant ses troupes et l'épée qu'il portoit : « Voici ma race et » ma généalogie. »

[957.] Son fils *Aziz* lui succéda, et gouverna avec une douceur et une bonté qui le firent généralement aimer ; mais ces qualités furent peut-être les causes des troubles qui éclatèrent dans sa cour. Il ne savoit pas punir, et l'on abusoit de sa clémence. Il avoit épousé une chrétienne. Il paroît qu'*Aziz* étoit assez indifférent sur la religion de ceux qu'il employoit à son service : son secrétaire étoit un chrétien, et son trésorier un juif. Ce calife eut plusieurs guerres qui ne furent pas heureuses. Il ne les faisoit pas par lui-même. Pour avoir été battu en Syrie, *Gianhar*, le conquérant d'Égypte, autre *Bélisaire*, fut disgracié et privé de ses richesses. *Aziz* régna vingt-un ans, et en vécut quarante-trois.

[978.] Beaucoup d'actions de ses successeurs ont déjà été racontées. On se rappellera le libertinage d'*Alakem* ; les efforts qu'il fit pour abolir le mahométisme, et y substituer une religion dont la sensualité ne connoissoit aucune espèce de frein ; sa haine contre les femmes, auxquelles il vouloit non-seulement interdire la sortie de leur maison, mais même, s'il eût pu, l'usage des pieds, en défendant qu'on leur fît des souliers. Sa sœur vengea son sexe en le faisant assassiner. *Taher* [1025], son fils, son con-

traste, fut sage et prudent. *Mostanzer* [1087] eut un règne long et pacifique. Ces deux princes sont célèbres par leur amour pour la poésie; ils y excelloient. L'âge d'*Amer* [1101], fils du dernier, encore enfant, fit concevoir à un de ses oncles le dessein d'usurper le trône. Le grand-visir *Afdul*, le conserva à son jeune maître, mal à propos pour lui-même; car ce prince, loin de lui marquer de la reconnoissance, le disgrâcia, et lui fit essuyer des traitemens ignominieux. *Amer* étoit dissimulé, cruel, orgueilleux, livré à la débauche, passionné pour le jeu, et très-irréligieux. Il avoit cependant le talent du gouvernement, et aimoit les sciences, qu'il cultiva avec succès.

[1141.] Sous *Hafedh*, qui étoit gouverné par son grand-visir *Bahram*, les chrétiens jouirent d'un si grand crédit, qu'il excita la jalousie des musulmans. Il en résulta une guerre civile, dont le calife ne fut pour ainsi dire que spectateur, entre son visir, et *Redvan*, son rival. Les deux religions triomphèrent alternativement. *Hafedh* finit par mettre l'équilibre entre elles en se servant des hommes habiles qu'il trouvoit dans l'une et dans l'autre. Le choc qui avoit commencé sous *Hafedh* entre les prétendans au visiriat, au préjudice de l'autorité du calife, continua sous *Hazer* [1151] et ses successeurs, et fut en grande partie cause de la révolution qui arriva ensuite en Égypte. *Hazer* fut assassiné par son visir, sous prétexte de se venger d'une injure; mais en effet pour gouverner sous le

nom d'*Alfayez* [1154.], fils du calife, encore enfant. Les cruautés exercées sur ses oncles, comme coupables de la mort de leur frère, cruautés dont le barbare visir rendit ce jeune prince témoin, lui troublèrent la raison. Il mourut à onze ans, et eut pour successeur *Al-Aded*, son grand-oncle, onzième et dernier calife fatimite. Sous ces deux derniers, les croisés eurent des succès en Égypte.

[1161.] Sous *Al-Aded*, deux visirs se disputèrent l'autorité dont le calife n'avoit plus que l'ombre. Le pouvoir resta à *Shawer*, avec le titre de roi, que ces fatimites, dans les derniers temps, eurent la foiblesse de confier à leur premier ministre. *Shawer* fut expulsé par *Dargan*. Le visir dépouillé demanda du secours à *Nuro'ddin*, émir de Damas, qui lui en accorda d'autant plus volontiers, que, très-zélé pour sa religion, il voyoit avec peine les progrès que les croisés, à l'aide de ces troubles, faisoient en Égypte. *Dargan*, craignant d'être abandonné, non-seulement priva de leurs charges les officiers qu'il croyoit dans les intérêts de son rival, mais encore en fit massacrer un grand nombre, ce qui affoiblit considérablement le royaume. Malgré ces cruelles précautions, *Dargan* succomba. *Nuro'ddin* envoya à *Shawer* un corps de troupes sous les ordres d'*Asado'ddin*, qui le rétablit dans sa place. Quand il fallut payer le service, le visir oublia le bienfait, et, craignant le ressentiment de l'émir syrien, se fortifia contre ses menaces de l'alliance des croisés. *Nuro'ddin* envoya son général attaquer les Francs et

l'ingrat visir. *Asado'ddin* avoit à cette expédition *Saladin* son neveu, qu'il fit gouverneur d'Alexandrie après qu'il l'eut prise. Ce jeune guerrier la rendit aux croisés par un traité que son oncle fit avec eux. Ceux-ci, délivrés de la crainte des Syriens, poussèrent leurs conquêtes en Égypte d'une manière si effrayante, que *Shawer*, à la veille de tout perdre, et enfermé dans le Caire, eut encore recours à l'émir de Damas. Alors reparut le général *Asado'ddin* avec *Saladin*, son neveu. Il fit lever le siége, évita les embûches que lui dressoit *Shawer*, qui expia par sa mort ses irrésolutions et ses ingratitudes. Le foible *Al-Aded* nomma le Syrien grand-visir. Il mourut deux mois après d'un excès de débauche, disent quelques historiens. *Saladin*, son neveu, fut mis par le calife à sa place.

[1170.] Dans les premières années de sa puissance, il fallut à *Saladin* une singulière dextérité pour se soutenir contre *Nuro'ddin*, émir de Damas, auquel il eut besoin de persuader que, malgré le haut degré de puissance auquel il étoit parvenu, il restoit toujours son sujet, et contre les émirs égyptiens mécontens de sa fortune. Il réussit à s'affermir sur le trône en se conciliant l'estime et l'amitié du peuple par un gouvernement juste et modéré, et l'affection des troupes par sa générosité et ses victoires. *Nuro'ddin* continua quelque temps à lui parler en maître. Il lui envoya des ordres auxquels *Saladin* devoit se soumettre. Tel fut celui de reconnoître le calife Abasside de Bagdad, et de faire

effacer dans les prières le nom du calife fatimite On ne sait si le calife *Al-Aded* étoit mort quand ce changement arriva, mais du moins il y survécut peu. *Saladin* s'empara de ses richesses, qui lui servirent à ses expéditions contre les croisés. L'émir de Damas mourut aussi; et, après avoir été sujet de cette monarchie syrienne, *Saladin* y domina à son tour. Il s'empara de la Nubie; et, fondateur de sa propre monarchie, il la laissa plus florissante qu'elle n'avait été sous aucun de ses successeurs. Les croisades l'ont rendu célèbre dans l'histoire de l'Europe, qui s'étend sur ses exploits guerriers et ceux des sultans d'Égypte de cette époque.

[1187.] La dynastie de *Saladin* s'appeloit *Ayabite*, du nom d'*Ayab*, père de ce prince. Elle ne dura guère plus de quatre-vingts ans. Ces rois d'Égypte adoptèrent le titre de sultan, que *Saladin* avoit pris lorsqu'il abolit le titre de calife. *Al-Afdal*, son fils aîné, n'eut aucune des qualités de son père; il ne sut ni se faire aimer, ni se faire craindre. *Al-Aziz* [1188], son frère, lui ôta son sceptre d'Égypte, et l'envoya vivre en Syrie, d'où il revint après la mort d'*Al-Aziz*, pour être tuteur d'*Al-Manzûr*, son neveu. Devenu simple régent d'un royaume dont il avoit été maître, *Al-Az[illegible]* travailloit sous main à supplanter *Al-Manzûr*, lorsqu'il fut prévenu lui-même par *Al-Adel* [1190], son oncle, frère de *Saladin*. *Al-Adel* se donna d'abord pour être tuteur de son petit-neveu *Al-Manzûr* [1196]; mais quand il se crut bien assuré du

suffrage des grands par les dons qu'il leur distribuoit, il prit ouvertement le titre de sultan. Il essuya des contradictions qu'il fit cesser. Sous son règne, les croisés prirent Damiette, et firent des progrès en Égypte. *Al-Adel* en avoit laissé le gouvernement à son fils *Al-Camel*, et vivoit tranquillement sur le trône de Damas. Il mourut dans un âge avancé, maître de la Mésopotamie et de l'Arabie heureuse, qu'un de ses petits-fils lui avoit conquise.

[1238.] *Al-Camel*, en se fixant en Égypte, perdit les états de Syrie. Les princes de Balk et d'Émesse lui enlevèrent Damas, sa capitale; il la reprit et combattit pendant tout son règne avec des succès inégaux contre ceux qui vouloient envahir le reste. Il n'eut pas moins d'embarras en Égypte, tourmenté tantôt par les querelles entre les chrétiens de son royaume, jacobites et grecs, qui causèrent de grands troubles; tantôt par les oppositions de ses frères et de ses parens; plus souvent encore par les révoltes des émirs. Son courage et sa prudence le firent triompher de tous ses ennemis Il aimoit les gens de lettres, les attiroit auprès de lui par sa munificence, et se plaisoit dans leur entretien. Quand il mourut, *Nojmoddin*, son fils aîné, faisoit la guerre en Syrie. Les émirs proclamèrent sultan *Ali-Del*, son cadet: l'aîné accourut. Comme il revenoit en forces, les mêmes émirs qui avoient donné la couronne à son frère la transférèrent au plus puissant.

[1239.] Réfléchissant à cette inconstance des grands, *Nojmoddin* crut pouvoir se procurer une

stabilité indépendante de leurs caprices en augmentant le corps des mamelucks. C'étoit un composé d'esclaves circassiens, de vagabonds, de brigands sans patrie et sans parens, qui ne connoissoient de maître que celui qui les payoit. Les prédécesseurs de *Nojmoddin*, à commencer par *Saladin*, en avoient entretenu des corps, auxquels même ils confioient la garde de leur personne. Le sultan les multiplia, en mit dans ses forteresses, et tint par eux les émirs en respect pendant son règne. Mais après lui cette milice devint bien funeste à *Al-Malek*, son fils.

[1250.] Quoiqu'il fût éloigné quand son père mourut, il ne laissa pas d'être reconnu sultan par l'habileté d'une concubine favorite de son père, nommée *Shajr-al-dor*, aussi recommandable par son génie et son courage que par sa beauté. Elle profita même des cabales des émirs pour leur faire sentir que le royaume avoit besoin d'un chef unique, surtout dans le moment où il étoit menacé par les armes victorieuses de *Louis IX*, roi des Français, qui s'avançoit vers la capitale. *Al-Malek* fut donc proclamé au milieu du trouble et des intrigues. La victoire qu'il remporta sur *Louis IX* à la Massoure, qui auroit dû l'affermir sur le trône, causa sa perte. Les mamelucks, fiers de leur nombre et de leurs succès, voulurent imposer des lois au sultan à l'occasion de la rançon du prisonnier. Il résista à leurs prétentions, et eut l'imprudence de laisser échapper quelques signes du dessein qu'il avoit de détruire cette

milice insolente. Les émirs, chefs des mameluks, découvrent qu'*Al-Malek* projette de faire la paix avec le roi de France, à la condition qu'avec ce qui lui restoit encore de troupes excellentes et très-aguerries ce prince l'aideroit à soumettre ce corps rebelle. Ces chefs font part de leur découverte aux soldats; la révolte éclate aussitôt. Le jeune prince se présente pour l'apaiser; il est blessé par *Roc-Noddin*, un des émirs. Le sultan se sauve dans une tour de bois sur le bord du Nil. La soldatesque, rendue furieuse, le poursuit dans cet asile, et y met le feu. Le sultan se jette dans le Nil pour se sauver à la nage, et est percé de flèches dans le fleuve même.

Ensuite la discorde et la confusion régnèrent dans l'état au sujet de la succession au trône : les révoltés y placèrent d'abord cette adroite concubine qui avoit procuré la couronne à *Al-Malek*. Honteux ensuite de se voir commander par une femme, une esclave, ils proclamèrent *Al-Moez*, un de leurs principaux émirs. Comme il les mécontenta, il leur vint un scrupule d'avoir exclu de son héritage la dynastie des *Ayabites*. Ils cherchèrent un prince de cette race, qui leur convenoit fort, parce qu'il n'avoit que six ans, et que les principaux émirs gouvernoient sous son nom. On lui donna pour régent et tuteur *Azzoddin*, qui ne se borna pas long-temps à ses titres, par l'adresse de *Shajr-al-dor*, qu'il épousa. Il se plaça lui-même sur le trône, et fut le fondateur de la dynastie des sultans mamelucks, qui ont été détruits par les Turcs.

ÎLES D'AFRIQUE.

Babel Mandel, Suachem, Barbora, Zocotora.

Les îles de la mer Rouge peuvent passer pour des annexes de l'Égypte. Nous y joindrons celles de l'Océan qui environnent cette grande péninsule jusqu'au détroit de Gibraltar.

Babel-Mandel partage en deux l'entrée de la mer Rouge qu'elle commande. Elle a été autrefois le sujet de grandes guerres entre les Abyssins et les Arabes; mais à présent que les Turcs sont maîtres des deux côtés, elle n'est d'aucune importance; c'est un monticule de sable de deux ou trois lieues de tour, qui ne produit ni fruits, ni grains, ni légumes, ni herbages, et n'est habité que par quelques pauvres pêcheurs en petit nombre. L'île de Suachem, près de la mer Rouge, a plus d'étendue et n'est pas meilleure. Barbora, vis-à-vis le royaume d'Adel, est habitée par des Nègres fort adonnés au commerce. Elle a de bons pâturages.

Zocotora, près du cap Gardafui, a cinquante lieues de tour et deux bonnes rades; elle est peuplée, fertile, et gouvernée par un prince tributaire de la porte. Elle produit de l'aloès, de l'encens, de l'ambre gris, du riz, des dattes et du corail. Les habitans se disent Arabes, et sont loyaux dans le commerce. L'air y est fort chaud, tempéré cependant par des rosées; les habits des hommes et des femmes sont

fort légers, et servent plutôt à les parer qu'à les couvrir. Ils se saluent en baissant l'épaule. C'est le salut des anciens Arabes. Ils sont mahométans, ignorent les arts et les sciences, et se croient fort habiles lorsqu'ils en savent assez pour exercer leur commerce.

Cependant quelques voyageurs prétendent que cette ignorance n'est le partage que d'une race particulière de ces habitans, qu'ils appellent Zocotorins, qu'ils disent errans ou Bédouins, vivant comme les bêtes. Il y a des *demi-Bédouins*, ou *quart de Bédouins*, selon qu'ils approchent plus ou moins de la civilisation des Arabes. Si les voyageurs n'ont pas été trompés, ou ne trompent pas, il y a chez les Zocotorins deux coutumes fort singulières qui ont rapport à la naissance et à la mort. Un mari sachant sa femme près d'accoucher allume un feu à la porte de sa hutte, et déclare à haute voix qu'il donne l'enfant qui va naître à un tel pour être son père adoptif. Sans doute il nomme quelqu'un en état de le nourrir. On porte à l'adoptant l'enfant aussitôt qu'il est né : il l'élève, les voyageurs disent, avec la tendresse d'un vrai père ; ce qui cependant pourroit ne pas être général : on appelle ces enfans, *les enfans de la fumée*. Il arrive de là qu'un homme d'un bon naturel, qui n'a pas de lignée, peut se trouver chargé d'une multitude d'enfans ; et pour ajouter à la bizarrerie, il n'est pas rare que celui qui s'est ainsi défait de ses propres enfans en adopte d'autres, et paie l'affection que l'on témoigne aux siens par celle qu'il a pour

ceux qu'il reçoit. Les femmes, dit-on, jouissent du même privilége de déclarer, avant d'accoucher, à qui elles donnent l'enfant quand il sera né. Est-ce gratification? est-ce restitution? ou plutôt n'est-ce pas une de ces fables ridicules que les voyageurs se plaisent quelquefois à raconter?

Voici une autre bizarrerie, mais bien cruelle. Les Zocotorins ne mettent point de distinction entre un mort et un mourant. Aussitôt qu'un malade leur paroît désespéré, sans attendre la ressource des efforts que fait quelquefois la nature dans une crise, ils enterrent le moribond avant qu'il ait rendu le dernier soupir. Il y auroit, disent-ils, de l'inhumanité à le laisser souffrir. Lorsqu'un père de famille se trouve en cet état, il appelle ses enfans, ses femmes, ses parens, ses domestiques, tous ceux avec lesquels il est lié. Il les exhorte à ne jamais abandonner les coutumes de leurs ancêtres, à ne jamais s'allier avec des étrangers, à se venger de ceux qui les outragent, et à ne jamais laisser souffrir un parent, lorsqu'ils peuvent le soulager par la mort, Cette dernière partie de l'exhortation est aussitôt exécutée à son égard. Elle s'accomplit ordinairement en lui faisant avaler une liqueur blanche que distille un arbre, poison dont l'effet est prompt et immanquable. La partie de l'exhortation qui regarde la vengeance n'est pas pratiquée moins fidèlement; aussi y a-t-il peu de pays où le meurtre soit plus fréquent qu'à Zocotora.

On a cru trouver dans les coutumes religieuses de quelques contrées de l'île des traces de christianisme,

parce qu'ils ont des prêtres, des croix, qu'ils font des processions, et portent des noms de saints; mais, en y regardant de près, on a reconnu que ces croix ne sont que des bâtons croisés, comme ornemens, sans but et sans connoissance religieuse; on a de même reconnu que leurs prêtres ne sont que des ignorans, sans idée du christianisme. Ils font faire à leurs prosélytes des processions en l'honneur de la lune, l'objet principal de leur culte. Quant aux noms des saints, ces noms diffèrent tellement de ceux que nous connoissons, que le désir seul de trouver des traces de christianisme à Zocotora a pu y faire apercevoir quelque ressemblance. Il est vrai que le mot de *Marie* y est commun; mais dans leur langue il signifie une femme. Cependant, pour ne rien omettre, il pourroit se faire que, cette île ayant été peuplée de Grecs par *Alexandre*, à la sollicitation d'*Aristote*, pour s'emparer du commerce de l'aloès, le christianisme y ait été porté, lorsqu'il s'est étendu dans la Grèce; mais les prétendues traces qui en restent peuvent à peine être démêlées. Les Zocotorins sont tellement attachés à la circoncision, qu'ils coupent un doigt à ceux à qui les parens ont négligé de faire cette opération, ou qui s'y sont refusés. Ils sont guerriers, assez bien armés. Quoique dans une île, ils ignorent absolument la navigation, et n'ont que de misérables radeaux pour la pêche. Il seroit cependant bien étonnant qu'ils n'eussent pas du moins quelques barques, ne fût-ce que par imitation de celles qui abordent chez eux pour le commerce.

MADAGASCAR.

Grande île de la mer des Indes, séparée de l'Afrique par le canal de Mosambique.

Madagascar, la plus grande île du monde après celle de la Nouvelle-Hollande, est accompagnée d'autres îles, à des distances différentes. On a déjà parlé de Bourbon et de l'Ile-de-France. Sainte-Marie est très-fertile, et la plus proche de la grande île, et Rodrigue la plus éloignée dans l'Océan. Madagascar est située le long de l'Afrique. On lui donne huit cents lieues de tour. Le détroit entre l'île et le continent s'appelle le *canal de Mosambique*. C'est le plus court chemin pour l'Inde, celui que l'on prend ordinairement, à moins que la tempête n'en écarte. Il y a de bonnes rades et de bons havres. Les premiers Européens qui ont formé des établissemens à Madagascar sont les Français. D'autres ont abordé dans cette île; mais personne n'a pénétré si avant qu'eux dans le pays. Il y a du fer, de l'argent, de l'or, des pierres précieuses, du soufre, des fontaines salées, des eaux minérales; quelques-unes coulent chargées d'une espèce de poix qui surnage. Les rivières, très-nombreuses, arrosent un pays fécond en pâturages, et sont bordées de terres propres à la culture. Toutes sortes d'arbres fruitiers croissent sur les collines et les montagnes, et produisent des bois propres à tous les genres de construction.

On voit parmi les insulaires des blancs et des noirs. Les premiers paroissent descendans des Arabes, les seconds se divisent en quatre classes. La principale, plus cuivrée que noire, ne tient des Nègres ni par les cheveux, qu'elle a longs et plats, ni par le visage. On les croit les plus anciens habitans, et peut-être indigènes. Les autres classes tiennent plus ou moins du Nègre, selon les mélanges. L'île est divisée en provinces, dont quelques-unes sont si peuplées, qu'elles peuvent mettre cent mille hommes sous les armes. Les mœurs sans doute ne sont pas uniformes entre tant de peuplades et dans une si grande étendue; on n'en rapportera que ce qui est plus général, ou qui peut intéresser par sa singularité. Quant aux productions naturelles, dans le règne végétal et animal, elles sont si variées, que la nomenclature seule étonne. Peut-être aucun pays, outre celles qui lui sont communes avec le reste du monde, n'en a autant qui lui sont propres et particulières : vin, huile, miel de dix sortes, gommes, cannes de sucre, poivre, riz, ignames, racines nourrissantes, gingembre, coco, safran, bétel, plantes vénéneuses, odorantes, fibreuses, propres à faire des toiles. Tous nos quadrupèdes s'y trouvent, sauvages et domestiques, et beaucoup que nous n'avons pas, ainsi que les insectes, les oiseaux, les poissons, dont les rivières et les côtes fourmillent.

La province de Matotane est le siége de la superstition, quoiqu'il n'y ait ni temples ni mosquées; mais les prêtres, qui sont en même temps médecins, astrologues et devins, gratifient les habitans, pour de l'argent

et des présens, de petits billets chargés de caractères arabes, ou d'autres inconnus. Ceux qui les reçoivent les renferment précieusement dans un sac de cuir qu'ils portent au cou. Avec cela, la pluie, les vents, le tonnerre, la mort même, n'osent les approcher. Ils bravent la force des poisons, les flèches de leurs ennemis, qui ne peuvent ni les blesser, ni piller leurs maisons, ni brûler leurs villages. Ce sont des préservatifs universels. Les prêtres de Matotane, très-renommés dans la confection de ces amulettes, en vendent aux autres provinces.

Les peuples de la baie d'Antogil et leurs voisins portent un nom qui signifie *descendans d'Abraham*. Ils observent le sabbat et la circoncision. On ne leur voit pas d'autres pratiques judaïques : elles se seront perdues ou confondues; car on les croit réellement Juifs d'origine. Ils sont fort gais, et portent, les hommes ainsi que les femmes, ce caractère jusque dans leurs travaux. L'agriculture est leur occupation favorite. Leurs femmes se distinguent des autres de l'île par leur sagesse et leur réserve. Non loin de leur pays, deux curiosités naturelles attirent l'attention. L'anramatico, grande plante, dont les fleurs ont la forme d'un vase avec son couvercle. Elles sont pleines d'eau, et en contiennent environ quatre pintes. Le tone, espèce de porc-épic de la grosseur d'un chat, est très-bon à manger, ne fait pas moins de vingt petits à la fois, et se cache en terre d'une manière extraordinaire. Il creuse d'abord de deux pieds tout droit, puis de deux ou trois pieds en biais, et remon-

tant jusqu'à demi-pied de la superficie, y fait un logement, où il demeure cinq ou six mois sans nourriture, et en sort aussi gras qu'il y étoit entré. La chair de cet animal est fort recherchée.

Les espèces de singes sont très-variées à Madagascar. Il en est une qui exerce particulièrement l'attention des voyageurs. Ces singes sont barbus, grands, forts, vivent dans une espèce de société, et enlèvent quelquefois, dit-on, des Négresses.

L'habitude et l'espèce d'obligation imposée aux voyageurs de donner aux peuples un caractère national, ont fait prononcer que les insulaires de Madagascar sont vindicatifs, traîtres, et surtout cruels. On apporte en preuve de cette dernière qualité la manière dont ils traitent leurs prisonniers de guerre. Ils goûtent un barbare plaisir à couper en pièces les enfans, à fendre le ventre des femmes enceintes, et à les laisser ainsi expirantes. Il ne leur reste plus que de les manger, ce qui arrive, dit-on, dans quelques cantons de l'île, où ils offrent les mains à leurs chefs, comme le mets le plus délicat.

Ils n'aiment que le chant et la danse; la conversation et la promenade leur paroissent insipides. Comme tous les peuples du midi, ils traitent la dernière de folie; parce que retourner sans cesse sur soi-même, c'est se fatiguer sans but et sans dessein. Aucun des métiers nécessaires à la vie ne leur manque; mais ils les exercent différemment de nous, et pour les procédés, et pour la forme, et pour la manière des habits, meubles et ustensiles. Leurs ouvriers,

comme ceux de l'Inde, travaillent des pieds autant que des mains. Les pieds servent aux ouvriers en fer, en or, en argent et en bois, d'étaux pour assujettir les pièces, aux potiers de roue, aux tisserands, fileurs, couturiers et autres, de moyens pour hâter et perfectionner leurs ouvrages. L'agriculture n'est point pénible dans ce fortuné pays. Les campagnes, d'une année à l'autre, se couvrent d'herbes épaisses, que sèche le soleil[1]; ils y mettent le feu, remuent ces cendres, y déposent leurs graines, qui germent promptement et abondamment. La pêche et la chasse ne sont pas difficiles. Comme on vit aisément, ils se traitent souvent entre eux. Le chant et la danse sont toujours du festin. Le chant n'est pas sans harmonie, ni la danse sans régularité dans les mouvemens.

Les étoffes de fils, d'écorces ou de plantes, tissues d'or et d'argent, ou brodées, diversement appliquées sur le corps; les chaînes, les bracelets, les colliers, les boucles d'oreilles sont les habillemens et les ornemens des deux sexes. La polygamie la plus étendue est permise. Chaque homme prend autant de femmes qu'il en veut et qu'il peut en entretenir. Les femmes, de leur côté, ne se contentent pas d'un mari : elles ont toujours deux ou trois galans, et quittent souvent l'époux pour l'amant. Les filles, en cela, ne dégénèrent pas de leurs mères; avec cette promiscuité si autorisée, il est étonnant qu'il se fasse des mariages. La cérémonie en est si simple, qu'il en reste à peine quelque mémoire. Plus de solennité

pourroit favoriser la fidélité. La danse fait partie des funérailles. Les hommes, parens et amis, commencent les premiers à se lamenter auprès du mort, qui est entouré de bougies. Pendant ce temps, les femmes et les filles dansent gravement. Elles viennent pleurer à leur tour, demandent au mort pourquoi il a quitté la vie, s'il n'y étoit pas bien, s'il n'avoit pas assez d'or, d'argent, d'esclaves. Elles retournent ensuite à leur danse pendant les questions des hommes, reviennent, dansent de nouveau, jusqu'à ce qu'on emporte le corps dans la sépulture. On y fait des sacrifices, dont la plus forte partie est destinée au diable, qu'on craint beaucoup plus que Dieu. Ces offrandes se renouvellent de temps en temps, surtout dans les circonstances embarrassantes. Alors celui qui offre s'approche du tombeau, et dit : « Toi qui » es à présent avec Dieu, donne-moi conseil sur telle » ou telle affaire. » Ils croient donc à l'immortalité de l'âme.

La même langue se parle dans toute l'île, mais la prononciation est différente; ce qui a un air de dialecte, quand on n'y regarde pas de bien près. La base de cette langue est l'arabe mêlé de grec. Ils écrivent de droite à gauche. Le papier est beau; ils le fabriquent comme nous, par l'épaississement d'écorces torturées et fondues. Le commerce se fait par échange. Les métaux, or et argent, mais non monnoyés, servent d'intermédiaires. On en coupe par approximation à la valeur de ce qu'on veut avoir, et rarement on se trompe. La guerre se fait par surprise.

Ils marchent par des routes inconnues, rampent, se cachent et tombent comme des bêtes féroces sur leur proie. Comme elles aussi, ils renversent, massacrent, détruisent. Au carnage ils ajoutent l'incendie. Ils ont de toutes sortes d'armes. La danse joue encore ici son rôle. Pendant que les hommes sont en campagne, les femmes dansent jour et nuit, ne mangent ni ne couchent dans leurs maisons : celles qui ont le plus de penchant à la volupté ne voudroient pas se permettre la moindre liberté, dans l'idée que leur mari ne manqueroit pas d'être tué ou blessé.

Ces insulaires croient à un Dieu qui a créé le ciel et la terre, et qui est l'auteur de tout le bien, et à un diable auteur de tout le mal, qui a beaucoup de compagnons. Ils le craignent beaucoup plus que Dieu, et le mettent avant lui dans leurs prières. Si on ajoute foi à quelques voyageurs, on croira que les Madagascars ont une connoissance entière de notre religion, du péché d'Adam, du déluge, de la virginité de Marie, de la mort de Jésus-Christ. Ces voyageurs ont trouvé tous ces faits dans la conversation de leurs prêtres, mêlés seulement de fables dans lesquelles il faut chercher la vérité; mais il paroît au contraire que ces fables sont le fondement de leur croyance, et que les vérités qu'on a prétendu y trouver sont le fruit de l'imagination des voyageurs, qui, pénétrés de leurs principes, ont cru les voir retracés dans quelques traditions ambiguës, ou quelques rites analogues à ce qu'on pratique dans la religion chrétienne. Ces insulaires seroient plutôt juifs, par le

respect qu'ils portent à la circoncision. Elle se pratique dans toute l'île avec le plus grand appareil et le même jour. Il y a beaucoup de mahométans : mais, de quelque religion qu'ils soient, tous les insulaires ont beaucoup de foi aux devins, aux sorciers et à leurs amulettes. Il leur manqueroit une superstition, s'ils n'avoient pas des jours heureux et des jours malheureux.

ILES ÉPARSES.

Les îles Commores, Sainte-Hélène, l'Ascension, Saint-Matthieu, Annobon, etc.

Les îles Commores, situées à l'entrée d'une issue du canal de Mozambique, sont, suivant les meilleures relations, au nombre de cinq, inégales pour la grandeur, qui va de dix à quarante et cinquante lieues de circuit, et semblables pour la fertilité. On ne rassemblera ici que les singularités en productions et en mœurs, sans spécifier rigoureusement à laquelle de ces îles elles appartiennent. Leur riz devient violet en bouillant. Les habitans d'Angasia ne laissent pas voir leurs femmes aux étrangers sans la permission du sultan. Le gouvernement est aristocratique. Les femmes y participent. Ceux de Juanni sont Nègres, hospitaliers, simples, francs, sans ambition, et fort indolens. Leurs femmes font tout, pendant

qu'ils fument et mâchent le bétel. Les rois vivent familièrement avec leurs sujets, sans morgue, ni distinction autre que celle de rendre la justice. Ils brûlent le diable en effigie, ne pouvant faire mieux. L'endroit où un homme est mort est pour eux un lieu d'horreur qu'ils fuient.

Il y a entre le continent et Madagascar plusieurs petites îles désertes, qu'on nomme, de leurs productions, l'île des Lapins, l'île des Daims, l'île des Brebis. On a mesuré les queues de quelques-unes de ces brebis, lesquelles avoient vingt-neuf pouces de diamètre, et pesoient trente-quatre livres. L'île qui les nourrit et les engraisse si fort est sablonneuse, ne produit que des broussailles, et n'a point d'eau douce.

Sainte-Hélène, dans le grand Océan, a été déserte. L'Ascension est stérile, n'a ni herbe, ni eau, mais un bon port, avec abondance de tortues et de poissons. Il y a dans les rochers un lieu qu'on nomme *le Bureau de poste*, parce que ceux qui y abordent y laissent une lettre dans une bouteille bouchée. Ceux qui surviennent la cassent pour retirer le papier, et y en mettent une autre. Saint-Matthieu est déserte; elle offre des terres propres à la culture.

Plus voisines du continent, sont les îles Annobon, fertiles et assez peuplées. Il y a un gouverneur portugais. Les Nègres ont aussi un chef. La Sainte-Trinité est dans le golfe éthiopique. Les habitans sont petits. Les voyageurs, dit-on, qui arrivent d'âge et de tournure propres à grandir ne croissent plus. L'air

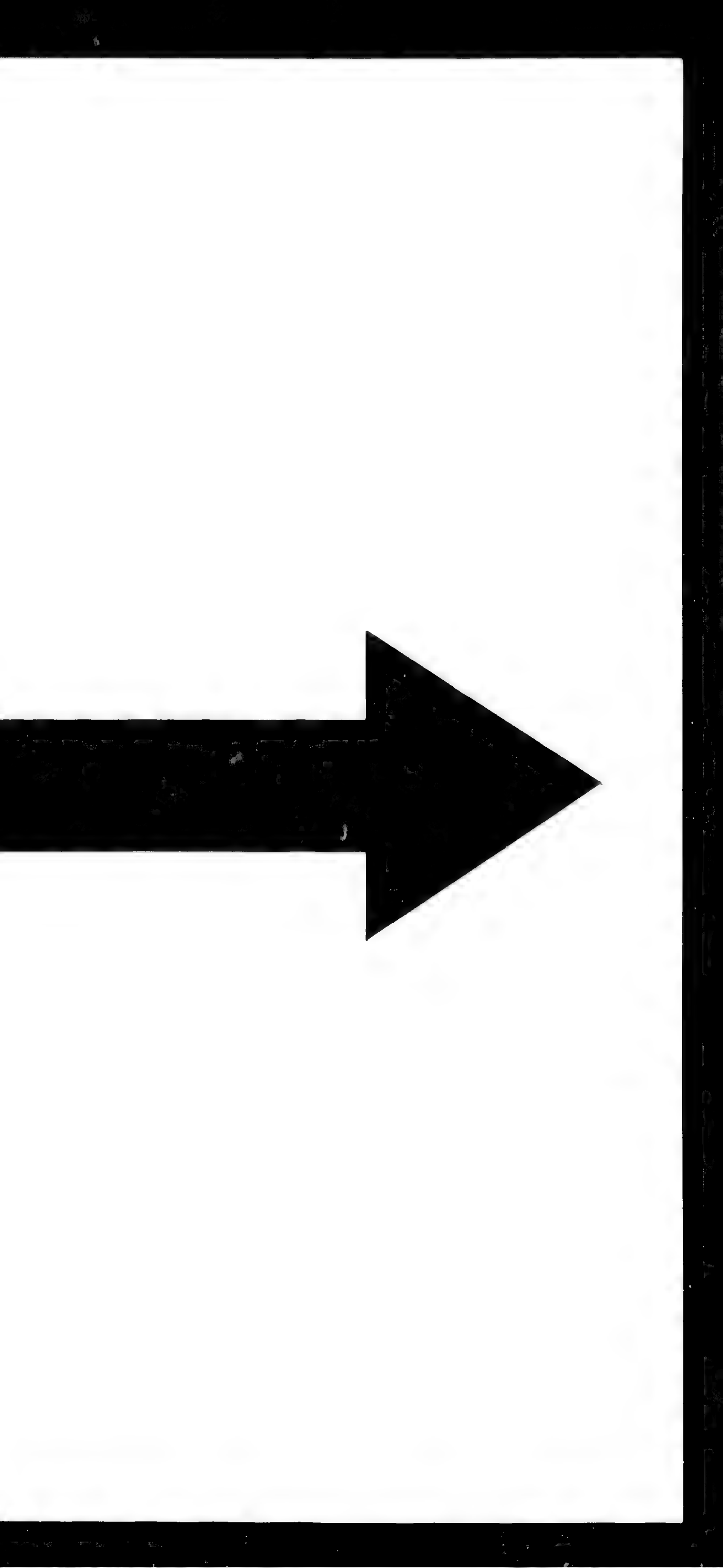
est malsain, souvent chargé de brouillards, dont on n'évite la malignité qu'en se renfermant. Ils ont les récoltes de fruits doubles, mais rachètent bien cet avantage par les maladies cruelles dont ils sont tourmentés. Ce plateau, de douze lieues à peu près de circuit, produit de bon sucre que les Nègres façonnent. Les Portugais, qui font une p[illegible]ie de la population, se disent chrétiens catholiques [illegible] sont autant que le permettent leur ignoran[illegible] superstition. Le gouverneur portoit le superbe [illegible] *vice-roi* quand les Hollandais ont pris ce poste très-important pour le commerce. Les habitans de Cacombo articulent mal une langue très-pauvre. Voilà tout ce qu'on en sait. A l'île du Prince, les insulaires vont nus, excepté le chef et les femmes. Celles-ci ont pour parure une couronne de fleurs sur la tête, une croix au cou, et à la main un coutelas recourbé, comme les Amazones. Les habitans de Fernand-Lopez sont sauvages. On les dit traîtres, féroces, barbares, peut-être parce qu'ils se défient beaucoup des Européens, et qu'ils ne les laissent pas aborder sans prendre de grandes précautions.

ILES DU CAP VERT.

Les îles du cap Vert sont ainsi nommées parce qu'elles gissent entre le cap Blanc et le cap Vert en Afrique, plus près de celui-ci, dont elles sont éloignées de cent onze lieues à peu près. Quand les Por-



[redacted]



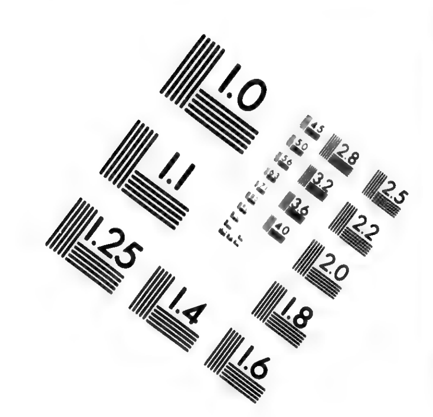
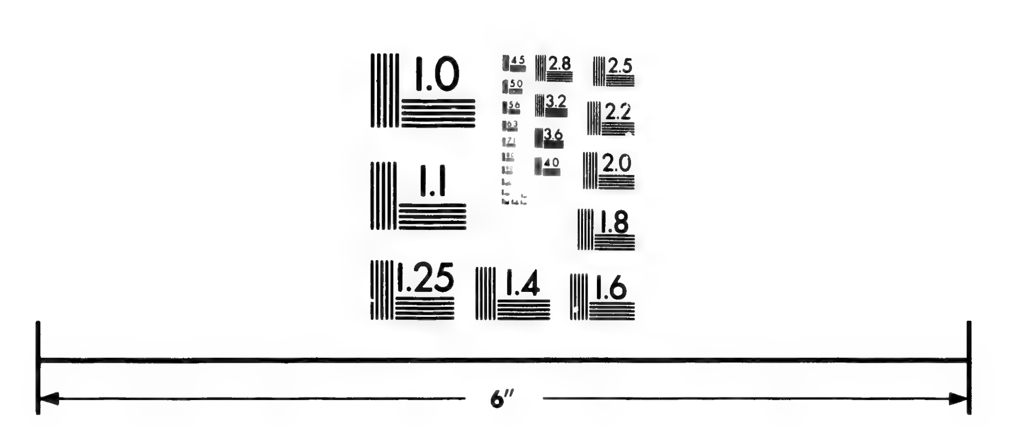
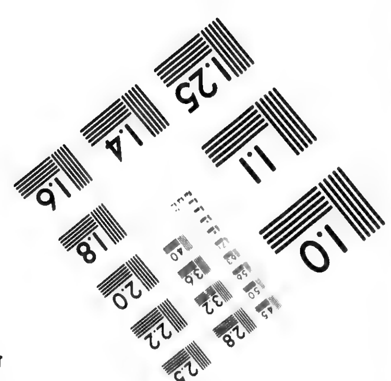


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





tugais les découvrirent, elles étoient désertes : peut-être ne l'avoient-elles pas toujours été. Ils les ont peuplées. Mayo a une excellente saline naturelle. L'eau y entre comme par une écluse entre deux rochers, et le sel s'y fait de lui-même. Son terrain est sec. Il y a trois petites villes. L'air est sain. On s'y porte bien. La stérilité de l'île oblige de vivre sobrement. Les habitans n'en sont pour cela ni moins grands, ni moins vigoureux. Il y a un gouverneur nègre qui tient sa commission du gouverneur général portugais. La mer abonde en poissons, surtout en dorades. La flamingo, gros oiseau, habite les marais, et vole au loin; son nid est fait de boue, en cône, dont la pointe reçoit les œufs. Il s'accule contre le cône, et étend sa queue sur les œufs. S'il les couvroit de son corps, il les écraseroit. Bonavista (Bellevue) est ainsi nommée parce qu'elle présente un bel aspect du côté de la mer. Le nom de l'île de Sel indique sa nature et sa propriété. Saint-Nicolas a deux ports et de bonne eau. Saint-Vincent est difficile à aborder; on y charge des cuirs, dépouilles de bœufs sauvages. Sainte-Lucie est haute, montueuse et très-boisée. Saint-Antoine a une montagne comparable au pic de Ténériffe pour sa hauteur. Les Nègres font avec les vaisseaux qui passent un commerce avantageux de fruits. L'île de Feu prend son nom d'un volcan : elle porte des vignes. Brava est presque déserte. Enfin San-Jago ou Saint-Jacques est une des plus grandes îles du cap Vert : elle peut avoir trente lieues de tour : c'est la plus considérable et la mieux cultivée; il y

a un gouverneur, un évêque, une ville assez grande, nommée Praya, avec un bon fort qui défend le port ; une autre plus considérable, qui est la capitale, nommée, comme l'île, San-Jago. Elle abonde en coton et en fait un grand commerce ; elle est d'ailleurs très-fertile pour tout le reste : on estime ses chevaux. Dans toutes ces îles, les prêtres sont en même temps médecins, chirurgiens et apothicaires, chargés également de la cure des corps et des âmes.

ILES CANARIES.

Le plaisir que l'on sent après un jour brûlant, lorsqu'on respire l'air frais d'une soirée agréable, les voyageurs l'éprouvent quand ils passent de la fournaise des îles d'Afrique au-delà du cap Vert, dans la délicieuse température des îles Canaries, que les anciens ont nommées *îles Fortunées*. On dit que le nom de Canaries leur vient des Cananéens, qui y ont trafiqué. Ils y trouvèrent sans doute ce que nous y trouvons encore, d'excellens fruits pour leur rafraîchissement après leur longue navigation. On ne sait s'il y avoit déjà du riz, qui y abonde à présent. Elles donnent du brai pour les vaisseaux, et ces jolis oiseaux, nommés *canaries* ou *serins*, dont les jeunes filles amusent leur solitude.

Quand les Portugais s'établirent dans ces îles, au commencement du quinzième siècle, ils y trouvèrent des habitans dont on ignore l'origine. Tous parloient

la même langue, qu'ils ont conservée. Elle ne ressemble à aucune autre. Leurs mœurs, leurs habitudes, leur religion, étoient à peu près les mêmes dans les différentes îles. Leur nombre, dans la grande Canarie, alloit à trente mille, et, dans Ténériffe, à quinze mille hommes, femmes et enfans; gens barbares, dit-on; cependant leur férocité ne leur suggéra pas des châtimens plus rigoureux, pour des Espagnols qui les avoient maltraités et s'étoient laissé prendre, que de leur faire garder leurs troupeaux. Ils se nommoient encore *Guanches*, étoient d'une taille gigantesque, qui s'est rapetissée, d'une singulière adresse à lancer des pierres avec une roideur égale à celle d'une balle de mousquet. Leurs autres armes étoient des bâtons aiguisés en pointe, durcis au feu, ou garnis d'une corne. La polygamie étoit permise. A chaque renouvellement de chef, qui arrivoit par la mort du précédent, un certain nombre de jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe se sacrifioient en son honneur pour rendre son règne heureux. Le dévouement de ces victimes étoit récompensé par les faveurs que le monarque répandoit sur leurs familles. Les Guanches étoient actifs, naturellement guerriers, très-agiles, gravissoient sur les rochers, sautoient de l'un à l'autre à de grandes distances, à l'aide d'un bâton, se tenoient sur l'extrémité la plus avancée des pointes du roc, pourvu qu'ils pussent seulement y placer l'orteil du pied. On n'étoit pas sûr d'eux quand on les enfermoit dans des tours; ils savoient escalader l'intérieur, se balancer au-dehors, et franchir

les obstacles. Ils parlent très-vite leur langue naturelle, et prononcent seulement des dents et des lèvres. Le peu qui reste de cette nation est chrétien, à cause de l'inquisition.

Palma a à peu près vingt-six lieues de tour. Il s'y trouve un volcan dont les irruptions ne sont point rares. Un tremblement de terre les précède ordinairement. Elle a une jolie ville, donne de bon vin et qui est très-recherché. A Ferro, ou l'île de Fer, par laquelle les Français font passer leur premier méridien, comme les Hollandais par le Ténériffe, il n'y a ni fontaine, ni puits, ni rivière; on n'apporte point d'eau d'ailleurs, et cependant plus de huit mille âmes et plus de onze mille quadrupèdes en sont pourvus suffisamment. Tous les jours un arbre ressemblant à un chêne, venu au milieu de l'île, se couronne d'un nuage qui distille le long des feuilles et des branches une eau fort claire, qui tombe dans une auge de pierre jusqu'à pouvoir remplir vingt tonneaux. Ce phénomène unique est attesté par les voyageurs, dont quelques-uns disent l'avoir vu. Il est contredit par un seul, « qui n'est philosophe, disent les auteurs, qu'en » ce qu'il est incrédule. » Ce fait est bien étonnant; cependant il n'est point impossible; et tout ce qui n'est pas impossible, et est certifié vrai par des gens sages et de bon sens, on peut le croire. Mais les voyageurs se rendroient plus croyables en mettant plusieurs arbres et plusieurs réservoirs au lieu d'un seul.

Gomère produit des cannes à sucre et du vin. Les

insulaires conservent la communauté des femmes, non què chacun n'ait la sienne ; mais ce seroit être incivil que de ne pas la prêter à celui qui la demande. Aussi c'est toujours le fils de la sœur qui hérite. Ténériffe est célèbre par son pic, ou montagne, qu'on aperçoit à plus de trente lieues en mer. C'est un volcan d'où partent des cendres, des pierres et des laves enflammées. Son cratère est nommé par les Espagnols *le Chaudron du diable*. Les Guanches y placent leur enfer. C'est dans Ténériffe que se trouve le plus grand nombre de ceux de cette nation qui ont survécu à la destruction opérée par les Espagnols. Ils y ont une ville habitée par eux seuls. On y peut entendre parler leur langue, qui a quelque analogie avec celle des Maures de Barbarie. Ils reconnoissent un être suprême, qu'ils croient bon et compatissant. On sait par leurs traditions qu'ils avoient un roi. Ils lui juroient fidélité. Leurs lois étoient peu nombreuses. Excepté pour les grands crimes, ils n'avoient de punition que la honte, ce sentiment pénible, tourment inséparable de celui qui fait le mal. Leurs monarques n'avoient d'autres palais que ceux que la nature a creusés dans le sein des rochers. On y distingue encore les *Cavernes royales*. Le consentement mutuel suffisoit pour le mariage, et la répugnance ou le dégoût autorisoient le divorce ; d'ailleurs le respect pour le sexe étoit une loi fondamentale, qui n'étoit jamais enfreinte sous peine de mort. Ils avoient une espèce de baptême ; c'étoit une jeune fille du voisinage qui étoit priée de l'adminis-

trer au nouveau-né en versant de l'eau sur sa tête. Par cette cérémonie elle contractoit alliance. L'éducation des jeunes gens étoit toute physique. Ils embaumoient les morts. Cette fonction et cet art étoient réservés aux prêtres et prêtresses, chacun pour son sexe.

Leurs vêtemens habillent, cachent et ornent. Il n'est point étonnant que Ténériffe fût la principale habitation des Guanches. C'est peut-être, pour les fruits, les bocages, le parfum de l'air, les heureux sites, le séjour le plus enchanté de l'univers. La grande Canarie s'appelle aussi Palma, du nom de sa capitale. Elle rivalise avec Ténériffe pour la fertilité et les agrémens. Fuerte, Ventura, Lancerole, sont deux îles assez grandes, accompagnées de quatre plus petites, Sainte-Claire, Graciosa, Rocca et Abgranza.

MADÈRE ET LES AÇORES.

Madère et Porto-Santo font presque face au débouquement du détroit de Gibraltar, mais à une grande distance dans l'Océan. La première a environ quarante lieues de tour. Elle est célèbre par son bon vin et la saveur de ses fruits, dont on fait, à l'aide des sucreries qui s'y trouvent, les meilleures confitures du monde. Le clergé y est très-riche. Quand il y a plusieurs filles dans une famille, elles marchent deux à deux devant la mère, le visage couvert d'un

grand voile, le cou nu, les épaules découvertes. A côté d'elles chemine gravement un homme d'âge avec l'épée, le poignard et le chapelet; mais cette formidable escorte n'empêche ni les œillades, ni les signes, et ce qui s'ensuit. Les auteurs donnent la dernière touche à ce tableau en disant que tous les vices, et principalement l'incontinence, règnent dans toutes les conditions. Les Portugais y sont plus fiers qu'ailleurs. Le moindre valet marche en cérémonie avec l'épée et le poignard. Ils ne servent à table qu'ayant une longue rapière à leur côté. Les asiles très-multipliés rendent les meurtres fréquens. Il ne faut, dit-on (car il faut se défier de ces récits), à un assassin que toucher le mur d'une chapelle pour être en sûreté. Porto-Santo est vis-à-vis le royaume de Maroc. Les vaisseaux portugais des Indes y prennent des rafraîchissemens.

Il n'est pas encore décidé si les Açores appartiennent à l'Afrique, à l'Amérique ou à l'Europe. Elles sont situées à une égale distance de toutes ces parties du monde, dans l'Océan atlantique, et d'une grande commodité aux Portugais pour les voyages du Brésil. L'air est fort sain. Aucun animal venimeux ou nuisible n'y peut vivre. Les matelots, ajoute-t-on, en arrivant, y sont délivrés de toute vermine. Le pic, égal à celui de Ténériffe, se fait voir de fort loin. Saint-Michel seroit un séjour délicieux, si on n'y appréhendoit à tout moment d'être englouti par les tremblemens de terre. Sainte-Marie, environné de rochers, ressemble à un château fortifié; l'intérieur

est très fertile. Tercère est aussi naturellement fortifiée. Elle a des racines nourrissantes, des fontaines bouillantes, une qui pétrifie, et elle fournit en abondance toutes sortes de vivres. La mer qui l'environne est orageuse. La tempête est annoncée par un nuage qui couvre le sommet de la plus haute montagne de l'île; on entend dans l'air une espèce de frémissement; les quadrupèdes prennent un air inquiet, les oiseaux se cachent; la mer s'agite; il faut fuir au plus vite, et abandonner cette côte dangereuse. Angra est la capitale de Tercère et de toutes les Açores. Là résident le gouverneur et l'évêque suffragant de Lisbonne. Il y a d'immenses magasins de rechange pour les agrès. Praia, lieu de commerce, est la plus sûre rade de l'île. Fagel tire son nom des hêtres dont elle est couverte. Le cèdre et d'autres bois estimés n'y manquent pas. Corvo nourrit beaucoup de corbeaux. Enfin *Graciola* et *Flores* indiquent par leurs seuls noms les dons heureux d'une nature riante, répandus avec profusion sur un espace de cinq ou six lieues, au milieu de l'uniformité fatigante de l'Océan.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

TABLE

DES TITRES DU TOME SEPTIÈME.

FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE DE MOREAU, RUE COQUILLIÈRE, N° 27.

